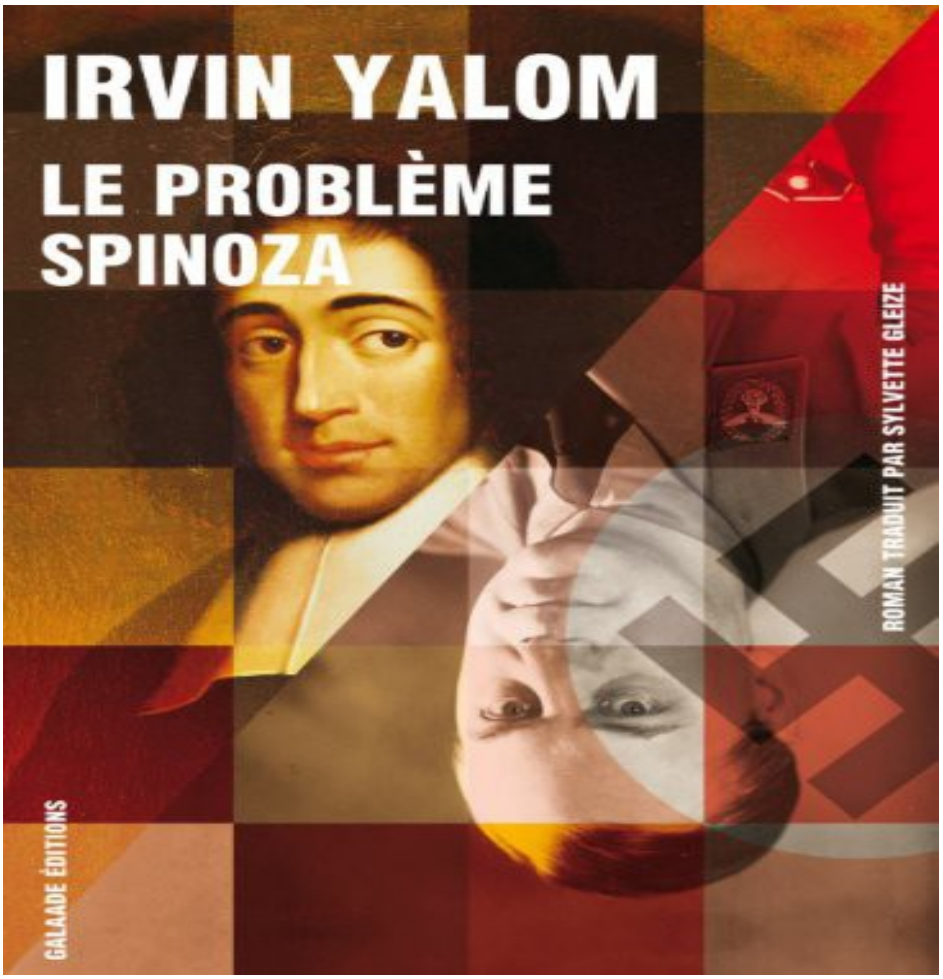
IRVIN YALOM

LE PROBLÈME SPINOZA

ROMAN TRADUIT PAR SYLVETTE GLEIZE

GALAADE ÉDITIONS


IRVIN YALOM
LE PROBLÈME SPINOZA
ROMAN TRADUIT PAR SYLVETTE GLEIZE
GALAADE ÉDITIONS

« La force d'une conviction est sans rapport avec sa véracité. »

Le 10 mai 1940, les troupes nazies d'Hitler envahissent les Pays-Bas. Dès février 1941, à la tête du corps expéditionnaire chargé du pillage, le Reichsleiter Rosenberg se rue à Amsterdam et confisque la bibliothèque de Spinoza conservée dans la maison de Rijnsburg.

Quelle fascination Spinoza peut-il exercer, trois siècles plus tard, sur l'idéologue nazi Rosenberg ? L'œuvre du philosophe juif met-elle en péril ses convictions antisémites ? Qui était donc cet homme excommunié en 1656 par la communauté juive d'Amsterdam et banni de sa propre famille ?

Nourri de son expérience de psychothérapeute, Irvin Yalom explore la vie intérieure de Spinoza, dont on connaît si peu, ce philosophe au destin solitaire qui inventa une éthique de la joie, influençant ainsi des générations de penseurs. Parallèlement, l'écrivain cherche à comprendre quel fut le développement personnel d'Alfred Rosenberg qui joua, aux côtés d'Hitler, un rôle décisif dans l'extermination des juifs d'Europe.

Le Dr Yalom aurait-il pu psychanalyser Spinoza ? ou Rosenberg ? Le cours de l'histoire en aurait-il été changé ? Dans la lignée de son bestseller *Et Nietzsche a pleuré*, ce nouveau roman d'Irvin Yalom, à la fois incisif et palpitant, nous tient en haleine face à ce qui fut de tout temps *"Le problème Spinoza"*.

IRVIN YALOM

LE PROBLÈME SPINOZA

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR SYLVETTE GLEIZE

GALAADE ÉDITIONS

SOMMAIRE

COUVERTURE

PRÉSENTATION

LE PROBLÈME SPINOZA

SOMMAIRE

COPYRIGHT

Chapitre I - AMSTERDAM AVRIL 1656

Chapitre II - REVAL, ESTONIE 3 MAI 1910

Chapitre III - AMSTERDAM 1656

Chapitre IV - ESTONIE 10 MAI 1910

Chapitre V - AMSTERDAM 1656

Chapitre VI - ESTONIE 1910

Chapitre VII - AMSTERDAM 1656

Chapitre VIII - RUSSIE, ESTONIE 1917-1918

Chapitre IX - AMSTERDAM 1656

Chapitre X - REVAL, ESTONIE NOVEMBRE 1918

Chapitre XI - AMSTERDAM 1656

Chapitre XII- ESTONIE 1918

Chapitre XIII - AMSTERDAM 1656

Chapitre XIV - MUNICH 1918-1919

Chapitre XV - AMSTERDAM JUILLET 1656

Chapitre XVI - MUNICH 1919

Chapitre XVII - AMSTERDAM 1656

Chapitre XVIII - MUNICH 1919

Chapitre XIX - AMSTERDAM 27 JUILLET 1656

Chapitre XX - MUNICH MARS 1922

Chapitre XXI - AMSTERDAM 27 JUILLET 1656

Chapitre XXII - BERLIN 1922

Chapitre XXIII - AMSTERDAM 27 JUILLET 1656

Chapitre XXIV - BERLIN 1922

Chapitre XXV - AMSTERDAM 1658

Chapitre XXVI - BERLIN 26 MARS 1923

Chapitre XXVII - RIJNSBURG 1662

Chapitre XXVIII - LE CABINET DE FRIEDRICH OLIVAER PLATZ 3, BERLIN 1925

Chapitre XXIX - RIJNSBURG ET AMSTERDAM 1662

Chapitre XXX - BERLIN 1936

Chapitre XXXIV - OORBURG DÉCEMBRE 1666

Chapitre XXXII - BERLIN, LES PAYS-BAS 1939-1945

Chapitre XXXIII - VOORBURG DÉCEMBRE 1666

ÉPILOGUE

GENÈSE DU PROBLÈME SPINOZA

FAITS OU FICTION ? À QUOI S’EN TENIR

REMERCIEMENTS

L'AUTEUR

- DU MÊME AUTEUR

SOURCES

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

- LITTÉRATURE
- AUTEUR DE VUE
- ESSAIS

© IRVIN YALOM, 2012
TITRE ORIGINAL : *THE SPINOZA PROBLEM*
ÉDITEUR ORIGINAL : BASIC BOOKS

© GALAADE ÉDITIONS, 2012,
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

PHOTO : © REID YALOM

COUVERTURE :
CRÉATION : MATHILDE SÉBASTIEN
ILLUSTRATION : ALFRED ROSENBERG /
ULLSTEIN BILD / AKG-IMAGES ET BARUCH
SPINOZA / ERICH LESSING / AKG-IMAGES

GALAADE ÉDITIONS
43 RUE DES CLOŸS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

I
AMSTERDAM
AVRIL 1656

Tandis que les derniers rayons de lumière ricochent sur les eaux du Zwanenburgwal, Amsterdam ferme boutique. Les teinturiers rassemblent leurs étoffes – magenta, cramoisies–qui sèchent sur les berges de pierre du canal. Les marchands remontent leurs auvents et remballent leurs étals. Quelques travailleurs qui rentrent chez eux d'un pas pesant font une halte dans les baraques à hareng qui longent le canal. Ils y avalent un repas sommaire accompagné de gin avant de poursuivre leur chemin. Amsterdam se meut lentement : la ville est en deuil, elle se remet à peine de la peste qui, seulement quelques mois plus tôt, a tué un habitant sur neuf.

À quelques mètres du canal, au 4 de la Breestraat, un Rembrandt van Rijn ruiné et légèrement éméché met la dernière touche à son tableau *Jacob bénissant les fils de Joseph*, il y inscrit son nom en bas à droite, jette sa palette à terre, et descend l'étroit escalier en colimaçon qui se trouve derrière lui. La maison, qui trois siècles plus tard le commémorera en devenant son musée, est ce jour-là témoin de son humiliation. Elle grouille des futurs enchérisseurs qui se préparent pour la vente de tous les biens de l'artiste. Il écarte avec rudesse les badauds présents dans l'escalier, passe la porte d'entrée, hume l'air iodé, et se dirige en trébuchant vers la taverne du coin.

À Delft, soixante-dix kilomètres au sud, un autre artiste commence, lui, à connaître le succès. À vingt-trois ans, Johannes Vermeer pose un ultime regard sur sa dernière toile, *L'Entremetteuse*. Il l'examine de droite à gauche. D'abord la prostituée dans une jaquette au jaune éclatant. Bien. Bien. Le jaune irradie comme un soleil lustré. Et le groupe d'hommes qui l'entoure. Excellent–chacun d'eux pourrait tout à fait sortir de la toile et entamer ici une conversation. Il se penche pour saisir au plus près l'imperceptible mais perçant regard du jeune sybarite au chapeau de dandy. Vermeer hoche la tête devant ce moi en miniature. Parfaitement satisfait, il inscrit son nom avec panache en bas à droite de la toile.

Revenons à Amsterdam. Au numéro 57 de la Breestraat, à deux rues seulement de la maison de Rembrandt où se prépare la vente aux enchères, un marchand de vingt-trois ans (né quelques jours à peine avant Vermeer, qu'il admirera mais ne rencontrera jamais) s'apprête à fermer sa boutique. Il semble bien délicat et bien gracieux pour un boutiquier. Ses traits sont parfaits, il a un teint d'olive sans défaut, de grands yeux sombres et expressifs.

Il jette un ultime regard autour de lui : la plupart des étagères sont aussi vides que ses poches. Des pirates ont intercepté sa dernière cargaison en provenance de Bahia et il n'y a plus ni café, ni sucre, ni cacao. Une génération durant, la famille Spinoza a dirigé une affaire prospère de négoce en gros avec de lointains pays mais aujourd'hui les frères Spinoza– Gabriel et Bento–en sont réduits à tenir un petit magasin de détail. Inspirant l'air poussiéreux, Bento Spinoza découvre avec résignation les déjections de rat à l'odeur fétide mêlée à celle des figues et des raisins secs, du gingembre confit, des amandes et des pois chiches, comme aux vapeurs de l'âcre vin d'Espagne. Il franchit le pas de la porte et entame son combat quotidien avec le cadenas rouillé qui ferme la boutique. Une voix inconnue s'exprimant dans un portugais guindé le fait sursauter.

« Êtes-vous Bento Spinoza ? »

Spinoza se retourne et se retrouve face à deux étrangers, deux jeunes hommes apparemment épuisés qui semblent avoir fait un long voyage. L'un est grand, il a une tête massive et osseuse qu'il tient penchée vers l'avant comme si elle était trop lourde à soutenir. Ses habits sont de bonne qualité mais tachés et fripés. L'autre porte des guenilles de paysan et reste derrière son compagnon. Il a le cheveu long, emmêlé, des yeux sombres, un menton et un nez forts. Il se tient raide. Seuls ses yeux sont mobiles, il a un regard de têtard apeuré.

Spinoza salue prudemment sans un mot.

« Je suis Jacob Mendoza, dit le plus grand des deux. Nous voulons vous voir. Nous devons vous parler. Voici mon cousin, Franco Benitez, que je viens tout juste d'aller chercher au Portugal. » Jacob étreint l'épaule de Franco. « Mon cousin traverse une crise.

— Oui, répond Spinoza. Et ?

— Une crise sévère.

— Oui. Mais pourquoi vous adresser à moi ?

— On nous a dit que vous étiez celui qui apporte de l'aide. Le seul peut-être.

— De l'aide ?

— Franco a perdu la foi. Il met tout en doute. Les rituels religieux. La prière. Même la présence de Dieu. Il a peur constamment. Il ne dort plus. Il parle de se tuer.

— Et qui vous a, à tort, envoyé ici ? Je ne suis qu'un marchand qui gère un petit négoce. Et sans grand succès, comme vous le voyez. » Spinoza désigne la vitrine couverte de poussière derrière laquelle on aperçoit les étagères vides. « Le rabbin Morteira est notre guide spirituel. C'est lui qu'il vous faut aller trouver.

— Nous sommes arrivés hier, et ce matin telle était notre intention. Mais notre hôte, un lointain cousin, nous l'a déconseillé. "Franco a besoin de quelqu'un qui l'aide, et non pas de quelqu'un qui le juge", a-t-il dit. Il nous a expliqué que le rabbin Morteira montrait de la sévérité envers ceux qui doutent, et qu'il pensait que tous les juifs du Portugal qui se convertissent au christianisme risquent la damnation éternelle, même forcés de choisir entre la conversion et la mort. "Le rabbin Morteira ne fera qu'aggraver l'état de Franco, a-t-il dit. Allez voir Bento Spinoza. Il est un sage en la matière."

— Quelles paroles que celles-ci ? Je ne suis qu'un marchand…

— Il dit que si vous n'aviez été contraint d'entrer dans les affaires à la mort de votre frère aîné et de votre père, vous seriez le nouveau grand rabbin d'Amsterdam aujourd'hui.

— Je dois vous quitter. J'ai un rendez-vous à honorer.

— Vous allez à la synagogue pour l'office du shabbat ? Oui ? Nous aussi. J'y emmène Franco, car il doit commencer par retrouver la foi. Pouvons-nous faire le chemin avec vous ?

— Non, j'ai un autre rendez-vous.

— De quelle sorte ? demande Jacob avant de se reprendre aussitôt. Pardon, cela ne me regarde pas. Pouvons-nous vous rencontrer demain ? Accepteriez-vous de nous aider à l'occasion justement du shabbat ? Cela est permis, puisque c'est une *mitzvah*. Nous avons besoin de vous. Mon cousin est en danger.

— Étrange. » Spinoza secoue la tête, perplexe. « Jamais je n'ai entendu pareille requête. Je suis désolé, mais vous vous trompez. Je ne puis rien

pour vous. »

Franco, qui a gardé les yeux fixés au sol pendant que Jacob parlait, relève à présent le front et prononce ses premières paroles : « Je demande peu, uniquement quelques échanges avec vous. Refuserez-vous d'aider un frère juif ? C'est votre devoir envers un voyageur. J'ai dû fuir le Portugal tout comme votre père et votre famille ont dû fuir, pour échapper à l'Inquisition.

— Mais que puis-je…

— Mon père a été brûlé sur le bûcher il y a exactement un an. Son crime ? Des pages de la Torah ont été trouvées enterrées derrière notre maison. Le frère de mon père, le père de Jacob, a été assassiné peu de temps après. J'ai une question : quel est ce monde où le fils sent l'odeur de la chair brûlée de son père ? Où est le Dieu qui a créé ce monde-là ? Pourquoi permet-il pareilles choses ? Me blâmez-vous de m'interroger ? » Franco plante longuement son regard dans celui de Spinoza avant de poursuivre. « Un homme dont le nom est "Béni"–Bento en Portugais et Baruch en hébreu – peut-il refuser de me parler ? »

Spinoza hoche la tête avec gravité. « Je parlerai avec vous, Franco. Demain, à la mi-journée ?

— À la synagogue ? demande Franco.

— Non, ici. Retrouvez-moi ici à la boutique. Elle sera ouverte.

— La boutique ? Ouverte ? intervient Jacob. Mais le shabbat ?

— Mon jeune frère Gabriel représente la famille Spinoza à la synagogue.

— Mais la sainte Torah, insiste Jacob, sans tenir aucun compte de Franco qui le tire par la manche, la Torah énonce la volonté de Dieu : on ne travaille pas le jour du shabbat, et l'on passe ce saint jour à Le prier et à accomplir des *mitzvah*s. »

Spinoza se tourne vers lui et doucement, comme un maître à un jeune disciple, interroge : « Dites-moi, Jacob, croyez-vous en un Dieu tout-puissant ? »

Jacob acquiesce sans un mot.

« En un Dieu parfait ? Qui se suffit à Lui-même ? »

Jacob acquiesce de nouveau.

« Alors sûrement vous en conviendrez, par définition un être parfait qui se suffit à lui-même n'a pas de besoins, ni d'insuffisances, ni de souhaits, ni de volontés. N'est-ce pas ? »

Jacob réfléchit, hésite, puis en convient avec méfiance. Spinoza note un début de sourire sur les lèvres de Franco.

« Alors, poursuit Spinoza, je suggère qu'il n'y a pas de volonté de Dieu en ce qui concerne le comment, ni même le pourquoi Le glorifier. Donc permettez-moi, Jacob, d'aimer Dieu à ma façon. »

Franco écarquille les yeux. Puis il regarde Jacob comme pour dire : « Tu vois, tu vois. Le voilà l'homme que je cherche. »

II
REVAL, ESTONIE
3 MAI 1910

Heure : 16 heures.
Lieu : un banc dans le grand corridor devant le bureau du principal de la Petri-Realschule, Herr Epstein.

Sur le banc, Alfred Rosenberg s'impatiente, il a seize ans et se demande pourquoi il a été convoqué au bureau du principal. Alfred a le torse maigre, des yeux gris-bleu, un visage germanique bien proportionné, une mèche de cheveux châtain qui lui barre le front exactement selon l'angle désiré. Pas de cernes sombres autour des yeux ; ils lui viendront plus tard. Il a le menton dressé. Peut-être par défi. Mais les poings qu'il serre et desserre trahissent l'appréhension.

Il ressemble à tout le monde et à personne. Le voilà presque un homme, avec la vie devant lui. Dans huit ans il quittera Reval pour Munich et deviendra un prolifique journaliste antibolchevique et antisémite. Dans neuf ans il entendra, lors d'un meeting du Parti des travailleurs allemands, le discours vibrant d'une nouvelle recrue, un vétéran de la Première Guerre mondiale du nom d'Adolf Hitler, et Alfred adhérera au parti peu après Hitler. Dans vingt ans il posera sa plume avec un sourire de triomphe ayant mis un point final à son ouvrage, *Le Mythe du XX^e^ siècle*. Avec un million d'exemplaires vendus, ce texte va devenir un best-seller et fixer dans leurs grandes lignes les fondements idéologiques du Parti nazi, justifiant l'extermination des juifs d'Europe. Dans trente ans ses troupes feront irruption dans un petit musée néerlandais à Rijnsburg et confisqueront la bibliothèque personnelle de Spinoza et ses cent cinquante-neuf volumes. Dans trente-six ans ses yeux aux cernes brunâtres s'affoleront et il secouera la tête pour répondre « non » à la question du bourreau américain qui va le pendre à Nuremberg : « Avez-vous quelque chose à dire ? »

Le jeune Alfred entend l'écho des pas qui approchent dans le corridor et, voyant arriver Herr Schäfer, son professeur d'allemand et directeur d'études, il se lève et se tient droit comme un piquet pour le saluer. Herr

Schäfer se contente de froncer le sourcil et de secouer la tête lentement en passant devant lui avant d'entrer chez le principal. Mais sur le pas de la porte, il hésite, se retourne vers Alfred, et sans dureté dans la voix murmure : « Vous me décevez Rosenberg, vous nous décevez tous, vous avez fait montre d'un piètre jugement dans votre déclaration d'hier soir. Un piètre jugement que n'efface pas votre élection comme délégué de classe. Je continue pourtant de croire que vous n'êtes pas totalement dépourvu d'avenir. Vous allez obtenir votre diplôme d'ici quelques semaines. Ce n'est pas le moment de faire l'imbécile. »

La déclaration d'hier soir ! Ah, c'est donc ça, Alfred se frappe le front du plat de la main. *Évidemment, voilà pourquoi on m'a convoqué.* Bien que la presque totalité des quarante élèves de sa classe aient été présents – dans leur majorité des Allemands des pays baltes avec un saupoudrage de Russes, d'Estoniens, de Polonais et de juifs –, Alfred a ostensiblement adressé l'ensemble de ses commentaires de campagne à la majorité allemande et échauffé les esprits en leur parlant de leur mission de gardiens de la grande culture germanique. « Gardez pure notre race, leur a-t-il lancé. Ne l'affaiblissez pas en oubliant nos nobles traditions, en acceptant des idées inférieures, en vous mêlant à des races inférieures. » Peut-être aurait-il dû s'arrêter là. Mais il s'était laissé emporter. Sans doute était-il allé trop loin.

Il est interrompu dans ses pensées quand s'ouvre la massive porte, haute de trois mètres, et que retentit la voix du principal : « *Herr Rosenberg, bitte, herein.* »

Alfred entre et voit le principal et son professeur d'allemand assis à l'extrémité d'une lourde table de bois sombre. Alfred s'est toujours senti tout petit en présence du principal, Herr Epstein, dont le mètre quatre-vingt-cinq, le port imposant, les yeux perçants et l'épaisse barbe impeccablement taillée incarnent l'autorité.

Herr Epstein fait signe à Alfred de prendre place à l'autre extrémité de la table. Le siège est nettement plus bas que les deux autres avec leur haut dossier. Le principal en vient tout de suite au fait. « Ainsi, Rosenberg, j'ai des ancêtres juifs, c'est bien cela ? Et mon épouse est juive, elle aussi, n'est-ce pas ? Et les juifs sont une race inférieure et ne devraient pas enseigner aux Allemands ? Et j'en déduis donc que je ne devrais certainement pas non plus occuper ce poste de principal ? »

Pas de réponse. Alfred laisse échapper un soupir, il cherche à disparaître dans sa chaise, baisse la tête.

« Rosenberg, ai-je exposé correctement vos convictions ?

— Monsieur… euh, Monsieur, je me suis exprimé de façon trop hâtive. J'ai fait ces remarques sur un plan général uniquement. C'était un discours électoral, et j'ai parlé ainsi parce que c'est ce que les élèves voulaient entendre. » Du coin de l'œil, Alfred voit Herr Schäfer s'affaisser dans son siège, enlever ses lunettes et se frotter les yeux.

« Ah, je comprends. Vous parliez sur un plan général ? Cependant, maintenant, ici, je suis devant vous non pas sur un plan général mais particulier.

— Monsieur, je ne fais qu'exprimer ce que pensent les Allemands. Que nous devons préserver notre race et notre culture.

— Et en ce qui me concerne, et en ce qui concerne les juifs ? »

Alfred, silencieux, baisse à nouveau la tête. Il aimerait regarder par la fenêtre qui est à mi-parcours de la longue table, mais il lève les yeux avec appréhension vers le principal.

« Oui, évidemment, vous ne pouvez répondre. Peut-être cela vous déliera-t-il la langue si je vous dis que ma lignée et celle de mon épouse sont celles de purs Allemands, et que nos ancêtres sont arrivés dans les pays baltes au XIVe siècle. Nous sommes, qui plus est, de fervents luthériens. »

Alfred hoche la tête lentement comme pour approuver.

« Et pourtant vous avez dit de mon épouse et de moi-même que nous étions juifs, poursuit le principal.

— Je n'ai pas dit cela. J'ai seulement dit qu'il y avait des rumeurs…

— Des rumeurs que vous avez été trop heureux de rapporter, et cela pour vous faire valoir personnellement dans cette élection. Et dites-moi, Rosenberg, ces rumeurs se fondent sur quels faits ? À moins que tout ne soit que du vent ?

— Des faits ? s'étonne Alfred. Euh, peut-être votre nom ?

— Ainsi Epstein est un nom juif ? Tous les Epstein sont juifs, c'est bien cela ? Ou alors cinquante pour cent d'entre eux ? Ou seulement quelques-uns ? Ne serait-ce pas plutôt un sur mille ? Que vous ont appris les recherches que vous avez menées durant vos études ? »

Pas de réponse. Alfred secoue négativement la tête.

« Vous voulez dire qu'en dépit des connaissances que vous avez acquises ici en science et en philosophie vous ne réfléchissez jamais au comment de ce que vous savez. N'est-ce pas cela l'une des grandes leçons des Lumières ? Avons-nous failli à notre tâche, ou bien est-ce vous qui avez failli ? »

Alfred semble stupéfait. Herr Epstein tambourine de ses doigts sur la table, puis poursuit.

« Et votre nom, Rosenberg ? Votre nom est-il un nom juif lui aussi ?

— Je suis certain que non.

— Je n'en suis pas si sûr. Laissez-moi vous énoncer quelques vérités en ce qui concerne les patronymes. Durant l'époque des Lumières en Allemagne… » Herr Epstein marque un temps, puis hurle littéralement : « Rosenberg, savez-vous de quand datent et ce qu'ont été les Lumières ? »

Un rapide regard du côté d'Herr Schäfer. Puis d'une voix implorante, Alfred répond, docile : « Du XVIIIe siècle et… et ce fut l'âge… l'âge de la raison et de la science ?

— Oui, c'est exact. Bien. L'enseignement d'Herr Schäfer ne vous a pas été totalement inutile. Plus tard au cours de ce même siècle, des mesures ont été prises en Allemagne pour faire en sorte que les juifs deviennent des citoyens allemands. Ils ont été contraints de choisir, et de payer pour obtenir des patronymes allemands. S'ils refusaient, ils pouvaient alors recevoir des noms ridicules, tels que Schmutzfinger ou Drecklecker. La plupart ont accepté de payer pour avoir un nom plus agréable ou plus élégant, un nom évoquant une fleur–comme Rosenblum – ou d'autres, associés plus ou moins à la nature, comme Grünbaum. Plus prisés encore étaient les noms illustres de châteaux. Le château d'Epstein, par exemple, avait une connotation noble, il appartenait à une grande famille du Saint Empire romain, et ce nom fut souvent choisi au XVIIIe siècle par des juifs qui vivaient dans son voisinage. Certains acquittaient des sommes plus modestes pour des noms juifs traditionnels comme Levy ou Cohen.

« Votre nom, Rosenberg, est un nom très ancien lui aussi. Mais depuis plus de cent ans il connaît une nouvelle vie. Il est devenu en Allemagne un nom juif courant, et je puis vous assurer que si vous faites, ou quand vous ferez le voyage vers la mère patrie, vous serez la cible de regards et de sourires narquois, et des bruits courront sur les ancêtres juifs de votre

lignée. Dites-moi, Rosenberg, quand cela arrivera, comment leur répondrez-vous ?

— Je suivrai votre exemple, Monsieur, je parlerai de mes ancêtres.

— J'ai personnellement fait des recherches généalogiques sur ma famille en remontant sur plusieurs siècles. Et vous ? »

Alfred fait non de la tête.

« Savez-vous comment on effectue de telles recherches ? »

Autre non de la tête.

« Eh bien, l'un des exercices requis avant l'obtention de votre diplôme sera d'apprendre à mener une recherche généalogique, puis à l'appliquer à votre propre famille.

— L'un de mes exercices, Monsieur ?

— Oui, il y aura deux exercices obligatoires afin que me soit ôté tout doute sur votre aptitude à réussir l'épreuve, ainsi qu'à intégrer l'Institut polytechnique. Après notre discussion d'aujourd'hui, Herr Schäfer et moi-même déciderons d'un autre exercice édifiant.

— Oui, Monsieur. » Alfred prend peu à peu conscience de la précarité de sa situation.

« Dites-moi, Rosenberg, poursuit Herr Epstein, saviez-vous qu'il y avait des élèves juifs dans l'assemblée l'autre soir ? »

Léger acquiescement silencieux d'Alfred. Herr Epstein continue : « Et avez-vous pris en compte leurs sentiments et leur réaction à vos déclarations selon lesquelles les juifs ne sont pas dignes de cette école ?

— J'estime que mon premier devoir est envers la mère patrie, qu'il est de protéger la pureté de notre grande race aryenne, force créatrice de toute civilisation.

— Rosenberg, l'élection n'est plus à l'ordre du jour, épargnez-moi les discours. Et répondez à ma question. Je vous ai interrogé sur le sentiment des juifs dans la salle.

— Je crois que si nous ne sommes pas vigilants, la race juive aura raison de nous. Ce sont des faibles. Des parasites. L'éternel ennemi. La race qui s'oppose à la culture et aux valeurs allemandes. »

Surpris par la véhémence d'Alfred, les deux hommes échangent un regard inquiet. Herr Epstein le sonde plus avant.

« Il semble que vous cherchiez à éviter cette question que je vous pose. Laissez-moi tenter d'aborder un autre sujet de discussion. Les juifs sont une

race inférieure, étriquée, composée de faibles et de parasites ? »

Alfred fait oui de la tête.

« Alors dites-moi, Rosenberg, comment cette race de faibles peut-elle à ce point menacer notre toute-puissante race aryenne ? »

Tandis qu'Alfred cherche une réponse, Herr Epstein ajoute : « Dites-moi, Rosenberg, vous avez bien étudié Darwin dans la classe d'Herr Schäfer ?

— Oui, répond Alfred, en histoire avec Herr Schäfer, et également en biologie avec Herr Werner.

— Et que savez-vous de Darwin ?

— Je connais de lui l'évolution des espèces. Il dit que ce sont les plus forts qui survivent.

— Ah oui, les plus forts qui survivent. Et vous avez acquis bien sûr, en cours de religion, une connaissance approfondie de l'Ancien Testament, n'est-ce pas ?

— Oui, dans la classe d'Herr Müller.

— Alors, Rosenberg, considérons le fait que presque tous les peuples et toutes les cultures dont parle la Bible ont, par dizaines, aujourd'hui disparu. C'est exact ? »

Alfred acquiesce en silence.

« Pourriez-vous nommer quelques-uns de ces peuples ? »

Alfred a la gorge qui se noue. « Les Phéniciens, les Moabites… et les Édomites. » Il lance un regard en direction d'Herr Schäfer qui confirme d'un signe de tête.

« Excellent. Mais tous ces peuples se sont éteints, ou ont disparu. À l'exception des juifs. Les juifs survivent. Darwin ne dirait-il pas des juifs qu'ils sont les plus forts ? Me suivez-vous ? »

Alfred réagit à la vitesse de l'éclair : « Mais ce ne sont pas leurs propres forces. Ils se sont comportés en parasites et ont empêché la race aryenne d'être plus grande encore. Ils ne survivent qu'en s'appropriant nos forces, notre or, nos richesses.

— Ah, et ce n'est pas bien, dit le principal. Vous laissez ainsi entendre qu'il y a une place pour le bien dans le grand dessein de la Nature. Autrement dit, que le noble animal dans sa lutte pour la vie ne devrait pas user du mimétisme ni de la ruse pour la chasse ? Étrange, je ne me souviens pas que Darwin ait évoqué le bien dans son œuvre. »

Alfred, troublé, reste silencieux.

« Bon, qu'importe, reprend Herr Epstein. Abordons un autre sujet. Sans doute, Rosenberg, serez-vous d'accord pour reconnaître que la race juive a donné de grands hommes. Prenons notre Seigneur Jésus, qui est né juif. »

De nouveau Alfred s'empresse de répondre : « J'ai lu que Jésus était né en Galilée, pas en Judée où vivaient les juifs. Et même si certains Galiléens ont fini par pratiquer le judaïsme, aucun sang israélite ne coulait dans leurs veines.

— Quoi ? » Le principal lève les bras au ciel, et se tournant vers Herr Schäfer demande : « D'où viennent ces idées, Herr Schäfer ? S'agissant d'un adulte, je demanderais ce qu'il a bu. Est-ce cela que vous enseignez dans votre cours d'histoire ? »

Herr Schäfer, exaspéré, s'adresse à Alfred : « D'où tenez-vous pareilles idées ? Vous dites les avoir lues, mais ce n'est pas dans ma classe. Que lisez-vous, Rosenberg ?

— Un grand livre, Monsieur. *La Genèse du XIX^e^ siècle.* »

Herr Schäfer se frappe le front du plat de la main et s'effondre dans son siège.

« Qu'est-ce que c'est ? demande le principal.

— L'ouvrage de Houston Stewart Chamberlain, dit Herr Schäfer. C'est un Anglais, il est aujourd'hui le gendre de Wagner. Il écrit de l'*histoire imaginaire*, c'est-à-dire de l'histoire qu'il invente à son gré. » Herr Schäfer interroge Alfred. « Comment êtes-vous tombé sur le livre de Chamberlain ?

— J'en ai lu un passage chez mon oncle et suis allé l'acheter à la librairie d'en face. Ils ne l'avaient pas mais ils me l'ont commandé. Je m'y suis plongé le mois dernier.

— Quel enthousiasme ! J'aurais aimé vous en voir autant pour les ouvrages au programme, dit Herr Schäfer en montrant d'un geste large les étagères de livres reliés cuir tapissant le mur du bureau du principal. Ne serait-ce qu'un seul d'entre eux !

— Herr Schäfer, demande le principal, vous connaissez bien ce livre, ce Chamberlain ?

— Pas plus que je ne souhaite connaître quelque pseudo-historien que ce soit. C'est un vulgarisateur de l'œuvre d'Arthur de Gobineau, ce raciste français dont les livres sur la supériorité fondamentale des races aryennes

ont influencé Wagner. Gobineau comme Chamberlain ont répandu à tout va l'idée d'un rôle aryen déterminant dans les civilisations grecque et romaine.

— Elles ont été fabuleuses ! intervient brusquement Alfred. Jusqu'à ce que s'y mêlent des races inférieures – les juifs venimeux, les Noirs, les Asiatiques. Alors ces civilisations ont connu le déclin. »

Les deux hommes restent interloqués qu'un élève ose les interrompre dans leur échange. Le principal lance un regard à Herr Schäfer comme s'il en était responsable.

Herr Schäfer rejette la faute sur son élève : « Si seulement il montrait autant d'ardeur en classe. » Puis, se tournant vers Alfred : « Combien de fois vous ai-je fait cette remarque, Rosenberg ? Vous sembliez porter si peu d'intérêt à vos études. Combien de fois vous ai-je incité à participer à nos explications de texte ? Et voilà que soudainement aujourd'hui vous vous enflammez pour un livre. Comment est-ce possible ?

— Peut-être que je n'ai jamais lu pareil livre auparavant–un livre qui dit la vérité sur la noblesse de notre race, sur la façon dont les savants se sont trompés en écrivant, à propos de l'histoire, qu'elle était un progrès de l'humanité quand en réalité notre race a créé la civilisation dans tous les grands empires ! Non seulement en Grèce et à Rome, mais aussi en Égypte, en Perse, et même en Inde. Chacun de ces empires s'est écroulé quand notre race a été corrompue par les races inférieures qui l'environnaient. »

Alfred regarde en direction d'Herr Epstein et déclare, aussi respectueusement que possible : « Si je peux me permettre, Monsieur, là est la réponse à votre question de tout à l'heure. C'est la raison pour laquelle je ne me soucie pas de heurter les sentiments de deux ou trois élèves juifs, ni des Slaves, qui appartiennent également à une race inférieure mais ne sont pas aussi organisés que les juifs. »

Le principal et Herr Schäfer échangent de nouveau un regard, l'un et l'autre mesurent cette fois enfin la gravité du problème. Plus rien ici de la farce ou de l'impulsivité d'un adolescent.

« Veuillez sortir un moment, s'il vous plaît, Rosenberg, dit le principal. Nous allons nous entretenir en privé. »

III
AMSTERDAM
1656

C'est jour de shabbat sur une Jodenbreestraat grouillante de monde à la tombée de la nuit. Chacun porte un livre de prières et un petit sac de velours contenant un châle – de prière également. Tous les juifs sépharades d'Amsterdam se dirigent vers la synagogue, à l'exception d'un seul. Ayant cadenassé la porte de sa boutique, Bento reste à contempler un long moment le flot de ses frères juifs avant de prendre une inspiration profonde et de fendre la foule en sens inverse. Il évite de croiser tout regard, murmurant pour se rassurer et dissiper sa gêne : *Personne ne te remarque, tout le monde s'en moque. C'est la bonne conscience qui importe, pas la mauvaise réputation. Tu as déjà fait cela souvent.* Mais son cœur s'emballe, sourd aux faibles arguments de la rationalité. Bento s'efforce alors d'oublier le monde extérieur, plonge en lui-même et songe à ce curieux duel entre raison et émotion, à l'issue duquel la raison est toujours vaincue.

Quand la foule devient moins dense, il se sent un peu mieux et tourne à gauche dans la rue qui borde le canal Koningsgracht en direction de la maison et de la salle d'étude de Franciscus van den Enden, un *extraordinaire* *[1] professeur de latin et de lettres classiques.

Si la rencontre avec Jacob et Franco a été marquante, une autre plus mémorable encore a eu lieu dans la boutique de Spinoza quelques mois plus tôt, quand Franciscus van den Enden y est entré pour la première fois. Tout en marchant, Bento se plaît à se remémorer cette rencontre. Les détails en sont restés gravés dans sa mémoire avec une extrême précision.

Il fait presque nuit à la veille du shabbat quand un homme d'âge mûr, corpulent, d'allure élégante et vêtu de façon formelle pénètre dans la boutique et inspecte la marchandise. Bento est trop absorbé par ce qu'il est en train d'écrire dans son carnet pour prendre conscience de l'arrivée d'un client. Van den Enden finit par émettre une toux polie pour signaler sa présence, avant de faire remarquer avec vigueur, mais sans rien de

désagréable dans la voix : « Jeune homme, serions-nous trop occupé pour servir un client ? »

Lâchant sa plume au milieu d'un mot, Bento se lève aussitôt. « Trop occupé ? Pas le moins du monde, Monsieur. Vous êtes mon premier client de toute la journée. Pardonnez mon inattention, je vous prie. En quoi puis-je vous être utile ?

— J'aurais voulu un litre de vin et peut-être, mais cela dépendra du prix, un kilogramme de ces petits raisins secs dans le panier du bas. »

Tandis que Bento pose un poids de plomb sur l'un des plateaux de la balance et verse dans l'autre les raisins secs à l'aide d'une petite pelle de bois fatiguée jusqu'à ce que l'un et l'autre des plateaux s'équilibrent, van den Enden ajoute : « Mais je vous ai dérangé dans vos écritures. Comme il est rafraîchissant et inhabituel – non, mieux qu'inhabituel, je dirais singulier–d'entrer dans une boutique et de tomber sur un jeune vendeur si absorbé par ce qu'il rédige qu'il en oublie ses clients. Faisant pour ma part profession d'enseigner, je vois en général l'exact opposé : des élèves qui n'écrivent pas, et ne réfléchissent pas quand ils le devraient.

— Les affaires vont mal, réplique Bento. Alors je reste des heures et des heures assis là sans rien d'autre à faire que de réfléchir et de gribouiller. »

Le client désigne du doigt le carnet de Spinoza, resté ouvert à la page sur laquelle il écrivait. « Laissez-moi deviner de quoi il s'agit. Les affaires sont mauvaises, vous êtes donc sans doute inquiet pour l'avenir de votre stock. Vous notez les dépenses et les recettes dans votre livre de comptes, vous établissez un budget, dressez une liste de solutions à envisager ? Je me trompe ? »

Bento, le visage empourpré, retourne son carnet, face contre la table.

« Vous n'avez rien à craindre, jeune homme. Je suis passé maître dans l'art du renseignement, je sais garder pour moi les confidences. Et je nourris moi-même des pensées interdites. De plus, j'enseigne la rhétorique, je pourrais sûrement vous aider à rédiger. »

Spinoza lui tend alors le carnet et demande avec une pointe d'ironie : « Où en est votre portugais, Monsieur ?

— Mon portugais ! Vous me mettez en difficulté. Le néerlandais, oui. Le français, l'anglais, l'allemand, oui. Le latin et le grec, oui. Oui même pour un peu d'espagnol, et j'ai quelques notions d'hébreu et d'araméen. Mais

pas de portugais. Votre néerlandais parlé est excellent. Pourquoi écrivez-vous en portugais ? Vous êtes sûrement natif d'ici ?

— Oui. Mon père a émigré du Portugal quand il était enfant. Mais bien que j'utilise le néerlandais dans les affaires, je n'y suis pas totalement à l'aise à l'écrit. Il m'arrive de rédiger en espagnol. Et je suis imprégné d'études hébraïques.

— J'ai toujours rêvé de lire les Écritures dans leur langue d'origine. Malheureusement les jésuites ne m'ont que bien peu enseigné l'hébreu. Mais vous n'avez pas répondu à ma question sur vos écrits.

— Votre conclusion selon laquelle je travaille sur un budget ou l'amélioration de mes ventes vous est, j'imagine, inspirée par mon commentaire sur le faible niveau d'activité des affaires. Une déduction dictée par la raison, mais dans ce cas particulier tout à fait erronée. Mes pensées s'attachent rarement au négoce et je n'écris jamais sur ce sujet.

— Au temps pour moi. Mais avant de poursuivre sur la question de vos écrits, permettez-moi une petite digression–un commentaire pédagogique, une habitude dont j'ai du mal à me défaire. Votre emploi du mot "déduction" est incorrect. Le processus qui consiste à construire une conclusion rationnelle à partir d'une observation singulière, autrement dit à élaborer une théorie découlant d'une observation, est une "induction" ; la "déduction" part, quant à elle, d'une théorie a priori pour en décliner une suite de conclusions. »

Notant le hochement de tête pensif, peut-être reconnaissant de Spinoza, van den Enden reprend. « Si ce n'est à propos de négoce, jeune homme, qu'écrivez-vous donc ?

— Simplement ce que j'observe de l'autre côté de ma vitrine. »

Van den Enden se retourne et suit le regard de Bento en direction de la rue.

« Voyez comme tous ces gens s'affairent. Ils vont et viennent à longueur de journée, à longueur de vie. À quelles fins ? La richesse ? La gloire ? Le plaisir des sens ? Ces buts ne sont pas les bons.

— Pourquoi ? »

Bento a dit tout ce qu'il souhaitait dire mais, enhardi par la question de son client, il poursuit. « Ces buts sont sans fin. À peine l'un d'entre eux est-il atteint qu'il en engendre d'autres. Qui poussent à plus d'agitation, à de nouvelles quêtes, ad infinitum. *Serait-ce que le vrai chemin d'un bonheur*

sans tache est ailleurs ? C'est à cette question que je réfléchis et sur laquelle je griffonne. » Bento est rouge cramoisi. Jamais auparavant il n'a exposé à quiconque de telles réflexions.

Son interlocuteur semble montrer un grand intérêt. Il pose à terre le sac qui sert à ses achats, s'approche de Bento et le contemple.

Là est le moment – le moment des moments. Bento a aimé ce moment, ce regard de surprise, ce nouvel intérêt plus intense, ce respect sur le visage de l'étranger. Et quel étranger ! Un émissaire du grand au-dehors, du monde non juif. Un homme d'une évidente importance. Impossible pour lui de se remémorer la scène une seule et unique fois : il la lui faut toujours revivre une deuxième et parfois même une troisième et une quatrième fois. Et à chaque fois il la revit avec des larmes plein les yeux. Un professeur, homme élégant, reconnu dans le monde, qui s'intéresse à lui, qui le prend au sérieux, et qui peut-être pense : *Voilà un jeune homme hors du commun.*

Au prix d'un immense effort, Bento s'arrache à ce moment des moments et revient à l'évocation de cette première rencontre.

Le client insiste. « Vous dites que le vrai bonheur est ailleurs. Parlez-moi de cet "ailleurs".

— Je sais seulement qu'il n'est pas lié aux biens périssables. Il ne réside pas à l'extérieur, mais à l'intérieur. C'est l'esprit qui décide de ce qui est inquiétant, sans valeur, désirable ou inestimable, et donc l'esprit, et l'esprit seul, qui doit être changé.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Bento Spinoza. En hébreu mon nom est Baruch.

— Et en latin Benedictus. Un beau nom, un nom béni. Le mien est Franciscus van den Enden. Je dirige une académie de lettres classiques. Spinoza, dites-vous… hum, du latin spina *ou* spinosus*, soit respectivement "épine" ou "couvert d'épines".*

— D'espinhosa en portugais, indique Bento en acquiesçant d'un hochement de tête. "Qui vient d'un lieu plein d'épines".

— Vos sujets pourraient être épineux pour des professeurs orthodoxes ou doctrinaires. » Les lèvres de van den Enden s'ourlent, son sourire est espiègle. « Dites-moi, jeune homme, avez-vous été une épine dans le pied de vos maîtres ? »

Bento sourit à son tour. « Oui, autrefois en effet. Mais je me suis aujourd'hui détaché de mes maîtres. Je consigne dans mon journal les questions épineuses que je me pose. Ces questions-là ne sont pas les bienvenues dans une communauté superstitieuse.

— Superstition et raison n'ont jamais fait bon ménage. Mais je pourrais peut-être vous présenter des compagnons qui ont votre sensibilité. Voici, par exemple, quelqu'un qu'il vous faut rencontrer. » Van den Enden plonge la main dans son sac et en extrait un volume ancien qu'il tend à Bento. « Il s'agit d'Aristote, ce livre est une étude en profondeur du type de questions que vous vous posez. Lui aussi considérait l'esprit et la recherche du progrès dans l'aptitude à raisonner comme le but suprême et unique à atteindre pour l'homme. Son Éthique à Nicomaque *devra constituer le sujet d'une de vos prochaines leçons. »*

Bento porte le livre à ses narines et hume son odeur avant d'en tourner les pages : « J'ai entendu parler de cet homme et j'aimerais le rencontrer. Mais la conversation ne serait pas possible. Je ne sais pas un mot de grec.

— Alors le grec fera partie de vos études aussi. Après que vous aurez acquis la maîtrise du latin, évidemment. Quel dommage que vos rabbins érudits en sachent si peu en matière de lettres classiques. Leur univers est si étroit qu'ils en oublient souvent que les non-juifs s'attachent eux aussi à trouver la sagesse. »

Bento réplique instantanément, redevenant juif comme à chaque fois qu'on attaque les juifs. « Ce n'est pas vrai. Le rabbin Menasseh et le rabbin Morteira ont lu Aristote dans sa traduction en latin. Et Maimonide jugeait Aristote le plus grand des philosophes. »

Van den Enden l'interrompt. « Bien dit, jeune homme, bien dit. Avec cette réponse vous venez de réussir votre examen de passage. Une telle loyauté envers vos anciens maîtres m'incite à vous inviter à venir étudier dans mon académie. Le moment est venu pour vous non seulement de connaître Aristote, mais de le rencontrer personnellement. Je peux le mettre à votre portée, de même que l'univers de ses camarades, les Socrate, Platon, ainsi que beaucoup d'autres.

— Ah, reste cependant la question des frais que cela représente. Comme je vous l'ai dit, les affaires vont mal.

— Nous trouverons un accord. Pour commencer, nous allons voir quel professeur d'hébreu vous êtes. Ma fille et moi-même souhaitons progresser

en hébreu. Et nous découvrirons encore d'autres formes d'échange. Pour l'heure, je propose que vous ajoutiez un kilogramme d'amandes à mon vin et à mes raisins secs – et pas les tout petits raisins, voyons ce que donnent les gros là sur l'étagère du haut. »

***

Si impérieux a été le souvenir des débuts de sa nouvelle vie que, perdu dans ses pensées, Bento a dépassé de plusieurs rues l'adresse où il se rend. Il reprend brusquement ses esprits, s'oriente rapidement, et revient sur ses pas jusqu'à la maison de van den Enden, un étroit édifice, haut de quatre étages, qui fait face au Singel. En grimpant au dernier de ces étages, où l'enseignement est dispensé, Bento s'arrête toujours à chaque palier et jette un coup d'œil furtif en direction des pièces de la maison. Il ne montre, au premier, que peu d'intérêt pour le sol carrelé aux motifs très élaborés, que borde un rang de carreaux de Delft blanc et bleu représentant des moulins à vent.

Au deuxième, le fumet d'une choucroute et d'un curry épicé lui rappelle qu'une fois encore il a oublié de prendre le déjeuner ou le dîner.

Au troisième, il ne s'attarde pas pour admirer la harpe étincelante et les tapisseries, mais à chaque fois le réjouit la vue des nombreux tableaux qui couvrent les murs. Il reste plusieurs minutes à contempler une petite huile représentant une barque échouée sur la grève et note avec attention l'effet de perspective produit par les grands personnages de la grève et les deux plus petits de la barque, l'un debout à la proue, l'autre plus minuscule encore assis à l'arrière. Il l'inscrit dans sa mémoire afin de le reproduire au fusain plus tard dans la soirée.

Au quatrième, il est salué par van den Enden et six jeunes élèves de l'académie ; l'un étudie le latin et les cinq autres sont passés au grec. Van den Enden commence, comme toujours, par une dictée en latin que les élèves doivent ensuite traduire soit en néerlandais soit en grec. Désireux d'insuffler la passion dans la maîtrise des langues, van den Enden enseigne à partir de textes susceptibles d'éveiller l'intérêt des élèves et de les amuser. Ils travaillent sur Ovide depuis trois semaines, et van den Enden a choisi de leur lire ce soir l'histoire de Narcisse.

À la différence des autres élèves, Spinoza ne s'intéresse guère aux contes fantastiques des *Métamorphoses*. Il apparaît très vite qu'il n'a pas besoin d'être amusé. Il a en revanche un immense désir d'apprendre et une aptitude stupéfiante à l'acquisition des langues. Bien que van den Enden ait tout de suite compris que Bento serait un élève hors du commun, il ne cesse de s'émerveiller de la manière dont il saisit et retient chaque concept, considération générale ou singularité grammaticale avant même que les explications aient passé les lèvres du professeur.

Les exercices quotidiens en latin sont exécutés sous la surveillance de la fille de van den Enden, Clara Maria, une grande perche de treize ans au long cou, au sourire séduisant et à la colonne vertébrale déviée. Clara est elle-même un prodige en langues et étale sans vergogne ses facilités devant les autres élèves en passant d'une langue à l'autre lorsqu'elle discute avec son père des leçons du jour. Bento a d'abord eu un choc. L'un des principes juifs qu'il ne remet jamais en cause est celui de l'infériorité des femmes – infériorité des droits comme de l'intellect. Il est stupéfait, mais il considère Clara Maria comme un phénomène, une curiosité, une exception à la règle qui veut que l'esprit des femmes n'égale pas celui des hommes.

Une fois que van den Enden a quitté la salle en emmenant les cinq élèves de grec, Clara Maria commence, avec une gravité comique pour ses treize ans, à faire réviser leur vocabulaire et leurs déclinaisons à Bento et à un élève allemand, Dirk Kerckrinck. Dirk étudie le latin dans l'espoir d'intégrer l'école de médecine de Hambourg. L'exercice de vocabulaire terminé, Clara Maria demande à Bento et à Dirk de traduire en latin un poème néerlandais de Jacob Cats, alors en vogue, qui traite des bonnes manières des jeunes filles à marier, poème qu'elle lit tout haut de charmante façon. Elle est radieuse et fait la révérence lorsque Dirk, aussitôt rejoint par Bento, applaudit l'exécution.

La dernière partie de la soirée constitue toujours pour Bento un grand moment. Tous les élèves se regroupent dans une salle plus grande, la seule à posséder des fenêtres, où ils écoutent van den Enden discourir sur le monde antique. Son sujet ce soir-là est l'idée grecque de démocratie, forme la plus parfaite de gouvernement selon lui, même s'il admet–il lance, ici, un regard vers sa fille qui assiste à tous ses cours –, que « la démocratie grecque exclut plus de la moitié de la population, à savoir les femmes et les esclaves ». Puis il poursuit : « Considérons la situation paradoxale des

femmes dans le théâtre grec. Elles sont soit interdites d'amphithéâtre, soit, avec le temps, au cours de siècles plus éclairés, admises comme spectatrices en ce lieu, mais uniquement aux plus mauvaises places. Et cependant, songeons à leur rôle d'héroïne dans la dramaturgie – des femmes de courage, les protagonistes des plus grandes tragédies de Sophocle et d'Euripide. Laissez-moi brièvement évoquer trois des plus immenses figures de toute la littérature : Antigone, Phèdre et Médée. »

Ayant terminé son exposé, pendant lequel il sollicite la participation de Clara Maria pour la lecture de plusieurs passages parmi les plus convaincants d'*Antigone*, à la fois en grec et en néerlandais, il demande à Bento de rester quelques minutes après le départ des autres élèves.

« J'ai deux questions à aborder avec vous, Bento. Tout d'abord, vous souvenez-vous de la proposition que je vous ai faite lors de notre première rencontre dans votre boutique ? Celle de vous présenter des penseurs amis ? » Bento fait oui de la tête et van den Enden poursuit : « Je n'ai pas oublié ma promesse et je la remplirai bientôt. Vos progrès en latin ont été considérables, nous allons donc à présent nous tourner vers la langue de Sophocle et d'Homère. La semaine prochaine, Clara Maria vous familiarisera avec l'alphabet grec. J'ai, en outre, fait un choix de textes qui devraient tout particulièrement vous séduire. Nous travaillerons sur des passages d'Aristote et d'Épicure qui traitent des questions mêmes pour lesquelles vous manifestiez de l'intérêt lors de notre première rencontre.

— Vous voulez parler des réflexions que je consignais dans mon carnet sur les buts éphémères et ceux qui ne le sont pas ?

— Précisément. Et pour encore progresser et perfectionner votre latin, je vous invite à les rédiger dans cette langue. »

Bento acquiesce en silence.

« Et une chose encore, reprend van den Enden. Clara Maria et moi-même sommes prêts à nous atteler à l'hébreu sous votre tutelle. Vous conviendrait-il que nous commencions la semaine prochaine ?

— Avec joie, répond Bento. J'aurai beaucoup de plaisir à le faire, cela me permettra également de m'acquitter de l'immense dette que j'ai contractée envers vous.

— Peut-être alors l'heure est-elle venue de songer aux méthodes pédagogiques. Avez-vous une expérience de l'enseignement ?

— Il y a trois ans le rabbin Morteira m'a demandé de l'assister dans son initiation à l'hébreu de ses élèves les plus jeunes. J'ai pris une multitude de notes sur les subtilités de cette langue et j'espère, un jour, en écrire une grammaire.

— Parfait. Soyez assuré que vous aurez des élèves enthousiastes et assidus.

— Un hasard, ajoute Bento, j'ai eu, cet après-midi, une étrange requête en pédagogie. Deux hommes égarés sont venus me trouver il y a quelques heures pour me demander de leur servir de conseiller, si l'on peut dire. » Bento conte dans le détail sa rencontre avec Jacob et Franco.

Van den Enden écoute avec une grande attention et quand Bento a terminé, il dit : « Je vais ajouter un terme nouveau à votre vocabulaire de latin à réviser ce soir. Veuillez noter le mot *caute*. Vous en devinerez le sens à partir de l'espagnol *cautela*.

— Prudence, oui. *Cuidado* en portugais. Mais pourquoi "prudence" ?

— En latin, s'il vous plaît.

— *Quad cur caute ?*

— L'un de mes espions m'a rapporté que vos amis juifs ne sont pas contents que vous étudiiez avec moi. Pas contents du tout. Ils ne sont pas non plus contents que vous preniez de plus en plus de distance avec votre communauté. *Caute*, mon garçon. Veillez à ne pas leur donner d'autres motifs de doléance. Ne livrez à aucun étranger vos pensées et vos doutes les plus secrets. La semaine prochaine nous verrons si Épicure peut être de bon conseil pour vous. »

---

1 • Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

IV
ESTONIE
10 MAI 1910

Une fois Alfred sorti du bureau, les deux amis de longue date se lèvent pour s'étirer, pendant que la secrétaire du principal pose sur la table un strudel aux pommes et aux noix. Ils se rassoient et aussitôt grignotent en silence tandis qu'elle leur prépare du thé.

« Et donc, Hermann, voici le visage de l'avenir ?dit Herr Epstein.

— Ce n'est pas un avenir que j'ai envie de voir. J'apprécie ce thé bien chaud, ce garçon vous glace.

— Faut-il vraiment s'inquiéter à son sujet ? De son influence sur ses camarades ? »

Une ombre passe, un élève marche dans le couloir, Herr Schäfer se lève et ferme la porte laissée entrouverte.

« Je suis son directeur d'études depuis toujours et je l'ai souvent eu dans ma classe. Mais curieusement, je ne le connais pas du tout. Tu as remarqué comme il y a quelque chose de mécanique et de distant chez lui. Je vois les garçons débattre entre eux avec animation mais Alfred ne se mêle jamais aux conversations. Il reste complètement effacé dans son coin.

— Pas si effacé il y a quelques minutes, Hermann.

— C'est tout à fait nouveau. Cela m'a surpris. J'ai vu un autre Alfred Rosenberg. Sa lecture de Chamberlain l'a enhardi.

— Peut-être y a-t-il là du positif. D'autres ouvrages pourraient l'embraser d'autre manière. Mais en général, tu dis qu'il n'aime pas beaucoup les livres ?

— Curieusement, il est difficile de répondre à cela. Parfois, j'ai l'impression qu'il aime l'idée des livres, ou l'aura qu'ils dégagent, à moins que ce ne soit juste leur couverture. Il parade à l'école, un paquet de livres sous le bras — Hauptmann, Heine, Nietzsche, Hegel, Goethe. Les poses qu'il prend sont presque comiques parfois. Une manière de faire croire à sa supériorité intellectuelle, de montrer qu'il préfère les livres à ses camarades. J'ai souvent douté qu'il les lise vraiment. Aujourd'hui je ne sais que penser.

— Pareille passion pour Chamberlain, fait observer le principal. A-t-il montré d'autres engouements ?

— C'est la question. Il garde une grande maîtrise de ses sentiments, mais je me souviens en effet d'un soudain emballement pour la préhistoire locale. Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'emmener des groupes d'élèves sur des fouilles archéologiques un peu au nord de l'église de Saint-Olai. Rosenberg a toujours voulu y participer. Une fois, il a aidé à l'exhumation de je ne sais quel outil de l'âge de pierre, ainsi que d'un foyer préhistorique, il était galvanisé.

— Étrange, commente le principal en feuilletant le dossier d'Alfred. Il a choisi notre école plutôt que le lycée où il aurait pu étudier les lettres classiques et entrer ensuite à l'université en littérature et en philosophie, ce vers quoi ses goûts semblent le porter. Pourquoi se diriger vers l'Institut polytechnique ?

— Je pense qu'il y a des raisons financières à cela. Sa mère est décédée quand il n'était qu'un jeune enfant, son père est atteint de phtisie et ne travaille que sporadiquement comme employé de banque. Le nouveau professeur d'art, Herr Purvit, le juge plutôt bon en dessin et l'encourage à s'orienter vers une carrière d'architecte.

— Ainsi il se tient à l'écart des autres, dit le principal en refermant le dossier, et pourtant il a remporté l'élection. Et n'a-t-il pas également été délégué de classe il y a deux ans ?

— Cela n'a guère à voir avec la popularité, je pense. Les élèves ne prisent pas cette responsabilité, et les garçons que leurs camarades apprécient évitent de se présenter, à cause des tâches ingrates que cela implique, en plus de la préparation qu'exige le rôle d'orateur lors de la cérémonie de remise des diplômes. Je ne pense pas que ses camarades aient une haute opinion de Rosenberg. Je ne l'ai jamais vu se mêler à un groupe ou plaisanter avec les autres. Il est plus souvent la cible de leurs farces. C'est un solitaire, il déambule toujours seul avec son carnet à croquis dans Reval. J'aurais tendance donc à ne pas être trop inquiet sur le fait qu'il puisse répandre ici ses idées extrémistes. »

Le principal se lève et se dirige vers la fenêtre. Dehors, les arbres ont leurs larges feuilles tendres du printemps, au loin se dressent d'imposants édifices blancs aux toits de tuiles rouges.

« Parle-moi de ce Chamberlain. Mes centres d'intérêt me portent vers d'autres auteurs. Quelle est l'ampleur de son influence en Allemagne ?

— Grandissante. Et à une vitesse alarmante. Son livre a paru il y a une dizaine d'années, et son succès ne cesse de croître. J'ai entendu dire qu'il s'en était vendu plus de cent mille exemplaires.

— Tu l'as lu ?

— J'ai commencé, mais il m'a insupporté et je l'ai parcouru ensuite en diagonale. Beaucoup de mes amis l'ont lu. Les historiens professionnels partagent mon point de vue–de même que l'Église et, bien entendu, la presse juive. Pourtant des hommes de premier plan l'encensent–l'empereur Guillaume, l'Américain Theodore Roosevelt –, et nombre de grands journaux étrangers ont publié des articles qui lui sont favorables, certains même le portent aux nues. Dans son style châtié, Chamberlain prétend s'adresser à nos sentiments les plus nobles. Pour moi, il encourage les plus vils.

— Comment expliques-tu son succès ?

— Il écrit de façon convaincante. Et il impressionne les gens peu instruits. À chaque page on trouve une citation qui se veut profonde de Tertullien ou de saint Augustin, quand ce n'est pas de Platon ou de quelque mystique indien du VIII^e^ siècle. Mais ce n'est que poudre aux yeux, et fausse érudition. Au demeurant, il ne fait que plaquer sans rapport aucun des citations anciennes sur les idées préconçues qui sont les siennes dans le but de les leur faire cautionner. Son succès est sans doute aussi en partie dû à son récent mariage avec la fille de Wagner. Beaucoup le considèrent comme l'héritier des idées racistes de Wagner.

— Avec l'adoubement de ce dernier ?

— Non, il ne l'a pas connu. Wagner est mort avant que Chamberlain ne courtise sa fille. Mais Cosima lui a apporté sa bénédiction. »

Le principal ressert du thé. « En tout cas, notre jeune Rosenberg semble bien gagné au racisme de Chamberlain, nous aurons du mal à l'en décrocher. Mais à y réfléchir, quel adolescent solitaire, mal aimé de ses camarades et plutôt asocial ne ronronnerait-il pas de plaisir en apprenant qu'il est de souche supérieure ? Que ses ancêtres ont fondé les grandes civilisations ? Et d'autant plus qu'il n'a pas eu de mère pour l'admirer, qu'il a un père au seuil de la mort, dont le frère aîné est malade, qui…

— Ah Karl, je croirais entendre le *tien* de visionnaire, ce Dr Freud, qui écrit lui aussi de façon convaincante, fréquente les classiques, sans jamais manquer d'en donner quelque savoureuse citation.

— *Mea culpa.* Je reconnais que ses idées me semblent sans cesse plus pertinentes. Par exemple, tu viens de parler de cent mille exemplaires de l'ouvrage antisémite de Chamberlain vendus. Sur ces milliers de lecteurs, combien le rejettent comme toi ? Et combien sont séduits comme l'est Rosenberg ? Pourquoi un même livre suscite-t-il des réactions aussi diverses ? Il doit y avoir en chaque lecteur quelque chose qui fait qu'il adhère à un livre. Dans sa vie, dans sa psychologie, dans l'image qu'il a de lui-même. Quelque chose de très profond, tapi en chacun d'entre nous–ce que Freud appelle l'inconscient–, et qui fait que tel lecteur tombe amoureux de tel auteur.

— Riche sujet, à creuser lors d'un prochain dîner ! En attendant mon petit élève Rosenberg est, j'imagine, en train de se ronger les sangs dans le corridor. Que fait-on de lui ?

— Oui, revenons à nos moutons. Nous lui avons promis une sanction, il faut lui en trouver une. Mais peut-être avons-nous préjugé de nous-mêmes. Est-il seulement possible de lui assigner une tâche qui puisse avoir de près ou de loin une influence positive dans les quelques semaines qui nous restent à peine ? Je perçois en lui tellement d'amertume, tellement de haine pour tout ce qui n'est pas cette illusion du "vrai Allemand". Je crois qu'il nous faut l'éloigner des idées et l'orienter vers quelque chose de tangible, quelque chose qu'il peut toucher du doigt.

— Tu as raison. Il est plus difficile de haïr un individu qu'une race, approuve Herr Schäfer. J'ai une idée. Je connais un juif qu'il apprécie sans doute. Faisons rentrer Rosenberg, et commençons par cela, je m'en charge. »

La secrétaire du principal débarrasse le thé et va chercher Alfred qui reprend sa place à l'extrémité de la table.

Herr Schäfer bourre sa pipe avec lenteur, l'allume, en tire une bouffée et exhale un nuage de fumée avant de déclarer : « Rosenberg, nous avons quelques questions supplémentaires. J'ai pris note de vos sentiments à l'égard des juifs d'un point de vue racial au sens large, mais sans doute avez-vous croisé dans votre vie des juifs remarquables. J'ai par hasard

découvert que vous et moi avions le même médecin de famille, le Dr Apfelbaum. Je sais qu'il vous a mis au monde.

— Oui, dit Alfred. Il me suit depuis toujours.

— Il est aussi mon ami intime depuis des années. Dites-moi, est-il venimeux ? Est-il un parasite ? Personne dans Reval ne travaille plus dur. Vous étiez tout jeune quand j'ai été personnellement témoin des efforts qu'il a déployés jour et nuit pour tenter de sauver votre mère de la tuberculose. Et l'on m'a rapporté qu'à ses funérailles il pleurait.

— Le Dr Apfelbaum est un homme bon. Il nous prodigue toujours les meilleurs soins. Et nous le payons toujours, soit dit en passant. Mais il peut y avoir de bons juifs. Je le sais. Je ne dis aucun mal de lui en tant que personne, je ne parle que de la semence juive. Il est indéniable que tout juif porte en lui la semence d'une race haïssable, et que…

— Ah ce mot encore, "haïssable", l'interrompt le principal, s'efforçant de se maîtriser. J'entends beaucoup parler de haine, Rosenberg, mais je n'entends rien sur l'amour. Souvenez-vous que l'amour est au cœur du message de Jésus. Et pas seulement l'amour de Dieu mais celui du prochain qu'on doit aimer comme soi-même. Ne voyez-vous pas de contradiction entre ce que vous lisez chez Chamberlain et ce que vous entendez sur l'amour chrétien toutes les semaines à l'église ?

— Monsieur, je ne vais pas toutes les semaines à l'église. J'ai cessé d'y aller.

— Qu'en pense votre père ? Qu'en dirait Chamberlain ?

— Mon père jure n'avoir jamais mis les pieds à l'église. Et j'ai lu que Chamberlain comme Wagner disent de l'enseignement de l'Église qu'il nous affaiblit plus qu'il ne nous rend forts.

— Vous n'aimez donc pas notre Seigneur Jésus ? »

Alfred marque un temps, il se sent cerné de toutes parts. Le terrain est miné : le principal a tout à l'heure affirmé être un fervent luthérien. Le moins risqué est de rester dans le giron de Chamberlain ; Alfred cherche très fort à se rappeler les mots de son livre. « Comme Chamberlain, j'admire Jésus immensément. Chamberlain le qualifie d'esprit moral. Il a montré beaucoup d'autorité et de courage, mais son enseignement a malheureusement été judaïsé par Paul, qui a fait de Jésus un homme docile et douloureux. Toutes les églises chrétiennes le présentent crucifié dans leurs peintures et leurs vitraux. Aucune ne s'attache à l'image du Jésus fort

et courageux – celui qui a osé défier les rabbins corrompus, celui qui seul a chassé les marchands du temple !

— Ainsi Chamberlain voit en Jésus le lion, pas l'agneau ?

— Oui, dit Rosenberg, s'enhardissant. Pour Chamberlain, c'est une tragédie que la venue de Jésus à cette époque-là et en ce lieu. Si Jésus avait prêché aux peuples germaniques ou, disons par exemple, au peuple indien, ses paroles auraient eu un tout autre écho.

— Revenons à ma précédente demande, dit le principal, se rendant compte qu'il s'est fourvoyé. J'ai une question simple : Qui aimez-vous ? Qui est votre héros ? Quel est celui que vous placez au-dessus de tous ? À part ce Chamberlain, bien entendu. »

Alfred ne trouve rien à dire sur l'instant. Il réfléchit un long moment avant de répondre. « Goethe. »

Le principal et Herr Schäfer se redressent un rien dans leur siège. « Intéressant, Rosenberg, dit Herr Epstein. Le choix est vôtre ou est-ce celui de Chamberlain ?

— Les deux. Et je pense que c'est aussi celui d'Herr Schäfer. Il a fait dans sa classe l'éloge de Goethe plus que de tout autre. » Alfred regarde du côté d'Herr Schäfer pour confirmation et reçoit en retour un hochement de tête approbateur.

« Et dites-moi, pourquoi Goethe ? demande le principal.

— Il est l'impérissable génie allemand. Le plus grand des Allemands. Un génie de l'écriture, de la science, de l'art et de la philosophie. Un génie dans plus de domaines que quiconque.

— Excellente réponse, dit Herr Epstein, soudain revigoré. Et je crois avoir à présent trouvé l'exercice qu'il vous conviendra parfaitement d'exécuter d'ici votre diplôme. »

Les deux professeurs se concertent en privé, chuchotant entre eux. Le principal quitte la pièce et revient presque aussitôt portant un ouvrage volumineux. L'un et l'autre se penchent ensemble sur le livre, qu'ils feuillètent, en parcourant rapidement le texte. Le principal griffonne quelques numéros de page avant de se tourner vers Alfred.

« Voici l'exercice qui sera le vôtre. Vous allez lire, très attentivement, deux chapitres–le quatorze et le seize–de l'autobiographie de Goethe, et vous allez recopier tous les passages où Goethe écrit sur son héros à lui, un homme qui a vécu il y a très longtemps, du nom de Spinoza. Sans doute

vous réjouirez-vous de ce travail. Ce sera pour vous une joie que de vous immerger dans l'autobiographie de votre héros. Goethe est l'homme que vous admirez, et j'imagine que vous trouverez de l'intérêt à savoir ce qu'il écrit sur celui que *lui* aime et admire. Sommes-nous d'accord ? »

Alfred acquiesce avec méfiance. Déconcerté par la bonne humeur du principal, il sent le piège.

« Donc, reprend Herr Epstein, que tout soit bien clair entre nous, Rosenberg. Vous avez pour devoir de lire les chapitres quatorze et seize de l'autobiographie de Goethe et d'en recopier absolument tout ce que Goethe écrit sur Benoît de Spinoza. Vous rédigerez votre devoir en trois exemplaires, un pour vous et un pour chacun de nous deux. Si nous découvrions que vous avez omis un seul de ces commentaires, il vous faudrait alors recommencer tout le devoir, et cela autant de fois que nécessaire. Revoyons-nous dans deux semaines, nous lirons alors votre texte et en discuterons tous les aspects. Me suis-je bien fait comprendre ? »

Nouvel acquiescement de la tête. « Monsieur, puis-je poser une question ? Vous aviez parlé de deux devoirs. Je dois faire une recherche généalogique, je dois lire deux chapitres, et je dois rédiger trois exemplaires du travail sur Benoît de Spinoza.

— Oui. Et votre question ?

— Monsieur, N'y a-t-il pas là trois devoirs et non pas deux ?

— Rosenberg, intervient Herr Schäfer, vingt devoirs, cela serait encore être indulgent. Dire de votre principal qu'il n'est pas apte à exercer la position qu'il occupe parce qu'il est juif est suffisamment grave pour relever de l'expulsion dans n'importe quelle école d'Estonie ou de la mère patrie.

— Oui, Monsieur.

— Attendez, Herr Schäfer, peut-être ce garçon a-t-il raison. Ce travail sur Goethe est tellement important que je veux qu'il l'accomplisse avec le plus grand soin. » Le principal se tourne vers Alfred. « Vous êtes dispensé de la recherche généalogique. Concentrez-vous pleinement sur les écrits de Goethe. La séance est levée. Nous nous retrouvons ici dans deux semaines exactement. Même lieu, même heure. Et arrangez-vous pour que nos exemplaires de votre devoir me soient remis la veille afin que nous puissions l'examiner. »

V
AMSTERDAM
1656

« Bonjour, Gabriel », lance Bento en entendant son frère faire sa toilette avant de se rendre à l'office du shabbat. Gabriel marmonne pour toute réponse mais revient dans leur chambre et s'assoit pesamment sur l'imposant lit à baldaquin qu'ils partagent. Le lit, qui occupe quasiment toute la pièce, est le seul vestige familier de leur passé.

Leur père, Michael, a légué tous les biens de la famille à Bento, le fils aîné, mais ses deux sœurs ont contesté le testament de leur père en invoquant le fait que leur frère a choisi de ne pas être un authentique membre de la communauté juive. Bien que le tribunal de la communauté ait rendu sa décision en faveur de Bento, ce dernier a surpris tout le monde en abandonnant immédiatement l'ensemble des biens de la famille à ce qui lui reste de fratrie, ne gardant pour lui qu'une chose : le lit à baldaquin de ses parents. Après le mariage de ses deux sœurs, lui et Gabriel sont demeurés seuls dans la belle maison blanche à deux étages que la famille Spinoza louait depuis des dizaines d'années. La maison donnait sur l'Houtgracht près des carrefours les plus animés de la partie juive d'Amsterdam, à une rue à peine de la petite synagogue Beth-Jacob et des salles de classe qui lui sont attenantes.

Bento et Gabriel ont, à regret, décidé de déménager. Leurs sœurs parties, la vieille maison était trop grande et trop hantée par le souvenir des morts. Trop coûteuse aussi–la guerre de 1652 entre les Pays-Bas et l'Angleterre, et les attaques par des pirates de leurs bateaux en provenance du Brésil ont été désastreuses pour la maison de négoce de la famille, obligeant les frères à louer une petite maison à cinq minutes à pied du magasin.

Bento contemple longuement son frère. Quand Gabriel était enfant, les gens le surnommaient souvent « petit Bento » car ils avaient le même long visage ovale, les mêmes yeux perçants de hibou, le même nez fort. Pourtant, à présent que Gabriel a atteint sa taille adulte, il pèse vingt kilos de plus que son aîné, il est quinze centimètres plus grand que lui et

beaucoup plus robuste. Et ses yeux ont, semble-t-il, perdu ce regard pénétrant et curieux.

Les frères sont assis côte à côte, silencieux. D'ordinaire Bento aime le silence, et il se sent bien lorsqu'il partage ses repas avec Gabriel, ou bien travaille près de lui dans le magasin sans que soit échangé le moindre mot entre eux. Mais ce silence est pesant, il engendre de sombres pensées. Bento songe à sa sœur Rebecca, qui a toujours par le passé été loquace et pétillante. Elle aussi se tait à présent, et détourne le regard à chaque fois qu'elle le voit.

Silencieux aussi sont les morts, ceux qui se sont éteints dans ce même lit : sa mère, Hannah, qui est partie voilà dix-sept ans, alors qu'il n'était lui-même âgé que de six ans, son frère aîné Isaac, disparu il y a six ans, sa belle-mère, Esther, il y a trois ans, et son père ainsi que sa sœur Miriam, qui les ont quittés voilà deux ans à peine. De la fratrie–cette troupe bruyante et gaie, qui jouait et se querellait puis se réconciliait, qui avait pleuré leur mère et appris peu à peu à aimer leur belle-mère – il ne restait que Rebecca et Gabriel, qui tous deux se sont très vite éloignés de lui.

Jetant un regard sur les traits pâles et bouffis de Gabriel, Bento rompt le silence. « Tu as encore mal dormi, Gabriel ? Je t'ai senti très agité.

— Oui, une fois de plus. Comment pourrais-je dormir ? Rien ne va plus à présent. Que faire ? Que faire ? Je hais ce conflit entre nous. Ici ce matin, je m'habille pour le shabbat. Le soleil brille pour la première fois de la semaine et le ciel est bleu au-dessus de nos têtes, je devrais être empli de joie, comme tout le monde, comme nos voisins le sont de toutes parts. Et au lieu de cela, à cause de mon propre frère… Pardonne-moi, Bento, mais je vais exploser si je ne parle pas. À cause de toi ma vie est pitoyable. Je n'éprouve aucune joie à me rendre à cette synagogue qui est la mienne, à rejoindre ce peuple qui est le mien, pour prier ce Dieu qui est le mien.

— Savoir cela me peine, Gabriel. Je voudrais tellement de bonheur pour toi.

— Les mots sont une chose. Les actes en sont une autre.

— Quels actes ?

— Quels actes ? s'exclame Gabriel. Et dire que si longtemps, toute ma vie durant, j'ai cru que tu savais toute chose. À quiconque me poserait cette question : "Quels actes ?", je répondrais : "C'est une plaisanterie", mais je

te connais, jamais tu ne plaisantes. Pourtant tu *sais*, bien sûr, de quels actes je parle. »

Bento laisse échapper un soupir.

« À commencer par ton rejet des coutumes juives, et même de la communauté. Et l'acte encore de déshonorer le shabbat. Et de te détourner de la synagogue, et de n'avoir fait quasiment aucun don cette année, voilà les actes dont je parle. »

Gabriel regarde Bento, qui reste silencieux.

« Je vais te donner un autre exemple de ces actes, Bento. Pas plus tard qu'hier soir, le fait d'avoir dit "non" au dîner de shabbat chez Sarah. Tu sais que je vais épouser Sarah, et pourtant tu refuses que soient réunies les deux familles à l'occasion du shabbat. Peux-tu imaginer ce que je ressens ? Ce que ressent notre sœur, Rebecca ? Quelle excuse pouvons-nous donner ? Que notre frère préfère les leçons de latin avec son jésuite ?

— Gabriel, pour la bonne digestion de tous, mieux valait que je ne sois pas là. Tu le sais. Tu sais que le père de Sarah est superstitieux.

— Superstitieux ?

— Je veux dire orthodoxe à l'extrême. Tu as vu comme ma présence l'incite à débattre de religion. Tu as vu que chacune de mes réponses ne fait que semer un peu plus la discorde et vous chagriner, toi et Rebecca. Mon absence sert la cause de la paix–je n'ai pas le moindre doute à ce sujet. Mon absence équivaut à la paix pour toi et pour Rebecca. Je crois de plus en plus à cette équation-là. »

Gabriel secoue négativement la tête. « Bento, souviens-toi quand j'étais petit et que j'étais terrorisé par moments en pensant que le monde disparaissait quand je fermais les yeux. Tu m'avais expliqué que je me trompais. Tu m'avais rassuré sur la réalité et les lois immuables de la Nature. Et pourtant, aujourd'hui, tu fais la même erreur que moi enfant. Tu crois que la dispute sur Bento Spinoza disparaît quand celui-ci n'est pas là pour en être le témoin ?

« Hier soir, ce fut affreux, continue Gabriel. Le père de Sarah a commencé le repas en parlant de toi. Une fois de plus, il était furieux que tu aies passé outre à la décision de la justice de la communauté et porté notre affaire devant la cour civile néerlandaise. Nul n'a jamais, de mémoire d'homme, insulté de telle manière la justice rabbinique. Il y a presque là motif à excommunication. Est-ce ce que tu veux ? Un *herem* ? Bento, notre

père est mort, notre frère aîné est mort. Tu es le chef de la famille. Et cependant tu nous insultes tous en t'adressant à la justice néerlandaise. Et en ce moment, précisément ! N'aurais-tu pas pu, au moins, attendre que le mariage ait été célébré ?

— Gabriel, je l'ai expliqué à maintes et maintes reprises mais tu ne m'as pas entendu. Écoute cette fois, afin que tu connaisses bien les faits. Et, surtout, s'il te plaît essaie de comprendre que je prends au sérieux la responsabilité que j'ai à ton égard et à l'égard de Rebecca. Songe au dilemme qui est le mien. Notre père, béni soit-il, était généreux. Mais il a fait une erreur de jugement en se portant garant, pour la malheureuse veuve Henriques, d'une reconnaissance de dette au nom de cet usurier rapace qu'est Duarte Rodriguez. Pedro, l'époux, était une simple connaissance de notre père, pas même un parent ni, pour autant que je sache, un ami proche. Aucun de nous ne les a jamais rencontrés, ni lui ni elle, et le mystère demeure de savoir pourquoi notre père s'est porté caution de cette dette. Mais tu sais que père avait le cœur sur la main quand il voyait des gens dans le besoin – sans penser aux conséquences. Quand la veuve et son enfant unique ont succombé à la peste l'an dernier, laissant la dette impayée, Duarte Rodriguez–ce juif pieux qui est assis à la *bimah* de la synagogue, et qui est déjà propriétaire de la moitié des maisons de Jodenbreestraat – a cherché à nous imputer sa perte financière en faisant pression sur la cour rabbinique afin qu'elle exige d'une famille Spinoza appauvrie le remboursement de la dette d'une personne qu'aucun de nous n'a jamais connue. »

Bento marque un temps. « Tu sais cela, Gabriel ? Ou pas ?

— Si, mais…

— Laisse-moi terminer. Il est important que tu sois informé de tout. Il se peut que tu deviennes un jour le chef de la famille. Donc Rodriguez a présenté sa requête devant le tribunal juif. Or les membres de cette cour sont nombreux à rechercher ses faveurs, Rodriguez étant le premier donateur de la synagogue. Dis-moi, Gabriel, voudraient-ils lui déplaire ? La cour a presque immédiatement décidé que la famille Spinoza était entièrement redevable de la dette. Une dette qui va assécher les finances de la famille pour le restant de nos jours. Pire, ils ont en même temps décrété que l'héritage que notre mère nous a laissé irait au remboursement de la somme due à Rodriguez. Tu me suis, Gabriel ? »

Gabriel fait oui de la tête et Bento reprend : « C'est ainsi qu'il y a trois mois je me suis tourné vers la loi néerlandaise, parce que cela est plus raisonnable. D'abord, le nom de Duarte Rodriguez ne signifie rien pour elle. Ensuite, la loi néerlandaise spécifie que le chef de famille doit avoir vingt-*cinq* ans pour endosser la responsabilité d'une telle dette. Comme je n'ai pas encore vingt-cinq ans, notre famille peut donc être mise hors de danger. Nous n'avons pas à accepter les dettes liées à la succession de notre père, et qui plus est, nous pouvons percevoir l'argent que notre mère nous a laissé. Et par "nous", j'entends toi et Rebecca, car j'ai l'intention de renoncer à l'intégralité de ma part en votre faveur. Je n'ai pas de famille, et pas besoin d'argent.

« Un dernier point, poursuit Bento. Quant au choix du moment, l'anniversaire de mes vingt-cinq ans tombant *avant* ton mariage, il me fallait agir *maintenant*. Ne vois-tu pas à présent que je me comporte de façon responsable vis-à-vis de la famille ? Ne tiens-tu pas à la liberté ? Si je ne fais rien, nous serons asservis notre vie entière. Est-ce cela que tu souhaites ?

— Je préfère laisser l'affaire entre les mains de Dieu. Tu n'as pas le droit de défier les lois de notre communauté religieuse. Quant à l'asservissement, je le préfère à l'ostracisme. D'ailleurs, le père de Sarah n'a pas uniquement parlé du procès. Veux-tu entendre ce qu'il a dit ?

— Je pense que c'est ce que tu souhaites.

— Il a dit que le "problème Spinoza", comme il l'appelle, remonte à bien longtemps, à ton insolence lors de la préparation de ta bar-mitsva. Il se souvient que le rabbin Morteira te préférait à tous les autres élèves ; qu'il pensait à toi comme à son possible successeur. Et puis tu as qualifié de "fable" l'histoire biblique d'Adam et Ève. Le père de Sarah a dit que lorsque le rabbin t'a réprimandé pour avoir contesté la parole de Dieu, tu as répondu, "La Torah est abstruse, car si Adam est bien le premier homme, qui donc son fils Caïn a-t-il pu épouser ?" Est-ce là ce que tu as répondu, Bento ? As-tu vraiment dit que la Torah était "abstruse" ?

— Il est exact que la Torah présente Adam comme le premier homme. Il est exact qu'elle dit que son fils Caïn s'est marié. Et nous avons, certes, le droit de poser la question qui s'impose : si Adam est le premier homme, alors qui Caïn a-t-il pu épouser ? Ce point – que l'on désigne sous le terme de "question préadamite"–est en débat depuis plus de mille ans dans les

études bibliques. Et donc si tu me demandes s'il s'agit d'une fable, je dois répondre "oui"–à l'évidence l'histoire n'est qu'une métaphore.

— Tu dis cela parce que tu ne la comprends pas. Ta sagesse surpasse-t-elle celle de Dieu ? Ne sais-tu pas qu'il y a des raisons au fait de ne pas comprendre et que nous devons nous fier à nos rabbins pour interpréter et éclairer les écritures ?

— Une conclusion qui convient merveilleusement aux rabbins, Gabriel. Les professionnels de la religion ont toujours cherché, au cours des siècles, à être les seuls interprètes des mystères. Cela leur est bien utile.

— Le père de Sarah a dit que cette insolence, cette remise en question de la Bible et de nos chefs religieux est insultante et dangereuse non seulement pour les juifs mais également pour la communauté des chrétiens. La Bible est sacrée pour eux aussi.

— Gabriel, crois-tu que nous devons renoncer à la logique, et renoncer à notre droit au doute ?

— Je ne discute pas *ton* droit personnel à la logique et *ton* droit à douter de la loi rabbinique. Je ne remets pas en cause *ton* droit à contester le caractère sacré de la Bible. En fait, je ne remets même pas en cause ton droit à provoquer la colère de Dieu. Cela, c'est ton affaire. Peut-être est-ce là le mal dont tu souffres. Mais tu me blesses, et tu blesses ma sœur, en ne gardant pas tes opinions pour toi.

— Gabriel, cette conversation sur Adam et Ève avec le rabbin Morteira remonte à dix ans. Depuis, je garde mes opinions pour moi. Mais il y a deux ans, j'ai fait vœu de mener une vie de sainteté, ce qui veut dire entre autres de renoncer au mensonge. Ainsi, si l'on me demande mon point de vue, je le donne en toute sincérité–*voilà* pourquoi j'ai décliné l'invitation à dîner avec le père de Sarah. Mais, surtout, Gabriel, souviens-toi que nous sommes, toi et moi, deux âmes distinctes. Les gens ici ne te prennent pas pour moi. Ils ne te tiennent pas pour responsable des aberrations de ton frère aîné. »

Gabriel quitte la pièce, comme accablé. Et il marmonne entre ses dents : « Mon frère aîné parle comme un enfant ».

VI
ESTONIE
1910

Trois jours plus tard, un Alfred pâle et agité demande à rencontrer Herr Schäfer.

« J'ai un problème, Monsieur », déclare-t-il en ouvrant son cartable pour en extraire les sept cents pages de l'autobiographie de Goethe d'où dépassent plusieurs bouts de papiers rageusement déchirés qui lui servent de repères. Il ouvre le livre à la première de ces marques et pointe du doigt un endroit du texte.

« Monsieur, Goethe fait ici mention de Spinoza. Et ici encore, deux lignes plus loin. Ensuite il y a plusieurs paragraphes où le nom de Spinoza n'apparaît pas et je ne sais pas s'il parle de lui ou pas. En fait, je n'y comprends quasiment rien. C'est très dur. » Il tourne les pages et montre un autre passage. « Là, c'est pareil. Il est question de Spinoza à deux ou trois reprises, puis suivent quatre pages sans que figure son nom. Pour moi, il n'est pas évident de savoir s'il parle ou non de lui. Il est aussi question d'un certain Jacobi. Et cela quatre fois encore après cette fois-ci. J'ai compris *Faust* quand nous l'avons lu en classe, j'ai compris *Les Souffrances du jeune Werther*, mais dans ce livre, il n'y a pas une page que je comprenne.

— Plus facile de lire Chamberlain, n'est-ce pas ? » À l'instant même où il prononce ces mots Herr Schäfer regrette son sarcasme, et il s'empresse d'ajouter d'une voix plus aimable : « Je sais que vous ne pouvez pas tout saisir de la langue de Goethe, Rosenberg, mais il faut bien comprendre que ce texte n'est pas une œuvre rigoureusement ordonnée, c'est une suite de réflexions sur son existence. Avez-vous jamais tenu un journal, vous-même, ou écrit sur votre vie ? »

Alfred hoche la tête. « Il y a deux ans, oui, mais je ne l'ai fait que quelques mois.

— Eh bien, prenez ce texte un peu comme un journal. Goethe l'a rédigé autant pour lui-même que pour le lecteur. Faites-moi confiance, quand vous serez plus âgé et connaîtrez mieux les idées de Goethe, vous comprendrez et apprécierez davantage sa langue. Donnez-moi le livre. »

Ayant rapidement parcouru les pages qu'Alfred a signalées d'un bout de papier, Herr Schäfer déclare : « Je vois en quoi réside la difficulté. Vous soulevez une question légitime, je vais devoir aménager le travail qui vous a été demandé. Reprenons ensemble ces deux chapitres. » Leurs têtes toutes proches l'une de l'autre, le maître et l'élève s'absorbent longuement dans le texte, et Herr Schäfer note dans un carnet des numéros de pages et de lignes.

Il tend le carnet à Alfred et dit : « Voilà ce que vous allez recopier. Souvenez-vous, trois exemplaires lisiblement écrits. Mais cela pose un problème. Nous n'avons là guère plus de vingt à vingt-cinq lignes, ce qui est beaucoup plus court que ce que le principal vous a demandé, et je doute qu'il en soit satisfait. Il va donc falloir faire quelque chose en plus, vous allez mémoriser ce texte plus court et le réciter le jour fixé pour notre rendez-vous avec Herr Epstein. Je pense que cela devrait lui convenir. »

Quelques secondes plus tard, remarquant la mauvaise humeur sur le visage d'Alfred, Herr Schäfer ajoute : « Alfred, bien que je n'aime pas ce changement qui s'est produit en vous – ces stupidités sur la supériorité de la race –, je reste de votre côté. Vous avez été pendant quatre ans un bon élève, un élève obéissant – encore que, je vous l'ai dit souvent, vous auriez pu être plus appliqué. Il serait grave pour vous de gâcher vos chances d'avenir en n'obtenant pas votre diplôme. » Il laisse ces mots faire leur effet. « Mettez tout votre cœur dans ce travail. Le principal exigera plus qu'une simple copie du texte et sa récitation. Il attend de vous que vous compreniez le sens des mots que vous prononcez. Donc, appliquez-vous, Rosenberg. Pour ma part, je souhaite vous voir réussir.

— Dois-je toujours vous remettre une copie avant de rédiger les deux autres ? »

Herr Schäfer a le cœur qui se serre en entendant la réponse mécanique d'Alfred, mais il s'en tient à ces mots : « Si vous suivez les instructions que je vous ai notées dans le carnet, ce ne sera pas nécessaire. »

Au moment où Alfred s'éloigne, Herr Schäfer le rappelle. « Rosenberg, il y a un instant j'ai fait un pas vers vous, je vous ai dit que vous aviez été un bon élève et que je souhaitais votre réussite. Vous n'avez rien à répondre ? J'ai tout de même été votre maître pendant quatre ans.

— Oui, Monsieur.

— Oui, Monsieur ?

— Je ne sais pas quoi répondre.

— Très bien, Alfred, vous pouvez partir. »

Herr Schäfer range dans sa serviette les copies qui lui restent à corriger ; il décide d'oublier Alfred, et de songer plutôt à ses deux enfants, à sa femme et au dîner de *spaetzle* et de *verivorst* qu'elle a promis de préparer.

Alfred s'éloigne dans un état de grande confusion à propos du devoir qui lui est demandé. A-t-il aggravé les choses ? Ou obtenu un répit ? Au fond, la mémorisation lui est facile. Il aime apprendre des textes à jouer sur scène et des discours à déclamer.

***

Deux semaines plus tard, Alfred se tient debout à l'extrémité de la longue table d'Herr Epstein en attendant les instructions du principal qui paraît aujourd'hui plus grand et plus redoutable que jamais. Herr Schäfer, beaucoup plus petit, le visage grave, fait signe à Alfred de commencer. Jetant un dernier regard à son texte, Alfred annonce : « Tiré de l'autobiographie de Goethe », avant de réciter :

« "L'esprit qui a exercé une influence tellement décisive sur moi et totalement changé ma façon de penser a été Spinoza. Après avoir en vain cherché de par le monde comment cultiver ma nature singulière, je suis enfin tombé sur son *Éthique*. J'y ai trouvé l'apaisement à mes passions ; il m'est alors apparu que s'offrait à moi un regard vaste et libre sur le monde matériel et mortel."

— Eh bien, Rosenberg, l'interrompt le principal, qu'est-ce que Goethe a trouvé chez Spinoza ?

— Euh, est-ce que c'est son éthique ?

— Non, non. Seigneur Dieu, n'avez-vous pas compris que l'*Éthique* est le titre d'un ouvrage de Spinoza ? Qu'est-ce que Goethe dit avoir trouvé dans cet ouvrage ? Que dit-il, selon vous, lorsqu'il écrit avoir trouvé "l'apaisement à [ses] passions" ?

— Quelque chose qui l'a calmé ?

— Oui, en partie. Mais continuez, cette idée va revenir très bientôt. »

Alfred récite en lui-même un instant pour retrouver le fil du texte, avant de reprendre :

« “Mais ce qui m’a particulièrement séduit chez Spinoza est le total intérêt qui transparaît…”

— Désintérêt, pas intérêt, hurle le principal qui suit chaque mot de la récitation dans le texte. Désintérêt, c’est-à-dire ne pas se lier émotionnellement. »

Alfred fait oui de la tête et poursuit :

« “Mais ce qui m’a particulièrement séduit chez Spinoza est le total désintérêt qui transparaît dans chacune de ses phrases. Il a cette merveilleuse expression : ‘Celui qui aime Dieu comme il le doit n’attendra pas de Dieu qu’il l’aime en retour’. Cette phrase, et tous les principes sur lesquels elle repose et toutes les conséquences qu’elle entraîne, a empli de sa force ma réflexion tout entière.”

— C’est là un passage difficile, intervient le principal. Laissez-moi expliquer. Goethe dit que Spinoza lui a appris à délivrer son esprit de l’influence des autres. À écouter ses propres sentiments et à trouver ses propres conclusions pour agir ensuite en fonction d’elles. Autrement dit, laissez votre amour se répandre sans penser à l’amour qui peut être reçu en retour. Nous pourrions appliquer cette même idée aux discours électoraux. Goethe fera-t-il un discours qui se fonde sur l’admiration qu’il en récoltera ? Évidemment pas ! Pas plus qu’il ne dira non plus ce que l’on veut l’entendre dire. Vous comprenez ? Vous saisissez cette idée ? »

Alfred acquiesce en silence. Ce qu’il comprend à coup sûr c’est qu’Herr Epstein nourrit un profond ressentiment à son égard. Il attend que le principal lui fasse signe de reprendre.

« “En outre, il ne faut pas nier que les unions les plus solides naissent des contraires. Le calme absolu de Spinoza était à l’exact opposé de mon activité inquiète. Sa méthode mathématique, de mes élans poétiques. Sa manière de penser disciplinée fit de moi son disciple passionné, son adorateur le plus déterminé. Intelligence et cœur, discernement et sentiment se cherchaient l’un l’autre une nécessaire affinité, et de là vint l’union des natures les plus distinctes.”

— Savez-vous ce que Goethe désigne ici par ces deux natures distinctes, Rosenberg ? demande le principal.

— Je pense qu’il veut parler de l’intelligence et du cœur ?

— Exactement. Et lequel est Goethe et lequel Spinoza ? »

Alfred a soudain l’air dérouté.

« Ceci n'est pas uniquement un exercice de mémoire, Rosenberg ! Je veux que vous compreniez bien le sens du texte. Goethe est un poète. Alors lequel est-il, l'intelligence ou le cœur ?

— Il est le cœur. Mais il a aussi une grande intelligence.

— Ah, oui. Je comprends à présent votre trouble. Mais Goethe dit ici que Spinoza lui apporte l'équilibre qui permet de réconcilier la passion et l'imagination jaillissante qui sont les siennes avec le calme et la raison nécessaires. *Voilà* donc pourquoi il se qualifie d'"adorateur le plus déterminé" de Spinoza. Vous saisissez ?

— Oui Monsieur.

— Continuez à présent. »

Alfred hésite, de la panique dans les yeux. « J'ai perdu le fil, je ne sais plus vraiment où nous en sommes.

— Tout va bien, intervient Herr Schäfer dans un effort pour le rassurer. Nous savons qu'il est difficile de réciter en étant sans cesse interrompu. Vous pouvez consulter votre texte pour vous y retrouver. »

Alfred prend une inspiration profonde, parcourt rapidement son texte des yeux, puis reprend.

« "Certains ont présenté cet homme comme athée et l'ont jugé coupable, mais ils ont par la suite reconnu qu'il était un être calme et réfléchi, un bon citoyen, une personne compatissante. Ainsi ceux qui critiquent Spinoza semblent-ils avoir oublié ces paroles de l'Évangile : 'C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez' ; car comment une existence qui agrée aux hommes et à Dieu peut-elle sourdre de principes corrompus ? Je me souviens encore de l'impression de paix et de clarté qui m'a saisi quand j'ai découvert l'*Éthique* de cet homme remarquable. Je me suis donc hâté de retourner à cet ouvrage auquel je dois tant, alors le même sentiment de paix m'a envahi. Je me suis abandonné à sa lecture et j'ai pensé, en plongeant en moi-même, que je n'avais jamais perçu le monde aussi lisiblement." »

Alfred souffle longuement une fois prononcée cette ultime phrase. Le principal lui fait signe de s'asseoir et commente : « La récitation est satisfaisante. Vous avez une bonne mémoire. Examinons à présent votre compréhension de ce dernier passage. Dites-moi, Goethe pense-t-il que Spinoza est athée ? »

Alfred secoue la tête négativement.

« Je n'ai pas entendu votre réponse.

— Non, Monsieur. » Alfred parle plus fort : « Goethe ne pense pas qu'il est athée. Mais d'autres le pensent.

— Et pourquoi Goethe est-il en désaccord avec eux ?

— À cause de son éthique ?

— Non, non. Avez-vous déjà oublié que l'*Éthique* est le titre de l'ouvrage de Spinoza ? Je répète ma question, pourquoi Goethe est-il en désaccord avec les détracteurs de Spinoza ? »

Tremblant, Alfred se tait.

« Seigneur Dieu, Rosenberg, reportez-vous au texte », l'enjoint le principal.

Alfred regarde rapidement le dernier paragraphe et se lance. « Parce qu'il était bon et qu'il menait une vie qui agréait à Dieu ?

— Exactement. Autrement dit, ce n'est pas ce en quoi vous croyez, ou dites croire, c'est la façon dont vous vivez qui importe. Maintenant, Rosenberg, une dernière question à propos de ce passage. Redites-nous ce que Goethe a appris de Spinoza.

— Il dit avoir appris le calme et la paix. Il dit aussi voir à présent le monde de façon plus lisible. Ce sont les deux idées principales.

— Exactement. Nous savons que le grand Goethe a, une année durant, gardé dans sa poche un exemplaire de l'*Éthique*. Imaginez, une année entière ! Et pas seulement Goethe mais beaucoup d'autres grands Allemands, Lessing et Heine évoquent la lucidité et la paix qu'apporte la lecture de ce livre. Qui sait si ne vous viendra pas un jour, à vous aussi, ce besoin de paix et de lucidité qu'apporte l'*Éthique* de Spinoza. Je ne vous demanderai pas de lire cet ouvrage aujourd'hui. Vous êtes trop jeune pour en saisir le sens. Mais je veux que vous me promettiez qu'avant l'anniversaire de vos vingt-et-un ans, vous le lirez. Ou peut-être devrais-je dire, lisez-le avant d'être tout à fait devenu un adulte. Ai-je votre parole de bon Allemand ?

— Oui Monsieur, vous avez ma parole. » Alfred aurait promis de lire l'encyclopédie tout entière en chinois pour échapper à cette inquisition.

« Venons-en à présent au cœur de votre devoir. Avez-vous bien compris pourquoi nous vous avons donné cet exercice de lecture ?

— Euh, non Monsieur. Je pense que c'est simplement que j'ai dit admirer Goethe plus que tout autre.

— C'est en partie vrai, certes. Mais vous aurez sans doute saisi quelle était ma véritable question ? »

Alfred a l'air perplexe.

« Je vous demande quel effet cela vous fait que l'homme que vous admirez plus que tout autre ait choisi, lui, d'admirer plus que tout autre un juif.

— Un juif ?

— Ne saviez-vous pas que Spinoza était juif ? »

Silence.

« Vous n'avez rien trouvé à son sujet au cours de ces deux semaines ?

— Monsieur, je ne sais rien de ce Spinoza. Cela ne faisait pas partie du devoir que j'avais à rendre.

— Et donc, Dieu merci, vous avez évité de faire le pas redouté qui vous aurait permis d'apprendre quelque chose de plus ? N'est-ce pas, Rosenberg ?

— Laissez-moi poser la question autrement, intervient Herr Schäfer. Songeons à Goethe. Qu'aurait-il fait dans cette situation ? Si on lui avait demandé de lire l'autobiographie de quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qu'aurait fait Goethe ?

— Il se serait renseigné sur cette personne.

— Précisément. Et ceci est important. Si vous admirez quelqu'un, imitez-le. Servez-vous-en de guide.

— Merci, Monsieur.

— Bon, mais revenons à ma question, reprend Herr Epstein. Comment expliquez-vous l'admiration et la gratitude sans bornes que Goethe voue à un juif ?

— Goethe savait qu'il était juif ?

— Mon Dieu. Évidemment il le savait.

— Mais, Rosenberg, dit Herr Schäfer qui à son tour commence à s'impatienter, réfléchissez à ce que vous dites. Quelle importance qu'il sache que Spinoza ait été juif ? Pourquoi se serait-il même posé la question. Pensez-vous qu'un homme de la stature de Goethe–vous l'avez vous-même qualifié de génie universel–n'adhérerait pas à une grande idée quelle qu'en soit l'origine ? »

Alfred paraît ébranlé. Jamais il n'a été soumis à une telle avalanche d'idées. Le principal, qui a posé la main sur le bras d'Herr Schäfer pour le

calmer, ne renonce pas.

« Vous n'avez toujours pas répondu à ma première question : Comment expliquez-vous que ce génie allemand universel qu'est Goethe ait été à ce point secouru par les idées d'un représentant d'une race inférieure ?

— Peut-être est-ce comme je vous l'ai dit à propos du Dr Apfelbaum. Peut-être qu'à cause d'une mutation il peut y avoir un bon juif, même si la race est corrompue et inférieure.

— Ceci n'est pas une réponse acceptable, dit le principal. C'est une chose que de parler d'un médecin secourable qui exerce consciencieusement le métier qu'il a choisi, et tout à fait une autre que de s'exprimer ainsi à propos d'un génie qui a peut-être changé le cours de l'histoire. Et il y a beaucoup d'autres juifs dont le génie est reconnu. Laissez-moi vous rappeler ceux que vous-même connaissez et dont vous ignorez peut-être qu'ils sont juifs. Herr Schäfer me dit que dans sa classe vous avez récité un poème d'Heinrich Heine. Il me dit aussi que vous aimez la musique, et j'imagine que vous avez écouté celle de Gustav Mahler ou de Félix Mendelssohn. Je me trompe ?

— Ils sont juifs, Monsieur ?

— Oui, et vous devez savoir que Disraeli, le grand Premier ministre d'Angleterre, était juif ?

— Je l'ignorais, Monsieur.

— Eh bien oui. Et en ce moment même à Riga, sont donnés *Les Contes d'Hoffmann* qu'a composés Jacques Offenbach, autre représentant de la race juive. Tant de génies. Quelle est votre explication ?

— Je ne peux pas répondre à cette question. Il me faudrait y réfléchir. Pourrais-je, s'il vous plaît, m'en aller, Monsieur ? Je ne me sens pas bien. Je vous promets d'y réfléchir.

— Vous pouvez partir, dit le principal. Et je souhaite vivement que vous réfléchissiez. La réflexion est bénéfique. Réfléchissez à notre conversation d'aujourd'hui. Réfléchissez à Goethe et au juif Spinoza. »

***

Après le départ d'Alfred, le principal et Herr Schäfer se regardent un moment avant qu'Herr Epstein ne rompe le silence. « Il dit qu'il va réfléchir, Hermann. Y a-t-il une chance qu'il le fasse ?

— Quasi nulle, à mon sens, dit Herr Schäfer. Donnons-lui son diplôme et finissons-en avec lui. Il a un manque de curiosité qui est, très vraisemblablement, incurable. Qu'on creuse n'importe où dans sa tête et l'on tombera sur ce qui fait le lit des convictions sans fondement.

— Je suis d'accord. Je ne doute guère que Goethe et Spinoza soient, en ce moment même, en train de rapidement s'estomper dans son esprit, et qu'ils ne le dérangeront plus jamais. Néanmoins je me sens soulagé par ce qui vient de se passer. Mes craintes sont apaisées. Ce jeune homme n'a ni l'intelligence ni la force d'âme qui pourrait faire de lui quelqu'un de dangereux par son influence sur les autres. »

VII
AMSTERDAM
1656

Bento regarde par la fenêtre son frère s'éloigner en direction de la synagogue. *Gabriel a raison ; je fais du tort à ma famille. Les choix qui me sont imposés sont affreux, je dois ou bien me brider et renoncer à ma nature profonde en entravant ma curiosité, ou bien nuire à ceux qui me sont le plus proches.* Le récit fait par Gabriel de la colère qui s'est exprimée contre lui au dîner du shabbat lui rappelle la mise en garde paternelle de van den Enden sur les dangers croissants qui le menacent au sein de la communauté juive. Il réfléchit pendant près d'une heure aux stratégies de fuite devant ce piège, puis il se lève et s'habille ; il se prépare du café et sort par la porte de derrière, sa tasse à la main, pour gagner la Maison de négoce Spinoza.

Là il époussette et balaie le magasin dont il évacue les détritus dans la rue par la porte d'entrée. Puis il vide dans une grande corbeille un sac d'odorantes figues sèches qui viennent d'arriver d'Espagne par bateau. Bento s'installe à sa place habituelle derrière la vitrine, absorbe à petites gorgées son café en grignotant une figue et se laisse aller aux rêveries qui lui traversent librement l'esprit. Il a récemment pratiqué une méditation dans laquelle il se déconnecte du cours de sa pensée et se représente comme au théâtre son esprit, lui-même assistant en spectateur aux événements qui se déroulent devant lui. Le visage de Gabriel dans toute sa tristesse et son désarroi apparaît aussitôt sur la scène, mais Bento a appris à baisser le rideau et à passer à l'acte suivant. Bientôt van den Enden prend corps. Il félicite Bento pour ses progrès en latin et d'un geste protecteur lui presse doucement l'épaule de sa main. Ce contact, il aime à le sentir. *Mais,* songe-t-il*, maintenant que Rebecca puis Gabriel s'éloignent de moi, qui va me procurer encore une sensation comme celle-ci ?*

L'esprit de Bento dérive vers une scène le représentant en train d'enseigner l'hébreu à son maître et à Clara Maria. Il sourit de se voir faire répéter à ses deux élèves, comme à des enfants, l'*aleph*, *bet*, *gimmel*. Et son sourire s'élargit encore en voyant la petite Clara Maria lui faire à son tour répéter l'*alpha*, *beta*, *gamma* de l'alphabet grec. Il remarque l'éclatante,

presque lumineuse qualité de l'image de Clara Maria, cette apparition mi-femme mi-enfant, la Clara Maria de treize ans à la colonne vertébrale déviée et au sourire espiègle qui fait mentir ses airs de professeur plein de sévérité. Une pensée vagabonde lui passe par la tête : *Si seulement elle était plus âgée…*

Vers le milieu de la journée, sa longue méditation est interrompue par du mouvement de l'autre côté de la vitrine. De loin il aperçoit Jacob et Franco qui se dirigent en conversant vers la boutique. Bento, qui a fait vœu de vivre dans la sainteté, sait qu'il n'est pas vertueux d'observer autrui à son insu, en particulier quand, selon toute vraisemblance, on parle de lui. Pourtant, il n'arrive pas à détourner son attention de l'étrange scène qui se déroule sous ses yeux.

Franco marche à trois ou quatre pas derrière Jacob. C'est alors que Jacob se tourne vers lui et le saisit par la main comme pour le tirer. Franco se dégage aussitôt en secouant la tête avec vigueur comme pour dire non. Jacob réplique, et après avoir jeté un regard alentour pour s'assurer qu'il n'y a pas de témoins, pose ses larges mains sur les épaules de Franco et le secoue avec rudesse, puis il le pousse devant lui jusqu'à ce qu'ils arrivent au magasin.

Pendant un moment, le corps tendu vers l'avant, Bento est resté les yeux rivés sur cette scène, avant de bientôt retourner à sa méditation et à sa réflexion sur l'énigme posée par l'étrange conduite des deux jeunes gens. Quelques minutes plus tard, il est tiré de ses pensées par le bruit de la porte qu'on ouvre et de pas à l'intérieur de la boutique.

Il bondit sur ses pieds, salue ses visiteurs, leur approche deux sièges tandis que de son côté il prend place sur un énorme sac de figues sèches. « Vous venez de l'office du shabbat ?

— Oui, dit Jacob, l'un de nous revigoré, l'autre plus agité encore qu'auparavant.

— Intéressant. Le même événement qui produit deux réactions à l'opposé l'une de l'autre. Et l'explication de ce curieux phénomène ? » demande Bento.

Jacob s'empresse de répondre. « La question n'est pas si intéressante, et l'explication en est évidente. À la différence de Franco qui n'a pas eu une éducation juive, j'ai été élevé dans la tradition et la langue hébraïques, alors…

— Laissez-moi vous interrompre, dit Bento. Mais d'emblée votre explication réclame d'être expliquée. Les enfants qui ont grandi au Portugal dans une famille de marranes n'ont appris ni l'hébreu ni les rites juifs. Mon père est de ceux-là, qui a étudié l'hébreu après avoir quitté le Portugal. Il m'a raconté que lorsqu'il était enfant dans ce pays, toute famille qui élevait ses descendants dans la tradition juive et la langue hébraïque encourait le risque d'être sévèrement punie. De fait–Spinoza s'est tourné vers Franco –, n'avez-vous pas, hier, parlé d'un père aimé, qui fut tué parce que l'Inquisition avait trouvé une Torah enterrée chez lui ? »

Franco passe nerveusement une main dans ses cheveux et, gardant le silence, acquiesce d'un léger signe de la tête.

Se retournant vers Jacob, Bento reprend : « Ainsi ma question, Jacob, est d'où vous vient cette connaissance de l'hébreu ?

— Ma famille s'est convertie au christianisme il y a trois générations, répond immédiatement Jacob, mais tous sont restés des crypto-juifs, déterminés à garder vivante leur foi. Mon père m'a envoyé à Rotterdam travailler chez un négociant à l'âge de onze ans, et pendant huit ans j'ai passé toutes mes nuits à étudier l'hébreu avec mon oncle qui était rabbin. Il m'a préparé à ma bar-mitsva dans la synagogue de Rotterdam, et il a ensuite continué mon éducation juive jusqu'à sa mort. J'ai passé, pour l'essentiel, ces douze dernières années à Rotterdam et ne suis récemment retourné au Portugal que pour porter secours à Franco.

— Et vous, demande Bento, s'adressant à Franco dont le regard reste rivé au sol mal balayé du négoce Spinoza, vous ne connaissez pas l'hébreu du tout ? »

Mais c'est Jacob qui répond : « Bien sûr que non. Comme je vous l'ai dit, l'hébreu n'est pas autorisé au Portugal. L'on nous enseigne à tous les Écritures en latin.

— Ainsi, Franco, vous ne connaissez pas l'hébreu du tout ? »

Une fois de plus Jacob s'interpose : « Au Portugal personne n'ose enseigner l'hébreu. Non seulement l'on encourt une mort immédiate, mais la famille tout entière sera pourchassée. À l'heure qu'il est, la mère de Franco et ses deux sœurs vivent cachées.

— Franco, dit Bento en se penchant pour le fixer droit dans les yeux, Jacob continue de parler pour vous. Pourquoi choisissez-vous de ne pas répondre ?

— Il essaie simplement de m'aider, répond Franco dans un murmure.

— Et cela vous aide de rester silencieux ?

— Je suis trop troublé pour avoir confiance en ma parole, dit Franco d'une voix plus forte. Jacob parle comme il convient, ma famille est en danger et, ainsi qu'il le dit, je n'ai pas eu d'éducation juive en dehors de l'alphabet qu'il m'a enseigné en traçant ses lettres sur le sable. Ces lettres mêmes qu'il a dû effacer ensuite avec ses pieds. »

Se détournant ostensiblement de Jacob, Bento s'adresse à Franco face à qui il se place. « Est-ce aussi votre avis que Jacob a été revigoré par l'office, quand vous en êtes, vous, ressorti très agité ? »

Franco acquiesce en silence.

« Et votre agitation serait causée par…

— Des doutes et des sentiments. » Franco jette un regard furtif en direction de Jacob. « Des sentiments si violents que je crains de m'en ouvrir. Même à vous.

— Ayez confiance en moi, je comprendrai, je ne vous jugerai pas. »

Franco fixe le sol, sa tête tremble.

« Pareille terreur ! reprend Bento. Laissez-moi essayer de vous rassurer. D'abord, je vous en prie, voyons si votre peur est rationnelle. »

Franco grimace puis, déconcerté, regarde fixement Spinoza.

« Voyons si votre peur est fondée. Prenons en considération deux points : *premièrement*, je ne représente aucune menace. Je vous promets que jamais je ne répéterai vos propos. D'ailleurs, je doute moi-même beaucoup. Et qui sait si je ne partage pas certains de vos sentiments ; et *deuxièmement*, il n'y a pas de danger aux Pays-Bas, ici, pas d'Inquisition. Pas dans cette boutique, pas dans cette communauté, ni dans cette ville, ni même dans ce pays. Amsterdam ne dépend plus de l'Espagne depuis bien des années. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Oui, répond Franco à mi-voix.

— Et malgré tout, une partie de votre esprit, que vous ne contrôlez pas, continue de se comporter comme s'il y avait un grand danger immédiat. N'est-ce pas étonnant, cette manière dont notre esprit se divise ? Cette manière dont notre raison, qui représente ici ce qu'il y de plus noble, reste assujettie à nos émotions ? »

Franco ne montre aucun intérêt pour ce phénomène étonnant.

Bento hésite. Il éprouve tout à la fois une impatience grandissante et le sentiment d'une mission, presque d'un devoir. Mais comment procéder ? Attend-il trop, trop tôt de Franco ? Il se remémore plusieurs occasions où la raison a échoué à apaiser ses propres craintes. Cela s'est même produit pas plus tard que la veille, lorsqu'il marchait à contresens de la foule qui allait vers la synagogue pour l'office du shabbat.

Finalement, il décide d'user de l'unique argument dont il dispose, et dit de sa voix la plus douce : « Vous m'avez supplié de vous aider. J'ai accepté. Mais si vous voulez que je vous aide, il faut me faire confiance aujourd'hui. Vous devez m'aider à vous aider. Comprenez-vous ?

— Oui, dit Franco dans un soupir.

— Bien, maintenant le prochain pas que vous avez à faire est de m'indiquer quelles sont vos peurs. »

Franco secoue la tête. « Je ne peux pas. Elles sont terrifiantes. Et elles sont dangereuses.

— Pas terrifiantes au point de résister aux lumières de la raison. Et je viens de vous démontrer qu'elles ne sont pas dangereuses puisqu'il n'y a rien à redouter. Courage ! L'heure est venue de leur faire face. Sinon, je vous le répète–Bento met ici de la fermeté dans sa voix –, nous n'avons plus aucune raison de continuer à nous voir. »

Franco prend une inspiration profonde et commence à parler. « Dans la synagogue aujourd'hui j'ai entendu les Écritures chantées dans une langue étrange. Je n'ai rien compris…

— Mais Franco, l'interrompt Jacob, *évidemment* que tu n'as rien compris. Je te le dis et je te le redis, le problème est transitoire. Le rabbin a des classes d'hébreu. Patience, patience.

— Et moi je te le dis et je te le redis, lui rétorque Franco, avec à présent de la colère dans la voix, cela n'est pas qu'une question de langue. *Écoute-moi* de temps en temps ! Il s'agit de tout ce qui se passe autour. À la synagogue ce matin, j'ai regardé mes voisins et je les ai vus tous avec leur calotte joliment brodée, et leur châle de prière frangé de bleu et de blanc, la tête dodelinant d'avant en arrière comme des perroquets à leur mangeoire, les yeux levés vers le ciel. J'ai entendu, j'ai vu et j'ai pensé… Non, je ne peux pas dire ce que j'ai pensé.

— Dis-le, Franco, insiste Jacob. Tu m'as toi-même affirmé hier que cet homme était le maître que tu cherchais. »

Franco ferme les yeux. « J'ai pensé : quelle différence y a-t-il entre ceci et le spectacle… non, je vais dire le fond de ma pensée… quelle différence entre ceci et l'*absurdité* que représente la messe catholique à laquelle nous, nouveaux chrétiens, avons dû assister ? Après la messe, quand nous étions enfants, Jacob, te souviens-tu combien toi et moi nous trouvions ridicules les catholiques ? Nous nous moquions des habits saugrenus des prêtres, des représentations sanglantes et omniprésentes de la crucifixion, de la génuflexion devant les reliques des saints, du pain et du vin qu'on mange et qu'on boit comme étant le corps et le sang du Christ. » La voix de Franco monte dans l'aigu. « Juif ou catholique… quelle différence…? Folie, tout n'est que folie. »

Jacob place sa calotte sur sa tête, pose sa main dessus et psalmodie à voix basse une prière en hébreu. Bento, secoué lui aussi, cherche avec soin les mots justes, les mots les plus sereins. « Avoir de telles pensées et croire qu'on est le seul à les avoir. Se sentir isolé dans ses doutes. Cela doit être terrifiant. »

Franco se hâte d'ajouter : « Il y a plus encore, une autre pensée plus terrible. Je ne cesse de me dire que pour cette folie, mon père a sacrifié sa vie. Pour cette folie, il nous a tous mis en danger – moi, ses propres parents, ma mère, mon frère, mes sœurs. »

Jacob ne peut se contenir. Il s'avance et, penchant son énorme face vers l'oreille de Franco, dit sans méchanceté : « Peut-être le père sait-il mieux que le fils. »

Franco secoue la tête en signe de dénégation, il ouvre la bouche pour parler mais reste muet.

« Et réfléchis aussi, reprend Jacob, à ce que tes paroles enlèvent de sens à la mort de ton père. De telles pensées font vraiment de sa mort une mort inutile. Il s'est sacrifié pour te transmettre sa foi sacrée. »

Franco paraît anéanti, il courbe la tête.

Bento sait qu'il lui faut intervenir. Il se tourne d'abord vers Jacob et lui dit à voix basse : « Il y a un instant à peine, vous avez insisté auprès de Franco pour qu'il révèle le fond de sa pensée. Et maintenant qu'enfin il a répondu à votre demande, ne vaut-il pas mieux l'encourager plutôt que de le réduire au silence ? »

Jacob recule d'un pas. Bento continue, s'adressant à Franco de la même voix sereine : « Quel dilemme pour vous, Franco : Jacob prétend que si

vous ne croyez pas en ces choses qui vous semblent impossibles à croire, alors vous faites de la mort de votre père un martyre inutile. Et qui voudrait du mal à son propre père ? Il y a tant d'obstacles à penser par soi-même. Tant d'obstacles à se perfectionner en usant de la capacité de raisonnement que Dieu nous a donnée. »

Jacob s'insurge. « Attendez, attendez. Ces derniers mots sur la capacité de raisonnement que Dieu nous a donnée, ce n'est *pas* ce que j'ai dit. Vous déformez ma pensée. Vous parlez de la raison ? Je vais vous montrer ce que c'est que la raison. Faites appel à votre bon sens. Ouvrez les yeux. Et comparez ! Regardez Franco : il souffre, il pleure, il rampe, il désespère. Vous le voyez ? »

Bento acquiesce sans un mot.

« Et maintenant regardez-moi. Je suis fort. J'aime la vie. Je prends soin de lui. Je le sauve de l'Inquisition. J'ai le soutien de ma foi et de l'ensemble de ma communauté. Me réconforte le fait de savoir que notre peuple et nos traditions se perpétuent. Comparez l'un et l'autre à l'aune de votre précieuse raison et dites-moi, *homme sage*, ce que conclut la raison. »

Les idées fausses procurent un faux et fragile bien-être, pense Bento. Mais il tient sa langue.

Jacob le presse. « Et appliquez cela à vous-même aussi, à vous l'érudit. Que sommes-nous, qu'êtes-vous sans notre communauté, sans nos traditions ? Peut-on vivre en errant seul de par le monde ? On m'a dit que vous ne souhaitiez pas prendre femme. Quelle vie peut-on avoir sans un peuple ? Sans une famille ? Sans Dieu ? »

Bento, qui évite toujours les conflits, est ébranlé par ces invectives.

Jacob se tourne vers Franco et prend un ton plus doux pour s'adresser à lui. « Tu te sentiras soutenu comme je le suis quand tu apprendras les mots et les prières, quand tu comprendras ce que signifient les choses.

— Sur ce point-là je suis d'accord, dit Bento, cherchant à calmer Jacob qui lui lance des regards noirs, la confusion ajoute à votre état de choc, Franco. Tout marrane qui quitte le Portugal est désorienté, il doit recevoir un nouvel enseignement pour redevenir un juif, et commencer comme un enfant à apprendre l'alphabet. Pendant trois ans j'ai aidé le rabbin à donner des cours d'hébreu aux marranes et je peux vous assurer que vous allez très vite l'assimiler.

— Non, s'obstine Franco, qui ressemble à présent au Franco réticent que Bento a surpris de l'autre côté de la vitrine. « Ni *toi*, Jacob Mendoza, ni *vous*, Bento Spinoza, ne m'écoutez. Je vous le dis une fois de plus. *Il ne s'agit pas de la langue.* Je ne sais pas l'hébreu mais ce matin à la synagogue, d'un bout à l'autre de l'office, j'ai lu la traduction en espagnol de la sainte Torah. Elle est emplie de miracles. Dieu divise les eaux de la mer Rouge, Il envoie les sept plaies à l'Égypte, Il parle sous la forme d'un buisson ardent. Pourquoi tous ces miracles se sont-ils produits *alors*, à l'époque de la Torah ? Dites-moi, l'un et l'autre, pourquoi la saison des miracles est-elle passée ? Le Dieu tout-puissant est-il allé se reposer ? Où donc était ce Dieu quand mon père se consumait sur le bûcher ? Et pour quelle raison a-t-il péri sur le bûcher ? Pour protéger le Livre saint de ce même Dieu ? Dieu n'était-Il pas assez puissant pour sauver mon père qui Le révérait tant ? S'Il n'était pas assez puissant, qui a besoin d'un Dieu aussi faible ? Ou bien est-ce que Dieu ne savait pas que mon père Le vénérait ? Si tel est le cas, qui a besoin d'un Dieu qui ne sait rien ? Ou serait-ce que Dieu était assez puissant pour le protéger, mais qu'Il a choisi de ne pas le faire ? Et s'il en est ainsi, qui a besoin d'un Dieu aussi dépourvu d'amour ? Vous, Bento Spinoza, celui qu'ils nomment "bienheureux", vous qui connaissez Dieu, vous qui êtes un savant, expliquez-moi.

— Pourquoi avoir craint de parler ? demande Bento. Vous posez des questions importantes, des questions qui ont laissé perplexes les hommes pieux depuis des siècles. Je crois que le problème vient de l'énorme et fondamentale erreur qui consiste à croire que Dieu est un être vivant et pensant, un être à notre image, qui pense *comme* nous, et qui pense à nous.

« Les Grecs de l'Antiquité avaient compris cette erreur. Il y a deux mille ans, un sage dénommé Xénophane a écrit que si les bœufs, les lions et les chevaux avaient des mains avec lesquelles dessiner, ils feraient leur dieu à leur propre image et lui donneraient un corps semblable au leur. Je crois que si les triangles pouvaient penser, ils créeraient un Dieu ayant l'apparence et les attributs d'un triangle, et que les cercles créeraient… »

Jacob, indigné, interrompt Bento. « Vous parlez comme si nous, les juifs, nous ne savions rien de la nature de Dieu. N'oubliez pas que nous avons la Torah qui porte sa parole. Et toi, Franco, ne crois pas que Dieu n'est pas puissant. N'oublie pas que les juifs sont encore vivants, quoi qu'on nous fasse, nous sommes vivants. Que sont devenus tous ces peuples disparus–

Phéniciens, Moabites, Édomites, et tant d'autres dont j'ignore le nom ? N'oublie pas qu'il nous faut obéir aux lois que Dieu Lui-même a données aux juifs, qu'Il nous a données à nous, Son peuple élu. »

Franco jette à Spinoza un regard qui dit : *Vous voyez à quoi je dois faire face ?*, avant de se tourner vers Jacob. « Chacun croit que Dieu l'a choisi– les chrétiens, les musulmans…

— Non ! Qu'importe ce que les autres croient. Ce qui compte, c'est ce qui est écrit dans la Bible. » Jacob alors s'adresse à Spinoza : « Reconnaissez-le, Baruch, reconnaissez-le, vous l'érudit, la parole de Dieu ne dit-elle pas que les juifs sont le peuple élu ? Pouvez-vous nier cela ?

— J'ai passé des années à me pencher sur cette question, Jacob, et, si vous le voulez, je vous ferai partager les résultats de ma recherche. » Bento parle avec douceur, comme un maître qui s'adresse à un élève curieux. « Pour répondre à vos interrogations sur la spécificité des juifs, il nous faut remonter aux origines. Voulez-vous m'accompagner dans l'examen des termes mêmes de la Torah ? Mon exemplaire n'est qu'à quelques minutes d'ici. » Les deux jeunes gens acquiescent, échangeant des regards entre eux. Ils se lèvent pour suivre Bento qui remet soigneusement les chaises à leur place et cadenasse la porte de la boutique avant de partir avec eux en direction de sa maison.

VIII
RUSSIE, ESTONIE
1917-1918

La prédiction d'Herr Epstein, pour qui la curiosité et l'intelligence limitées de Rosenberg le rendaient inoffensif, se révéla totalement erronée. Erronée, aussi, la prédiction du principal selon laquelle Goethe et Spinoza déserteraient bien vite les pensées d'Alfred. Loin de là : Alfred Rosenberg ne réussit jamais à se libérer de l'image du grand Goethe à genoux devant le juif Spinoza. À chaque fois que lui venait la pensée de Goethe et de Spinoza (désormais à jamais liés), il n'en accusait que brièvement la dissonance, avant de l'évacuer du premier coup de balai idéologique qui se présentait. Le séduisait parfois la conclusion de Houston Stewart Chamberlain selon laquelle Spinoza était, comme Jésus, de culture juive mais sans que coule dans ses veines la moindre goutte de sang juif. À moins que Spinoza n'ait été un juif qui vole ses idées aux penseurs aryens. Ou bien encore que Goethe ait été envoûté, ensorcelé par la conspiration juive. Bien des fois, Alfred a envisagé d'approfondir ces idées, d'entreprendre des recherches dans les bibliothèques, mais jamais il n'a mené la réflexion à son terme. Penser, vraiment penser, est une tâche tellement ardue, c'est comme déplacer de lourdes malles dans le grenier. Au lieu de cela, Alfred est plutôt devenu un adepte de l'enfouissement. Il se divertit. S'adonne à de nombreuses activités. Surtout, il se persuade que la force de ses convictions dispense de la nécessité de mener des investigations.

Un vrai et noble Allemand honore ses serments, et à l'approche de l'anniversaire de ses vingt-et-un ans Alfred se souvient de la promesse qu'il a faite au principal de lire l'*Éthique* de Spinoza. Il a l'intention de tenir parole. Ainsi achète-t-il un exemplaire usagé de l'ouvrage et se lance-t-il dans sa lecture. Mais c'est pour trouver, dès la première page, une suite de définitions incompréhensibles :

> I. Par Cause de Soi, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence, autrement dit ce dont la nature ne peut être conçue qu'existante.

II. Est dite *Finie en son Genre*, la chose qui peut être limitée par une autre de même nature. Par exemple, un corps est dit fini parce que nous en concevons toujours un autre plus grand. De même, une pensée est limitée par une autre pensée. Mais un corps n'est pas limité par une pensée, ni une pensée par un corps.
III. PAR SUBSTANCE, j'entends ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'une autre chose pour être formé.
IV. PAR ATTRIBUT, j'entends ce que l'entendement perçoit de la substance comme constituant son essence.
V. PAR MODE, j'entends les affections de la substance, autrement dit ce qui est en autre chose. Par quoi il est aussi conçu.
VI. PAR DIEU, j'entends un être absolument infini, c'est-à-dire une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie.

Qui peut comprendre pareil galimatias juif ? Il envoie le livre par la voie des airs à l'autre bout de la pièce. Une semaine plus tard, il fait une nouvelle tentative en sautant les définitions pour passer à la partie suivante, celle des Axiomes :

I. Tout ce qui est, est ou bien en soi, ou bien en autre chose.
II. Ce qui ne peut être conçu par autre chose, doit être conçu par soi.
III. D'une cause déterminée donnée, suit nécessairement un effet, et au contraire, s'il n'y a nulle cause déterminée, il est impossible qu'un effet s'ensuive.
IV. La connaissance de l'effet dépend de la connaissance de la cause et l'enveloppe.
V. Les choses qui n'ont rien de commun entre elles ne peuvent non plus être comprises l'une par l'autre, autrement dit le concept de l'une n'enveloppe pas le concept de l'autre…

Ce n'est pas plus intelligible, et le livre fait un nouveau vol plané dans la pièce. Par la suite, Rosenberg s'essaiera aux parties suivantes, celles des

propositions, qui ne se révéleront pas plus accessibles. Pour finir, l'idée lui vient que chacune de ces parties successives dépend logiquement des définitions et axiomes qui les précèdent, et qu'aucune autre tentative ne pourra donc aboutir. De temps en temps il reprend le mince volume, l'ouvre à la page de titre et au portrait de Spinoza qui lui fait face, et il reste fasciné par ce long visage ovale, par ses immenses yeux juifs aux lourdes paupières tellement expressifs (qui le fixent droit dans ses yeux à lui, de quelque côté qu'il tourne le livre). Débarrasse-toi de ce maudit volume, se dit-il–vends-le (mais il ne vaut rien, car ne l'ont pas arrangé ses multiples voyages à travers la pièce). Ou donne-le tout simplement, ou bien jette-le. Il sait que c'est ce qu'il doit faire, mais étrangement, Alfred ne parvient pas à se séparer de l'*Éthique*.

Pourquoi ? Bon, le serment, bien sûr, entre en jeu mais ce n'est pas l'essentiel. Herr Epstein n'a-t-il pas dit qu'il faut être tout à fait adulte pour comprendre l'*Éthique* ? Et il lui reste encore quelques années d'études avant d'être tout à fait devenu un adulte.

Non, non, ce n'est pas le serment qui le gêne, c'est le problème que lui pose Goethe. Il voue un culte à Goethe. Et Goethe voue un culte à Spinoza. Alfred n'arrive pas à abandonner ce maudit livre parce que Goethe l'aimait tellement qu'il l'a gardé dans sa poche une année entière. Ces obscures divagations juives ont apaisé ses passions incontrôlées et ont fait voir le monde à Goethe avec une clarté nouvelle. Comment est-ce possible ? Goethe perçoit dans cet ouvrage quelque chose qu'il est, lui, incapable de discerner. Peut-être un jour trouvera-t-il le maître qui lui expliquera cela.

Le tumulte de la Première Guerre mondiale occulte bientôt chez lui cette énigme. Lorsqu'il obtient son diplôme à la Reval Oberschule, et dit adieu à Herr Epstein, à Herr Schäfer et à son professeur d'art, Herr Purvit, Alfred entre à l'Institut polytechnique de Riga, en Lettonie, à quelque trois cents kilomètres de son domicile de Reval. Mais en 1915, comme les troupes allemandes menacent à la fois l'Estonie et la Lettonie, l'Institut polytechnique est entièrement déménagé à Moscou, où Alfred restera jusqu'en 1918, date à laquelle il présente son projet de fin d'études–les plans de construction d'un crématorium – qui lui vaut son diplôme d'architecte et d'ingénieur.

Bien que ses travaux académiques aient été de premier ordre, Alfred Rosenberg ne s'est jamais senti à l'aise dans le domaine de l'ingénierie,

préférant passer son temps à la lecture des ouvrages de mythologie et de fiction. Il est fasciné par les légendes nordiques qui composent l'Edda, de même que par les intrigues très élaborées des romans de Dickens et l'œuvre monumentale de Tolstoï (qu'il lit en langue russe). Il tâte de la philosophie, survolant l'essentiel des idées de Kant, Schopenhauer, Fichte, Nietzsche et Hegel, sans manquer de prendre, comme il l'a toujours fait, un plaisir insolent à s'afficher avec ces œuvres dans les lieux publics.

Dans le chaos de la révolution russe de 1917, Rosenberg est épouvanté de voir des centaines de milliers de manifestants en folie descendre dans la rue pour exiger le renversement de l'ordre établi. Il en est venu à croire, sur la base de l'œuvre de Chamberlain, que la Russie doit absolument tout à l'influence aryenne par l'intermédiaire des Vikings, de la ligue hanséatique, ainsi que des immigrants allemands tel que lui. L'effondrement de la civilisation russe ne signifie qu'une chose : les fondations nordiques menacent d'être anéanties par les races inférieures – les Mongols, les juifs, les Slaves, les Chinois – et l'âme de la vraie Russie est en perdition. Est-ce le sort qui attend aussi la mère patrie ? Le chaos et la déchéance raciale se propageront-ils jusqu'à l'Allemagne ?

Voir les foules se soulever le révulse. Les bolcheviques sont des bêtes qui ont pour mission de détruire la civilisation. Il étudie scrupuleusement leurs chefs et se persuade que quatre-vingt-dix pour cent au moins d'entre eux sont juifs. À partir de 1918, Rosenberg parle rarement des bolcheviques, il dit toujours « bolcheviques juifs », ce double épithète fera son chemin dans la propagande nazie. Une fois diplômé, en 1918, il se réjouit de prendre le train qui le ramènera chez lui, à Reval, en traversant la Russie. Le train halète en direction de l'ouest, tandis qu'il contemple jour après jour la plaine russe infinie. Fasciné par ces grands espaces – ah, les grands espaces –, il songe au souhait de Houston Stewart Chamberlain de trouver plus de *lebensraum* à la mère patrie. Et là, par la fenêtre de son wagon de deuxième classe, il voit défiler le *lebensraum* dont l'Allemagne a si désespérément besoin. Pourtant l'immensité même de la Russie la rend impossible à conquérir, à moins… à moins qu'une armée de collaborateurs russes ne combattent aux côtés de la mère patrie. Une autre idée germe alors dans son esprit : ces grands espaces interdits, que faire de tout cela ? Pourquoi ne pas y parquer les juifs, tous les juifs d'Europe ?

Le sifflet du train, le serrement puis le gémisssement des freins lui signalent l'arrivée à destination. Reval est aussi froide que la Russie. Il enfile tous les chandails qu'il possède, noue serrée son écharpe autour de son cou, et ses bagages à la main, son diplôme dans sa valise, exhalant des nuages de buée, il arpente ces rues d'autrefois jusqu'à la maison de son enfance, celle de sa tante Cécilie, la sœur de son père. Il frappe à la porte et est accueilli par des cris aigus qui lancent des « Alfred », par de grands sourires, des poignes viriles et des étreintes de femmes. Il est rapidement conduit vers la cuisine chaude et odorante pour y prendre un café accompagné de *streusel* tandis qu'un jeune neveu est envoyé au galop chercher tante Lydia qui habite quelques maisons plus bas dans la même rue. Elle arrive bientôt chargée de nourriture pour un dîner de fête.

La maison est sensiblement comme dans son souvenir, et cette persistance du passé donne à Alfred un rare répit dans son existence rongée par un sentiment de déracinement. La vision de sa chambre quasiment inchangée après tant d'années fait naître sur son visage une joie enfantine. Il s'affale dans le vieux fauteuil où il aimait à lire et savoure la vision familière de sa tante battant bruyamment l'oreiller et redonnant tout son volume à l'édredon qu'elle arrange sur le lit. Alfred parcourt la pièce du regard : il y a là le minuscule tapis rouge sur lequel pendant quelques mois, il y a de cela des années (quand son mécréant de père était suffisamment loin pour ne pas l'entendre), l'enfant qu'il était disait ses prières du soir : « Bénissez ma mère qui est au ciel, bénissez mon père et rendez-lui la santé, guérissez mon frère Eugen, bénissez tante Erika et tante Marlène, et toute la famille. »

Au mur, toujours fringant et vigoureux, heureusement inconscient de la fortune chancelante de l'armée allemande, trône l'immense portrait de l'empereur Guillaume. Sur l'étagère juste en dessous, sont alignés ses soldats de plomb–guerriers vikings ou romains, dont il s'empare à présent avec tendresse. Se penchant pour examiner la petite bibliothèque bourrée de ses livres préférés, Alfred a le visage qui rayonne en les voyant tous rangés dans l'ordre dans lequel il les a laissés tant d'années auparavant – ses préférés, *Les Souffrances du jeune Werther* en premier, puis *David Copperfield*, suivis de tous les autres par ordre décroissant de mérite.

Alfred continue de se sentir bien au cours du dîner avec ses tantes, oncles, neveux et nièces. Mais une fois tout le monde parti, quand le silence

est retombé et qu'il se voit étendu là sous son édredon de plume, lui revient son habituelle anomie. La sensation d'être « de retour chez lui » se dissipe. Même l'image de ses deux tantes qui continuent de sourire, de saluer de la main et d'un mouvement de tête, commence à s'estomper lentement, le laissant seul dans l'obscurité. Où est-il « chez lui » ? D'où est-il ?

Le lendemain, il erre dans les rues de Reval à la recherche de visages familiers, même si tous ses camarades d'enfance ont eux aussi grandi et se sont dispersés. Il sait d'ailleurs, au fond de lui, qu'il est en quête de fantômes–des amis qu'il aurait *souhaité* avoir. Il déambule jusqu'à l'Oberschule où les grands corridors et les salles de classe ouvertes semblent à la fois familiers et sans attrait. Il se poste devant la classe du professeur d'art, Herr Purvit, qui a autrefois été si gentil avec lui. Lorsque la cloche sonne, il pénètre dans la salle afin de parler à son vieux professeur, le temps de l'interclasse. Herr Purvit fouille le visage d'Alfred, émet un son de reconnaissance, et s'enquiert de sa vie en des termes si généraux que, lorsque les élèves du cours suivant se pressent en direction de leurs sièges et qu'il doit se retirer, Alfred doute avoir été reconnu. Il cherche ensuite en vain la classe d'Herr Schäfer, aperçoit celle d'Herr Epstein, qui n'occupe plus le poste de principal mais est redevenu professeur d'histoire, et il se hâte de la dépasser en regardant de l'autre côté. Il ne veut pas que lui soit rappelée sa promesse de lire Spinoza. Ni découvrir que le serment d'Alfred Rosenberg a depuis longtemps été oublié par Herr Epstein.

Lorsqu'il se retrouve dehors, il se dirige vers la place centrale où il remarque le quartier général de l'armée allemande. Il prend alors impulsivement une décision qui peut changer le cours de sa vie. S'adressant en allemand au soldat de garde, il déclare vouloir s'engager et est envoyé au sergent Goldberg, personnage massif au grand nez, à l'épaisse moustache et aux traits manifestement « juifs ». Sans lever les yeux de ses papiers, le sergent écoute brièvement Alfred et rejette sa requête d'un ton bourru. « Nous sommes en guerre. L'armée allemande est faite pour les Allemands, pas pour les citoyens des pays combattants occupés. »

Inconsolable, et piqué au vif par les façons du sergent, Rosenberg trouve refuge dans une brasserie voisine où il commande une chope de bière blonde et s'installe à l'extrémité d'une longue table. Alors qu'il porte à ses lèvres sa bière pour en siroter la première gorgée, il remarque un homme en civil qui l'observe. Leurs regards se croisent un instant, et l'étranger lève sa

chope pour le saluer. Alfred hésite avant de répondre à son salut, puis il s'abîme dans ses pensées. Quelques minutes plus tard, revenant au monde qui l'entoure, il aperçoit l'étranger, grand, mince, séduisant, avec ce crâne allemand tout en longueur et son regard d'un bleu profond qu'il a gardé fixé sur lui. L'homme quitte alors son siège et, sa chope à la main, s'avance vers Alfred puis se présente.

IX
AMSTERDAM
1656

Bento emmène Jacob et Franco jusqu'à la maison qu'il partage avec Gabriel. Il les conduit à son bureau en traversant une petite pièce dont le mobilier ne porte pas la trace d'une main de femme – se trouvent là un unique banc de bois et une chaise, un balai de genêt dans un coin, et une cheminée avec son soufflet. Le bureau de Bento se compose d'une table mal dégrossie, d'un haut tabouret et d'un siège de bois branlant. Trois de ses propres croquis au fusain représentant des scènes de canal à Amsterdam sont accrochées au mur au-dessus de deux étagères qui croulent sous le poids d'une douzaine de livres grossièrement reliés. Jacob se dirige droit vers les étagères pour examiner les titres des ouvrages, mais Bento leur fait signe à tous deux de prendre place tandis qu'il se hâte vers la pièce voisine pour y chercher un siège supplémentaire.

« Maintenant au travail », dit-il en soulevant un exemplaire plus qu'usagé de la Bible hébraïque, qu'il pose lourdement au centre de la table. Il l'ouvre, afin que Jacob et Franco puissent se pencher dessus. Avant de changer brusquement d'avis, et de la refermer.

« Je tiendrai ma promesse de vous montrer précisément ce que notre Torah dit et ne dit pas des juifs et du peuple élu. Mais je préfère débuter par les conclusions majeures que j'ai tirées de mes années passées à étudier la Bible. »

Avec l'assentiment de Jacob et de Franco, Bento commence. « Le message essentiel que le Livre nous transmet sur Dieu est, selon moi, que Dieu est parfait, qu'Il se suffit à Lui-même et détient la sagesse absolue. Dieu est tout et a créé le monde avec tout ce qu'il contient. Vous êtes d'accord ? »

Franco acquiesce aussitôt. Jacob réfléchit, fait saillir sa lèvre inférieure de façon dubitative, puis hoche lentement la tête en signe de prudente approbation.

« Comme Dieu est, par définition, parfait et qu'Il est dénué de besoin, Il n'a donc pas créé le monde pour Lui mais pour nous. »

Bento obtient l'acquiescement de Franco, en même temps qu'un regard perplexe de Jacob qui fait le geste de présenter ouvertes ses deux paumes comme pour dire : « Quel rapport y a-t-il là ? »

Bento continue tranquillement : « Et puisqu'Il nous a créés à partir de Sa propre substance, Son dessein est le bonheur et la félicité pour nous tous (qui, je le répète, sommes en partie issus du divin). »

Jacob approuve pleinement, enfin une chose avec laquelle il est d'accord. « Oui, j'ai entendu mon oncle parler de l'étincelle divine en chacun d'entre nous.

— Exactement. Votre oncle et moi-même sommes en parfaite adéquation », dit Spinoza qui remarque un léger froncement de sourcil chez Jacob et se dit que mieux vaut se garder de pareilles remarques à l'avenir – Jacob est trop intelligent et méfiant pour être traité avec condescendance. Bento ouvre la Bible, cherche la page. « Voici, commençons par quelques versets des Psaumes. » Il se met à lire lentement en hébreu tout en suivant du doigt chaque mot que, pour Franco, il traduit en portugais. Au bout de quelques minutes à peine, Jacob l'interrompt : « Non, non, non.

— Non quoi ? demande Bento. Vous n'êtes pas d'accord avec ma traduction ?

— Ce ne sont pas vos mots qui me gênent, c'est votre manière de faire. En tant que juif, je suis offensé par la façon dont vous maniez le Livre saint. Vous ne le baisez pas, vous ne l'honorez pas. Vous l'avez pratiquement jeté sur la table, vous y promenez un doigt que vous n'avez pas lavé. Et vous lisez sans psalmodier, sans inflexion de la voix d'aucune sorte. Vous lisez du même ton que vous liriez une commande de vos raisins secs. Pareille lecture est un affront à Dieu.

— Un affront à Dieu ? Jacob, je vous prie d'entendre la voix de la raison. Ne venons-nous pas de dire que Dieu se suffit à Lui-même, qu'Il n'a pas de besoin et qu'Il n'est pas de notre espèce ? Un tel Dieu pourrait-il véritablement être offensé par un détail aussi futile que ma façon de lire ? »

Jacob secoue négativement la tête en silence, tandis que Franco acquiesce, rapprochant son siège de Bento.

Bento poursuit à haute voix sa lecture du psaume en hébreu et sa traduction en portugais à l'intention de Franco. « "Le Seigneur est bon pour tous, et Sa tendre miséricorde s'étend à toute Sa création." » Bento saute quelques versets et reprend plus loin dans le même psaume : « "Le Seigneur

est proche de tous ceux qui font appel à Lui". Croyez-moi, dit-il, je peux trouver une foule de passages de ce genre qui indiquent clairement que Dieu a accordé la même intelligence à *tous* les hommes, et qu'il a façonné leur cœur à l'identique. »

Bento regarde avec attention Jacob qui secoue la tête une fois encore. « Vous n'êtes pas d'accord avec ma traduction, Jacob ? Je puis vous assurer qu'il est bien dit "à tous les hommes", et *non* "à tous les juifs".

— Je ne peux pas le contester, les mots sont les mots. Ce que la Bible dit, la Bible le dit. Mais la Bible comporte bien des mots, et il y en a bien des lectures, et bien des interprétations par bien des saints hommes. Vous ne tenez pas compte, mais peut-être ne les connaissez-vous pas, des magnifiques commentaires de Rachi et d'Abravanel. »

Bento ne se trouble pas. « Je suis sevré de commentaires et de commentaires magnifiques. Je les ai pratiqués du lever du jour à la tombée de la nuit. N'oubliez pas, je vous prie, que j'ai passé des années à étudier les livres sacrés et, vous me l'avez dit vous-même, beaucoup dans notre communauté me respectent comme érudit. Il y a un certain temps j'ai décidé de retourner aux sources, j'ai acquis la maîtrise de l'hébreu ancien et de l'araméen, j'ai mis de côté les commentaires des autres, et j'ai repris à la base le travail sur les mots. Pour vraiment comprendre les mots de la Bible, il faut connaître les idiomes anciens et les lire dans un esprit libre et neuf. Je veux que nous lisions en examinant très attentivement les mots de la Bible, sans tenir compte de ce que les rabbins ont pensé qu'ils voulaient dire, ni des métaphores que les savants ont imaginées ou prétendu y voir, ni des messages secrets que les kabbalistes ont trouvés dans certains de leurs motifs et dans les valeurs numériques de leurs lettres. Je veux revenir à la lecture de ce que la Bible dit réellement. Telle est ma démarche. Souhaitez-vous que je poursuive ? »

Franco répond : « Oui, s'il vous plaît, poursuivez », mais Jacob hésite. Son agitation est manifeste, car à peine a-t-il entendu Bento souligner les mots « à tous les hommes » qu'il a compris vers quoi l'on se dirigeait : il sent le piège. Il tente une manœuvre préventive : « Vous n'avez toujours pas répondu à ma simple et pressante question : "Niez-vous que les juifs soient le peuple élu ?"

— Jacob, vos questions ne sont pas les bonnes. À l'évidence, je n'ai pas été suffisamment clair. Ce que je cherche, c'est à remettre en cause *votre*

attitude tout entière envers l'autorité. La question n'est pas de savoir si je nie ceci, ou si tel rabbin ou tel érudit affirme cela. Ne nous occupons pas d'une autorité supérieure, regardons plutôt les mots de notre Livre saint, qui nous disent que le vrai bonheur et la vraie félicité consistent uniquement dans la jouissance de ce qu'est le bien. La Bible ne nous dit pas de tirer fierté du fait que nous, les juifs, sommes les seuls à être bénis de Dieu, ou que nous éprouvons une joie plus grande parce que les autres ignorent ce qu'est le vrai bonheur. »

Jacob ne semble nullement convaincu, aussi Bento essaie-t-il une autre tactique. « Laissez-moi vous donner un exemple tiré de ce qui s'est passé aujourd'hui même. Tout à l'heure, quand nous étions dans la boutique, j'ai appris que Franco ne savait pas un mot d'hébreu. C'est bien cela ?

— Oui.

— Alors dites-moi, devrais-je dans ce cas me réjouir de mieux connaître l'hébreu que lui ? Son ignorance de cette langue me rend-elle plus savant que je ne l'étais une heure auparavant ? Se réjouir de sa supériorité sur autrui n'est pas bien. C'est puéril, ou méchant. Non ? »

Jacob manifeste son scepticisme en haussant les épaules, mais Bento s'en trouve réconforté. Réduit à des années de silence, il prend plaisir à cette occasion qui lui est offerte d'exprimer tout haut nombre d'arguments qu'il a élaborés. Il s'adresse à Jacob. « Vous serez sans doute d'accord pour dire que la félicité réside dans l'amour. L'amour est fondamental, il est au cœur du message de toutes les Écritures – ainsi qu'il l'est du Nouveau Testament chrétien. Nous devons faire la distinction entre ce que la Bible dit et ce que ceux qui font profession de religion disent qu'elle dit. Trop souvent les rabbins et les prêtres font d'abord passer leurs intérêts personnels en orientant les interprétations – interprétations selon lesquelles ils seraient les seuls à détenir les clés de la vérité. »

Ayant surpris Jacob et Franco échanger des regards étonnés, Bento poursuit néanmoins. « Ici, voyez, dans Le Livre des Rois 3 : 12. » Spinoza ouvre la Bible à la page qu'il a marquée d'un cordon rouge. « Écoutez ces paroles de Dieu à Salomon : "je te donne un cœur sage et intelligent comme personne ne l'a eu avant toi et comme personne ne l'aura après toi". À présent songez, tous deux, un instant à cette remarque que Dieu adresse à l'homme le plus sage au monde. N'est-ce pas la preuve qu'il ne faut pas

prendre à la lettre les mots de la Torah ? Ils doivent être compris dans le contexte de l'époque…

— Le contexte ? l'interrompt Franco.

— Je veux dire par là en tenant compte de la langue et des événements historiques de l'époque. Nous ne pouvons pas comprendre la Bible avec les mots d'aujourd'hui : nous devons la lire en ayant en tête les conventions du langage d'alors, du temps où ces textes ont été écrits et réunis, c'est-à-dire il y a quelque deux mille ans.

— Quoi ? s'exclame Jacob. Moïse a rédigé la Torah, soit les cinq premiers livres, il y a beaucoup plus que deux mille ans !

— C'est là un grand débat. J'y reviendrai dans quelques minutes. Pour l'heure, poursuivons avec Salomon. Ce que je veux dire, c'est que les paroles que Dieu adresse à Salomon ne sont qu'une façon d'évoquer une immense, une incomparable sagesse, et visent à accroître le bonheur de Salomon. Croyez-vous vraiment que Dieu puisse attendre du plus sage de tous les hommes qu'il se réjouisse du fait que les autres seront à jamais moins intelligents que lui ? Il y a fort à penser que, dans sa sagesse, Salomon aura souhaité que soient données à tous les mêmes facultés. »

Jacob proteste. « Je ne comprends pas ce que vous dites. Vous tirez quelques mots, quelques phrases hors du texte, mais sans tenir compte du fait évident que nous sommes choisis par Dieu. Le Livre saint le dit et le répète.

— Tenez ici, prenez Job, dit Bento sans se laisser aucunement démonter. "Tous les hommes devraient fuir le mal et faire le bien." Dans chacun de ces textes, il va de soi que Dieu pense à l'ensemble de l'humanité, et ayez également toujours à l'esprit que Job est un gentil[1], et que pourtant il est, de tous les hommes, le plus acceptable aux yeux de Dieu. Voici le texte… lisez vous-même. »

Jacob refuse. « La Bible peut comporter certaines paroles de ce genre. Mais il y en a des milliers d'autres qui les contredisent. Nous, les juifs, sommes différents, et nous le savons. Franco vient tout juste d'échapper à l'Inquisition. Dites-moi, Bento, quand les juifs ont-ils pratiqué l'Inquisition ? On massacre les juifs. Mais les juifs ont-ils jamais massacré quiconque ? »

Bento tourne calmement les pages du Livre saint, cette fois jusqu'à Josué 10 : 36-37, et il lit : « "Josué, avec tout Israël, monta d'Eglôn à Hébron, et ils l'attaquèrent. Ils s'en emparèrent et la firent passer au fil de l'épée, ainsi que son roi, toutes les localités qui en dépendaient et tout ce qui s'y trouvait de vivant. Il ne laissa pas un survivant." Ou bien, Josué 11 : 11, à propos de la cité d'Haçor : "On passa aussi au fil de l'épée tout ce qui s'y trouvait de vivant, en vertu de l'anathème. On n'y laissa pas âme qui vive et finalement Haçor fut livrée aux flammes".

« Ou ici encore, Samuel 18 : 6-7 : "À leur retour, quand David revint d'avoir tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi Saül pour chanter en dansant, au son des tambourins, des cris d'allégresse et des sistres. Les femmes qui dansaient chantaient ceci, "*Saül a tué des milliers, et David des myriades*".

« Il y a, hélas, bien des preuves dans la Torah que lorsque les Israélites détenaient le pouvoir ils se sont montrés aussi cruels et impitoyables que tous les autres hommes. Ils n'étaient pas moralement supérieurs, ni plus vertueux, ni plus intelligents que n'importe laquelle des nations anciennes. Ils n'étaient meilleurs qu'en ceci qu'ils avaient une société bien ordonnée et un excellent gouvernement qui leur a permis de durer. Mais cette nation hébraïque a depuis longtemps cessé d'exister et, depuis lors, les juifs sont à égalité avec leurs voisins. Je ne vois rien dans la Torah qui puisse laisser penser que les juifs sont supérieurs aux autres peuples. Dieu est également bienveillant envers tous. »

L'air incrédule, Jacob demande : « Êtes-vous en train de dire que rien ne distingue les juifs des gentils ?

— Exactement, mais ce n'est pas moi qui le dit, c'est la sainte Bible.

— Comment peut-on s'appeler Baruch et parler ainsi ? Seriez-vous en train de nier que Dieu a choisi les juifs, qu'il leur a donné la préférence, qu'il les a aidés, et a beaucoup attendu d'eux ?

— Une fois de plus, Jacob, réfléchissez à ce que vous dites. Je vous le rappelle : les humains choisissent, préfèrent, aident, estiment, espèrent. Mais Dieu ? Dieu présente-t-il ces attributs humains ? Souvenez-vous de l'erreur dont j'ai parlé qui consiste à imaginer Dieu comme étant à notre image. Souvenez-vous de ce que j'ai dit des triangles et de leur Dieu triangulaire.

— Nous avons bien été conçus à Son image, dit Jacob. Reportez-vous à la Genèse. Laissez-moi vous montrer ce qui y est dit… »

Bento récite de mémoire : « “Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa.”

— Exactement, Baruch, ce sont les mots exacts, dit Jacob. Puisse votre piété être aussi grande que votre mémoire. Mais si telles sont les paroles de Dieu, alors qui êtes-vous pour douter que nous ayons été conçus à Son image ?

— Jacob, servez-vous de la raison que Dieu vous a donnée. Nous ne pouvons pas prendre ces mots à la lettre. Ce sont des métaphores. Croyez-vous vraiment que nous, mortels, et pour certains d'entre nous, sourds, de guingois, constipés ou misérables, sommes conçus à l'image de Dieu ? Pensez à ceux comme ma mère, morts avant d'avoir trente ans, à ceux nés aveugles ou difformes ou déments, ou qui ont une tête énorme emplie d'eau, pensez aux scrofuleux, aux malades des poumons qui crachent le sang, aux avaricieux et aux meurtriers – sont-ils, eux aussi, conçus à l'image de Dieu ? Vous pensez que Dieu a un esprit semblable au nôtre, qu'Il aime à être flatté, qu'Il connaît la jalousie, devient vindicatif si l'on désobéit à Ses règles ? De tels modes de pensée erronés, mutilés, pourraient-ils être présents dans un être parfait ? C'est là simplement la façon de parler de ceux qui ont écrit la Bible.

— De ceux qui ont écrit la Bible ? Vous parlez de manière méprisante de Moïse, et de Josué, et des Prophètes, et des Juges ? Vous niez que la Bible soit la parole de Dieu ? » La voix de Jacob se fait plus forte à chaque phrase, et Franco, qui est attentif à chaque mot que Bento prononce, lui pose la main sur le bras pour le calmer.

« Je ne méprise personne, dit Bento. Cette conclusion est celle à laquelle je suis arrivé. Mais je dis effectivement que les mots et les idées qui composent la Bible sont le fruit de l'esprit humain, des hommes qui ont écrit ces textes et ont imaginé… Non, je devrais plutôt dire qu'ils ont *souhaité* ressembler à Dieu, avoir été conçus à l'image de Dieu.

— Ainsi vous niez que Dieu ait parlé par la voix des Prophètes ?

— Il va de soi que toutes les paroles qui figurent dans la Bible comme étant la “parole de Dieu” ne sont issues que de l’imagination des divers prophètes.

— L’imagination ! Vous dites l’imagination ? » Jacob pose avec horreur sa main sur sa bouche ouverte, tandis que Franco tente de réprimer un sourire.

Bento sait que tous les mots qui passent ses lèvres heurtent Jacob, pourtant il ne peut se taire. Il est grisé par le fait de briser ainsi ses chaînes du silence et d’exprimer tout haut les idées qu’il a nourries en secret ou partagées avec le rabbin uniquement de la façon la plus voilée. L’avertissement de van den Enden, son « *caute, caute* », lui revient à l’esprit, mais pour une fois il n’écoute pas la raison et fonce tête première.

« Oui, c’est à l’évidence l’imagination, Jacob, et ne soyez pas si choqué : nous savons cela, qui figure dans le texte même de la Torah. » Du coin de l’œil, Bento remarque le large sourire de Franco. Il poursuit : « Regardez, Jacob, lisez ceci avec moi dans le Deutéronome 34 10 : “Il ne s’est plus élevé en Israël de prophète semblable à Moïse, lui que l’Éternel connaissait face à face”. Maintenant, Jacob, voyons ce que cela signifie. Vous savez évidemment que la Torah nous dit que même Moïse n’a jamais vu le Seigneur en face, n’est-ce pas ? »

Jacob acquiesce. « Oui, la Torah dit cela.

— Donc, Jacob, nous avons éliminé la vision, cela doit vouloir dire que Moïse a entendu la vraie voix de Dieu, et qu’après Moïse nul prophète n’a entendu Sa vraie voix. »

Jacob ne sait que répondre.

« Expliquez-moi, dit Franco, qui a écouté avec attention chacune des paroles de Bento. Si aucun des autres prophètes n’a entendu la voix de Dieu, d’où leur viennent alors les prophéties ? »

Se réjouissant de l’intervention de Franco, Bento répond aussitôt : « Je crois que les prophètes sont des hommes doués d’une imagination exceptionnelle, mais pas nécessairement d’un grand raisonnement.

— Alors, Bento, dit Franco, vous croyez que les prophéties miraculeuses ne sont rien d’autre que des idées issues de l’imagination des prophètes ?

— Exactement. »

Franco reprend : « Comme s’il n’y avait rien là de surnaturel. Vous présentez les choses comme si tout était explicable.

— C'est précisément ce que je crois. Tout – je le dis vraiment, *tout* – a une cause naturelle.

— Pour moi, intervient Jacob qui a regardé avec fureur Bento tandis qu'il parlait des prophètes, il y a des choses connues de Dieu seul, des choses causées par la seule volonté divine.

— Je crois que plus on en saura, et moins il y aura de choses connues de Dieu seul. Autrement dit, plus grande est l'ignorance, et plus l'on attribue de choses à Dieu.

— Comment osez-vous…

— Jacob, l'interrompt Bento. Rappelons-nous la raison pour laquelle nous nous rencontrons ici tous les trois. Vous êtes venus me trouver parce que Franco traversait une crise spirituelle et avait besoin d'aide. Je ne suis pas allé vous chercher, je vous ai au contraire conseillé de consulter le rabbin. Vous m'avez rapporté les propos de certains disant que le rabbin ne ferait qu'aggraver l'état de Franco. Vous vous souvenez ?

— Oui, c'est vrai, reconnaît Jacob.

— Dans ce cas, à quoi bon, pour vous comme pour moi, nous disputer ainsi. Une seule question importe, en fait. » Bento se tourne vers Franco. « Dites-moi, vous suis-je d'une aide quelconque ? Dans ce que j'ai dit, y a-t-il des choses qui vous ont aidé ?

— *Tout* ce que vous avez dit m'a apporté du réconfort, répond Franco. Vous m'avez redonné la santé mentale. J'étais en train de perdre mes repères, et la clarté de votre pensée, votre façon de ne jamais partir du point de vue de l'autorité, c'est… c'est quelque chose que je n'ai jamais connu. Je vois la colère de Jacob et je vous en demande pardon pour lui… oui, vous m'avez aidé.

— Dans ce cas, dit Jacob en se levant brusquement, nous avons obtenu ce pour quoi nous sommes venus, notre affaire s'arrête là. » Franco paraît choqué et reste assis, mais Jacob l'attrape par le coude et l'entraîne vers la porte.

« Merci, Bento, dit Franco en s'arrêtant sur le seuil. S'il vous plaît, dites-moi, êtes-vous disponible pour d'autres rencontres ?

— Je suis toujours disponible pour une discussion rationnelle. Venez me voir à la boutique. Mais, se tournant à présent vers Jacob, je ne suis pas disponible pour les débats qui excluent la raison. »

Une fois hors de la vue de la maison de Bento, Jacob déploie un large sourire, passe son bras autour de Franco et, de la main, lui étreint l'épaule : « Nous tenons ce qu'il nous faut. Nous avons superbement travaillé. Tu as bien joué ton rôle – presque trop bien, si tu veux mon avis – mais je ne vais pas te le reprocher, car nôtre tâche est maintenant achevée. Regarde ce que nous avons : les juifs ne sont pas les élus de Dieu ; rien ne les différencie des autres peuples ; Dieu n'a aucun sentiment à notre égard ; les prophètes n'ont fait qu'imaginer des choses ; les saintes Écritures n'ont rien de sacré, elles ne sont que l'œuvre des humains ; la parole de Dieu et la volonté de Dieu n'existent pas ; la Genèse et le reste de la Torah sont des fables et des métaphores ; les rabbins, et jusqu'aux plus grands d'entre eux, ne détiennent pas de savoir particulier, mais agissent au nom de leurs propres intérêts. »

Franco secoue négativement la tête. « Nous n'avons pas obtenu ce pour quoi nous sommes venus, pas encore. Je veux le revoir.

— Je viens de t'énumérer toutes ses abominations, ses paroles sont pure hérésie. C'est ce qu'oncle Duarte attendait de nous et nous avons agi selon son souhait. Les preuves sont accablantes : Bento Spinoza n'est pas un juif, il est un anti-juif.

— Non, répète Franco, nous n'avons pas obtenu assez. J'ai besoin de plus. Je n'irai pas témoigner, pas avant d'en savoir davantage.

— Nous avons plus qu'il n'en faut. Ta famille est en danger. Nous avons conclu ce marché avec l'oncle Duarte – et nul ne se dérobe à un marché avec lui. C'est précisément ce que cet imbécile de Spinoza a voulu faire : il a cherché à le rouler en contournant le tribunal juif. C'est uniquement grâce aux contacts de l'oncle, aux pots-de-vin de l'oncle et au bateau de l'oncle que tu n'es plus terré dans une grotte au Portugal. Et dans à peine deux semaines, son bateau repart chercher ta mère et ta sœur, ainsi que ma sœur. Veux-tu qu'elles soient assassinées comme nos pères l'ont été ? Si tu ne viens pas avec moi à la synagogue témoigner devant le grand conseil, alors tu seras celui qui met le feu à leur bûcher.

— Je ne suis pas idiot et je ne suis pas aux ordres, dit Franco. Nous avons le temps et j'ai besoin de plus d'information avant de témoigner devant le conseil de la synagogue. Un jour de plus, cela importe peu, et tu le sais. D'ailleurs, l'oncle est tenu de s'occuper de sa famille même si nous ne faisons rien.

— L'oncle fait ce qu'il veut. Je le connais mieux que toi. Il érige ses propres règles et n'est pas généreux par nature. Je n'irai pas rendre une nouvelle fois visite à ton Spinoza. Il calomnie notre peuple tout entier.

— Cet homme a plus d'intelligence que toute l'assemblée des fidèles réunis. Et si tu ne veux pas aller le voir, j'irai seul lui parler.

— Non, si tu y vas, je t'accompagne. Je ne te laisserai pas aller le voir seul. L'homme est trop convaincant. Je suis moi-même ébranlé. Si tu vas seul le trouver, cela finira par un *herem* pour toi en même temps que pour lui. » Remarquant la perplexité de Franco, Jacob ajoute : « *Herem* veut dire excommunication–un autre mot hébreu que tu ferais bien de connaître. »

---

1 • Nom que les juifs donnaient aux non-juifs. (NdT)

X
REVAL, ESTONIE
NOVEMBRE 1918

« *Guten Tag*, dit l'étranger en lui tendant la main, Friedrich Pfister. On se connaît ? Votre visage m'est familier.

— Rosenberg, Alfred Rosenberg. J'ai grandi ici. Viens de rentrer de Moscou. Diplômé de l'Institut polytechnique depuis la semaine dernière.

— Rosenberg ? Ah, oui, oui… j'y suis. Vous êtes le petit frère d'Eugen. Vous avez ses yeux. Puis-je m'asseoir ?

— Bien sûr. »

Friedrich pose sa chope de bière sur la table et s'installe en face d'Alfred. « Votre frère et moi étions de grands amis et nous sommes restés en contact. Je vous ai souvent vu chez vous–je vous ai même promené à cheval sur mon dos. Vous avez quoi… six, sept ans de moins qu'Eugen ?

— Six. J'ai la vague impression de vous connaître en effet, mais aucun souvenir précis. J'ignore pourquoi j'ai si peu de souvenirs de mon enfance. Il y a comme un voile. Vous savez, j'avais à peine neuf ou dix ans quand Eugen est parti étudier à Bruxelles. Je l'ai rarement revu depuis. Vous dites que vous avez gardé le contact ?

— Oui, il n'y a pas deux semaines, nous avons dîné ensemble à Zurich.

— Zurich ? Il a quitté Bruxelles ?

— Voilà six mois environ. Il a eu une rechute de sa phtisie, il est venu en Suisse faire une cure de repos. J'étudie à Zurich et suis allé le voir au sanatorium. Il doit sortir dans une quinzaine de jours pour rejoindre Berlin où il va se spécialiser dans la banque. Il se trouve que je pars moi aussi faire une formation à Berlin d'ici quelques semaines, nous allons donc nous voir souvent là-bas. Vous n'étiez pas au courant ?

— Non, nous avons suivi chacun notre chemin. Nous n'avons jamais été très proches et n'avons plus aucun contact aujourd'hui.

— Oui, c'est ce qu'Eugen m'a dit – à regret, je pense. Je sais que vous avez perdu tout jeune votre mère–cela a été dur pour vous deux–et je me souviens que votre père est mort jeune lui aussi, de phtisie ?

— Oui il avait quarante-quatre ans à peine. J'en avais onze. Dites-moi, Herr Pfister…

— Friedrich, je vous en prie. Le frère d'un ami est un ami. Ce sera Friedrich et Alfred entre nous, vous êtes d'accord ? »

Rosenberg acquiesce d'un hochement de tête.

« Oui, Alfred, quelle était votre question à l'instant…?

— Je me demandais si Eugen vous avait parlé de moi ?

— Pas lors de notre dernière rencontre. Il y avait trois ans que nous ne nous étions vus, nous avions beaucoup à nous raconter. Mais il a souvent parlé de vous par le passé. »

Alfred hésite, puis brusquement : « Pourriez-vous me rapporter tout ce qu'il a dit sur moi ?

— Tout ? Je vais essayer, mais permettez-moi d'abord une remarque : vous commencez par me dire, du ton le plus neutre qui soit, que votre frère et vous n'avez jamais été très proches, et aucun de vous apparemment n'a fait l'effort de reprendre contact ; puis vous semblez tout d'un coup impatient, je dirais même avide de nouvelles. Un rien paradoxal. Si bien que je me demande si vous ne seriez pas en quête de vous-même et de votre passé ? »

Rosenberg bascule la tête en arrière et reste un moment dans cette position, surpris par la perspicacité de la question. « Oui, en effet. Je m'étonne que vous l'ayez perçu. Nous vivons une époque… comment dire… chaotique. J'ai vu à Moscou des foules semer la panique, et se délecter de l'anarchie. Cela gagne l'est de l'Europe aujourd'hui, cela gagne l'Europe tout entière. Des populations en grand nombre déplacées. Et j'en suis comme elles déstabilisé, peut-être plus que d'autres… coupé que je suis de tout.

— C'est ainsi que vous cherchez un ancrage dans le passé – vous rêvez d'un passé qui ne change pas. Je comprends cela. Laissez-moi fouiller ma mémoire pour me souvenir de ce qu'Eugen disait de vous. Donnez-moi une minute, que je me concentre et me fraie un chemin parmi les images, que je les laisse refaire surface. »

Friedrich ferme les yeux, puis très vite les rouvre. « Il y a un obstacle… mes propres souvenirs de vous semblent barrer la voie. Je vais d'abord les évoquer, je retrouverai ensuite ce qu'Eugen disait. Voulez-vous ?

— Oui, bien. » marmonne Alfred. Mais ce n'est pas si bien que cela. Au contraire, toute cette conversation est des plus insolites : chaque mot qui passe les lèvres de Friedrich est étrange et inattendu. Pourtant, Alfred fait confiance à cet homme qui l'a connu enfant. Friedrich fleure bon le souvenir du « chez nous ».

Paupières closes, il se met à parler d'une voix lointaine : « Une bataille de polochons – j'ai bien essayé mais vous n'avez pas voulu… je n'ai pas pu vous amener à jouer avec nous. Sérieux… tellement, tellement sérieux. L'ordre, l'ordre… jouets, livres, soldats de plomb, tout est bien rangé… vous les aimiez ces soldats de plomb… un petit garçon terriblement sérieux… j'ai parfois fait le cheval pour vous… vous adoriez ça, je crois… mais vous redescendiez toujours très vite de mon dos… n'était-ce pas bien de jouer ?… une maison d'une froideur… pas de mère… un père limogé, déprimé… et vous et Eugen qui n'échangiez pas un mot… où étaient vos amis ?… jamais vu vos amis chez vous… vous étiez craintif… vous couriez vous enfermer dans votre chambre, toujours à fuir dans vos livres… »

Friedrich s'arrête, rouvre les yeux, prend une longue gorgée de bière, et regarde Alfred : « Voilà ce qui remonte de ma mémoire à votre sujet… peut-être d'autres souvenirs referont surface plus tard. Est-ce là ce que vous vouliez, Alfred ? Je voudrais être sûr. Je voudrais donner au frère de mon meilleur ami ce qu'il désire, ce dont il a besoin. »

Alfred fait oui de la tête, puis très vite se détourne, terriblement gêné de se montrer aussi surpris : jamais il n'a entendu pareil langage auparavant. Bien que s'exprimant en allemand, Friedrich prononce ces mots comme dans une langue étrangère.

« Je vais continuer, et retrouver ce qu'Eugen disait de vous. » Friedrich ferme de nouveau les yeux et une minute plus tard reprend du même ton étrange, lointain : « Eugen, parle-moi d'Alfred. » Friedrich change alors de voix – une voix qu'il veut peut-être être celle d'Eugen.

« Ah… mon frère timide et craintif, un merveilleux artiste–il a hérité de tout le talent de la famille –, j'aimais ses dessins de Reval–le port et ses bateaux à l'ancre, la forteresse des chevaliers teutoniques avec sa haute tour –, des dessins très bien réalisés, même pour un adulte, et il n'avait que dix ans. Mon petit frère, toujours dans ses livres, pauvre Alfred… si seul… si apeuré devant les autres enfants… qui ne l'aimaient guère–les élèves se moquaient de lui, ils l'appelaient "le philosophe" –, peu d'amour dans sa

vie… notre mère morte, notre père mourant, et nos tantes tellement bonnes mais toujours très prises par leur propre famille… j'aurais dû m'occuper davantage de lui, encore qu'il ait été bien difficile de lui parler… et j'essayais de m'en sortir tant bien que mal moi aussi. »

Friedrich rouvre les paupières, cligne une ou deux fois des yeux, puis retrouvant sa voix normale dit : « Voilà ce dont je me souviens. Ah oui, il y a aussi cette autre chose, Alfred, je ne sais pas très bien si je dois vous en parler : Eugen vous reprochait la mort de votre mère.

— Me la reprochait ? À moi ? J'avais deux semaines à peine.

— Quand quelqu'un meurt, on cherche souvent quelque chose ou quelqu'un pour en être responsable.

— Vous ne parlez pas sérieusement ? Si ? Enfin, Eugen a vraiment dit cette chose-là ? Cela n'a pas de sens.

— On croit souvent à ce qui n'a pas de sens. Évidemment vous ne l'avez pas tuée, cependant j'imagine qu'Eugen nourrit cette idée que si sa mère ne vous avait pas eu, elle serait encore en vie aujourd'hui. Mais, Alfred, c'est une supposition que je fais là. Je ne me rappelle pas exactement ses paroles, je sais seulement qu'il avait contre vous une rancœur qu'il qualifiait lui-même d'irrationnelle. »

Alfred, livide à présent, reste silencieux un long moment. Friedrich le regarde fixement, puis il prend une petite gorgée de bière et murmure avec douceur : « Je crains d'en avoir trop dit. Mais quand un ami pose une question, j'essaie de donner tout ce que je peux.

— Et c'est bien. Aller au fond des choses, en toute honnêteté, ce sont de bonnes et nobles vertus allemandes. Je vous en félicite, Friedrich. Et il y a tant de vérité dans ce que vous dites. Je dois reconnaître que je me suis parfois demandé pourquoi Eugen n'a pas fait davantage pour moi. Et puis ces railleries à propos du "petit philosophe", je les ai si souvent entendues dans la bouche des enfants ! Je pense que cela a agi fortement sur moi, et que j'ai cherché à prendre sur eux ma revanche en devenant finalement un philosophe.

— À l'Institut polytechnique ? Comment est-ce possible ?

— Pas un philosophe de profession–j'ai un diplôme d'ingénierie et d'architecture, mais mes goûts me portent vers la philosophie, et même à Polytechnique, j'ai trouvé de remarquables professeurs qui m'ont guidé dans mes lectures. Plus que tout, j'en suis venu à vénérer la clarté de la

pensée allemande. C'est mon unique religion. Pourtant, maintenant, en ce moment précis, je suis en pleine confusion. De fait, je me sens presque pris de vertige. Peut-être ai-je simplement besoin de temps pour intégrer tout ce que vous venez de me dire.

— Alfred, je crois pouvoir expliquer ce que vous ressentez. J'ai connu cette situation personnellement et je l'ai vue chez d'autres. Il ne s'agit pas d'une réaction aux souvenirs que je viens d'évoquer. Il s'agit d'autre chose. J'en parlerais mieux en m'exprimant dans le langage de la philosophie. J'ai moi-même reçu un enseignement philosophique et c'est un plaisir que de parler avec quelqu'un qui partage mon goût pour cette discipline.

— Ce serait un plaisir pour moi aussi. J'ai évolué pendant des années dans un milieu d'ingénieurs et je rêve d'avoir une conversation philosophique.

— Bon, bon. Laissez-moi commencer par ceci : souvenez-vous du choc et de l'incrédulité qu'a suscitée la révélation de Kant selon laquelle la réalité du dehors n'est pas ce que nous en percevons d'ordinaire – à savoir que nous élaborons la réalité extérieure à travers nos constructions mentales intérieures. Vous connaissez bien Kant, j'imagine ?

— Oui, très bien. Mais le lien avec l'état d'esprit qui est actuellement le mien…?

— Eh bien, ce que je veux dire c'est que brusquement votre monde, je parle ici de votre monde intérieur qui est constitué pour une large part de ce que vous avez vécu dans le passé, *n'est plus ce que vous pensiez qu'il était*. Ou, pour exprimer cela autrement, permettez-moi d'user d'un terme propre à Husserl, et de dire que votre *noème* a explosé.

— Husserl ? J'évite les pseudo-philosophes juifs. Et puis qu'est-ce qu'un noème ?

— Je vous conseille, Alfred, de ne pas faire l'impasse sur Edmund Husserl : il est l'un des grands. Son terme de "noème" se rapporte à la chose telle que nous la vivons, la chose telle que nous la structurons. Par exemple, prenez l'idée d'un mur. Puis pensez que vous vous appuyez sur ce mur, et que vous vous apercevez que ce mur n'est pas solide et que votre corps passe au travers. À ce moment-là votre noème du mur explose – votre "Lebenswelt", le monde du vécu, n'est soudain plus ce que vous pensiez qu'il était.

— J'écouterai votre conseil, mais je vous en prie éclairez-moi. Je comprends le concept d'une structure que nous imposons au monde mais je reste perplexe quant à son rapport avec Eugen et moi.

— Eh bien, ce que je dis par là c'est que la vision que vous aviez de la relation de toute une vie avec votre frère se trouve, tout d'un coup, altérée. Vous pensiez à lui d'une certaine manière et soudainement le passé a changé, pas de beaucoup, mais vous découvrez à présent qu'Eugen a parfois éprouvé du ressentiment à votre égard *même si*, bien entendu, ce ressentiment était irrationnel et injuste.

— Ainsi, dites-vous, je serais pris de vertige parce que les solides fondations de mon passé ont été ébranlées ?

— Exactement. C'est bien formulé, Alfred. Votre esprit se trouve surmené parce totalement préoccupé par la reconstitution du passé, et il n'a plus la capacité à accomplir son travail normal – comme de prendre soin de votre équilibre. »

Alfred acquiesce d'un hochement de tête : « Friedrich, cette conversation a été incroyable. Vous me donnez beaucoup à réfléchir. Mais je tiens à préciser que mon vertige y était antérieur en partie. »

Friedrich attend, calmement, quelque chose. Il semble savoir attendre.

Alfred hésite : « Je ne parle pas autant d'habitude. En réalité, je parle rarement de moi à quiconque, mais il y a chez vous quelque chose de très– comment dire ?–quelque chose qui met en confiance, qui incite à s'ouvrir.

— C'est que je fais un peu partie de la famille. Et vous savez, bien sûr, que vous ne pouvez plus vous faire de vieux amis.

— Me faire de vieux amis… » Alfred médite ces mots un moment et sourit. « Je comprends. Subtil. En vérité, je me sens bizarre depuis ce matin–j'arrive tout juste de Moscou. Me voilà seul en ce moment. Je suis marié depuis peu–ma femme est phtisique et son père l'a envoyée dans un sanatorium en Suisse il y quelques semaines de cela. Mais il y a plus que la phtisie : sa riche famille me rejette violemment, moi et ma pauvreté, je suis convaincu que notre très court mariage a vécu. Nous avons passé peu de temps ensemble, nous avons même cessé de nous écrire régulièrement. »

Alfred avale à la hâte une gorgée de sa bière avant de continuer. « Quand je suis arrivé ici hier, mes tantes, oncles, nièces et neveux ont paru heureux de me voir et leur accueil m'a fait du bien. Je me suis senti entouré. Mais cela n'a pas duré. En me réveillant ce matin j'ai eu le sentiment d'être un

étranger sans foyer et j'ai marché à travers la ville en quête, en quête… de quoi ? J'imagine d'un chez moi, d'amis, ou ne serait-ce que de visages familiers. Et je n'ai croisé que des inconnus. Même à la Realschule, je n'ai vu personne que je connaissais, à part mon professeur préféré, le professeur d'art, qui a fait semblant de me reconnaître. Et puis, il y a une heure à peine, m'a été donné le coup de grâce. Je me suis décidé à aller vers ce à quoi vraiment j'appartenais, pour ne plus vivre en exilé, pour renouer avec ma race et retourner à la mère patrie. J'ai voulu m'engager. Je me suis rendu au quartier général de l'armée allemande de l'autre côté de la rue. Là, le sergent chargé du recrutement, un juif du nom de Goldberg, m'a renvoyé comme on chasse un insecte d'une pichenette. Il m'a renvoyé en disant que l'armée allemande était réservée aux Allemands, et pas aux citoyens des pays combattants. »

Friedrich a un mouvement compatissant de la tête. « Peut-être que ce coup de grâce est une bénédiction. Peut-être est-ce finalement une chance que d'avoir obtenu ce sursis, cette dispense, qui vous sauve d'une mort absurde dans la boue des tranchées.

— Vous disiez que j'étais un enfant étrangement sérieux. J'imagine que je le suis resté. Par exemple, je prends mon Kant au sérieux : je considère comme un impératif moral de m'enrôler dans l'armée. À quoi ressemblerait le monde si chacun de nous désertait une mère patrie blessée à mort. Quand elle les réclame, ses fils ont le devoir de répondre à son appel.

— C'est curieux, n'est-ce pas ? dit Friedrich, comme les Allemands de la Baltique sont tellement plus allemands que les Allemands. Nous qui sommes des déplacés avons peut-être tous ce même désir violent que vous décrivez–d'avoir un endroit qui soit nôtre, quelque chose à quoi appartenir. Les Allemands de la Baltique se sentent terriblement déracinés. Je le ressens d'autant plus fort en ce moment que j'ai perdu mon père cette semaine. Voilà pourquoi je me trouve à Reval. À présent, comme vous, je ne sais pas très bien où est ma place. Mes grands-parents maternels sont suisses, et pourtant je ne me sens pas chez moi là-bas non plus.

— Mes condoléances, dit Alfred.

— Merci. De bien des façons, j'ai eu plus de chance que vous : mon père avait près de quatre-vingts ans et tout au long de mon existence j'ai pleinement profité de sa solide présence. Et ma mère est toujours en vie : depuis que je suis ici je lui consacre mon temps en l'aidant à s'installer chez

sa sœur. En fait, je viens tout juste de la laisser s'assoupir un moment et dois bientôt aller la retrouver. Mais avant de vous quitter je tiens à vous dire que cette question de l'*appartenance* est chez vous un problème profond et pressant. Je peux rester un moment de plus si vous voulez que nous l'examinions plus avant.

— Je ne sais pas *comment* l'examiner. De fait, votre capacité à aborder aussi à fond les questions personnelles me sidère. Je n'ai jamais entendu quiconque exprimer ses pensées intimes aussi ouvertement que vous.

— Voudriez-vous que je vous aide à le faire ?

— C'est-à-dire ?

— À identifier et à comprendre ce sentiment de non-appartenance que vous avez. »

Alfred paraît tout à coup sur ses gardes, mais après une longue gorgée de sa bière lettonne, il accepte.

« Essayons ceci. Faites simplement ce que j'ai fait quand j'ai cherché à retrouver mes souvenirs de vous enfant. Je vous suggère de penser à cette phrase : "je ne suis nulle part chez moi" et de vous la répéter encore et encore, "nulle part chez moi", "nulle part chez moi", "nulle part chez moi". »

Les lèvres d'Alfred articulent les mots en silence pendant une minute ou deux, puis il fait non de la tête. « Rien ne vient. Mon esprit est en grève.

— L'esprit n'est jamais en grève. Il est toujours au travail, mais il arrive que quelque chose bloque l'accès. Le plus souvent c'est qu'il y a comme une gêne. Dans votre cas, j'imagine qu'elle est vis-à-vis de moi. Essayez encore. Je vous invite à fermer les yeux et à m'oublier, à oublier ce que je vais penser de vous, à oublier le jugement que je peux porter sur ce que vous dites. Souvenez-vous que j'essaie de vous aider, et que vous avez ma parole que cette conversation restera entre nous. Je n'en parlerai même pas à Eugen. Fermez les yeux à présent, et laissez vos pensées affleurer à propos de cette phrase, "je ne suis nulle part chez moi" et prêtez-leur une voix. Dites simplement ce qui vous vient à l'esprit, cela n'a pas besoin d'avoir un sens. »

Alfred ferme de nouveau les yeux mais aucun mot ne passe ses lèvres.

« Je peux presque vous entendre. Plus fort, pensez tout haut. »

À voix basse, Alfred se met à parler. « Nulle part chez moi. Nulle part. Pas avec tante Cécilie, ni avec tante Lydia… il n'y a pas de place pour moi,

ni à l'école, ni avec les autres élèves, ni avec la famille de ma femme, ni dans l'architecture, ni dans l'ingénierie, ni en Estonie, ni en Russie… notre Mère la Russie, quelle plaisanterie…

— Bien, bien, continuez, insiste Friedrich.

— Toujours extérieur, à regarder ce qui se passe à l'intérieur, toujours à vouloir leur montrer. » Alfred s'arrête là, ouvre les yeux : « Rien d'autre ne vient…

— Vous avez dit que vous vouliez leur montrer. Montrer à qui, Alfred ?

— À tous ceux qui se moquent de moi. Dans le quartier, à la Realschule, à Polytechnique, partout.

— Et comment leur montrerez-vous, Alfred ? Surtout restez dans ce même état où votre esprit flotte. Encore une fois, cela n'a pas besoin d'avoir un sens.

— Je ne sais pas. Je ferai en sorte qu'ils me remarquent, d'une manière ou d'une autre.

— S'ils vous remarquent, vous serez chez vous quelque part ?

— Il n'y a pas de chez moi. Est-ce cela que vous essayez de me dire ?

— Je n'ai aucun plan préconçu, pourtant une idée me vient à présent. C'est juste une hypothèse, mais je me demande si vous pourrez jamais vous sentir chez vous quelque part, parce que le "chez soi" n'est pas un lieu, c'est un état d'esprit. C'est se sentir à sa place où l'on est, c'est être bien dans sa peau. Et, Alfred, je ne crois pas que vous soyez bien dans votre peau. Peut-être ne l'avez-vous jamais été. Peut-être que, toute votre vie, vous n'avez pas cherché au bon endroit. »

Alfred semble abasourdi. Il reste bouche bée, les yeux rivés sur Friedrich. « Vos paroles me vont droit au cœur. Comment savez-vous ces choses-là, ces choses miraculeuses ? Vous disiez être un philosophe. Est-ce de là que vous viennent ces choses ? Il me faut lire cette philosophie.

— Je suis philosophe en amateur. Tout comme vous, j'aurais aimé consacrer mon temps à la philosophie mais je dois gagner ma vie. J'ai fait l'école de médecine de Zurich où j'ai beaucoup appris à encourager les gens à parler de leurs difficultés. Mais à présent », Friedrich se lève, « il va falloir que je vous quitte. Ma mère m'attend, et je dois repartir pour Zurich après-demain.

— Dommage. Ce fut très instructif mais j'ai l'impression que nous avons à peine commencé. N'auriez-vous pas un moment pour que nous

poursuivions avant que vous ne quittiez Reval ?

— Il nous reste demain. Ma mère se repose l'après-midi. Peut-être à cette même heure ? Voulez-vous que nous nous retrouvions ici ? »

Alfred se retient de s'exclamer plein d'enthousiasme : « Oui, oui. » Il incline la tête juste ce qu'il faut. « J'ai hâte d'être à demain », dit-il.

XI
AMSTERDAM
1656

À l'Académie van den Enden le soir suivant, les cours de latin assidûment suivis que dispense Clara Maria sont interrompus par son père. Il s'incline de façon formelle devant sa fille : « Pardonnez-moi de vous déranger, *Mademoiselle* * van den Enden, mais je dois dire un mot à M. Spinoza ». Puis se tournant vers Bento : « Je vous en prie, dit-il, venez nous rejoindre dans la salle voûtée dans une heure pour la leçon de grec, nous y discuterons de textes d'Aristote et d'Épicure. Bien que votre grec soit encore rudimentaire, ces deux messieurs ont quelque chose d'important à vous dire. » Puis s'adressant à Dirk, il ajoute : « Je sais que vous ne portez guère d'intérêt au grec depuis que cette langue n'est plus hélas obligatoire aux études de médecine, mais vous pourriez trouver certains aspects de cette discussion utiles à votre future relation avec les patients. »

Van den Enden s'incline de nouveau cérémonieusement devant sa fille. « Et maintenant, *Mademoiselle**, je vous laisse poursuivre la formation de vos latinistes. »

Clara Maria reprend sa lecture de courts passages de Cicéron, que Bento et Dirk traduisent à tour de rôle en néerlandais. À plusieurs reprises elle tape de sa règle sur la table pour rappeler à l'ordre un Bento rêveur, qui au lieu de suivre le texte de Cicéron se laisse totalement distraire par le délicieux mouvement des lèvres de Clara Maria dans la prononciation de ses *m* et de ses *p* dans *multa*, *pater* et *puer*, et plus merveilleusement encore dans *praestantissimum*.

« Où est votre concentration aujourd'hui, Bento Spinoza ? » demande Clara Maria, s'efforçant de donner une mimique sévère à son charmant visage de treize ans en forme de poire.

— Pardon, j'étais à l'instant perdu dans mes pensées, Mademoiselle van den Enden.

— Vous pensez évidemment au symposium de grec de mon père ?

— Évidemment », répond en mentant Bento, qui pense beaucoup plus à la fille qu'au père. Il continue également d'être hanté par les paroles de

colère prononcées par Jacob quelques heures plus tôt lui prédisant un destin solitaire, à l'écart de tous. Jacob a des idées bien arrêtées, l'esprit étriqué et un mauvais jugement en bien des matières, mais sur ce point il a vu juste : Bento savait qu'il ne pourrait jamais prendre femme, qu'il n'aurait pas de famille, pas de communauté. La raison lui dit que la liberté est le but à se fixer et son combat pour se dégager des contraintes de la superstitieuse communauté juive serait du plus haut comique s'il devait les troquer contre les chaînes auxquelles vous lient une femme et une famille. La liberté est son unique objet, la liberté de penser, d'analyser, de transcrire les idées fulgurantes qui résonnent dans son esprit. Mais qu'il est difficile, ah difficile vraiment, de s'arracher aux ravissantes lèvres de Clara Maria.

Van den Enden entame la discussion dans sa classe de grec par ces mots : « Eudémonisme. Examinons les deux racines de ce terme : d'abord le *eu* ? » Il place sa main en conque sur son oreille et attend. Des élèves répondent timidement « bon », « normal », « plaisant ». Van den Enden approuve d'un signe de tête, puis il opère de la même façon avec *daimon* pour lequel il obtient un chœur plus vigoureux de voix criant « esprit », « lutin », « déité mineure ».

« Oui, oui, oui. Tout cela est exact mais combiné à eu le sens s'oriente vers celui de "bonne fortune", et donc l'eudémonisme évoque généralement le "bien-être", le "bonheur", l'"épanouissement". Ces trois termes sont-ils synonymes ? Ils le paraissent au premier abord mais, en fait, innombrables sont les philosophes qui ont débattu des nuances qu'il pouvait y avoir entre eux. L'eudémonisme est-il un état d'esprit ? Un mode de vie ? Sans attendre de réponse, van den Enden ajoute : « Ou est-ce un pur plaisir hédoniste ? Ou bien cela pourrait-il avoir un lien avec le concept d'*arete* – qui veut dire ? » Comme précédemment, mais cette fois une main derrière chacune de ses oreilles, il attend. Jusqu'à ce que deux élèves crient ensemble « vertu ».

« Oui, exact, et beaucoup de philosophes grecs de l'Antiquité intègrent la vertu au concept d'eudémonisme, l'élevant ainsi peut-être de l'état *subjectif* de sentiment heureux à une considération plus noble, celle d'une vie morale, vertueuse et désirable. Socrate portait un vif intérêt à cette question : rappelez-vous notre lecture, la semaine dernière, de l'*Apologie* de Platon dans laquelle, s'adressant à un compatriote athénien, il pose la question de l'*arete* en ces termes… » Van den Enden prend alors une pose

théâtrale et récite Platon en grec avant de le traduire lentement en latin pour Dirk et Bento : « “N’avez-vous pas honte de votre ardeur à posséder le plus possible de richesse, de réputation et d’honneur, quand vous ne vous souciez même pas d’accorder une pensée à la sagesse, à la vérité ou à la meilleure disposition possible de votre âme ?”

« Ayez à présent à l’esprit que les premières œuvres de Platon reflètent les idées de son maître, Socrate, alors que ses derniers ouvrages, comme *La République*, laissent émerger ses propres conceptions et mettent l’accent sur l’exigence de justice et autres vertus dans le domaine métaphysique. Quel doit être, selon Platon, le but fondamental de notre existence ? C’est atteindre à la plus haute forme du savoir, qui représente pour lui l’idée du bien vivre, duquel toute valeur découle. Alors seulement, dit Platon, serons-nous capables d’accéder à l’eudémonisme–qui est, de son point de vue, un état d’*harmonie de l’âme*. Laissez-moi répéter ces mots d’*harmonie de l’âme*. Ils valent la peine d’être retenus ; ils pourront vous servir dans l’existence.

« Penchons-nous à présent sur cet autre grand philosophe qu’est Aristote, qui a étudié auprès de Platon pendant vingt ans. *Vingt ans*. Qu’y réfléchissent ceux d’entre vous qui se sont plaints de mon programme, trop difficile et trop long.

« Dans les morceaux choisis de l’*Éthique à Nicomaque* que vous lirez cette semaine, vous verrez qu’Aristote aussi s’intéresse fort au bien vivre. Il est convaincu qu’il ne consiste pas dans le plaisir sensuel, ni dans les honneurs, ni dans la richesse. Qu’est-ce qui doit, selon Aristote, constituer notre but dans la vie ? C’est, dit-il, accomplir *notre fonction intérieure unique*. Et qu’est-ce qui distingue l’homme, demande van den Enden, des autres formes de vie ? Je vous pose la question. »

Aucune réponse immédiate dans la classe. Finalement un élève lance : « Nous avons l’aptitude à rire que n’ont pas les animaux », ce qui déclenche quelques gloussements parmi ses camarades.

Un autre : « Nous marchons sur deux jambes. »

« Le rire et les jambes–est-ce là ce que nous faisons de mieux ? s’exclame van den Enden. Pareilles réponses idiotes n’élèvent pas le débat. Réfléchissez ! Quel est la fonction majeure qui nous différencie des formes de vie inférieures ? » Il se tourne brusquement vers Bento. « Je vous pose la question à vous, Bento Spinoza. »

Sans prendre le temps de réfléchir, Bento répond : « Je crois que c'est notre capacité singulière à raisonner.

— Exactement. D'où la conclusion d'Aristote selon laquelle la personne la plus heureuse est celle qui remplit au mieux précisément cette fonction.

— Ainsi, la position la plus haute et la plus avantageuse est-elle celle du philosophe ? interroge Alphonse, le meilleur élève de la classe de grec, agacé par la rapide et percutante réponse de Bento. N'est-ce pas, pour un philosophe, se donner le beau rôle ?

— Si, Alphonse, et vous n'êtes pas le premier à le penser. Cette observation nous amène donc à Épicure, autre penseur grec important qui est intervenu dans le débat en exprimant des idées radicalement différentes sur l'eudémonisme et la mission du philosophe. Quand vous lirez Épicure d'ici deux semaines vous verrez qu'il parle, lui aussi, du bien vivre mais en employant un tout autre terme. Il est beaucoup question chez lui d'*ataraxie*, ce qui se traduit par…? » Une fois encore van den Enden place sa main en conque sur son oreille.

Alphonse aussitôt lance le mot « quiétude » et très vite d'autres ajoutent « calme », « tranquillité de l'esprit ».

« Oui, oui, oui, dit van den Enden, manifestement plus satisfait des résultats de sa classe. Pour Épicure, l'ataraxie est le seul vrai bonheur. Et comment l'atteint-on ? Pas par l'harmonie de l'âme de Platon, ni par la conquête de la raison d'Aristote, mais simplement par *l'élimination des soucis et de l'inquiétude*. Si Épicure s'adressait à vous en ce moment il vous inciterait à vous simplifier la vie. Voici comment il pourrait vous parler s'il se tenait ici face à vous aujourd'hui. »

Van den Enden s'éclaircit la voix et prend un ton familier : « "Les garçons, vous avez peu de besoins, ils sont faciles à satisfaire et toute souffrance utile peut être aisément supportée. Ne vous compliquez pas l'existence en vous fixant des objectifs aussi terre à terre que la richesse et les honneurs : ce sont les ennemis de l'ataraxie. Les honneurs, par exemple, sont liés à l'opinion que les autres ont de nous, ils supposent que nous vivions comme les autres le souhaitent. Pour atteindre aux honneurs et les conserver, il nous faut aimer ce que les autres aiment et quel que soit ce qu'ils rejettent, le rejeter. Alors, une vie d'honneurs ? Une vie en politique ? Fuyez cela. Et la richesse ? De même ! Elle est un piège. Plus on possède, plus on veut posséder et plus profonde est la tristesse quand nos désirs

restent insatisfaits. Écoutez-moi, les garçons : si c'est le bonheur que vous cherchez, ne vous gâchez pas la vie en vous battant pour ce dont vous n'avez pas vraiment besoin."

« À présent, continue van den Enden qui a repris sa voix normale, notez la différence entre Épicure et ses prédécesseurs. Épicure pense qu'il n'est de meilleure vie que celle qui permet d'atteindre à l'ataraxie en se libérant de toute anxiété. Des commentaires ou des questions ? Ah, oui, Monsieur Spinoza. Une question ?

— Épicure ne propose-t-il qu'une approche négative ? Je veux dire par là que l'élimination de l'affliction suffit-elle et, sans les tracas venus de l'extérieur, l'homme est-il parfait, naturellement bon et heureux ? N'y a-t-il pas des objectifs positifs vers lesquels faire tendre nos efforts ?

— Excellente question. Les lectures que j'ai sélectionnées vont éclairer la réponse qu'y apporte Épicure. Heureusement pour vous, Monsieur Spinoza, vous n'aurez pas besoin de perfectionner votre grec, car vous pourrez lire sa pensée en latin telle que traduite par Lucrèce, poète de la Rome antique, qui vécut quelque deux cents ans après lui. Je choisirai à votre intention en temps utile les pages appropriées. Pour l'heure, je n'ai voulu aborder que l'idée qui distingue essentiellement Épicure des autres philosophes : à savoir que pour bien vivre il faut éliminer l'inquiétude. Mais une lecture même rapide de cet auteur révélera à quel point il est plus complexe. Il encourage le savoir, l'amitié et une vie de tempérance et de vertu. Oui. Dirk, vous avez une question ? Il semble que mes élèves de latin soient plus curieux des Grecs que ceux de ma classe de grec.

— À Hambourg, dit Dirk, je connais une taverne qui s'appelle Les Délices d'Épicure. Le bon vin et la bière font-ils partie de son bien vivre ?

— J'attendais cette question : elle devait surgir. Beaucoup se servent à tort du nom d'Épicure pour prôner le bon vin et la bonne chère. Épicure apprendrait-il cela qu'il en serait stupéfait. Je crois que cet étrange malentendu vient de son strict matérialisme. Pour lui, il n'y a rien après la mort, et donc si cette vie est la seule que nous ayons à vivre, l'on s'attachera au bonheur sur terre. Mais ne faites *pas* l'erreur d'en conclure qu'Épicure laisse entendre par là qu'il faut dédier son existence à la sensualité et à la luxure. Absolument pas – il a vécu une vie ascétique et s'en est fait l'avocat. Je le répète, Épicure croit possible d'accroître le bonheur par le fait de réduire la souffrance à l'extrême. L'une de ses

grandes conclusions est que la peur de la mort est la première cause de souffrance. Il a ainsi passé une grande partie de son existence à élaborer des méthodes philosophiques visant à diminuer cette peur de la mort. D'autres questions ?

— Épicure parle-t-il des services rendus à autrui et à sa communauté, ou encore de l'amour ? demande Dirk.

— Une juste interrogation de la part d'un futur médecin. Vous serez intéressé de savoir qu'Épicure se considérait comme un philosophe médecin, qui soigne les maux de l'âme exactement comme un médecin soigne les maux du corps. Il a dit un jour qu'une philosophie qui n'est pas capable de guérir les âmes est aussi inutile qu'une médecine qui n'est pas capable de guérir les corps. J'ai déjà mentionné certains des maux de l'âme nés de la quête des honneurs, du pouvoir, de la richesse et de la luxure, mais ces maux-là n'étaient que secondaires. Le *behemoth* de l'anxiété qui sous-tend et nourrit toutes les autres inquiétudes est la peur de la mort et de la vie après la mort. De fait, l'un des principes premiers du "catéchisme" que ses disciples devaient apprendre est que nous sommes mortels, qu'il n'y a pas de vie après la mort, et qu'il n'y a donc rien à craindre des dieux après la mort. Vous en saurez davantage sur ce sujet en lisant très bientôt Lucrèce, Dirk. Mais j'ai oublié quelle était la seconde partie de votre question.

— D'abord, dit Dirk, j'avoue ne pas connaître le mot *behemoth*.

— C'est bien de poser la question. Qui ici connaît ce mot ? » Seul Bento lève la main.

« Monsieur Spinoza, donnez-nous le sens de *behemoth*.

— C'est un monstre impossible à maîtriser, dit Bento. De l'hébreu *b'hëmãh*, qui apparaît dans la Genèse et également dans Job.

— Job, ah ! Je l'ignorais quant à moi. Merci. Mais revenons à votre question, Dirk.

— Je demandais si Épicure parlait de l'amour et des services rendus à la communauté.

— Pour autant que je sache, Épicure ne s'est jamais marié mais il croyait dans le mariage et dans la famille pour les autres – pour ceux qui sont prêts à ces responsabilités. Il désapprouvait fermement en revanche l'amour passionnel et irrationnel qui asservit celui qui aime et apporte en fin de compte davantage de douleur que de plaisir. Il dit qu'une fois passé l'embrasement des sens, celui qui aime connaît l'ennui ou la jalousie, ou les

deux à la fois. Mais il accorde une grande importance à un amour plus noble, l'amour des amis, qui nous élève à l'état de félicité. Il est intéressant d'apprendre qu'il ne rejetait personne et traitait équitablement toute âme humaine : son école à Athènes était la seule à accueillir aussi bien les femmes que les esclaves.

« Mais votre question sur les services rendus, Dirk, est intéressante. La position d'Épicure est qu'il convient à chacun de mener une existence paisible, recluse, d'éviter les responsabilités et les charges officielles, et de n'avoir aucun autre type d'engagement qui pourrait menacer notre ataraxie.

— Il n'est nulle part question de religion, dit un élève catholique, Edward, dont l'oncle était évêque d'Anvers. J'entends parler de l'amour envers les amis, mais rien sur l'amour de Dieu ni du dessein de Dieu dans ces arrangements avec le bonheur.

— Vous avez mis le doigt sur un point important, Edward. Épicure choque ses lecteurs d'aujourd'hui parce que sa formule du bonheur accorde tellement peu d'attention au divin. Il estime que le bonheur n'est que le produit de notre propre esprit et n'intéresse en rien notre rapport au surnaturel, quel qu'il soit.

— Voulez-vous dire par là, demande Edward, qu'Épicure nie l'existence de Dieu ?

— *Des* dieux, au pluriel. Souvenez-vous de l'époque à laquelle il écrit, Edward. Il s'agit du IVe siècle avant Jésus-Christ, et la culture grecque comme toutes les cultures anciennes, mise à part la culture hébraïque, était polythéiste », précise van den Enden.

Edward acquiesce de la tête et formule autrement sa question : « Épicure a-t-il nié le divin ?

— Non, il était audacieux, mais pas téméraire. Il est né quelque soixante ans après que Socrate eut été exécuté pour hérésie et il savait que nier l'existence des dieux n'aurait pas été bien raisonnable. Il a adopté une position plus prudente, admettant que les dieux existaient et qu'ils vivaient heureux sur le mont Olympe, totalement indifférents à l'existence des hommes.

— Mais quel Dieu est-ce là ? Comment peut-on imaginer que Dieu ne nous demande pas de vivre selon le plan qu'Il a conçu pour nous ? demande

Edward. Il n'est pas pensable qu'un Dieu qui a sacrifié Son propre fils pour notre salut n'ait pas voulu que nous menions une vie de piété.

— Il existe maintes conceptions des dieux, inventées par bien des cultures, fait observer Bento.

— Mais je sais avec la plus grande certitude que le Christ notre Seigneur nous aime et qu'Il nous réserve une place dans Son cœur et qu'Il a un dessein nous concernant », affirme Edward en regardant vers le ciel.

— La force d'une conviction est sans rapport avec sa véracité, riposte Bento. Chaque dieu a ses fervents et farouches croyants.

— Messieurs, messieurs, intervient van den Enden, reportons cette discussion à plus tard, quand nous aurons lu et maîtrisé les textes. Permettez-moi cependant de vous dire, Edward, qu'Épicure n'a pas une position désinvolte vis-à-vis des dieux : il les intègre à son idée d'ataraxie et nous invite à les chérir en les imitant et en les prenant pour modèles d'une existence de paix et de félicité. Ce qui est une manière d'éviter les ennuis – prononçant ces mots, van den Enden jette un regard en direction de Bento –, il conseille d'ailleurs vivement à ses disciples de participer sereinement à toutes les activités de la communauté, y compris aux cérémonies religieuses. »

Ce qui ne calme nullement Edward. « Mais prier dans l'unique but d'éviter les ennuis est à mes yeux une imposture.

— Beaucoup ont émis cette opinion, Edward, et pourtant Épicure écrit aussi que nous devons honorer les dieux en tant qu'être parfaits. Nous aurons en outre le plaisir esthétique de contempler la perfection de leur existence. Il est tard, messieurs. Toutes ces questions sont excellentes et nous allons examiner chacune d'entre elles lorsque nous aborderons l'œuvre d'Épicure. »

La journée s'achève par un échange de rôles entre Bento et ses professeurs. Il dispense une leçon d'hébreu d'une demi-heure au père et à la fille, après quoi van den Enden lui demande de rester un moment car il a à lui parler en privé.

« Vous souvenez-vous de notre discussion, le jour où nous nous sommes rencontrés ?

— Je m'en souviens très bien, et vous me faites effectivement connaître ces compagnons de même sensibilité dont vous me parliez.

— Vous aurez sans doute noté la pertinence de certaines déclarations d'Épicure par rapport à vos difficultés actuelles au sein de votre communauté.

— Je me suis, en effet, demandé si vous ne me visiez pas en reprenant ses commentaires sur une participation sereine aux cérémonies religieuses de la communauté.

— C'est parfaitement exact. Et ces commentaires ont-ils atteint leur cible ?

— Presque, mais ils me sont apparus si pleins de contradictions qu'ils ont fait long feu.

— Comment cela ?

— Je ne peux personnellement imaginer qu'éclose la sérénité sur le sol de l'hypocrisie.

— Vous faites, je suppose, référence au conseil que donne Épicure de s'efforcer de s'intégrer à une communauté, y compris par la participation à la prière en commun.

— Oui. J'appelle cela de l'hypocrisie. Même Edward a réagi. Comment peut-il y avoir harmonie intérieure si l'on n'est pas en phase avec soi-même ?

— Je souhaitais justement parler d'Edward avec vous. Je voulais avoir votre sentiment sur la position de ce garçon dans notre discussion et son attitude à votre égard. »

Surpris par la question, Bento marque un temps. « Je n'ai pas de réponse.

— Je vous demande juste votre sentiment.

— Eh bien, il ne m'aime guère. Je le crois furibond. Peut-être se sent-il menacé.

— Oui, bien vu. Tout à fait prévisible, je dirais. Maintenant, dites-moi. Est-ce cela que vous souhaitez ? »

Bento indique que non.

« Épicure penserait-il que vous avez agi dans le sens du bien vivre ?

— Je vous concède que non. Sur le moment, cependant, j'ai cru me comporter avec sagesse en me retenant de faire d'autres remarques.

— Du genre ?

— Dire que Dieu ne nous a pas conçus à Son image, mais que c'est nous qui L'avons conçu à la nôtre. Que nous avons imaginé un être semblable à

nous, qui entend les prières que nous murmurons et se soucie de ce que nous souhaitons…

— Mon Dieu ! Si c'est ce que vous avez failli dire, je comprends. Disons que, dans ce cas, vous avez agi de façon peu sage, mais pas totalement stupide. Edward est un fervent catholique. Son grand-oncle était évêque. Attendre de lui qu'il renie ce qu'il croit sur la base de quelques commentaires, même rationnels, est parfaitement irrationnel et peut-être dangereux. Amsterdam a la réputation d'être la ville la plus tolérante d'Europe aujourd'hui. Mais n'oubliez pas le sens du terme "tolérant" qui laisse entendre que l'on doit l'être des croyances d'autrui, même si on les juge irrationnelles.

— J'ai de plus en plus le sentiment, dit Bento, que celui qui vit parmi des hommes dont les croyances diffèrent considérablement des siennes ne pourra s'adapter sans devoir se défaire d'une bonne part de lui-même.

— Je commence à comprendre à présent ce que mon espion m'a rapporté de l'agitation qui règne à votre sujet dans la communauté juive. Vous ouvrez-vous de toutes vos idées à des juifs ?

— Il y a un an environ, j'ai décidé, au cours de mes méditations, d'être, en toutes circonstances, fidèle à moi-même…

— Ah, l'interrompt van den Enden, je saisis mieux pourquoi vos affaires vont si mal. Être dans le négoce et dire la vérité est un oxymore. »

Bento semble ne pas comprendre. « Un oxymore ?

— Du grec *oxus* qui signifie "aigu", et *moros*, "sot" ou "fou". Ainsi un oxymore est-il un paradoxe en soi. Imaginez un marchand honnête disant à son client : "Je vous en prie achetez-moi ces raisins secs… vous me feriez un grand plaisir. Ils sont vieux de plusieurs années et complètement desséchés, il faut que je m'en débarrasse avant l'arrivée du bateau qui m'en apporte de succulents la semaine prochaine". »

Ne voyant pas l'ombre d'un sourire sur les traits de Bento, van den Enden se souvient de cette remarque qu'il s'est déjà faite : Bento Spinoza n'a pas le moindre sens de l'humour. Aussi rebrousse-t-il chemin. « Mais je ne songe pas un instant à prendre à la légère les choses graves que vous me dites.

— Vous m'avez demandé d'être discret dans ma communauté. Je n'ai rien révélé de mes idées, à part à mon frère et à ces deux étrangers venus du Portugal qui voulaient prendre conseil auprès de moi. Je les ai vus en fait

voici à peine quelques heures, et voulant être utile à celui qui disait traverser une crise spirituelle, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer mon opinion sur les croyances superstitieuses. Je me suis ainsi livré à une lecture critique de la Bible hébraïque avec ces deux visiteurs. Et depuis que je me suis confié à eux je connais ce que vous appelez l'*harmonie intérieure*.

— Vous donnez l'impression de vous être longtemps contenu.

— Pas suffisamment selon ma famille et mon rabbin, qui est très contrarié à mon sujet. Je rêve d'une communauté qui ne serait pas esclave des fausses croyances.

— Vous pourrez la chercher dans le monde entier, vous ne trouverez pas une communauté qui ne soit pas superstitieuse. Tant qu'il y a l'ignorance, il y aura la superstition. Lutter contre l'ignorance est l'unique solution. Voilà pourquoi j'enseigne.

— Je crains que ce ne soit une bataille perdue, réplique Bento. L'ignorance et les croyances superstitieuses se propagent comme feu de broussailles et j'ai bien peur que les chefs religieux n'alimentent ce feu pour assurer leur position.

— Paroles dangereuses que celles-ci. Des paroles que vous êtes trop jeune pour prononcer. Je vous le répète, la discrétion est indispensable pour demeurer au sein d'une communauté, *quelle qu'elle soit*.

— Je sais que je dois être libre. Si une communauté qui respecte ma liberté n'existe pas, alors peut-être dois-je vivre en dehors de toute communauté.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : *caute*. Si vous n'êtes pas prudent il est possible que se réalise votre souhait, qui est peut-être aussi ce que vous redoutez.

— Aujourd'hui on n'en est plus au stade du "possible". Je crois le processus déjà engagé », réplique Bento.

XII
ESTONIE
1918

Le lendemain de leur première rencontre, Alfred se rend de bonne heure à la taverne où il s'installe pour surveiller l'entrée jusqu'au moment où il aperçoit Friedrich. Il bondit alors sur ses pieds pour le saluer. « Heureux de vous voir, Friedrich. Merci de m'accorder de votre temps. »

Les deux hommes vont chercher leur bière au comptoir et s'assoient à la même table d'angle tranquille de la veille. Alfred a décidé de ne pas être, cette fois, l'unique sujet de la conversation, aussi demande-t-il : « Comment allez-vous et comment va Madame votre mère ?

— Ma mère est encore sous le choc, elle essaie de se faire à l'idée que mon père n'est plus. À certains moments, elle semble oublier qu'il est parti. À deux reprises elle a cru le voir parmi la foule dans la rue. Et le déni dans ses rêves, Alfred–c'est incroyable ! En s'éveillant ce matin, il lui a été terrible, dit-elle, d'ouvrir les yeux : elle était si heureuse de se promener en bavardant avec lui dans son rêve qu'elle a haï ce retour à la réalité de sa mort.

« Quant à moi, poursuit Friedrich, je me bats sur deux fronts, exactement comme l'armée allemande. Non seulement je dois faire face à la mort de mon père, mais dans ce temps très court de mon séjour ici, aider aussi ma mère. Et c'est compliqué.

— Que voulez-vous dire par "compliqué" ? demande Alfred.

— Pour aider quelqu'un, je crois qu'il faut entrer dans son univers. Mais à chaque fois que j'essaie de le faire avec ma mère, mon esprit se dérobe, et l'instant d'après je me retrouve brusquement à penser à autre chose. Tout à l'heure, ma mère a pleuré et j'ai passé mon bras autour de ses épaules pour la consoler, j'ai alors remarqué que mes pensées s'échappaient vers le rendez-vous que j'avais avec vous aujourd'hui. Sur le moment je me suis senti coupable. Puis je me suis rappelé que je n'étais qu'un être humain et que les hommes ont cette tendance à s'absenter pour se protéger. J'ai réfléchi à la question de savoir pourquoi je ne pouvais rester concentré sur la mort de mon père. Je crois que la raison en est que sa mort me confronte

à la mienne et que cette perspective est tout simplement trop effrayante pour que je sois capable de la regarder en face. Je ne trouve aucune autre explication. Qu'en pensez-vous ? » Friedrich se tait et se tourne vers Alfred qu'il regarde droit dans les yeux.

« Je ne sais rien de ces choses, mais votre explication me semble plausible. Je ne me suis jamais, moi non plus, autorisé à vraiment réfléchir à la mort. Je détestais quand mon père voulait absolument m'emmener sur la tombe de ma mère. »

Friedrich attend en silence d'être sûr qu'Alfred ne souhaite rien ajouter, avant de déclarer : « Voilà, Alfred, une bien longue réponse à votre question polie, mais comme vous le voyez j'aime à observer tous ces mécanismes de l'esprit et à en débattre. Ai-je répondu de façon plus personnelle que vous ne l'attendiez, ou ne le souhaitiez ?

— Votre réponse était plus longue, en effet, que ce à quoi je m'attendais, mais elle était sincère, elle était sentie, et elle venait du cœur. J'admire votre façon de ne pas rester à la surface des choses–d'être prêt à partager vos réflexions en toute honnêteté et en toute liberté.

— Vous aussi, Alfred, êtes allé très loin en vous, au terme de notre conversation d'hier. Il y a eu des suites ?

— J'admets avoir été secoué, j'en suis encore à essayer de comprendre notre entretien.

— Qu'est-ce qui n'était pas clair ?

— Ce n'est pas ce qui a été dit, mais ce que j'ai ressenti à discuter avec vous. Nous n'avons pourtant parlé que peu de temps–quoi ? peut-être trois-quarts d'heure. Et j'ai révélé tant de choses et je me suis senti si impliqué, si curieusement… proche. Comme si je vous connaissais intimement depuis toujours.

— Une sensation désagréable ?

— Mitigée. Positive en ce sens que mon sentiment de solitude et d'isolement en a été atténué. Mais inconfortable aussi en raison de l'extrême étrangeté de notre échange. Je vous l'ai dit, jamais je ne me suis livré de façon aussi totale ni n'ai fait confiance aussi rapidement à un étranger.

— Mais je ne suis pas un étranger, il y a Eugen. Ou alors disons que je suis un étranger familier qui a eu accès à la maison de votre enfance, de l'intérieur.

— Vous avez beaucoup occupé mon esprit depuis hier, Friedrich. Et il y a une chose que je me demande, me permettriez-vous de vous poser une question personnelle…?

— Bien sûr, bien sûr. Inutile de demander. J'*aime* les questions personnelles.

— Quand je vous ai interrogé sur la manière dont vous avez acquis de telles compétences dans l'expression des sentiments et l'analyse de l'esprit, vous m'avez répondu que c'était en raison de votre formation médicale. Pourtant, quand je repense à tous les médecins que j'ai connus, il n'en est pas un, pas un seul, qui ait jamais fait preuve–ne serait-ce que de loin–d'un pareil engagement. Avec eux, tout est commerce–quelques rapides questions, jamais d'interrogatoire poussé, puis des gribouillages en latin sur une mystérieuse prescription suivis d'un : "Au suivant, s'il vous plaît". Pourquoi êtes-vous si différent, Friedrich ?

— Je n'ai pas été tout à fait franc avec vous, Alfred, répond Friedrich en plongeant son regard dans le sien à sa manière directe. Je suis effectivement médecin, mais je vous ai caché quelque chose : j'ai également suivi une formation en psychiatrie et c'est cette expérience qui a modelé ma façon de penser et de parler.

— C'est une information qui paraît bien… bien innocente. Pourquoi vous donner tant de mal à la cacher ?

— De plus en plus de gens aujourd'hui se montrent inquiets, font marche arrière, et regardent vers la sortie quand ils apprennent que je suis psychiatre. Ils ont cette opinion stupide que les psychiatres lisent dans les pensées et peuvent avoir accès à vos plus noirs secrets. »

Alfred acquiesce de la tête. « Bon, mais peut-être n'est-ce pas si stupide. Hier, c'était comme si vous lisiez dans mes pensées.

— Non, non, non. C'est que j'apprends à lire dans les miennes pour que, fort de cette expérience, je puisse vous aider à lire dans les vôtres. Telle est la nouvelle grande orientation de ce domaine dans lequel je travaille.

— Je dois avouer que vous êtes le premier psychiatre que je rencontre. Je ne connais rien au domaine dans lequel vous travaillez.

— En fait, les psychiatres ont d'abord été des hommes de diagnostic qui gardaient enfermés les psychotiques, presque toujours des patients incurables, mais tout cela a changé depuis dix ans. La nouveauté est venue de Vienne avec Sigmund Freud qui a inventé un traitement par la parole du

nom de psychanalyse, qui nous permet d'aider les patients à surmonter des problèmes psychologiques. Aujourd'hui nous pouvons traiter des maux tels que la grande anxiété, les chagrins réfractaires, ou encore ce qu'on appelle l'hystérie – une affection au cours de laquelle le patient présente des symptômes physiques d'origine psychologique comme une paralysie ou même une cécité. Mes professeurs à Zurich, Carl Jung et Eugen Bleuler, ont été des pionniers dans ce domaine. Je suis curieux de cette démarche et vais bientôt entamer une formation spécialisée en psychanalyse à Berlin avec Karl Abraham, un professeur tenu en grande estime.

— J'ai entendu parler de la psychanalyse. On dit qu'il s'agit, là encore, d'une machination juive. Vos professeurs sont tous juifs ?

— Certainement pas Jung ou Bleuler.

— Mais, Friedrich, pourquoi vous impliquer dans un domaine qui est celui des juifs ?

— Ce sera effectivement un domaine qui est celui des juifs si les Allemands ne s'en mêlent pas. Ou, pour présenter les choses autrement, l'affaire est trop belle pour la laisser aux juifs.

— Mais pourquoi vous souiller ? Pourquoi devenir l'élève de juifs ?

— C'est un domaine qui appartient à la science. Regardez, Alfred. Prenez l'exemple d'un autre scientifique, le juif allemand Albert Einstein. L'Europe entière parle de lui – ses travaux changeront à jamais la physique. On ne peut pas dire de la physique moderne qu'elle est une physique juive. La science est la science. À l'école de médecine un de mes professeurs d'anatomie était un juif helvète ; il ne m'a pas enseigné l'anatomie juive. Et si le grand William Harvey avait été juif vous croiriez toujours en la circulation sanguine, non ? Si Kepler avait été juif vous continueriez de croire que la terre tourne autour du soleil ? La science est la science, quels que soient les scientifiques.

— C'est différent avec les juifs, intervient Alfred. Ils corrompent, ils monopolisent, ils assèchent tous les domaines. Prenez la politique. J'ai vu, de mes yeux vu, les juifs bolcheviques ébranler le gouvernement russe tout entier. J'ai vu le visage de l'anarchie dans les rues de Moscou. Prenez la banque. Vous avez remarqué le rôle que jouent les Rothschild dans cette guerre : ils tirent les ficelles et toute l'Europe danse. Prenez le théâtre. Une fois qu'ils sont dans la place, seuls les juifs peuvent travailler.

— Alfred, nous adorons tous détester les juifs, mais vous le faites avec une telle… une telle véhémence. Le sujet est revenu si souvent dans nos brèves conversations. Voyons… il y a eu la tentative d'enrôlement auprès du sergent juif, il y a eu Husserl, Freud, les Bolcheviques. Que diriez-vous d'une analyse philosophique de cette véhémence ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que j'aime entre autres dans la psychiatrie est qu'à la différence de tous les champs de la médecine, elle est proche de la philosophie. Comme les philosophes, nous les psychiatres nous fondons sur l'investigation logique. Non seulement nous aidons les patients à identifier et à exprimer leurs sentiments mais nous posons aussi la question du "pourquoi ?" Quelle en est l'origine ? Pourquoi certains complexes surgissent-ils ? Je me dis parfois que notre domaine d'investigation a vraiment commencé avec Spinoza, pour qui tout, jusqu'aux émotions et aux pensées, a une cause identifiable si l'on sait la chercher. »

Voyant Alfred déconcerté, Friedrich poursuit. « Vous avez l'air perplexe. Laissez-moi essayer d'être plus clair. Considérons notre très brève digression sur ce point qui vous hante – la sensation "d'être de nulle part". Hier, en quelques minutes d'un échange informel, nous avons trouvé plusieurs causes à votre sentiment de déracinement. Réfléchissez, il y a eu l'absence de la mère, et un père malade et lointain. Puis vous avez reconnu avoir choisi une mauvaise orientation dans vos études, et maintenant avoir une piètre estime de vous-même, qui fait que vous vous sentez mal dans votre peau – n'est-ce pas ? Vous me suivez ? »

Alfred acquiesce sans un mot.

« À présent, imaginez simplement la richesse de nos découvertes si nous avions disposé de nombreuses heures pendant des semaines pour explorer plus à fond ces causes. Vous saisissez ?

— Oui, je comprends.

— Voilà en quoi consiste le domaine dans lequel je travaille. Et ce que je suggérais, c'est que même votre haine si intense du juif doit avoir des racines psychologiques et philosophiques. »

S'étant légèrement reculé, Alfred déclare : « C'est là que nos opinions divergent. Je préfère dire que j'ai la chance d'être assez lucide pour voir le danger que représentent les juifs pour notre race et les torts qu'ils ont causés aux grandes civilisations par le passé.

— Je vous en prie, comprenez-le bien, Alfred, il n'y a pas de différend avec moi à propos de vos conclusions. Nous avons les mêmes sentiments sur les juifs. Ce que je veux dire c'est simplement que vous êtes particulièrement à vif sur ce sujet que vous abordez avec une passion peu commune. Et l'amour de la philosophie, que nous partageons, nous incite à examiner le fondement logique de toute pensée et de toute croyance. Non ?

— Je ne peux pas vous suivre sur ce point, Friedrich. Je ne le peux pas. Il me paraît presque obscène de soumettre de telles conclusions évidentes à l'examen philosophique. C'est comme s'interroger sur la raison pour laquelle le ciel est bleu, ou pourquoi l'on aime la bière ou le sucre.

— Ah effectivement Alfred, peut-être avez-vous raison. » Friedrich se souvient des mises en garde de Bleuler : "Jeune homme, la psychanalyse ne s'attaque pas aux ego à coups de bélier jusqu'à ce qu'épuisés ils agitent le drapeau blanc de la reddition. Patience, patience. Gagnez la confiance du patient. Analysez et comprenez les résistances–tôt ou tard elles cèderont et se dégagera le chemin de la vérité". Friedrich sait qu'il doit abandonner le sujet. Mais ses fougueux démons intérieurs, qui auraient dû savoir, ne renoncent pas.

« Laissez-moi ajouter une dernière précision, Alfred. Prenons l'exemple de votre frère, Eugen. Vous serez d'accord pour dire qu'il est très intelligent, qu'il a été élevé comme vous dans la meilleure culture, qu'il a eu la même hérédité, le même milieu, les mêmes parents, et pourtant il aborde le problème juif avec beaucoup moins de passion. Il n'est pas de ces fanatiques de l'Allemagne et préfère voir dans la Belgique son vrai pays. C'est un mystère fascinant. Que des frères élevés dans le même cadre puissent avoir des points de vue si différents.

— Nous avons eu une éducation semblable mais pas identique. Pour commencer, Eugen n'a pas eu la malchance qui a été la mienne d'avoir à la Realschule un principal tellement favorable aux juifs.

— Qui donc ? Herr Peterson ? Impossible. Je l'ai bien connu du temps où je fréquentais le collège.

— Non, pas Peterson. Il avait pris une année sabbatique quand je préparais mon diplôme, Herr Epstein le remplaçait.

— Attendez, Alfred, me revient effectivement une histoire qu'Eugen m'a rapportée à votre propos sur Herr Epstein, et les graves problèmes que vous

avez eus juste avant de vous présenter au diplôme. Que s'est-il passé exactement ? »

Alfred raconte à Friedrich toute l'affaire. Il parle de son discours antisémite, de la colère d'Epstein, de son immersion dans Chamberlain, de l'obligation qui lui a été faite d'étudier les commentaires de Goethe sur Spinoza et de l'engagement qu'il a pris de lire ce philosophe.

« Quelle histoire, Alfred. J'aimerais bien voir ces chapitres de l'autobiographie de Goethe. Promettez-moi de me les montrer un jour. Et dites-moi, avez-vous tenu votre promesse de lire Spinoza ?

— J'ai essayé, à plusieurs reprises, mais impossible d'entrer dans ce texte. C'est un tel charabia. Et les définitions et axiomes incompréhensibles du début ont été insurmontables pour moi.

— Ah, vous avez commencé par l'*Éthique*. Grave erreur. C'est un ouvrage difficile à aborder sans guide. Vous auriez dû lire en premier son *Traité des autorités théologique et politique* qui est plus simple. Spinoza est un modèle de logique. Je le place au plus haut dans mon panthéon auprès de Socrate, Aristote et Kant. Il faut que nous nous revoyions un jour, de retour à la mère patrie, et si vous le souhaitez, je vous aiderai à lire l'*Éthique*.

— Comme vous l'imaginez, j'ai d'énormes réticences à me plonger dans l'œuvre de ce juif. Pourtant l'immense Goethe le vénère et j'ai donné ma parole au principal que je le lirai. Ainsi, vous pourriez m'aider à comprendre Spinoza ? Votre proposition est sympathique. Et même tentante. Je ferai en sorte que nos pas se croisent en Allemagne, j'ai hâte de découvrir Spinoza avec vous.

— Alfred, je dois aller retrouver ma mère à présent et, comme vous le savez, je pars demain pour la Suisse. Mais je voudrais vous dire une dernière chose avant que nous ne nous quittions. Je me trouve devant un dilemme. D'un côté j'ai de l'affection pour vous et ne souhaite que votre bien, de l'autre cependant, me ronge une information qui vous sera peut-être douloureuse mais qui finalement vous amènera, je pense, à certaines vérités sur vous-même.

— Comment pourrais-je, en tant que philosophe, ne pas vouloir chercher la vérité ?

— Je n'espérais pas moins que cette noble réponse de votre part. Ce que je dois vous dire est que votre frère a, pendant des années et encore le mois dernier, passé des heures à discuter avec moi du fait que la grand-mère de

votre mère – votre arrière-grand-mère – était juive. Il m'a dit être un jour allé la voir en Russie et que, même si elle s'était convertie au christianisme dans son enfance, elle reconnaissait avoir une ascendance juive. »

Silencieux, Alfred regarde au loin avec colère.

« Alfred ?

— C'est faux. Il s'agit d'une rumeur calomnieuse qui a longtemps couru, et je vous en veux de la propager. Je la récuse. Mon père la récuse. Mes tantes, les sœurs de ma mère, la récusent. Mon frère est un crétin qui a perdu la tête ! » Les traits d'Alfred ne sont plus que fureur. Refusant de croiser le regard de Friedrich, il ajoute : « Je ne comprends pas pourquoi Eugen donne foi à ce mensonge, pourquoi il le répand, et pourquoi vous m'en parlez.

— Je vous en prie, Alfred. » Friedrich baisse la voix presque jusqu'au murmure. « D'abord, laissez-moi vous assurer que je ne propage rien. Vous êtes la seule personne à laquelle j'en ai parlé et vous le resterez. J'ai une parole, une parole d'Allemand. Quant au pourquoi je vous en ai parlé, essayons de raisonner. Je vous ai dit que je me trouvais devant un dilemme : aborder ce point avec vous m'était pénible, et cependant ne pas le faire était pire. Comment prétendre être votre ami et ne pas vous dire cela ? Votre frère m'en a parlé et la question m'a paru pertinente dans notre discussion. De bons amis, qui plus est lorsqu'ils sont philosophes, peuvent et doivent aborder tous les sujets. Vous m'en voulez beaucoup ?

— Que vous me disiez cela me stupéfie. »

Friedrich pense à son analyse de contrôle avec Bleuber qui l'a plusieurs fois réprimandé. « Vous n'êtes pas tenu de dire tout ce que vous pensez, Dr Pfister. La thérapie n'est pas sensée vous faire du bien en vous libérant des idées encombrantes. Apprenez à vous contenir. Apprenez à être le véhicule des pensées incontrôlées. Le bon moment, tout est là. » Friedrich se tourne vers Alfred. « Peut-être alors me suis-je trompé et aurais-je dû garder cela pour moi. Je devrais savoir qu'il y a des choses qu'on ne dit pas. Pardonnez-moi, Alfred. Je vous ai expliqué par amitié, par conviction, que votre passion débridée pouvait finir par être destructrice pour vous. Voyez comme il s'en est fallu de peu que vous soyez renvoyé de la Realschule. Vos futures études, votre diplôme, votre brillant avenir, tout cela aurait été compromis. J'ai voulu vous aider à faire en sorte que des problèmes de cet ordre ne surviennent plus jamais. »

Alfred semble loin d'être convaincu. « Laissez-moi m'occuper de cela. Et je sais à présent qu'il vous faut partir. »

Friedrich sort de la poche de sa chemise une feuille de papier pliée et la tend à Alfred en disant : « Si vous voulez me revoir, quelle qu'en soit la raison–reprendre notre discussion là où vous le souhaitez, vous faire guider dans la lecture de Spinoza, ou pour toute autre question – voici mon adresse à Zurich et mon contact à Berlin où je serai d'ici trois mois. Alfred, j'espère vraiment que nous nous reverrons. *Auf Wiedersehen.* »

Rosenberg reste assis un quart d'heure, abattu. Il vide sa chope et se lève pour partir à son tour. Il déplie le papier que Friedrich lui a laissé, regarde fixement les adresses qui y figurent puis le déchire en quatre et le jette par terre avant de quitter la taverne. Au moment où il passe la porte, cependant, il s'arrête, réfléchit, retourne à la table et se baisse pour ramasser les morceaux épars.

XIII
AMSTERDAM
1656

Vers dix heures le lendemain matin, les frères Spinoza sont fort occupés dans leur boutique–Bento à balayer, Gabriel à ouvrir une caisse de figues sèches qui vient d'arriver –, lorsque les interrompent Franco et Jacob qui apparaissent à la porte sur le seuil de laquelle ils s'immobilisent, hésitants. Puis Franco se décide à parler : « Si votre offre tient toujours, nous aimerions poursuivre notre discussion. Je vous en prie, nous sommes disponibles à l'heure qui vous conviendra.

— Je serais heureux de reprendre où nous en étions », dit Bento. Mais se tournant vers Jacob il demande : « Le voulez-vous aussi, Jacob ?

— Je ne veux que le bien de Franco. »

Bento réfléchit un moment à cette réponse. « Attendez une minute, je vous prie. » Puis ayant parlé à voix basse dans l'arrière-boutique avec son frère, il dit : « Je peux être à votre service maintenant. Voulez-vous que nous continuions chez moi notre étude des Écritures ? »

L'énorme Bible est posée sur la table et les chaises bien en place comme si Bento attendait ses visiteurs. « Par où commençons-nous ? Nous avons abordé beaucoup de thèmes la dernière fois.

— Vous nous disiez que Moïse n'avait pas écrit la Torah, dit Jacob sur un ton plus amène, plus conciliant que la veille.

— J'ai étudié la question de nombreuses années durant et je pense qu'une lecture attentive, en gardant un esprit ouvert, des livres de Moïse nous apporte une preuve en soi que Moïse n'a absolument pas pu en être l'auteur.

— Une preuve en soi ? Expliquez-moi, dit Franco.

— Il y a des incohérences dans l'histoire de Moïse : certains passages de la Torah en contredisent d'autres et beaucoup ne résistent pas à la simple logique. Je vais vous donner des exemples et commencer par une incohérence évidente que d'autres ont relevée avant moi.

« La Torah non seulement raconte la mort de Moïse et ses funérailles, ainsi que les trente jours de deuil qu'ont observés les Hébreux, mais elle le compare également à tous les prophètes apparus après lui, en précisant qu'il

les surpassait tous. Un homme ne peut à l'évidence écrire sur ce qui s'est passé après sa mort, ni se comparer à d'autres prophètes qui n'ont pas encore vu le jour. Aussi est-il certain que cette partie-là de la Torah ne peut avoir été rédigée par lui. Vous êtes d'accord ? »

Franco acquiesce. Jacob hausse les épaules, plein de doute.

« Ou encore regardez, ici. » Bento ouvre la Bible à une page marquée par un cordon et montre du doigt un passage de la Genèse XXII. « On voit ici que le mont Moriah porte le nom de mont de Dieu. Or les historiens affirment qu'il a acquis ce nom après la construction du Temple, bien des siècles après la mort de Moïse. Regardez ce passage, Jacob : Moïse dit clairement que Dieu choisira à une époque future un lieu auquel ce nom sera donné. Ainsi d'abord est-il dit une chose et ensuite une autre. Vous saisissez la contradiction en soit, Franco ? »

Franco et Jacob acquiescent tous deux en silence.

« Puis-je vous soumettre un autre exemple ? » demande Bento, qui reste troublé par les accès d'humeur de Jacob lors de leur dernière rencontre. Les conflits lui sont toujours pénibles, mais en même temps il s'enthousiasme lorsqu'il parvient à finalement convaincre un auditoire. Il se calme, il sait ce qu'il faut faire : un exposé mesuré et une présentation de preuves indéniables. « Les Hébreux du temps de Moïse savaient indiscutablement quels territoires appartenaient à la tribu de Juda, mais sans les connaître du tout sous le nom d'Argob et de la Terre des Géants, comme cités dans la Bible. Autrement dit, la Torah emploie des dénominations qui ne sont apparues que plusieurs siècles après Moïse. »

Voyant que les deux hommes continuent d'acquiescer, Bento poursuit. « De même dans la Genèse. Prenons cet extrait. » Bento accède à une autre page marquée par un cordon rouge et lit pour Jacob le passage sur les Hébreux : « "et les Cananéens étaient *alors* sur cette terre". Ainsi ce texte n'a pu être rédigé par Moïse car les Cananéens ont été chassés *après* la mort de Moïse. Il a donc fallu que ces mots soient écrits par quelqu'un qui, alors, parlait au passé, quelqu'un qui savait que les Cananéens avaient été chassés. »

Ses interlocuteurs acquiesçant cette fois encore, Bento continue : « Voici un autre problème évident. Moïse est censé en être l'auteur et pourtant non seulement ce texte parle de lui à la troisième personne, mais il porte également témoignage d'un grand nombre de particularités le concernant.

Par exemple : “Moïse parlait avec Dieu”, “Moïse était le plus doux des hommes”, et ce passage que je citais hier : “Moïse, que l’Éternel connaissait face à face”.

« Voilà ce que j’appelle des incohérences en soi. La Torah en est si pleine qu’il est clair comme le jour que les livres de Moïse n’ont *en aucun cas* pu être écrits par lui, et il est irrationnel de continuer d’affirmer que Moïse en est l’auteur. Vous suivez mon raisonnement ? »

Cette fois encore, Franco et Jacob acquiescent en silence.

« Il en va de même du livre des Juges. Nul ne peut véritablement croire que chaque Juge a rédigé le livre qui porte son nom. La manière dont tous ces livres sont reliés entre eux incite à penser qu’ils ont tous le même auteur.

— Si tel est le cas, alors qui a écrit le livre des Juges, et quand ? demande Jacob.

— Pour la datation, nous aident des déclarations telles que celle-ci… » Il se reporte à une page des Rois pour la montrer à Jacob : « “Il n’y avait pas *alors* de roi.” Vous notez la formulation, Jacob ? Cela veut dire que ce passage a été rédigé après l’instauration d’une royauté. Pour moi, un auteur-compilateur majeur du livre pourrait être Ibn Ezra.

— Qui est-ce ? interroge Jacob.

— Un scribe et un prêtre qui a vécu au v^{e} siècle avant Jésus-Christ. Il est celui qui a conduit cinq mille Hébreux de leur exil de Babylone jusqu’à leur ville d’origine, Jérusalem.

— Et à quelle époque la Bible a-t-elle été assemblée ? demande Franco.

— Je pense qu’on peut être certain qu’avant l’époque des Maccabées – c’est-à-dire quelque deux cents ans avant Jésus-Christ – n’existait pas le recueil officiel des livres sacrés qui porte le nom de Tanakh. Le texte semble avoir été constitué, à partir d’une multitude de documents, par les Pharisiens à l’époque de la reconstruction du Temple. Donc veuillez, je vous prie, bien avoir à l’esprit que ce qui est saint et ce qui ne l’est pas ne représente que l’opinion de rabbins et de scribes très humains, dont certains étaient des esprits sérieux et de saints hommes, quand d’autres bataillaient peut-être pour s’assurer un statut, ambitieux ferraillant au sein de leur congrégation, souffrant de maux d’estomac, pensant au dîner, s’inquiétant pour leur femme et leurs enfants. *La Bible a été assemblée par des mains*

humaines. Il n'y a pas d'autre explication possible à ses nombreuses incohérences. Aucun être doué de raison ne peut imaginer qu'un auteur divin omniscient l'ait délibérément écrite dans l'intention de se contredire en toute liberté. »

Jacob, qui paraît déconcerté, tente une parade. « Pas nécessairement. De savants kabbalistes ne laissent-ils pas entendre que la Torah comporte des erreurs délibérées qui recèlent des mystères, et que Dieu a préservé du dévoiement chaque mot, et même chaque lettre de la Bible ? »

Bento hoche la tête de façon entendue. « J'ai étudié les kabbalistes, je crois qu'ils veulent se poser en uniques détenteurs des secrets de Dieu. Je ne trouve rien dans leurs écrits qui ait l'apparence d'un secret divin, ce ne sont qu'élucubrations puériles. Je souhaite que nous examinions ensemble les mots mêmes de la Torah, non l'interprétation qu'en font des plaisantins. »

Après un bref silence, Bento interroge : « Me suis-je fait clairement comprendre en ce qui concerne la paternité des Écritures ?

— En cela, oui, dit Jacob. Mais peut-être pourrions-nous passer à d'autres thèmes. Pourriez-vous par exemple répondre aux questions de Franco sur les miracles. Il demandait pourquoi la Bible en était emplie alors qu'il n'y en a plus eu aucun depuis. Dites-nous ce que vous pensez des miracles.

— Les miracles n'existent que par l'ignorance de l'homme. Dans les temps reculés tout événement qui ne pouvait être expliqué par des causes naturelles était considéré comme un miracle. Plus grande l'ignorance des masses par rapport aux phénomènes de la nature, plus nombreux les miracles.

— Mais il y a eu de grands miracles que des multitudes ont observés : les eaux de la mer Rouge qui s'ouvrent devant Moïse, le soleil qui interrompt sa course pour Josué.

— *Observés par des multitudes* n'est qu'une façon de parler, une façon d'essayer d'établir la véracité d'événements qui ne sont pas croyables. Dans le cas du miracle, mon point de vue est que plus nombreux sont ceux qui prétendent l'avoir vu, moins l'événement est fiable.

— Comment expliquez-vous alors ces faits hors du commun qui surviennent précisément au moment où le peuple juif se trouve en danger ?

— Je commencerai par vous rappeler les millions de fois où les miracles ne se sont pas produits quand les êtres les plus pieux et les plus vertueux étaient en grand péril, qu'ils appelaient à l'aide, et auxquels seul le silence a répondu. Franco, vous avez évoqué cette question lors de notre première rencontre, quand vous avez demandé où étaient les miracles quand votre père à été brûlé sur le bûcher, n'est-ce pas ?

— Oui, reconnaît Franco d'une voix sourde, en lançant un regard vers Jacob. Je l'ai dit, et je le redis, où étaient les miracles quand les juifs portugais étaient en danger ? Pourquoi Dieu s'est-il tu ?

— Ces questions *doivent* être posées, insiste Bento. Permettez-moi de vous soumettre encore quelques réflexions à ce propos. Il faut savoir qu'il y a toujours, concernant les miracles, des circonstances naturelles qui les accompagnent et qu'on omet de rapporter. Par exemple, l'Exode nous dit : "Moïse étendit sa main sur la mer. Et vers le matin, la mer reprit son impétuosité", mais *plus loin* dans le cantique de Moïse, on lit autre chose : "Ton souffle impétueux a soulevé les ondes". Autrement dit, certains récits s'abstiennent d'évoquer les causes naturelles, les vents. Ainsi, voit-on que les Écritures narrent les faits selon l'ordre qui va le plus efficacement amener les hommes à la dévotion, notamment ceux qui n'ont pas d'instruction.

— Et le soleil qui suspend sa course pour conduire Josué à la victoire ? Cela aussi c'est de la fiction ? demande Jacob en s'efforçant de garder son calme.

— Ce miracle est des plus complexes. D'abord, souvenons-nous que les anciens croyaient que le soleil suivait une trajectoire tandis que la terre restait immobile. Nous savons aujourd'hui que c'est la terre qui tourne autour du soleil. Cette erreur même est une preuve de la main de l'homme dans la rédaction de la Bible. De plus, la forme particulière que prend ce miracle s'explique par des motivations politiques. Le Dieu Soleil n'était-il pas adoré par les ennemis de Josué ? Ainsi, ce miracle est-il un message clamant que le Dieu des Hébreux est plus puissant que celui des gentils.

— Merveilleuse analyse, commente Franco.

— Ne crois pas tout ce qu'il te dit, Franco, conseille Jacob. » Puis s'adressant à Bento, il demande : « Est-ce là toute l'explication que vous donnez du miracle de Josué ?

— Ce n'en est qu'une partie. Le reste réside dans les idiomes de l'époque. Beaucoup de prétendus miracles correspondent simplement à des modes d'expression. À la manière dont les gens parlaient et écrivaient en ces temps-là. Ce que l'auteur du récit de Josué a sans doute voulu dire quand il écrit que le soleil a interrompu sa course, c'est que le jour de la bataille a paru long. Quand la Bible indique que Dieu a durci le cœur de Pharaon, cela veut dire simplement que Pharaon était inébranlable. Quand il est dit que Dieu a fendu les rochers pour les Hébreux et que les eaux ont surgi, c'est uniquement pour signifier que les Hébreux ont trouvé des sources et qu'ils se sont désaltérés. Dans les Écritures, presque tout ce qui est inhabituel est attribué à Dieu. Même les arbres qui ont une taille peu commune sont appelés arbres de Dieu.

— Et, demande Jacob, qu'en est-il du miracle des juifs qui survivent quand les autres nations disparaissent ?

— Je ne vois rien là de miraculeux, rien qui ne puisse s'expliquer autrement que par des causes naturelles. Les juifs ont survécu depuis la Diaspora parce qu'ils ont toujours refusé de se mêler aux autres cultures. Ils sont restés à l'écart en raison de la complexité de leurs rites, de leurs règles alimentaires, et du geste de la circoncision qu'ils ont scrupuleusement observé. Ainsi ont-ils survécu, mais à un prix : leur volonté inébranlable de préserver leur singularité leur a valu une haine universelle. »

Bento marque un temps puis, voyant sur leurs traits qu'il a choqué Franco autant que de Jacob, il pose la question : « Peut-être suis-je en train de vous donner une indigestion en vous servant des plats trop lourds à absorber aujourd'hui ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Bento Spinoza, réplique Jacob. Vous savez, j'en suis sûr, qu'écouter n'est pas absorber.

— Je me trompe peut-être, mais je crois vous avoir vu acquiescer à au moins trois reprises à ce que j'ai dit. Je me trompe ?

— Ce que j'entends surtout c'est l'arrogance. Vous croyez en savoir plus que d'innombrables générations de rabbins, plus que Rachi, Gersonide, plus que Maimonide.

— Pourtant vous avez acquiescé.

— Quand vous apportez des *preuves*, quand vous présentez deux récits de la Genèse qui se contredisent, *cela* je ne peux pas le nier. Je suis

cependant certain qu'il y a à ces faits des explications que vous ignorez. Je suis convaincu que c'est vous et non pas la Torah qui vous trompez.

— Ce que vous dites là n'est-il pas contradictoire ? D'un côté vous vous inclinez devant les preuves, et de l'autre vous restez convaincu d'une chose pour laquelle il n'y a pas de preuve ». Bento se tourne vers Franco. « Et vous ? Vous avez été inhabituellement silencieux. Indigestion ?

— Non, pas d'indigestion, Baruch–permettez que je vous appelle par votre nom hébreu plutôt que par le portugais. Je le préfère. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être est-ce parce que vous ne ressemblez à aucun Portugais que j'aie jamais connu. Pas d'indigestion, non, vous m'apportez plutôt l'inverse. Comment dire ? Un apaisement, je pense. La paix de l'estomac. La paix de l'âme aussi.

— Je me souviens de votre peur lors de notre première conversation. Vous preniez un tel risque en dévoilant vos sentiments à propos des rituels tant de la synagogue que de l'église. Vous les qualifiiez les uns comme les autres d'"absurdités". Vous vous souvenez ?

— Comment pourrais-je avoir oublié ? Mais savoir que je ne suis pas seul, savoir que d'autres – vous, en particulier – partagent ces idées. Cela me sauve de la folie.

— Franco, votre réponse me donne la force de poursuivre et de vous en dire plus sur les rituels. J'en suis venu à la conclusion que les rituels de notre communauté n'ont rien à voir avec la loi divine, rien à voir avec le bonheur, la vertu, l'amour, et tout en revanche avec la paix civile et le maintien de l'autorité rabbinique…

— Encore ! l'interrompt Jacob en haussant le ton, vous allez trop loin. N'y a-t-il donc aucunes limites à votre présomption ? Un écolier sait que les Écritures nous enseignent qu'observer les rituels est la loi de Dieu.

— Nous ne sommes pas d'accord. Une fois encore, Jacob, je ne vous demande pas de me croire, j'en appelle à votre raison et vous demande simplement de regarder les mots du Livre saint avec vos propres yeux. Maints passages de la Torah nous disent de suivre notre cœur et de ne pas prendre les rituels trop au sérieux. Reportons-nous à Isaïe, qui enseigne à l'évidence que la loi divine prône une manière de vivre vraie plutôt que l'observance de rites. Isaïe nous invite de la façon la plus claire à renoncer aux sacrifices et aux fêtes religieuses, et résume la loi divine tout entière en ces simples mots… » Bento ouvre la Bible à la marque d'Isaïe et lit :

« “Cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, protégez l'opprimé.”

— Donc, vous dites que la loi rabbinique n’est pas celle de la Torah ? interroge Franco.

— Ce que je dis c’est que la Torah comporte deux types de lois : il y a une loi morale, et il y a les lois qui visent à garder à Israël son unité en tant que théocratie indépendante de ses voisins. Malheureusement les Pharisiens, dans leur ignorance, n’ont pas compris cette distinction et ont pensé que l’observation des lois de l’État se confondait avec celle de la morale, quand ces lois n’étaient en fait destinées qu’au maintien du bien public au sein de la communauté. Elles n’avaient pas pour but d’instruire les juifs, mais de les maintenir sous contrôle. Il y a une différence fondamentale dans l’objectif de chacun de ces deux types de lois : l’observation d’un cérémonial vise uniquement à la paix civile, quand l’observation de la loi divine ou morale conduit à la félicité.

— Ainsi, dit Jacob, ai-je bien entendu ? Vous conseillez à Franco de ne pas tenir compte de la loi des rituels. De ne pas se rendre à la synagogue, de ne pas prier, de ne pas observer les lois alimentaires juives ?

— Vous m’avez mal compris, dit Bento tirant parti de son savoir récemment acquis des idées d’Épicure. Je ne nie pas l’importance de la paix civile, mais je la distingue de la vraie félicité. » Bento se tourne vers Franco. « Si vous aimez votre communauté, si vous souhaitez en faire partie, y élever votre famille et vivre parmi les vôtres, alors vous devez participer de façon harmonieuse aux activités de la communauté, y compris dans les observances religieuses. »

Revenant vers Franco : « Puis-je être plus clair ?

— J’entends, s’insurge Jacob, que vous dites devoir suivre la loi rituelle dans le seul respect des apparences. Et que ce fait n’a que peu d’importance, car compte uniquement cette autre loi divine que vous n’avez toujours pas définie.

— Par loi divine, j’entends la bonté la plus noble, la vraie connaissance de Dieu et l’amour.

— C’est une réponse vague. Qu’est-ce que la “vraie connaissance” ?

— La vraie connaissance est cette perfection de l’esprit qui nous permet d’appréhender Dieu le plus totalement. Les communautés juives ont des châtiments pour punir la non-observance de la loi rituelle : le jugement

public par l'assemblée des fidèles et le rabbin ou, exemples extrêmes, le bannissement et le *herem*. Y a-t-il une peine pour la non-observance de la loi divine ? Oui, mais elle n'est pas une punition à proprement parler : elle est l'absence du bien. J'aime la parole de Salomon qui dit : "Quand la sagesse entre dans ton cœur et que le savoir est agréable à ton âme, alors tu comprendras la vertu, la justice et l'égalité, en vérité, tous les chemins du bien". »

Jacob semble exaspéré. « Ces phrases redondantes ne cachent pas le fait que vous défiez la loi juive fondamentale. Maimonide lui-même enseigne que ceux qui suivent les commandements de la Torah, Dieu les récompense dans l'au-delà par le bonheur et la félicité. De mes propres oreilles j'ai entendu le rabbin Morteira déclarer de façon catégorique que quiconque nie le caractère sacré de la Torah sera privé de la vie éternelle aux côtés de Dieu.

— Et moi je dis que "l'au-delà" et "la vie éternelle aux côtés de Dieu" sont des paroles humaines, pas des paroles divines. Ces mots ne figurent pas dans la Torah, ils viennent des rabbins qui rédigent commentaires sur commentaires.

— Dois-je ainsi entendre, insiste Jacob, que vous niez l'existence de l'au-delà ?

— L'au-delà, la vie éternelle, le bonheur après la mort, tout cela, je le répète, sont des inventions des rabbins.

— Vous niez, s'obstine Jacob, que celui qui est vertueux trouvera la joie pour l'éternité et la communion avec Dieu, et que celui qui fait le mal sera diffamé et condamné à tout jamais ?

— C'est un défi à la raison que de penser que nous survivrons à la mort, tels que nous sommes aujourd'hui. Le corps et l'esprit sont deux composantes de la même personne. L'esprit ne peut survivre à la mort du corps.

— Mais », Jacob, à présent manifestement agité, parle fort, « nous savons que le corps ressuscitera. Tous nos rabbins l'enseignent. Maimonide l'indique clairement. C'est l'un des treize articles de la foi juive. C'est le fondement de notre foi.

— Jacob, je dois être un bien piètre guide. Je pensais avoir expliqué au mieux l'impossibilité de ces choses-là, et vous voilà reparti dans le monde des miracles. Encore une fois, je vous rappelle que *ceci* n'est autre que

convictions humaines et n'a *rien* à voir avec les lois de la Nature. *Rien* ne peut arriver de contraire aux lois fixées par la Nature. La Nature, qui est infinie et éternelle, et qui englobe toute substance dans l'univers, agit selon un ordre que ne peut supplanter le surnaturel. Un corps en décomposition, redevenu poussière, ne peut pas être reconstitué. La Genèse nous dit cela plus clairement : "À la sueur de ton front tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, puisque tu en fus tiré. Car tu es glaise et tu retourneras à la glaise".

— Cela veut-il dire que je ne retrouverai jamais mon père martyrisé ? demande Franco.

— J'ai comme vous le plus grand désir de revoir mon père qui m'est si cher. Mais les lois de la Nature sont ce qu'elles sont. Je partage votre nostalgie, Franco. Enfant, je croyais moi aussi que tout aurait une fin et qu'un jour, après la mort, nous serions tous réunis – moi, mon père et ma mère. Même si j'étais trop jeune quand elle est morte pour véritablement me souvenir d'elle. Et je croyais bien sûr qu'ils retrouveraient leurs parents eux aussi, qui retrouveraient les leurs, *ad infinitum*.

« Mais aujourd'hui, poursuit Bento d'une voix douce de pédagogue, j'ai renoncé à ces espoirs d'enfant, j'ai cependant la certitude d'avoir mon père en moi–son visage, son amour, sa sagesse–et de cette façon-là je suis déjà avec lui. Il nous faut être tous réunis en cette vie, car elle est la seule que nous ayons. Il n'y a pas de bonheur éternel dans l'au-delà parce que l'au-delà n'existe pas. Notre tâche, et je crois que la Torah nous enseigne cela, est d'atteindre à la félicité dans cette existence qui est la nôtre *aujourd'hui*, en vivant une vie d'amour et en apprenant à connaître Dieu. La vraie piété consiste dans la justice, la charité et l'amour de son prochain. »

Jacob se lève et repousse sa chaise avec brusquerie. « Suffit ! J'ai entendu assez d'hérésies pour aujourd'hui. Et pour ma vie tout entière. Sortons d'ici. Allons, Franco. »

Jacob saisit Franco par le poignet, mais Bento intervient : « Non, pas tout de suite. Jacob, reste une question importante qu'à ma surprise vous n'avez pas posée. »

Jacob lâche le bras de Franco et regarde Bento avec méfiance. « Quelle question ?

— Je vous ai dit que la Nature est éternelle, infinie, et qu'elle englobe toute substance.

— Et donc ? » Les traits renfrognés de Jacob interrogent. « Quelle question ?

— Ne vous ai-je pas également dit que Dieu est éternel, infini, et englobe toute substance ? »

Jacob fait oui de la tête, interdit.

« Vous prétendez avoir écouté, vous prétendez en avoir assez entendu, et cependant vous ne m'avez pas posé la question essentielle.

— Quelle question essentielle ?

— Si Dieu et la Nature ont les mêmes attributs, alors quelle est la différence entre Dieu et la Nature ?

— Très bien, dit Jacob, je vous pose la question : quelle est la différence entre Dieu et la Nature ?

— Et je vous donne la réponse que vous connaissez déjà : il n'y a pas de différence. Dieu est la Nature. La Nature est Dieu. »

Jacob comme Franco regardent fixement Bento, et sans un mot de plus Jacob arrache Franco à son siège pour l'entraîner dans la rue.

Une fois hors de vue, Jacob entoure de son bras les épaules de Franco et le serre contre lui. « Bien, bien, Franco, nous avons obtenu de lui exactement ce qu'il nous fallait. Et tu le prenais pour un sage ? Quel idiot il fait ! »

Franco se dégage de l'étreinte de Franco. « Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent être. Peut-être est-ce toi l'idiot de le croire idiot. »

XIV
MUNICH
1918-1919

Le caractère fait le destin. La nouvelle pensée psychanalytique, à laquelle Friedrich adhère, rejoint l'idée de Spinoza selon laquelle l'avenir est déterminé par ce qu'on a vécu, par notre personnalité physique et psychologique–nos passions, nos peurs, nos buts, nos obsessions, l'amour qu'on se porte à soi-même, la relation qu'on a à l'autre.

Mais considérons Alfred Rosenberg, prétentieux philosophe manqué, indifférent, peu aimant et peu aimable, dépourvu de curiosité envers lui-même, qui en dépit d'un sentiment personnel d'exclusion traverse la vie plein de suffisance, convaincu qu'il est de son importance. Friedrich, ou n'importe quel autre analyste de la nature humaine aurait-il pu prévoir la fulgurante ascension d'Alfred Rosenberg ? Non, la personnalité ne suffit pas pour prophétiser. Un autre élément essentiel et imprévisible entre en jeu. Comment l'appeler ? La bonne fortune ? La chance ? Ou simplement le fait de se trouver au bon endroit au bon moment ?

Le bon moment ? Novembre 1918. La guerre prend fin et l'Allemagne, en perdition, chancelante après la défaite, est un chaos qui espère un sauveur. Le bon endroit ? Munich. Alfred Rosenberg sera bientôt en route pour ce lieu idéal dont les sombres ruelles et les tavernes grouillantes ourdissent un drame capital qui n'attend plus que l'arrivée de ses acteurs démoniaques.

Rosenberg s'est attardé quelques semaines encore à Reval, où il s'efforce de gagner sa vie en enseignant l'art dans des écoles de langue allemande. Il est surpris d'obtenir, un jour, une somme modeste pour deux de ses dessins – le premier et le seul argent qu'il tirera jamais de son art. Ce soir-là, d'humeur festive, il entre par hasard dans une réunion publique municipale et, du fond de la salle, est captivé par le débat qui s'y déroule sur l'avenir de l'Estonie. Soudain, comme en transe, il s'élance sous le coup de l'impulsion vers le devant de l'assemblée et fait une brève déclaration passionnée sur les dangers du bolchevisme juif qui menace dans la Russie voisine. Est-il troublé quand le propriétaire juif d'un grand entrepôt

l'interrompt et quitte la salle en signe de protestation, entraînant avec lui un nombre important de ses coreligionnaires ? Pas du tout. Ses lèvres dessinent un sourire entendu, il est ravi d'avoir ainsi fait le ménage. Il ne voulait pas de mal à ces juifs. Il les espère heureux, bien au chaud dans leur foyer. Il ne veut tout simplement plus d'eux à Reval. Lentement germe dans son esprit une idée grandiose : il ne veut plus des juifs, et pas seulement à Reval, pas seulement en Estonie mais dans l'Europe tout entière. La mère patrie ne sera sauvée, ne sera prospère, que lorsque tous les juifs auront quitté l'Europe.

Jour après jour sa résolution grandit d'émigrer vers l'Allemagne : il ne restera pas dans une petite nation périphérique. L'Estonie, aujourd'hui vidée de ses Allemands, se dirige vers l'avenir incertain d'un pays indépendant mais faible ou, pire, vers la prise du pouvoir sans délai par les bolcheviques judéo-russes. Mais comment partir ? Les routes sont coupées pour sortir du pays et tous les trains ont été réquisitionnés par l'armée pour rapatrier en Allemagne des troupes démoralisées. Piégé, errant sans but, Alfred Rosenberg a la première visite de l'ange du hasard.

Dans le café fréquenté par les ouvriers où il dîne souvent, Rosenberg sirote sa bière et avale des saucisses en lisant *Les Frères Karamasov*. Il lit l'ouvrage en russe mais avec un exemplaire du livre en allemand ouvert sur la table, et il s'arrête de temps en temps pour évaluer la justesse de la traduction. Bientôt, gêné par la bruyante gaîté de ses voisins, il se lève en quête d'un endroit plus calme. C'est alors que, parcourant des yeux le café, il entend par hasard une conversation en allemand à l'autre table.

« Oui, oui, je quitte Reval, dit un boulanger, la cinquantaine, dont le tablier blanc couvert de farine peine à contenir la panse énorme. Avec un large sourire, il ouvre une bouteille de schnaps pour fêter la nouvelle en compagnie de trois amis. Il remplit les verres et lève le sien bien haut pour trinquer avec eux. « Je bois à nos adieux, mes chers amis, en espérant vous retrouver dans la mère patrie. Pour une fois, j'ai su montrer de la jugeote – de la jugeote de boulanger. »

Il pointe du doigt sa tête puis son ventre. « J'ai apporté au commandant militaire deux miches de mon pain allemand et mon meilleur strudel aux pommes et aux raisins secs, tout chauds, tout juste sortis du four. Son aide de camp a affiché un air féroce et me les a pris des mains en disant qu'il les donnerait au commandant, mais je ne l'ai pas laissé faire et je lui ai promis,

pour lui, le strudel qui était en train de cuire en ce moment même dans mon four. À quoi j'ai ajouté que le commandant en personne avait demandé que je lui remette moi-même mes pains – *ça*, ça m'est venu sur le moment. Alors j'ai pénétré dans le bureau du commandant, je lui ai présenté mon cadeau, et lui ai demandé de me laisser rentrer à Berlin. "Ça va être dur pour moi une fois l'armée partie, je lui ai dit. Les Estoniens vont me traiter de collaborateur parce que j'ai cuit du bon pain allemand et de la bonne pâtisserie allemande pour les troupes. Voyez, regardez ce pain, lourd, croustillant. Sentez-moi ça. Goûtez-moi ça." J'en ai rompu un morceau et le lui ai glissé dans la bouche. Il s'en est délecté, ses yeux brillaient de plaisir. "Et maintenant, sentez-moi ce strudel", j'ai dit en le lui mettant sous le nez. Il a humé et humé la délicieuse odeur qui s'en dégageait. Il a bientôt été comme ivre, ses yeux ont roulé dans ses orbites et il a commencé à tituber. "Tenez, ouvrez la bouche et vous allez goûter au paradis." Il a ouvert la bouche. Et comme une mère qui donne la becquée je lui ai enfourné dans le gosier des bouchées de strudel en choisissant les morceaux qui avaient le plus de raisins, et il s'est mis à gémir de plaisir. "Oui, oui, oui", il a dit, et sans un mot de plus il m'a fait avoir un laissez-passer pour l'Allemagne. Et donc je prends le train demain matin, et pour vous mes amis, j'ai une pâte qui lève en ce moment dans mon pétrin. »

Rosenberg tourne et retourne depuis trois jours dans sa tête ce qu'il a entendu et au matin, il se réveille bien décidé à s'inspirer du culot du boulanger. Il arrive au quartier général de l'armée avec trois de ses meilleures esquisses de Reval et, comme l'a fait le boulanger, il déclare à l'aide de camp vouloir remettre son cadeau en personne au commandant. La résistance de l'officier disparaît bien vite quand Rosenberg lui offre un croquis. Introduit auprès du commandant, il présente ses esquisses avec ce commentaire : « Voici un petit souvenir de votre séjour à Reval. J'enseignais ici à dessiner aux Allemands et ne désire rien tant aujourd'hui que d'enseigner mon art aux Berlinois. » Le commandant contemple les esquisses en avançant la lèvre inférieure de manière appréciative. Quand Rosenberg lui conte l'épisode de son discours à la réunion municipale et le départ des juifs de la salle, le commandant se montre plus cordial encore et de lui-même juge que le jeune homme pourrait bien ne pas être en sécurité en Estonie après l'évacuation de l'armée allemande, il lui propose alors la dernière place dans le train en partance pour Berlin le soir même à minuit.

De retour au pays ! Enfin, la mère patrie ! Un pays qu'il ne connaît pas. Cette pensée lui fait oublier l'inconfort physique d'un voyage de plusieurs jours dans un train glacial jusqu'à Berlin. À l'arrivée, son enthousiasme retombe lorsqu'il assiste sur Unter den Linden au défilé militaire d'une armée allemande défaite et démoralisée. Berlin, Rosenberg le découvre vite, n'est pas une ville à son goût, il s'y sent plus seul que jamais. Il ne parle à personne dans le lieu réservé à l'accueil des immigrants où il prend pension, mais il est à l'affût de ce qui s'y dit. « Munich » est sur toutes les lèvres. Là se trouve l'avant-garde des artistes, de même que les formations politiques antisémites, et la ville est le lieu de rencontre des agitateurs russes blancs antibolcheviques. L'attrait de Munich lui est irrésistible et, convaincu que l'attend là-bas son destin, Rosenberg s'y retrouve moins d'une semaine plus tard, ayant fait la route dans un camion à bestiaux.

Ses finances s'amenuisant, il prend ses repas au centre pour immigrants qui distribue une nourriture correcte mais vous fait l'outrage d'exiger qu'on apporte sa cuillère. Munich est une ville ouverte, ensoleillée, animée, bourrée de galeries d'art et d'artistes. À son grand dépit, il découvre en regardant les aquarelles des artistes de rue, que leur travail est bien supérieur au sien, et ils ne vendent pas. Parfois, l'inquiétude s'en mêle : de quoi va-t-il vivre ? Où va-t-il trouver du travail ? Mais le plus souvent, il demeure insouciant, assuré d'être au bon endroit, il sait que tôt ou tard son avenir lui sera révélé. En attendant, il passe ses journées dans les galeries et les bibliothèques, à lire tout ce qu'il peut trouver sur l'histoire et la littérature juives, avant d'esquisser les grandes lignes d'un livre, *La Trace du juif dans la suite des temps*.

Encore et toujours, le nom de Spinoza apparaît dans ses lectures de l'histoire juive. Même s'il a quitté Reval avec pour tout bagage une seule valise, il a gardé son exemplaire de l'*Éthique*, mais se souvenant du conseil de Friedrich, il n'a pas essayé de s'y replonger. Il a en revanche réservé à la bibliothèque l'autre ouvrage de Spinoza, le *Traité des autorités théologique et politique*.

Rosenberg déambule dans les rues de Munich en cherchant en vain à placer ses croquis quand la bonne fortune frappe une nouvelle fois. Levant les yeux sur la façade d'un édifice, il découvre un panneau indiquant *Edith Schrenk–Cours de Danse*. Edith Schrenk… il connaît ce nom-là – il y des années, Hilda, sa femme, avec laquelle il est aujourd'hui brouillé, et Edith

étudiaient ensemble la danse à Moscou. Bien que timide par nature et n'ayant guère parlé plus d'une ou deux fois avec Edith, il a une telle envie de voir un visage familier qu'il frappe humblement à la porte. En justaucorps noir, une élégante écharpe bleu turquoise autour du cou, Edith le salue cordialement, l'invite à s'asseoir, lui propose un café et demande des nouvelles d'Hilda, qu'elle a toujours beaucoup aimée. Au cours d'une longue conversation Rosenberg évoque l'incertitude de son avenir, son intérêt pour la question juive, et ce qu'il a entrevu de la révolution russe. Lorsqu'il lui indique avoir rédigé pour son propre compte un inventaire des dangers du bolchevisme juif, Edith pose sa main sur la sienne.

« Dans ce cas, Alfred, il te faut aller voir mon ami Dietrich Eckart, qui dirige l'hebdomadaire *Auf gut Deutsch*. Il partage tes opinions et pourrait être intéressé par tes observations sur la révolution russe. Voilà son adresse. Surtout dis-lui bien que tu viens de ma part. »

Sans attendre, Rosenberg se précipite au bureau d'Eckart pour une rencontre qui va changer sa vie. En chemin, il cherche à se procurer dans deux kiosques un exemplaire d'*Auf gut Deutsch*, mais il n'en reste plus un. Tandis qu'il grimpe l'escalier qui mène au troisième étage où Eckart travaille, Alfred se souvient de la mise en garde de Friedrich contre toute démarche fanatique impulsive qui pourrait le conduire à sa perte. Mais, oubliant ce conseil, il entre, se présente à Dietrich Eckart en se recommandant d'Edith, et sans réfléchir une seconde, lâche : « Voulez-vous d'un ennemi de Jérusalem ? Je suis prêt, et me battrai jusqu'à la mort. »

XV
AMSTERDAM
JUILLET 1656

Deux jours plus tard, alors que Bento et Gabriel ouvrent la boutique, un jeune garçon coiffé d'une kippa arrive en courant, reprend un instant son souffle et annonce : « Bento, le rabbin veut vous parler. Tout de suite. Il vous attend à la synagogue. »

Bento n'est pas surpris, il s'attendait à cette convocation. Il prend son temps, range son balai, termine sa tasse de café, fait un signe d'adieu à Gabriel, et sans un mot suit le garçon en direction de la synagogue. Le visage grave et inquiet, Gabriel passe le seuil de la porte et regarde les deux silhouettes diminuer au loin.

Dans son bureau du deuxième étage de la synagogue, le rabbin Saül Levi Morteira, vêtu dans le style d'un prospère bourgeois néerlandais d'une culotte et d'un pourpoint en poil de chameau, chaussé de souliers de cuir à boucle d'argent, tapote avec irritation sa plume sur la table en attendant Baruch Spinoza. Homme de haute taille à la soixantaine imposante, avec son nez en lame de rasoir, ses yeux effrayants, ses lèvres sévères et un bouc grisonnant soigneusement taillé, le rabbin Morteira est beaucoup de choses– érudit respecté, auteur prolifique, débatteur féroce, vainqueur d'âpres batailles contre des rabbins concurrents, vaillant défenseur du caractère sacré de la Bible –, mais il n'est pas un homme patient. Cela fait presque trente minutes qu'il a envoyé son messager, un gamin qui prépare sa bar-mitsva, chercher son ancien disciple devenu rebelle.

Saül Morteira préside solennellement aux destinées de la communauté juive d'Amsterdam depuis trente-sept ans. Il fut d'abord, en 1619, nommé rabbin de Beth-Jacob, l'une des trois petites synagogues sépharades de la ville. Quand sa congrégation s'est fondue dans celles de Neve-Shalom et de Beth-Israel en 1639, Saül Morteira a été choisi parmi d'autres candidats pour occuper la position de grand rabbin de la nouvelle synagogue de Talmud-Torah. Solide rempart de la loi juive traditionnelle, il a, pendant des dizaines d'années, protégé sa communauté du scepticisme et du sécularisme de la vague d'immigrants portugais, dont beaucoup avaient été contraints de

se convertir au christianisme et dont peu reçurent très tôt un enseignement juif traditionnel. Il est las : enseigner la doctrine à des adultes est une tâche difficile. Il n'est que trop sensible à la leçon que tous les professeurs de la religion ont finalement compris : il est capital de former les élèves dès leur plus jeune âge.

Infatigable pédagogue, il a aménagé un programme tous azimuts, engagé de nombreux professeurs, personnellement dispensé des cours quotidiens d'hébreu, enseigné la Torah et le Talmud aux élèves les plus âgés, et ferraillé sans fin avec d'autres rabbins pour que soient respectées ses interprétations des lois dictées par la Torah. L'une de ses batailles les plus rudes l'opposa, il y a vingt-cinq ans, à son assistant et rival, le rabbin Isaac Aboab de Fonseca, sur la question de savoir si les pécheurs juifs non repentants, et même les juifs contraints sous peine de mort à se convertir au christianisme sous l'Inquisition, seraient ou non privés de la vie éternelle dans l'au-delà. Le rabbin Aboab, qui, comme beaucoup de membres de la congrégation, avait de la famille convertie restée au Portugal, soutenait qu'un juif demeurait à jamais un juif et que tous les juifs, au moment ultime, entreraient dans le royaume de Dieu. Le sang juif restait du sang juif, affirmait-il. Rien n'y pouvait changer, pas même la conversion à une autre religion. Le paradoxe est qu'il développait son argument en citant la reine Isabelle d'Espagne, grande ennemie des juifs, qui reconnaissait effectivement l'indélébilité du sang juif lorsqu'elle introduisit les *Estatutos de Limpieza de Sangre*, décrets qui empêchaient les « Nouveaux Chrétiens », à savoir les juifs convertis, d'occuper des postes civils et militaires importants.

Le rabbin Morteira avait une ligne de conduite à l'image de son physique – inflexible, sans compromis, abrupt. Il soutenait que tous les juifs non repentants qui brisaient la loi religieuse seraient privés de la félicité dans l'au-delà et châtiés pour l'éternité. La loi est la loi, elle ne tolère aucune exception, même à l'égard des juifs qui ont cédé à la menace de mort sous l'Inquisition portugaise et espagnole. Tous les juifs qui ne sont pas circoncis, n'observent pas les règles alimentaires, ne respectent pas le shabbat ou quelque autre loi parmi les innombrables que compte la religion juive, seront punis pour l'éternité.

L'implacable déclaration de Morteira mit en fureur les juifs d'Amsterdam qui avaient des parents convertis demeurés au Portugal et en Espagne, mais

il resta inébranlable. Le débat fut si âpre et divisa à ce point la communauté que les anciens de la synagogue demandèrent l'intervention du rabbinat de Venise afin que soit fixée une interprétation irrévocable de la loi. Les rabbins de Venise acceptèrent à contrecœur et écoutèrent les arguments – souvent exposés par des voix stridentes – des délégués des deux camps. Deux heures durant ils délibérèrent sur la réponse à apporter. Les estomacs se nouèrent, le dîner fut reporté, pour finalement qu'on en vienne à la décision unanime de ne pas décider : les rabbins de Venise refusaient de prendre parti dans cette épineuse controverse, déclarant que le problème devait être résolu par la congrégation d'Amsterdam.

Mais la communauté d'Amsterdam ne trouvant pas de solution et afin d'éviter la disgrâce d'un schisme irréparable, fut envoyée en catastrophe à Venise une seconde délégation chargée de plaider, avec davantage encore d'insistance, la cause d'une intervention extérieure. Pour finir, le rabbinat de Venise prit la décision de se ranger du côté de Saül Morteira (qui, soit dit en passant, avait été formé dans la *yeshiva* de la ville). La délégation porteuse de la décision rabbinique fit au plus vite le voyage de retour, et quatre semaines plus tard, nombreux furent les membres de la congrégation à s'assembler pleins d'amertume sur le port pour faire leurs adieux au rabbin Aboab et à sa famille, tandis qu'on embarquait leurs biens sur le bateau qui devait les conduire au Brésil. Aboab prenait désormais la charge du rabbinat de la lointaine ville côtière de Recife. Depuis ce jour, plus aucun rabbin d'Amsterdam ne s'opposa jamais au rabbin Morteira.

Aujourd'hui Saül Morteira affronte une crise beaucoup plus douloureuse et personnelle. Les *parnassim* de la synagogue se sont réunis la veille au soir et ont pris une décision sur le problème Spinoza. Ils ont donné pour instruction à leur rabbin de signifier à Baruch son excommunication–qui aura lieu à la synagogue de Talmud-Torah deux jours plus tard. Pendant quarante ans le père de Baruch, Michael Spinoza, a été l'un des amis et soutiens les plus proches de Saül Morteira. Le nom de Michael figure sur l'acte d'achat initial de Beth-Jacob, et au fil des décennies il a généreusement contribué au financement du fonds de la synagogue (qui paie le salaire du rabbin) ainsi que de ses œuvres de charité. Durant ces années, Michael a rarement manqué une réunion du Triomphe de la Loi, le cercle de l'enseignement aux adultes du rabbin Morteira qui se réunissait chez lui, et où un nombre incalculable de fois Michael, parfois accompagné

de son prodige de fils, Baruch, a dîné à sa table avec jusqu'à quarante autres convives. De plus Michael, mais également son frère aîné, Abraham, ont souvent, au titre de *parnass*, représenté l'autorité suprême de la synagogue.

Mais à cette heure, le rabbin broie du noir. Aujourd'hui, dans un instant… Mais que fait donc Baruch ? Il va devoir informer le fils de son ami très cher du cataclysme qui l'attend. Saül Morteira a récité les prières pour la circoncision de Baruch, dirigé la cérémonie parfaite de sa bar-mitsva, et suivi son évolution au fil des ans. Quels talents prodigieux possédait ce garçon, des talents à nul autre pareils ! Pas un cours qui ne lui ait paru élémentaire, il assimilait si vite l'enseignement, il l'absorbait comme une éponge. Tous ses professeurs lui donnaient des textes plus difficiles sur lesquels travailler, quand le reste de la classe peinait sur les ouvrages au programme. Le rabbin Morteira avait craint parfois que l'envie qu'il suscitait chez les autres élèves ne se retourne contre le jeune garçon. Cela n'arriva jamais : ses facilités étaient si évidentes, si hors de portée, qu'il était estimé et apprécié de ses camarades qui souvent le consultaient plutôt que leurs professeurs lorsqu'ils rencontraient une difficulté de traduction ou d'interprétation. Le rabbin Morteira se souvenait combien il avait lui-même été terrorisé par Baruch. Et à de nombreuses occasions, il avait demandé à Michael d'amener son fils à dîner pour faire les délices d'un invité de marque. Mais Saül Morteira soupire à présent, l'âge d'or de Baruch, de ses quatre à ses quatorze ans, est révolu depuis longtemps. Le garçon a changé, il a pris un mauvais tournant : la communauté tout entière court aujourd'hui le risque que le prodige ne se transforme en monstre qui dévore les siens.

Des pas résonnent dans l'escalier. Baruch approche. Le rabbin Morteira reste assis, et quand le jeune homme apparaît sur le pas de la porte, sans se tourner vers lui pour le saluer il lui indique un siège bas et inconfortable près de sa table de travail. « Asseyez-vous ici, dit-il sèchement, j'ai des nouvelles catastrophiques à vous annoncer, des nouvelles qui vont changer le cours de votre vie à jamais. » Il parle un portugais légèrement hésitant mais passable. Bien que le rabbin Morteira soit d'origine ashkénaze et non pas sépharade, et bien que né et éduqué en Italie, il a épousé une marrane et a appris le portugais, qu'il parle suffisamment bien pour avoir fait par

centaines des sermons de shabbat dans cette langue devant une assemblée d'origine essentiellement portugaise.

Imperturbable, Baruch réplique : « À n'en pas douter, ce qui m'arrive aujourd'hui, c'est que les *parnassim* ont décidé de mon excommunication et vous ont chargé de prononcer le *herem* sans tarder dans une cérémonie publique à la synagogue ?

— Toujours la même insolence, je vois. Je devrais y être habitué depuis le temps, mais je continue de m'étonner de la transformation d'un enfant intelligent en adulte stupide. Vous avez vu juste, Baruch–voilà précisément les instructions qui m'ont été données. Demain vous serez en effet frappé par le *herem* et excommunié à jamais de la communauté. Mais je conteste votre emploi du verbe "arriver" et son absence de rigueur. Ne vous laissez pas dominer par ce sentiment que le *herem* est simplement quelque chose qui vous est *arrivé*. Car c'est vous qui l'avez provoqué par vos actes. »

Baruch tente de répondre, mais le rabbin s'empresse de poursuivre : « Pourtant, tout n'est peut-être pas encore perdu. Je suis un homme fidèle, et ma longue amitié avec votre père qui m'était cher m'impose de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous apporter protection et conseil. Ce que je vous demande à présent, c'est simplement de rester assis et d'écouter. Je vous ai guidé dans vos études depuis l'âge de cinq ans, et vous n'êtes pas trop vieux pour recevoir encore quelque leçon. Je souhaite vous donner un cours d'histoire d'un genre particulier.

« Remontons, commence Saül Morteira de sa voix la plus rabbinique, à l'Espagne ancienne, la terre de nos ancêtres. Vous savez que les juifs sont arrivés en Espagne il y a quelque mille ans, et qu'ils y ont vécu en paix avec les maures et les chrétiens pendant des siècles, alors qu'ils rencontraient l'hostilité partout ailleurs ? »

Baruch acquiesce de la tête avec lassitude, roulant des yeux.

Le rabbin Morteira remarque la mimique, sans en tenir compte. « Aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, nous sommes expulsés de tous les pays les uns après les autres, d'abord d'Angleterre, avec les terribles accusations diffamatoires de crimes rituels dans la fabrication de pain azyme avec le sang des enfants de gentils, puis la France nous expulse, ce sont ensuite les villes d'Allemagne, d'Italie et de Sicile – toute l'Europe occidentale, en fait – à l'exception de l'Espagne où la *convivencia* perdure et où juifs, chrétiens et maures

cohabitent en bonne intelligence. Mais la progressive reconquête de l'Espagne par les chrétiens sur les maures va ternir cet âge d'or. Et vous savez ce qui s'est passé avec la fin de la *convivencia* en 1391 ?

— Oui, les massacres et les expulsions de Castille et d'Aragon. Je sais tout cela. Et vous savez que je le sais. Pourquoi ce discours aujourd'hui ?

— Je sais que vous *pensez* savoir. Mais il y a le savoir et il y a le vrai savoir, le savoir du cœur, et vous n'en êtes pas encore arrivé là. Tout ce que je vous demande pour le moment c'est d'écouter. Rien d'autre. Tout deviendra clair en temps voulu.

« La grande différence de 1391, continue le rabbin, est qu'à la suite des massacres, les juifs, *pour la première fois de leur histoire*, ont commencé à se convertir au christianisme, et ils se sont convertis en masse, par milliers, par dizaines de milliers. Les juifs espagnols ont renoncé. Ils ont été faibles. Ils ont décidé que notre Torah – la parole même de Dieu–et notre héritage vieux de trois mille ans ne valaient pas le prix d'un perpétuel harcèlement.

« Ces conversions massives de juifs ont ébranlé un monde ; jamais auparavant nous n'avions, nous juifs, renoncé à notre foi. Comparez ceci à la réponse des juifs de 1096. Vous connaissez cette date ? Vous savez à quoi je fais référence, Baruch ?

— Sans doute parlez-vous des massacres de juifs et des horreurs du temps des croisades, du massacre de Mayence en 1096.

— De Mayence et d'ailleurs en Rhénanie. Oui, des massacres, et vous savez qui les ont perpétrés ? Les moines ! Chaque fois que des juifs sont massacrés, les hommes de la croix sont les premiers de la meute. Oui, ces merveilleux juifs de Mayence, ces magnifiques martyrs, ont choisi la mort et non la conversion – beaucoup ont offert leur nuque aux meurtriers et d'autres, nombreux, ont tué leur famille plutôt que de laisser l'épée des gentils les souiller. Ils ont préféré la mort à la conversion. »

Baruch le regarde, incrédule. « Et vous applaudissez à cela ? Vous trouvez louable de mettre fin à votre propre vie et, incidemment, d'assassiner vos enfants afin de…

— Baruch, il vous reste beaucoup à apprendre si vous considérez qu'il n'y a pas de cause qui vaille le sacrifice de votre insignifiante existence, mais il n'est plus temps de vous instruire sur ces sujets à présent. Aujourd'hui vous n'êtes pas ici pour afficher votre insolence. Vous en aurez suffisamment le temps plus tard. Que vous en soyez ou non conscient, vous

êtes à un tournant décisif de votre vie et je cherche à vous aider à choisir votre voie. Je veux que vous écoutiez *attentivement et en silence* ce que j'ai à vous dire sur le péril que court aujourd'hui la civilisation juive tout entière. »

Bento garde la tête haute, il respire paisiblement, et il se fait la remarque que la voix terrible du rabbin qui autrefois le terrifiait lui cause bien peu de crainte à présent.

Le rabbin Morteira prend une inspiration profonde et poursuit. « Au XV^e^ siècle il y eut encore des dizaines de milliers de nouvelles conversions en Espagne, y compris dans votre propre famille. Mais la soif de sang de l'Église catholique ne s'étancha pas pour autant. Pour elle, les *conversos* n'étaient pas assez chrétiens et continuaient, pour certains, de nourrir des sentiments juifs, aussi fut-il décidé d'user d'inquisiteurs pour débusquer tout ce qu'il pouvait y avoir de juif. Ils interrogeaient : "Qu'avez-vous fait vendredi ? Et samedi ?", "Allumez-vous des bougies ?", "Quel jour changez-vous les draps ?", "Comment préparez-vous vos soupes ?". Et si les inquisiteurs trouvaient quelque trace d'une spécificité juive, ou d'une coutume juive, ou d'une cuisine juive, les aimables prêtres brûlaient vifs ces gens sur le bûcher. Mais cela n'a pas suffi à les convaincre de la pureté des *conversos*. Toute trace juive devait être effacée. Ils voulaient empêcher que le regard des *conversos* ne se pose sur un vrai juif pratiquant, craignant que cela ne réveille en eux les vieilles pratiques, et en 1492 ils expulsèrent d'Espagne tous les juifs, absolument tous. Beaucoup, dont vos propres ancêtres, sont partis au Portugal, où ils n'ont bénéficié que d'un bref répit. Cinq ans plus tard, le roi du Portugal obligeait tout juif à choisir entre la conversion et l'expulsion. Et, une fois encore, des dizaines de milliers ont choisi la conversion et abandonné notre foi. Ce fut le pire moment de l'histoire du judaïsme, un moment si terrible que beaucoup, dont je suis, croient imminente aujourd'hui la venue du Messie. Vous vous souvenez que je vous ai prêté les trois volumes de la magnifique trilogie messianique d'Isaac Abravanel qui pose comme postulat cet événement ?

— Je me souviens qu'Abravanel ne présente aucun argument rationnel expliquant pourquoi les juifs doivent connaître le désastre pour que cet événement mythique se produise. Il n'explique absolument pas non plus

comment un Dieu tout-puissant a été incapable de protéger son peuple élu, ni pourquoi il l'a à ce point laissé se perdre, ni pourquoi…

— Taisez-vous, hurle le rabbin. Contentez-vous d'écouter pour aujourd'hui, Baruch. Et pour une fois, peut-être la dernière, *faites exactement ce que je vous dis*. Quand je pose une question, répondez simplement par oui ou par non. Je n'ai que quelques petites choses à ajouter. J'en étais à ce moment terrible de l'histoire juive. Où les juifs pouvaient-ils trouver refuge à la fin du XV^e^ et du XVI^e^ siècles ? Où y avait-il pour eux *sur terre* un havre de paix ? Certains sont partis vers l'est et l'Empire ottoman, ou Libourne en Italie, qui les toléraient en raison de leurs excellents réseaux dans le monde du négoce. Et puis, après 1579, quand les provinces septentrionales des Pays-Bas, ont proclamé leur indépendance par rapport à l'Espagne catholique, certains juifs ont pris le chemin d'Amsterdam, où nous sommes.

« Comment les Néerlandais nous ont-ils accueillis ? *Comme nul autre peuple au monde.* Ils ont été totalement tolérants quant à la religion. Nul n'a posé de questions sur notre foi. Ils étaient calvinistes, mais ils ont laissé à chacun la liberté de culte – sauf en ce qui concerne les catholiques. Envers eux, il n'y a pas eu beaucoup de tolérance. Mais cela n'est pas notre affaire. Non seulement nous n'avons pas été harcelés, mais nous avons été ici les bienvenus, car les Pays-Bas voulaient devenir un important centre de commerce et ils savaient que les négociants marranes pouvaient les aider à bâtir ce commerce. Bientôt sont arrivés du Portugal de plus en plus d'immigrants, séduits par cette tolérance qu'ils ne connaissaient nulle part ailleurs depuis des siècles. Et d'autres juifs se sont présentés, un flot d'ashkénazes misérables s'est déversé, venu d'Allemagne et d'Europe de l'Est, pour échapper au délire de violences qui s'exerçaient là-bas contre les juifs. Évidemment, ces juifs ashkénazes n'avaient pas la culture des sépharades : ils n'avaient ni instruction ni métiers, et sont devenus pour la plupart brocanteurs, fripiers ou boutiquiers, mais *malgré tout*, nous les avons accueillis et leur avons offert la charité. Saviez-vous que votre père donnait régulièrement et généreusement pour les ashkénazes à la synagogue ? »

Baruch acquiesce et reste silencieux.

« Puis, poursuit le rabbin Morteira, quelques années plus tard, les autorités d'Amsterdam, après consultation du grand juriste Grotius, nous ont reconnu le droit de vivre dans cette ville. Nous avons d'abord opté pour la discrétion et avons continué comme à l'accoutumée à chercher à passer inaperçus. Ainsi avons-nous évité de signaler extérieurement nos quatre synagogues, préférant prier dans des bâtiments qui ressemblaient à des maisons d'habitation. C'est au fur et à mesure des années que l'absence de harcèlement nous a permis de savoir avec certitude que nous pouvions ouvertement pratiquer notre foi en ayant l'assurance que l'État protègerait nos vies et nos biens. Nous, juifs d'Amsterdam, avons eu l'extraordinaire chance de vivre dans le *seul endroit au monde* où les juifs étaient libres. Vous vous rendez compte – le seul endroit au monde ? »

Baruch change inconfortablement de position sur son siège de bois et acquiesce de la tête avec indifférence.

« Patience, patience, Baruch. Écoutez encore un tout petit moment– j'approche à présent des questions qui sont pour vous d'une importance capitale. Cette extraordinaire liberté dont nous jouissons ici s'accompagne de certaines obligations que le conseil municipal d'Amsterdam a explicitement posées. Je ne doute pas que vous connaissiez ces obligations ?

— Ne pas discréditer la foi chrétienne ni tenter de convertir ou d'épouser quiconque pratiquant cette religion, répond Baruch.

— Il y a plus. Votre mémoire est prodigieuse, mais vous ne vous souvenez pas des autres obligations. Pourquoi ? Peut-être ne vous conviennent-elles pas. Laissez-moi vous les rappeler. Grotius a également décrété que tout juif âgé de plus de quatorze ans doit déclarer sa foi en Dieu, en Moïse, dans les prophètes et la vie éternelle, et que nos autorités civiles et religieuses doivent garantir, au risque pour la communauté de perdre sa liberté, qu'aucun membre de notre congrégation n'a dit, ni fait quoi que ce soit pouvant remettre en cause ou saper un quelconque aspect du dogme religieux chrétien. »

Le rabbin Morteira marque un temps, puis il agite l'index et déclare avec lenteur, en détachant bien chaque mot : « J'insiste sur ce dernier point, Baruch – vous devez absolument le faire vôtre. *L'athéisme, tout comme le mépris de la loi et de l'autorité religieuses – qu'elles soient juives ou chrétiennes–sont à proscrire.* Si nous montrons aux autorités civiles

néerlandaises que *nous sommes incapables de nous gouverner, alors nous perdrons notre précieuse liberté et serons de nouveau soumis aux décisions des autorités chrétiennes*. »

Le rabbin Morteira s'arrête. « J'ai terminé ma leçon d'histoire. Mon plus vif espoir est que vous compreniez que nous restons un peuple à part, et que bien que jouissant à l'heure actuelle d'une certaine liberté, *nous ne pourrons jamais être pleinement autonomes*. Même aujourd'hui il n'est pas facile de subvenir à nos besoins d'hommes libres car beaucoup de professions nous sont interdites. Gardez cela en tête, Baruch, quand vous envisagez une existence hors de la communauté. Il se pourrait que vous choisissiez de mourir de faim. »

Baruch tente de répondre une nouvelle fois, mais le rabbin le fait taire en agitant l'index de sa main droite.

« Il y a un autre point sur lequel je veux insister. À l'heure qu'il est, *le fondement même de notre culture religieuse est attaqué*. Le flot d'immigrants qui continue d'arriver du Portugal est composé de juifs qui n'ont reçu aucune éducation juive. On leur a interdit d'apprendre l'hébreu, ils ont été contraints d'assimiler le dogme et les pratiques catholiques. Ils se trouvent entre deux mondes, leur foi est incertaine dans l'une comme dans l'autre de ces deux religions. Il est de mon devoir de les récupérer, de les ramener au bercail, de leur rendre leurs racines juives. Notre communauté prospère et évolue : nous comptons déjà des savants, des poètes, des auteurs dramatiques, des kabbalistes, des médecins et des imprimeurs. Nous sommes à la veille d'une grande renaissance, et il y a là une place pour vous. Votre savoir, l'agilité de votre esprit et vos dons de pédagogue seraient une aide magnifique. Si vous enseigniez à mon côté, si vous poursuiviez ma tâche quand je ne serai plus là, vous combleriez les rêves que votre père avait conçus pour vous – en même temps que les miens. »

Stupéfait, Baruch plonge son regard dans celui du rabbin. « Que voulez-vous dire par "travailler avec vous" ? Vos paroles me laissent perplexe. Souvenez-vous que je suis un boutiquier et que je suis frappé par un *herem*.

— Le *herem* est en suspens. Il n'a pas de réalité tant que je ne l'ai pas prononcé publiquement à la synagogue. Oui, les *parnassim* décident en dernier ressort, mais j'ai sur eux une grande influence. Deux marranes arrivés de fraîche date, Franco Benitez et Jacob Mendoza, ont porté hier devant les *parnassim* un témoignage, un témoignage extrêmement

préjudiciable. Ils ont affirmé que, selon vous, Dieu n'est rien de plus que la Nature et qu'il n'y a pas de vie éternelle. Oui, cela est très préjudiciable, mais entre nous, je n'ai pas confiance dans leurs dires et je sais qu'ils ont déformé vos propos. Ils sont les neveux de Duarte Rodriguez, qui vous en veut toujours de vous être adressé à la cour de justice néerlandaise afin d'être dispensé de payer votre dette envers lui, je suis persuadé qu'il les a obligé à mentir. Et croyez-moi, je ne suis pas le seul à le penser.

— Ils n'ont pas menti, rabbin.

— Baruch, reprenez vos esprits. Je vous connais depuis toujours et je sais qu'il vous arrive de temps à autre, comme à tout un chacun, de nourrir des pensées extravagantes. Je vous en conjure, venez étudier avec moi, laissez-moi purifier votre esprit. À présent, écoutez-moi bien. Je vais vous faire une proposition que je ne ferais à personne d'autre au monde. Je suis certain de pouvoir vous obtenir *une pension à vie qui vous dispensera définitivement de travailler dans le commerce et vous assurera une existence d'érudit*. Vous m'entendez ? Je vous offre l'érudition, une vie consacrée à la lecture et à la réflexion. Vous pourrez même vous permettre des pensées interdites dans votre quête des preuves confirmant ou infirmant vos réflexions en référence aux exégèses rabbiniques. Réfléchissez à cette proposition : une existence de liberté totale. Elle s'accompagne d'une unique condition expresse : *le silence*. Vous devez accepter de garder pour vous toutes les pensées qui pourraient être préjudiciables à notre peuple. »

Baruch semble interdit. Après un long silence, le rabbin interroge : « Qu'en dites-vous, Baruch ? À présent que votre tour est venu de parler, vous restez silencieux.

— Si souvent dans mon souvenir, répond Baruch d'une voix posée, mon père a évoqué devant moi son amitié pour vous et le grand respect qu'il vous portait. Il m'a parlé de la haute opinion que vous aviez de mes facultés–de mon "intelligence sans limites" disiez-vous, selon lui. Sont-ce vraiment les mots que vous avez prononcés ? Vous citait-il correctement ?

— Ce sont les mots que j'ai prononcés.

— Je crois que le monde, avec tout ce qu'il comporte, obéit aux lois de la Nature, et je crois pouvoir me servir de mon intelligence, dans la mesure où je l'utilise de façon rationnelle, pour découvrir la nature de Dieu et sa réalité et le chemin vers une existence heureuse. Je vous ai déjà dit cela, n'est-ce pas ? »

Le rabbin Morteira se prend la tête entre les mains et acquiesce en silence.

« Et pourtant aujourd'hui vous me proposez de passer mon existence à confirmer ou à infirmer mes réflexions en consultant les exégèses rabbiniques. Cela n'est pas, et ne sera pas la voie que je choisirai. L'autorité rabbinique ne se fonde pas sur la vérité pure. Elle s'appuie uniquement sur l'opinion exprimée par des générations d'érudits superstitieux, d'érudits qui croient que la terre est plate, que le soleil tourne autour de la terre et qu'un homme du nom d'Adam est soudain apparu pour donner naissance à l'humanité.

— Vous niez la divinité de la Genèse ?

— Niez-vous l'évidence qui montre que des civilisations ont existé bien avant les Israélites ? En Chine ? En Égypte ?

— Pareil blasphème ! Ne voyez-vous pas que vous mettez en péril la place qui est la vôtre dans l'au-delà ?

— Il n'est aucune preuve rationnelle de l'existence d'un au-delà. »

Le rabbin Morteira semble abasourdi. « Ce sont exactement les mots que les neveux de Duarte Rodriguez ont rapportés à votre propos. Je pensais qu'ils mentaient pour obéir aux ordres de leur oncle.

— Vous ne m'avez pas entendu, ou n'avez pas voulu m'entendre, je vous l'ai dit, rabbin, *ils n'ont pas menti*.

— Et les autres accusations qu'ils ont portées ? Que vous niez l'origine divine de la Torah, que Moïse n'a pas écrit la Torah, que Dieu n'existe qu'en tant qu'idée philosophique et que les rituels ne sont pas sacrés ?

— Les neveux n'ont pas menti, rabbin. »

Le rabbin Morteira lance à Baruch un regard furieux, son angoisse vire à présent à la colère. « Chacune de ces accusations est par elle-même passible d'un *herem* ; ensemble, elles font encourir la plus dure sanction jamais prononcée.

— Vous avez été mon professeur d'hébreu, et vous me l'avez bien enseigné. Autorisez-moi à m'acquitter de ma dette envers vous en rédigeant moi-même le *herem* à votre place ? Vous m'en avez un jour montré quelques-uns parmi les plus brutaux qui aient été prononcés par la communauté de Venise et je me souviens de chaque mot.

— Je disais tout à l'heure que viendrait le temps de l'insolence. Eh bien, je vois que nous y voici. » Le rabbin Morteira s'arrête un instant pour

retrouver ses esprits. « Vous voulez me tuer. Vous voulez détruire totalement mon œuvre. Vous savez que j'ai consacré mon existence à la reconnaissance du rôle capital de la vie éternelle dans la pensée et la culture juives. Vous connaissez mon livre, *L'Immortalité de l'âme*, que j'ai mis entre vos mains le jour de votre bar-mitsva. Vous connaissez le grand débat qui m'a opposé au rabbin Aboab sur cette question et savez quelle a été ma victoire ?

— Oui, évidemment.

— Vous prenez cela à la légère. Avez-vous une idée du séisme qui était en jeu ? Si j'avais perdu cette cause, s'il avait été décrété que tous les juifs occupaient à égalité une place dans l'au-delà et que la vertu ne serait pas récompensée et que la transgression ne serait pas punie, imaginez-vous les répercussions que cela aurait eues pour la communauté ? Si chacun était assuré d'une place dans l'au-delà, alors pourquoi se reconvertir au judaïsme ? Si mal agir restait impuni, de quelle manière alors les calvinistes nous auraient-ils considérés ? Combien de temps aurait duré notre liberté ? À quoi croyez-vous que je jouais ? Pensez aux conséquences.

— Oui ce grand débat–vos paroles viennent de le démontrer, il ne s'agissait pas d'un débat sur la vérité spirituelle. Cela explique, sans aucun doute, que le rabbinat de Venise ait été si déconcerté. S'affrontaient là deux conceptions de l'au-delà pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la réalité de la vie éternelle. Vous cherchiez à contrôler le peuple par la peur et l'espoir – la carotte et le bâton dont ont toujours usé les chefs religieux tout au long de l'histoire. Vous, les autorités rabbiniques où qu'elles soient, prétendez détenir les clés de l'au-delà et vous vous servez de ces clés pour imposer votre politique. Le rabbin Aboab a, quant à lui, pris position en faveur de ses ouailles inquiètes qui souhaitaient soutenir les *conversos* de leur famille. Il ne s'agissait pas d'un désaccord spirituel, il s'agissait d'un débat politique maquillé en débat religieux. Ni l'un ni l'autre d'entre vous n'avez apporté la moindre preuve de l'existence de la vie éternelle, que ce soit par la raison, ou bien encore par les mots de la Torah. Je vous donne l'assurance qu'on ne trouve pas cela dans la Torah, et vous le savez.

— Vous n'avez manifestement pas fait le lien entre ce que je vous ai dit de ma responsabilité devant Dieu et la survie de notre peuple, fait observer le rabbin Morteira.

— Ce que font les chefs religieux n'a en général que peu à voir avec Dieu, réplique Baruch. Vous avez, l'an dernier, émit un *herem* contre un homme qui achetait de la viande à un boucher kacher ashkénaze plutôt qu'à un sépharade. Pensez-vous que cela ait un rapport avec Dieu ?

— C'était un *herem* de courte durée extrêmement instructif du point de vue de l'importance qu'a la cohésion de la communauté.

— Et j'ai appris le mois dernier que vous aviez autorisé une femme vivant dans un petit village qui n'avait pas de boulanger juif à acheter son pain chez un gentil, à la condition qu'elle jette dans son four un copeau de bois et participe ainsi à sa fabrication.

— Elle est venue me trouver désespérée et elle est repartie soulagée et heureuse.

— Elle est repartie l'esprit encore plus obtus qu'en arrivant, encore moins capable de penser par elle-même et de développer ses facultés de réflexion. C'est exactement l'idée que je défends : les autorités religieuses, quelles qu'elles soient, veulent empêcher que ne s'exerce notre raisonnement.

— Si vous croyez que notre peuple peut survivre sans contrôle ni autorité, vous êtes un imbécile.

— Je crois que les chefs religieux s'éloignent de leur mission spirituelle en se mêlant de ce qui relève de la politique. Votre autorité et votre rôle de conseil doivent se limiter à la piété de chacun et à sa vie intérieure.

— Ce qui relève de la politique ? Ne voyez-vous pas ce qui se passe en Espagne et au Portugal ?

— C'est précisément ce que je veux dire : ce sont des États religieux. La religion et l'État doivent être séparés. Le meilleur souverain qu'on puisse imaginer serait un chef librement élu dont les pouvoirs seraient limités par une assemblée indépendante également élue, et qui agirait en conformité avec le bien-être social, la paix et la sécurité de tous.

— Baruch, vous avez réussi à me convaincre que vous allez mener une existence solitaire et que s'inscrit dans votre avenir non seulement le blasphème mais également la trahison. Disparaissez. »

Écoutant les pas de Baruch résonner dans l'escalier, le rabbin Morteira lève les yeux en direction du ciel et murmure : « Michael, mon ami, j'ai fait ce que j'ai pu pour ton fils. J'ai trop d'âmes encore à protéger. »

XVI
MUNICH
1919

Imaginez la scène : un jeune immigré sans emploi, pauvrement vêtu, une cuillère à soupe plantée dans la poche de sa chemise, qui débarque dans le bureau d'un journaliste, poète et homme politique célèbre en lançant : « Voulez-vous d'un ennemi de Jérusalem ? »

À coup sûr, du plus mauvais effet pour être engagé ! N'importe quel rédacteur en chef responsable ayant reçu une bonne éducation et montrant un esprit subtil aurait aussitôt renvoyé l'intrus qu'il aurait trouvé puéril, bizarre, et peut-être même dangereux. Mais non – nous sommes en 1919 à Munich, et Dietrich Eckart est intrigué par ces mots magnifiques.

« Bien, bien, jeune guerrier, montrez-moi vos armes.

— Ma tête est mon arc et mes mots… » Il sort un stylo de sa poche et le brandit. « Mes mots sont mes flèches !

— C'est joliment dit. Et parlez-moi de vos exploits, de vos assauts contre Jérusalem. »

Rosenberg tremble d'excitation tandis qu'il conte ses prouesses : sa mémorisation de presque tout le livre de Houston Stewart Chamberlain, son discours électoral antisémite à l'âge de seize ans, son affrontement avec le principal du collège, Herr Epstein qu'il soupçonne d'être juif (en oubliant la discussion sur Spinoza), son dégoût de la révolution judéo-bolchevique, sa récente intervention antijuive enthousiaste à la municipalité de Reval, son projet d'écrire un témoignage sur les bolcheviques juifs insurgés, ses recherches historiques sur la menace que fait peser le sang juif.

« Excellent début. Mais ce n'est qu'un début. Nous allons maintenant inspecter le calibre de vos armes. Dans vingt-quatre heures, apportez-moi un compte-rendu de mille mots de ce que vous avez vu de la révolution bolchevique et nous verrons s'il mérite d'être publié. »

Rosenberg ne semble pas vouloir partir. Il lance un nouveau regard vers Dietrich Eckart, homme imposant au crâne rasé, aux lunettes cerclées de noir qui font écran à des yeux bleus ; il a un nez court et charnu, un menton carré plutôt brutal.

« Vous avez vingt-quatre heures, jeune homme. Vous feriez bien de vous mettre au travail. »

Rosenberg regarde autour de lui, à l'évidence peu enthousiaste à l'idée de quitter le bureau d'Eckart. Puis, timidement : « Y aurait-il une table, un coin de bureau, du papier pour que j'écrive ? demande-t-il. Je n'ai que la bibliothèque où aller, et elle est en ce moment bondée de réfugiés illettrés qui cherchent à se mettre au chaud. »

Dietrich Eckart appelle sa secrétaire : « Conduisez ce candidat dans le bureau de derrière. Et donnez-lui du papier et une clé. » Puis s'adressant à Rosenberg, il ajoute : « L'endroit est mal chauffé mais il est tranquille et il a une entrée indépendante, vous pourrez y travailler toute la nuit, si nécessaire. *Auf Viedersehen*, à demain, même heure exactement. »

Dietrich Eckart pose les pieds sur son bureau, écrase son cigare dans le cendrier, et s'enfonce dans son siège pour un petit somme. À cinquante ans à peine, il a négligé son corps et ses chairs sont flasques. Né dans une riche famille, fils d'un notaire et juriste, il a perdu sa mère étant enfant, puis son père quelques années plus tard. Il a ensuite, avant ses vingt ans, mené une vie de bohème et de drogue dans laquelle il a rapidement dilapidé la fortune laissée par son père. Après une série de faux départs dans les arts et les mouvements politiques extrémistes, ainsi qu'une année passée à l'école de médecine, il a sombré dans une sévère addiction à la morphine qui lui a valu une hospitalisation de plusieurs mois en psychiatrie. Il s'est ensuite mis à écrire pour le théâtre, mais aucune de ses pièces n'a été montée. Profondément convaincu de ses talents littéraires, il rend responsables de son échec les juifs dont il pense qu'ils contrôlent le théâtre allemand et que heurtent ses opinions politiques. Son désir de revanche le pousse vers une carrière d'antisémite professionnel : il se fait un nom comme journaliste en lançant *Auf Gut Deutsch*, dernière née d'une série de publications visant à lutter contre le pouvoir des juifs. En 1919, le moment est propice et son style journalistique incontestable. Bientôt ses articles deviennent une lecture incontournable pour ceux qu'intéressent les viles machinations juives.

Bien que de santé fragile et doté de peu d'énergie, Dietrich a une soif de changement immense, il attend avec avidité le sauveur allemand–un homme doué d'une force et d'un charisme hors du commun qui emmènera l'Allemagne à la place glorieuse qu'elle mérite. Il voit tout de suite que ce jeune et beau Rosenberg n'est pas cet homme-là : son pitoyable besoin de

reconnaissance est trop évident sous l'outrecuidance affichée. Mais peut-être y aurait-il un rôle pour lui, qui préparerait la voie à celui qu'on attend.

***

Le lendemain, Rosenberg est assis dans le bureau d'Eckart, croisant et décroisant nerveusement les jambes, les yeux rivés sur le rédacteur en chef qui parcourt son texte de mille mots.

Eckart enlève ses lunettes et lève les yeux vers lui. « Pour un diplômé d'architecture qui n'a jamais écrit de prose de ce type, je dirais que ce travail est prometteur. Certes, vos mille mots ne comportent pas une seule phrase grammaticalement correcte, mais cela dit, votre texte ne manque pas de force. Il y a de la tension, il y a de l'intelligence et de la complexité, et il y a même quelques, pas assez, mais quelques images évocatrices. Je vous annonce donc que votre virginité journalistique a vécu, je vais publier cet article. Mais il y a du travail : chaque construction verbale appelle à l'aide. Rapprochez votre siège, Alfred. Nous allons voir cela ligne à ligne. »

Rosenberg s'empresse d'approcher son siège d'Eckart.

« Ceci est votre première leçon de journalisme, poursuit Eckart. Le but de celui qui écrit est de communiquer. Beaucoup de vos phrases, hélas, sont loin de ce principe simple, elles cherchent au contraire à embrouiller ou à laisser entendre que l'auteur en sait beaucoup plus qu'il ne dit. À la guillotine, coupez dans chacune d'elles. Ici, voyez, et ici, et ici encore. » Le stylo rouge de Dietrich Eckart se met en action à la vitesse de l'éclair et l'apprentissage de Rosenberg commence.

Le texte révisé est publié dans le cadre d'une série intitulée « La Juiverie parmi nous et ailleurs ». Rosenberg rédige ensuite plusieurs autres comptes-rendus sur les destructions bolcheviques, dont chacun témoigne des progrès de son style. Quelques semaines plus tard, il est officiellement engagé comme assistant d'Eckart qui au bout de quelque mois est à ce point satisfait qu'il lui demande d'écrire une introduction à son ouvrage *Les Fossoyeurs de la Russie*. Ce texte décrit avec d'épouvantables détails la façon dont les juifs ont miné le régime tsariste.

Ce sont les années heureuses d'Alfred Rosenberg. À la fin de sa vie il se souviendra, rayonnant, de sa collaboration avec Eckart qu'il accompagnait

en taxi pour distribuer à travers Munich son pamphlet enflammé *À tous les travailleurs*. Alfred a enfin une maison, un père, un but.

Encouragé par son mentor, il achève ses recherches historiques sur les juifs et publie l'année suivante son premier livre, *La Trace du juif dans la suite des temps* qui contient les grands thèmes de l'antisémitisme nazi : les juifs à l'origine du matérialisme destructeur, de l'anarchie et du communisme, les dangers de la franc-maçonnerie juive, les rêves délétères des philosophes juifs d'Ezra et Ézéchiel à Marx et Trotski, et surtout, la menace que représente pour la civilisation supérieure la contamination par le sang juif.

Sous la tutelle d'Eckart, Rosenberg prend conscience que le travailleur allemand, opprimé par la finance juive, est davantage encore sous le joug et à la botte de l'idéologie chrétienne. De plus en plus, Eckart s'appuie sur lui pour le contexte historique non seulement de l'antisémitisme mais également, en retrouvant le jésuitisme dans le judaïsme du Talmud, d'un profond sentiment antichrétien.

Eckart emmène son jeune protégé dans des rassemblements politiques extrémistes, l'introduit auprès de figures politiques influentes, parraine bientôt son entrée dans l'Ordre de Thulé et l'accompagne à sa première réunion de cette auguste société secrète.

Lors de cette assemblée, l'ayant présenté à plusieurs membres, Eckart l'abandonne ensuite pour aller converser en privé avec quelques collègues. Rosenberg regarde autour de lui. C'est un monde nouveau – pas une taverne mais une salle de réception du splendide hôtel Four Seasons de Munich. Jamais auparavant il ne s'est trouvé dans un endroit pareil. Il évalue l'épaisseur de la moquette rouge sous ses souliers usés et lève les yeux vers le plafond peint qu'ornent des nuages floconneux et des chérubins joufflus. Il ne voit pas de bière sur la table dressée au centre de la salle, aussi décide-t-il d'aller s'y servir un verre de vin doux allemand. Il observe les membres de la Société, ils sont quelque cent cinquante, des hommes manifestement aisés, bien mis, bien nourris. Rosenberg prend alors conscience de ses vêtements, tous achetés d'occasion.

Se sachant le plus pauvre et le plus miteusement vêtu dans cette salle, il fait de son mieux pour s'intégrer et essaie de se distinguer en se présentant, chaque fois qu'il est possible, comme écrivain et philosophe. Lorsqu'il se retrouve seul, il travaille une nouvelle expression sur ses traits qui mêle une

moue légèrement méprisante à un imperceptible hochement de tête accompagné d'un battement des paupières par lesquels il espère signifier à ses nouveaux collègues : « Oui, je vois exactement ce que vous voulez dire, et non seulement je sais, mais j'en sais même plus que vous ne croyez. » Il testera plus tard dans la soirée l'expression dans le miroir des toilettes et en sera satisfait. Ce petit sourire suffisant deviendra bientôt sa marque de fabrique.

« Bonsoir ! Vous êtes l'invité de Dietrich Eckart ? demande un homme au regard intense, au long visage moustachu et aux lunettes à monture sombre. Anton Drexler, je fais partie du comité d'accueil.

— Rosenberg, Alfred Rosenberg, je suis philosophe et rédacteur à *Auf gut Deutsch*, et oui je suis l'invité de Dietrich Eckart.

— Eckart m'a dit beaucoup de bien de vous. C'est votre première visite chez nous, vous devez avoir des questions à poser. Que puis-je vous apprendre sur notre organisation ?

— Bien des choses. D'abord, m'intéresse le nom de "Thulé".

— Pour vous répondre, je commencerai par vous dire que nous nous appelions à l'origine le "Groupe d'études de l'antiquité allemande". Thulé est, selon certains, un territoire aujourd'hui disparu qui se situait du côté de l'Islande ou du Groenland, et qui serait le berceau de la race aryenne.

— Thulé… Je connais bien mon histoire des Aryens pour avoir lu Houston Stewart Chamberlain et n'ai pas le souvenir de ce nom.

— Ah, Chamberlain est un historien et l'un des meilleurs, mais Thulé est antérieure à Chamberlain, elle appartient à la préhistoire. C'est un royaume mythique. Notre Société souhaite honorer nos nobles ancêtres que nous ne connaissons qu'à travers les récits oraux.

— Ainsi, tous ces messieurs impressionnants se rencontrent ici ce soir en raison de l'intérêt qu'ils portent aux mythes et à l'histoire ancienne ? Je ne vois absolument rien à redire à cela… Je trouve en fait admirable une telle paisible et érudite dévotion dans une époque si incertaine que l'Allemagne peut être anéantie à tout instant.

— La rencontre n'a pas encore commencé, Herr Rosenberg. Vous allez très vite comprendre pourquoi l'Ordre de Thulé tient en haute estime vos écrits dans *Auf gut Deutsch*. Oui, oui, nous portons un grand intérêt à l'histoire ancienne. Mais nous nous intéressons davantage encore à notre

histoire de l'après-guerre, une histoire en train de se faire, et que nos enfants et petits-enfants liront dans les livres. »

Rosenberg est pris d'euphorie en entendant les discours. L'un après l'autre les orateurs mettent en garde contre le grand danger que court l'Allemagne du fait des bolcheviques et des juifs. Chacun insiste sur la nécessité d'agir. Vers la fin de la soirée, Eckart, titubant d'avoir bu trop de vin allemand, pose sa main sur l'épaule d'Alfred et s'exclame : « Quelle époque excitante, hein Rosenberg ! Et ça va devenir encore plus excitant. Informer par nos écrits, changer les mentalités, réveiller l'opinion–autant de nobles tâches. Qui le niera ? Pourtant faire l'information, oui *faire* l'information, voilà ce qui est véritablement glorieux ! Et vous serez avec nous, Alfred. Vous verrez, vous verrez. Faites-moi confiance, je sais ce qui se prépare. »

Quelque chose d'immense est dans l'air. Rosenberg le sent intensément, et, trop agité pour dormir, il arpente les rues de Munich une heure durant après avoir quitté Eckart. Il se souvient du conseil que lui a donné son nouvel ami, Friedrich Pfister, pour libérer les tensions : il inspire à fond et rapidement par le nez, retient son souffle quelques secondes puis expire lentement par la bouche. Il répète plusieurs fois l'opération et se sent mieux, surpris par l'efficacité d'une méthode aussi simple. Sans le moindre doute, Friedrich est un rien sorcier. Alfred n'a pas aimé le tour qu'a pris leur conversation sur l'éventualité d'une souche juive du côté de sa grand-mère, mais il n'en garde pas moins de la sympathie pour Friedrich. Il souhaite que leurs chemins se croisent de nouveau. Il fera en sorte que cela arrive.

En rentrant chez lui, il trouve sur le sol un message qui a été glissé par la fente du courrier et sur lequel il lit : « La bibliothèque municipale de Munich tient à votre disposition pendant une semaine le *Traité des autorités théologique et politique* de Spinoza. » Rosenberg relit la note plusieurs fois. Étrange comme est apaisant ce frêle avis de la bibliothèque qui a trouvé son chemin par les dangereuses rues d'une Munich en effervescence jusqu'à son minuscule logement.

XVII
AMSTERDAM
1656

Bento erre dans les rues de Vlooyenburg où vivent la plupart des juifs sépharades, il contemple tout avec beaucoup d'émotion. Il fixe chaque image longuement, comme pour s'en imprégner et pouvoir par la suite se la remémorer, même si la voix de la raison lui murmure que le souvenir va se dissiper et que l'existence doit être vécue au présent.

Lorsque Bento retourne à la boutique, Gabriel lâche son balai et accourt vers lui, le regard inquiet. « Bento, où étais-tu tout ce temps ? Avec le rabbin ?

— Nous avons eu une longue conversation inamicale, et je marche à travers les rues depuis pour essayer de me calmer. Je t'expliquerai tout de ce qui se passe, mais je veux que Rebecca soit présente elle aussi.

— Elle ne viendra pas, Bento. Il ne s'agit plus uniquement de sa colère à présent, mais de celle aussi de son mari. Depuis que Samuel a terminé ses études rabbiniques l'an dernier, ses positions sont de plus en plus radicales. Il lui interdit aujourd'hui de te voir.

— Elle viendra si tu lui expliques combien la situation est grave. » Bento saisit Gabriel par les épaules et le regarde dans les yeux. « Je sais qu'elle viendra. Invoque le souvenir de notre famille chérie. Rappelle-lui que nous sommes tout ce qu'il en reste. Elle viendra si tu lui dis que cette conversation sera la dernière que nous aurons jamais. »

Gabriel est visiblement troublé. « Que s'est-il passé. Tu me fais peur, Bento.

— S'il te plaît, Gabriel. Je ne peux pas raconter cela deux fois–c'est trop dur. Je t'en prie, va chercher Rebecca. Trouve le moyen de la faire venir. C'est la dernière fois que je te demande quelque chose. »

Gabriel arrache son tablier, le jette sur le comptoir du fond et sort précipitamment de la boutique. Il revient vingt minutes plus tard accompagné de Rebecca qui l'a suivi de mauvaise grâce. Elle n'a pu refuser à Gabriel sa demande pressante, à lui qu'elle a élevé pendant trois ans après la mort de leur mère, Hannah, jusqu'au remariage de leur père avec Esther.

Rebecca ne cache pas sa colère lorsqu'elle passe le seuil de la boutique. Elle adresse à Bento un salut de la tête glacial. « Eh bien ? » demande-telle en ouvrant les paumes d'un geste exaspéré.

Bento, qui a déjà affiché sur la porte un mot indiquant, en portugais et en néerlandais, que la boutique rouvrira un peu plus tard, répond : « Allons à la maison, nous y serons plus tranquilles pour parler. »

À la maison, Bento referme la porte d'entrée et invite Gabriel et Rebecca à s'asseoir, tandis qu'il reste debout à faire les cent pas. « Même si je souhaite que cette affaire ne concerne que moi, je sais que ce n'est pas ce qui se passe. Gabriel m'a bien fait comprendre à quel point ce que je fais a des répercussions sur la famille tout entière. Je crains que ce que j'ai à vous dire soit un choc pour vous. C'est difficile mais je me dois de tout vous conter. Je ne veux que personne, absolument personne dans la communauté, n'en sache plus que vous sur ce qui va arriver. »

Bento s'arrête. Attentifs, son frère et sa sœur sont assis immobiles, pétrifiés. Il prend une inspiration profonde : « J'irai droit au but, dit-il. Ce matin le rabbin Morteira m'a signifié que les *parnassim* s'étaient réunis et qu'un *herem* était imminent. Je serai excommunié demain.

— Un *herem* ? » s'exclament Gabriel et Rebecca d'une même voix. Ils ont l'un et l'autre le visage livide.

« Y a-t-il un moyen d'arrêter cela ? demande Rebecca. Le rabbin Morteira ne va-t-il pas prendre ta défense ? Notre père était son meilleur ami.

— Je viens de m'entretenir une heure durant avec le rabbin Morteira, il m'a dit que l'affaire ne dépendait pas de lui–les *parnassim* sont élus par l'ensemble de la communauté, ce sont eux qui détiennent le pouvoir. Il ne peut, quant à lui, qu'obtempérer. Mais il a aussi ajouté qu'il était d'accord avec leur décision. »

Bento hésite. « Je ne dois rien vous cacher. » Et regardant dans les yeux son frère et sa sœur, il reconnaît : « Il a dit en fait qu'il restait une chance. Et que si j'acceptais de revenir sur mes positions, si j'acceptais de me rétracter publiquement et qu'à partir de maintenant je reconnaissais les treize principes de la foi de Maimonide, alors il pourrait mettre tout son poids dans la balance pour que les *parnassim* reconsidèrent leur position. De fait – et je ne pense pas qu'il souhaite que cela s'ébruite, car ces mots-là il les a chuchotés–il m'a proposé de me faire verser par la synagogue une

rente à vie si je m'engageais à vouer mon existence, dans le respect et le silence, à l'étude de la Torah et du Talmud.

— Et ? » Rebecca fixe Bento.

« Et… » Bento regarde par terre. « J'ai décliné. Pour moi, la liberté n'a pas de prix.

— Imbécile ! Réfléchis à ce que tu fais. » La voix de Rebecca est stridente. « Mon Dieu, mais qu'as-tu donc ? Frère, as-tu perdu la raison ? » Elle est penchée en avant comme prête à fuir.

« Rebecca… » Bento s'efforce de garder un ton calme. « C'est la dernière fois, la toute dernière, que nous sommes réunis. Le *herem* c'est l'exil absolu. Il vous interdira de me parler désormais, d'avoir quelque contact que ce soit avec moi. Pour toujours. Pense à ce que toi, à ce que nous trois, ressentirons si notre dernière rencontre est pleine d'amertume et dépourvue d'amour. »

Trop agité pour rester assis, Gabriel se lève et arpente la pièce à son tour. « Bento, pourquoi as-tu toujours à la bouche ce mot de "dernier" ? Dernière fois qu'on te voit, dernière demande, dernière rencontre ? Combien de temps dure le *herem* ? Quand prendra-t-il fin ? J'ai entendu parler de *herems* d'un jour, de *herems* d'une semaine. »

Bento, la gorge nouée, plonge son regard dans celui de son frère et de sa sœur. « Ce *herem*-là sera d'une autre sorte. Je connais bien les *herems* et s'ils l'appliquent comme il convient, celui-ci sera sans fin. Il durera la vie entière et sera irréversible.

— Retourne voir le rabbin, dit Rebecca. Accepte sa proposition, Bento, s'il te plaît. Nous avons tous commis des erreurs de jeunesse. Reviens-nous. Honore Dieu. Sois le juif que tu es. Sois le fils de ton père. Le rabbin Morteira te versera une rente à vie. Tu pourras lire, étudier, faire tout ce que tu voudras, penser ce que tu voudras. Tu garderas cela simplement pour toi. Accepte sa proposition, Bento. Ne comprends-tu pas qu'en souvenir de notre père, il te versera une rente afin que tu ne te suicides pas.

— S'il te plaît », Gabriel a saisi la main de Bento, « accepte sa proposition. Reviens sur tes positions.

— Il me paiera à faire quelque chose que je ne peux pas faire. Je veux chercher la vérité et vouer ma vie à la connaissance de Dieu. La proposition du rabbin implique que je sois de mauvaise foi, et ainsi que je déshonore

Dieu. Je ne ferai jamais cela. Je ne suivrai aucune autorité sur terre autre que celle de ma conscience. »

Rebecca se met à sangloter. Elle se prend la nuque à deux mains et se balançant d'avant en arrière, répète : « Je ne te comprends pas, je ne te comprends pas, je ne te comprends pas. »

Bento s'approche d'elle et lui pose la main sur l'épaule. Elle se dégage vivement, puis elle lève les yeux et se tourne vers Gabriel. « Tu étais trop jeune, mais je me souviens comme si c'était hier de notre père chéri se vantant de ce que le rabbin Morteira ait dit de Bento qu'il était le meilleur élève qu'il ait jamais eu. »

Elle regarde Bento, le visage en larmes. « Le plus intelligent et le plus profond, disait-il. Et notre père rayonnait en l'entendant dire que tu pourrais devenir le prochain grand érudit, peut-être le prochain Gersonide. Que tu rédigerais sur la Torah le grand commentaire du XVII^e^ siècle ! Le rabbin croyait en toi. Il disait que ton esprit retenait tout et qu'aucun des anciens de la synagogue ne pouvaient t'affronter dans un débat. Et pourtant aujourd'hui, *en dépit* de cela, *en dépit* des dons que Dieu t'a donnés, vois ce que tu as fait. Comment as-tu pu tout gâcher ? » Rebecca prend le mouchoir que lui tend Gabriel.

Se penchant pour la regarder en face, Bento supplie : « Rebecca, je t'en prie, essaie de comprendre. Peut-être pas maintenant, mais un jour à venir peut-être tu comprendras ce que je te dis là : j'ai suivi ce chemin qui est le mien *à cause* et non pas *en dépit* de mes dons. Comprends-tu ? *À cause* de mes dons, pas *en dépit* d'eux.

— Non, je ne te comprends pas et ne te comprendrai *jamais*, même si je te connais depuis toujours, même si nous avons dormi tous les trois dans le même lit pendant tant d'années après la mort de notre mère.

— Je me souviens, dit Gabriel. Je me souviens que nous dormions ensemble et que tu nous lisais des histoires tirées de la Bible, Bento. Et en secret tu as appris à lire à Rebecca et à Miriam. Je me souviens que tu disais que ce n'était pas juste que les filles n'apprennent pas à lire.

— J'ai rapporté cela à mon mari, dit Rebecca. Je lui dis tout : je lui ai dit ce que tu nous avais appris, ce que tu nous avais lu, et que tu remettais tout en question, tous les miracles. Et comment tu allais trouver père pour lui demander : "Père, père, est-ce que cela est vraiment arrivé ?" Je me rappelle

que tu nous avais lu l'histoire de Noé et du déluge, et que tu avais demandé à père si Dieu pouvait véritablement être aussi cruel. Tu avais demandé : "Pourquoi a-t-il englouti tout le monde sous les eaux ?" Et : "Comment la race humaine a-t-elle pu renaître à nouveau ?" Et : "Qui les enfants de Noé ont-ils pu épouser ?" – cette même question que tu avais posée à propos de Caïn et Abel. Samuel pense que c'était là les premiers signes de ta maladie. Une malédiction qui remonte à l'enfance. Ce en quoi j'ai ma responsabilité. J'ai confessé à mon mari que je riais de tout ce que tu disais, de tous tes blasphèmes. Peut-être que je t'ai ainsi encouragé dans cette voie. »

Bento secoue la tête. « Non, Rebecca, tu n'es pas responsable de ma curiosité. C'est ma nature. Pourquoi vouloir se reprocher quelque chose qui ne dépend aucunement de nous ? Rappelle-toi combien père se reprochait la mort de notre frère ? Combien de fois nous l'avons entendu dire que s'il n'avait pas envoyé Isaac livrer des sacs de café loin de chez nous, il n'aurait jamais contracté la peste. C'est la Nature qui l'a voulu. On n'y peut rien. Se reprocher ces choses n'est qu'une façon de se convaincre que l'on est assez puissant pour forcer la Nature. Et Rebecca, je t'en prie, sache que je respecte ton mari. Samuel est un homme de bien. Simplement, nous ne sommes pas d'accord sur l'origine du savoir. Je ne crois pas que le questionnement soit une maladie. L'obéissance aveugle sans questionnement est la maladie. »

Rebecca ne répond pas. Tous trois restent silencieux jusqu'à ce que Gabriel demande : « Bento, un *herem* pour toujours, cela existe-t-il ? Je n'en ai jamais entendu parler ?

— Je sais que c'est ce qui va arriver, Gabriel. Le rabbin Morteira dit qu'ils le prononceront pour montrer aux Néerlandais que nous sommes capables de nous gouverner. Peut-être est-ce mieux pour tout le monde. Cela vous rapprochera, toi et Rebecca, de la communauté. Il faudra vous solidariser avec les autres et respecter le *herem*. Vous devrez me fuir, comme chacun devra le faire, en obéissant à la loi.

— Le mieux pour tout le monde, Bento ? demande Gabriel. Comment peux-tu dire une chose pareille ? Comment cela peut-il être ce qu'il y a de mieux pour toi ? Vivre au milieu de gens qui te méprisent ?

— Je ne resterai pas ici, j'irai vivre ailleurs.

— Où pourras-tu vivre ? demande Rebecca. Envisages-tu de te convertir au christianisme ?

— Non, sois tranquille à ce sujet. J'estime qu'il y a beaucoup de sagesse dans les paroles de Jésus. Elles sont proches du message essentiel de notre Bible. Mais je ne souscrirai jamais à quelque position superstitieuse que ce soit à propos d'un Dieu conçu à l'image des humains, qui a un fils qu'Il envoie pour nous sauver. Comme toutes les religions, y compris la nôtre, la foi chrétienne a créé un Dieu qui a des attributs humains, des désirs et des besoins humains.

— Mais où vivras-tu, si tu dois rester un juif ? interroge Rebecca. Un juif ne peut vivre qu'avec des juifs.

— Je trouverai un moyen d'exister sans la communauté juive.

— Bento, tu as peut-être beaucoup de dons, mais tu as la naïveté d'un enfant, dit Rebecca. As-tu vraiment bien réfléchi à tout ? Te souviens-tu d'Uriel da Costa ?

— De qui ? demande Gabriel.

— Da Costa était un hérétique qui fut frappé d'un *herem* par le rabbin Modena, le maître de Morteira, explique Rebecca. Tu étais encore tout petit, Gabriel. Da Costa a défié nos lois–la Torah, la kippa, les téfilines, la circoncision, et jusqu'à la *mezouza* qu'on fixe sur le montant de nos portes – exactement comme ton frère le fait. Surtout, il a nié l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps. L'une après l'autre, toutes les communautés d'Allemagne, puis d'Italie l'ont expulsé. Plus personne ici ne voulait de lui, mais il a tant et tant imploré son retour que nous avons finalement cédé. Pourtant sa folie l'a alors repris. Et une fois de plus il a dû supplier pour obtenir le pardon. À la synagogue, il y a eu une cérémonie de pénitence. Tu étais beaucoup trop jeune, Gabriel, mais Bento et moi y avons assisté. Tu te souviens ? »

Bento acquiesce en silence et Rebecca poursuit : « À la synagogue où il a dû se dévêtir, il a reçu trente-neuf terribles coups de fouet, avant de devoir s'allonger par terre en travers de la porte où toute l'assemblée lui a marché dessus à la fin de la cérémonie, et les enfants l'ont poursuivi et l'ont couvert de crachats. Nous n'avons pas participé – père ne l'aurait pas autorisé. Peu de temps après, il s'est tiré un coup de feu dans la tête.

« Voilà ce qui arrive, dit-elle en se tournant vers Bento. Il n'y a pas d'existence possible hors de la communauté. Il n'a pas survécu, tu ne survivras pas. De quoi vivras-tu ? Tu n'auras pas d'argent – tu n'auras pas le droit de gérer un commerce ici – et Gabriel et moi ne serons pas autorisés

à te porter secours. Miriam et moi-même avions fait le serment à notre mère de prendre soin de vous deux. Au moment de mourir, Miriam m'a à son tour demandé de m'occuper de toi et de Gabriel. Mais je ne peux plus rien faire aujourd'hui. De quoi vas-tu vivre ?

— Je ne sais pas, Rebecca. J'ai peu de besoins. Tu le sais. Regarde où j'habite. » Il montre d'un geste la pièce où ils se trouvent. « Je me contente de peu.

— Mais réponds-moi, comment vas-tu vivre ? Sans argent. Sans amis ?

— Je pense que je pourrais gagner ma vie en travaillant le verre. En le polissant. Je crois que je saurai faire cela très bien.

— Polir le verre pour quoi ?

— Pour la fabrication des lunettes. Des loupes. Peut-être même de télescopes. »

Rebecca regarde son frère avec stupéfaction. « Un juif qui polit le verre. Qu'est-ce qui te prend, Bento ? Pourquoi es-tu si bizarre ? Rien ne t'intéresse de la vie réelle. Une femme, une épouse, une famille. Tu disais toujours, quand nous étions enfants, que tu voulais m'épouser, mais depuis des années–depuis, en fait, ta bar-mitsva–tu n'as plus jamais parlé de mariage et je ne t'ai jamais vu t'intéresser à une femme. Ce n'est pas naturel. Tu sais ce que je crois ? Je crois que tu ne t'es jamais remis de la mort de notre mère. Tu l'as vue mourir, lutter désespérément jusqu'à son dernier souffle, ce fut terrible. Je me rappelle comme tu tenais ma main sur la barge funéraire qui a emporté son corps vers le cimetière de Beth-Haim à Ouderkerk. Tu n'as pas prononcé un mot ce jour-là, tu as gardé les yeux rivés sur le cheval qui halait la péniche le long du canal. Les voisins, les amis pleuraient et chantaient si fort la mélopée funèbre que les autorités néerlandaises sont montées à bord pour nous faire taire. Et puis, pendant toute la cérémonie, tu as gardé les yeux fermés comme si tu dormais debout. Tu n'as pas vu quand ils ont décrit les sept cercles autour du corps de mère. Je t'ai pincé quand elle a été mise en terre et tu as ouvert les yeux et tu as été si terrifié que tu as voulu t'enfuir au moment où chacun a commencé à jeter une poignée de terre sur le cercueil. Peut-être était-ce trop, peut-être as-tu été trop profondément atteint par sa mort. Ensuite, tu n'as quasiment pas parlé pendant des semaines. Tu ne t'es sans doute jamais remis de son départ, et c'est pour cette raison que tu refuses de prendre le risque d'aimer une autre femme, le risque d'une autre perte,

d'une autre mort comme celle-là. Peut-être est-ce la raison pour laquelle tu ne veux t'attacher à personne. »

Bento secoue négativement la tête. « Ce n'est pas vrai, Rebecca. Je suis attaché *à toi*. Et je suis attaché à Gabriel. L'idée de ne plus jamais vous revoir m'est une souffrance. Tu parles comme si je n'étais pas un être humain. »

Rebecca continue, elle semble ne l'avoir pas entendu. « Je crois que tu ne t'es pas remis de toutes ces morts. À la mort de notre frère Isaac tu as montré si peu d'émotion, on avait l'impression que tu ne la comprenais pas. Et puis quand père t'a dit qu'il te fallait arrêter tes études rabbiniques pour reprendre la boutique, tu as simplement acquiescé en silence. En un instant, ta vie basculait et tu as juste accepté sans un mot. Comme si cela importait peu.

— Cela n'a pas de sens, dit Gabriel, la perte de parents n'explique rien. J'appartiens à la même famille, j'ai pleuré les mêmes morts, et je ne pense pas comme Bento. Je veux être un juif. Je veux avoir une femme, une famille.

— Et quand ai-je dit, l'arrête Bento, qu'une famille n'était pas quelque chose d'important ? Je suis très heureux pour toi, Gabriel. Heureux de savoir que tu auras une famille. Je suis profondément peiné à la pensée que je ne verrai jamais tes enfants.

— Mais tu aimes les idées, pas les gens, reprend Rebecca. Peut-être est-ce à cause de la façon dont père t'a élevé. Tu te souviens de l'ardoise de miel ? »

Bento fait oui de la tête.

« Qu'est-ce que c'est ? » interroge Gabriel.

— Quand Bento était très jeune, il avait peut-être trois ou quatre ans–je ne me souviens pas–père lui a enseigné à lire en usant d'une étrange méthode. Il m'a plus tard expliqué qu'elle était couramment pratiquée des siècles auparavant. Il avait donné à Bento une ardoise sur laquelle il avait peint l'alphabet en entier. Il la recouvrait de miel, et demandait ensuite à Bento d'en lécher le miel. Père pensait que cela l'aiderait à aimer les lettres de l'alphabet et à aimer la langue hébraïque.

« Peut-être que cela a trop bien fonctionné, poursuit Rebecca. Peut-être est-ce la raison pour laquelle tu aimes plus les livres et les idées que tu n'aimes les gens. »

Bento hésite. Tout ce qu'il pourrait ajouter ne ferait qu'aggraver son cas. Ni sa sœur ni son frère ne sont en mesure d'ouvrir leur esprit à ses idées, et peut-être que cela vaut mieux, finalement. S'il avait réussi à leur montrer les méfaits de l'obéissance aveugle à l'autorité du rabbin, alors il aurait compromis leurs espoirs de bonheur dans le mariage au sein de la communauté. Et il les aurait abandonnés en les privant de ce bonheur.

« Je sais que tu es en colère, Rebecca, et toi aussi Gabriel. Et quand je regarde la situation de votre point de vue, je peux comprendre pourquoi. Mais vous ne pouvez, vous, voir les choses comme je les vois, et cela m'attriste que nous nous séparions sans nous comprendre. Bien qu'elles ne vous apporteront sans doute que peu de réconfort, mes paroles d'adieu seront celles-ci : je vous promets de vivre dans la sainteté et d'obéir aux lois de la Torah qui demande d'aimer son prochain et de ne pas lui faire de mal, de suivre la voie de la vertu et de diriger ses pensées vers notre Dieu éternel et infini. »

Mais Rebecca n'écoute pas. Il lui faut en dire plus. « Pense à notre père, Bento. Il ne repose pas auprès de ses épouses, pas plus de notre mère que d'Esther. Il repose dans le sanctuaire à côté des plus saints des hommes, ainsi honoré dans le sommeil éternel pour sa dévotion à la synagogue et à notre loi. Notre père savait imminente l'arrivée du Messie, et il savait l'âme éternelle. Pense, pense à ce qu'il ressentirait aujourd'hui à cause de son fils, Baruch. Pense à ce qu'il *ressent*, car son n'esprit n'est pas mort. Il est présent, il voit, il sait que son fils préféré a choisi l'hérésie. Il te maudit en ce moment ! »

Bento ne peut se contenir. « Tu fais exactement ce que font les rabbins et les érudits. Et c'est là précisément que je m'éloigne d'eux. Vous proclamez tous avec la même certitude que l'esprit de notre père me regarde et me maudit. D'où vous vient cette certitude ? Pas de la Torah ! J'en connais chacun des mots par cœur et il n'y en a pas un qui dit cela. Il n'y a pas dans la Torah la moindre preuve de ce que vous avancez. Je sais que ces histoires à dormir debout vous viennent des rabbins, mais ne voyez-vous pas en quoi cela les sert ? Ils nous dirigent en jouant sur la peur et l'espoir. La *peur* de ce qui arrivera après la mort et l'*espoir* que si nous vivons de la bonne façon – en faisant ce qui est bien pour l'assemblée des fidèles et pour que se perpétue l'autorité des rabbins – nous jouirons de la vie éternelle. »

Rebecca a placé ses mains sur ses oreilles, mais Bento poursuit en haussant la voix : « Je te le dis, lorsque le corps meurt l'âme meurt. *Il n'y a pas de vie après la mort.* Je ne laisserai pas les rabbins ni quiconque m'empêcher de raisonner, car c'est par la raison que nous pouvons connaître Dieu, et cette quête est la seule vraie félicité en ce monde. »

Rebecca se lève, prête à partir. Elle s'avance vers Bento et le regarde dans les yeux. « Je t'aime tel que tu fus autrefois dans notre famille », et elle le prend dans ses bras. « Mais maintenant », elle le frappe violemment au visage, « je te hais ». Elle attrape alors la main de Gabriel et l'entraîne hors de la maison.

XVIII
MUNICH
1919

Le lendemain, à la bibliothèque où Rosenberg est allé chercher le livre de Spinoza, un rêve de la nuit lui revient à l'esprit : *Je marche en conversant avec Friedrich dans la forêt. Soudain il disparaît et je suis seul et je croise des gens qui semblent ne pas me voir. Je me sens invisible. Je ne suis pas vu. Puis la forêt s'assombrit. J'ai peur.* C'est tout ce qu'il peut se rappeler. Il y a plus, il le sait, mais il n'arrive pas à retrouver quoi. Comme les rêves sont fugaces, se dit-il. De fait, il ne se souvenait même pas avoir rêvé jusqu'à ce que remontent ces brèves réminiscences. Le souvenir a dû naître d'un lien entre Spinoza et Friedrich. Là, en attendant son tour dans la file pour emprunter le *Traité des autorités théologique et politique* de Spinoza, que Friedrich lui a recommandé de lire avant de s'atteler à l'*Éthique*. Étrange que Friedrich lui vienne si souvent à l'esprit–ils ne se sont pourtant guère vus que deux fois en fin de compte. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Friedrich l'a connu enfant. Peut-être est-ce simplement à cause du caractère si singulièrement personnel qu'a pris leur conversation.

Quand Rosenberg arrive au journal, Eckart n'est pas encore apparu. Rien d'inhabituel à cela, Eckart boit beaucoup le soir, et ses horaires de bureau le matin sont irréguliers. Rosenberg commence à feuilleter la préface dans laquelle Spinoza expose les idées qu'il se propose de démontrer. Pas de problème de compréhension dans ce livre-ci – le texte est clair comme l'eau de roche. Friedrich a raison, c'était une erreur que de commencer par l'*Éthique*. La première page retient son attention. « C'est la crainte qui alimente la superstition », lit-il. Et : « ceux qui désirent immodérément des biens incertains et sont impuissants dans l'adversité implorent le secours divin par des prières et des larmes de femmes. » Comment un juif du XVII^e^ siècle a-t-il pu écrire cela ? Ces mots sont ceux d'un Allemand du XX^e^ siècle !

La page suivante concerne la façon dont « le cérémonial et la pompe dans la religion obstruent le jugement au point qu'ils ne laissent plus de place à l'esprit pour la saine raison, fût-ce pour émettre un doute ». Stupéfiant ! Et

cela ne s'arrête pas là ! Spinoza poursuit en qualifiant la religion de « tissu de mystères absurdes » qui attire les hommes « qui méprisent la simple raison ». Rosenberg en a le souffle coupé. Ses yeux s'arrondissent de surprise.

Les Hébreux, « peuple élu » de Dieu ? Aucunement, dit Spinoza. Une lecture honnête et avisée de la loi de Moïse, affirme-t-il, révèle que Dieu n'a favorisé les juifs qu'en choisissant pour eux une étroite bande de terre où ils pourront vivre en paix.

Et les Écritures, « parole de Dieu » ? La prose puissante de Spinoza fait voler en éclats cette idée lorsqu'il affirme que la Bible n'est porteuse que d'une vérité spirituelle – à savoir l'observation de la justice et de la charité – et non pas de vérités temporelles. Tous ceux qui trouvent dans la Bible des lois et des vérités temporelles se trompent ou ont un intérêt personnel à cela, ajoute Spinoza.

La préface se termine par un avertissement : « Je demande à la foule ignorante et superstitieuse de ne pas lire mon livre », en expliquant que « ceux qui soutiennent que la raison ne peut qu'être au service de la théologie n'en tireront aucun profit. »

Abasourdi, Rosenberg ne peut que s'émerveiller de l'audace du philosophe. La brève introduction biographique indique que si l'ouvrage a été publié sous le couvert de l'anonymat en 1670 (Spinoza a alors trente-huit ans), l'identité de l'auteur est bien connue. Écrire ces mots en 1670 demande du courage : 1670, c'est à peine deux générations après Giordano Bruno qui a été brûlé sur le bûcher pour hérésie, et une seule après le procès intenté à Galilée par le Vatican. L'introduction indique que l'ouvrage a rapidement été censuré par les autorités de l'État, par l'Église catholique, par les juifs, et peu de temps après par les calvinistes. Autant d'éléments qui plaident en sa faveur.

Impossible de nier l'intelligence hors norme de l'auteur. Maintenant enfin, enfin il comprend pourquoi le grand Goethe et tous les autres Allemands qu'il aime tant – Schelling, Schiller, Hegel, Lessing, Nietzsche – ont vénéré cet homme. Comment ne pas admirer un esprit comme celui-là ? Mais ils appartenaient évidemment à un autre siècle et ils ignoraient tout des sciences nouvelles sur la race, tout des dangers du sang pernicieux – ils admiraient simplement ce mutant, cette extraordinaire fleur née de la fange. Rosenberg regarde la page de titre « Benedictus

Spinoza »… humm, Benedictus, on est bien loin d'un nom sémite. Les quelques notes biographiques indiquent qu'il a été excommunié par les juifs, alors qu'il avait une vingtaine d'années, et qu'il n'a plus jamais ensuite eu aucun contact avec un juif. Ainsi n'est-il pas vraiment juif. C'est effectivement un mutant–les juifs ont reconnu qu'il n'était pas des leurs et, en prenant ce nom, sans doute l'a-t-il lui aussi compris.

Dietrich fait son apparition vers onze heures et passe l'essentiel de la journée à enseigner à son protégé l'efficacité dans son travail à la rédaction en chef. Bientôt lui est confiée la responsabilité de presque toute la publication. En quelques semaines à peine, le stylo rouge de Rosenberg court à toute vitesse pour habilement améliorer le style et la densité des textes qui lui sont soumis. Alfred Rosenberg se sent heureux : non seulement il a eu un maître d'exception, mais il est l'« enfant » unique de Dietrich. Bientôt cependant, tout va changer. Se présentera un petit camarade, un petit camarade qui prendra toute la place.

Le changement se produit quelques semaines plus tard, en septembre 1919, quand Anton Drexler, l'homme qui a accueilli Alfred à l'Ordre de Thulé, arrive au journal dans un état de grande excitation. Dietrich referme la porte de son bureau afin d'avoir avec lui une conversation en privé lorsque Drexler, avec l'accord d'Eckart, invite Rosenberg à les rejoindre.

« Que je vous mette au courant, Alfred, dit Drexler. Vous savez, j'en suis sûr, que peu après votre entrée à l'ordre de Thulé, plusieurs d'entre nous ont créé un parti politique du nom de Parti des Travailleurs allemands ? Je me souviens que vous avez assisté à l'une de nos premières assemblées, nous étions peu nombreux. Mais nous sommes aujourd'hui sur le point de grandir. Dietrich et moi-même souhaiterions que vous soyez présents à notre prochaine réunion et que vous écriviez un grand article sur le parti. Il existe une multitude d'autres partis, il nous faut nous en distinguer. »

Après un coup d'œil du côté d'Eckart dont le vif hochement de tête indique que ce souhait est plus qu'un souhait, Rosenberg répond : « Je ne manquerai pas d'assister à votre toute prochaine réunion. »

Drexler semble satisfait. Il fait signe à Alfred de fermer la porte du bureau et de prendre un siège. « Ainsi, Dietrich, je pense que nous avons trouvé celui que vous attendiez. Laissez-moi vous raconter. Vous vous souvenez, évidemment, que lorsque nous avons décidé de transformer

l'ordre de Thulé, société dont les membres se réunissaient pour débattre en eux, en parti politique actif ouvert à tous, il nous a fallu obtenir l'autorisation de l'armée ? Et qu'on nous a alors imposé la présence périodique d'observateurs militaires à nos réunions ?

— Je m'en souviens et j'approuve tout à fait cette décision. Il faut absolument contrôler les communistes.

— Eh bien, poursuit Drexler, à la réunion de la semaine dernière à laquelle assistaient vingt-cinq à trente personnes, un homme d'aspect plutôt commun, mal fagoté est arrivé en retard et s'est assis au dernier rang. Carl, qui est chargé du service d'ordre, m'a dit à voix basse qu'il s'agissait d'un observateur militaire en civil qu'il avait déjà vu dans d'autres rassemblements, ainsi que dans des théâtres et des cercles, où il repère les agitateurs dangereux.

« Et donc cet observateur–son nom est Hitler, il a le grade de caporal mais doit quitter l'armée d'ici quelques mois – est resté absolument silencieux à écouter le terne discours du principal orateur sur l'élimination du capitalisme. Mais dans la discussion qui a suivi le débat s'est animé. Quelqu'un dans le public a fait une longue intervention en faveur de cet absurde projet, dont on entend partout parler, d'une sécession de la Bavière qui quitterait l'Allemagne et fusionnerait avec l'Autriche pour former un État de l'Allemagne du Sud. Alors, tout d'un coup, cet Hitler est devenu enragé, il s'est levé d'un bond, s'est avancé à grands pas vers le devant de l'assemblée et il a prononcé une violente harangue contre cette idée, ou quelque autre proposition que ce soit visant délibérément à affaiblir l'Allemagne. Il a continué quelques minutes encore en fustigeant les ennemis de l'Allemagne–ces alliés des criminels de Versailles qui cherchent à assassiner notre pays, à le mettre en pièces, à le priver de sa glorieuse destinée, etc.

« C'était du délire, il était comme un fou furieux à la limite de la perte de contrôle. Il y a eu un mouvement dans la salle, une sensation de malaise, et j'étais sur le point de demander à Carl de l'expulser–j'ai hésité uniquement parce qu'il était envoyé par l'armée. Mais à cet instant précis, comme s'il avait deviné mes pensées, il s'est repris, il a retrouvé la maîtrise de soi et il a fait au pied levé un discours général de quinze minutes époustouflant. Rien d'original dans le contenu. Ses idées–antijuives, promilitaristes, anticommunistes – sont dans la ligne des nôtres. Mais sa façon de les

exposer a été stupéfiante. Après quelques minutes, chacun de nous, je dis bien chacun de nous, a été hypnotisé et a gardé les yeux rivés sur son regard bleu étincelant, suspendu à chacun de ses mots. Cet homme a un don. Je l'ai tout de suite su, et après la rencontre, j'ai couru lui remettre mon pamphlet *Mon éveil politique*, en même temps que je lui ai donné ma carte et l'ai invité à prendre contact avec moi pour en savoir plus sur le parti.

— Et ? demande Eckart.

— Eh bien, il est venu me voir hier soir. Nous avons longuement parlé de ses projets et des objectifs du parti dont il est aujourd'hui le membre numéro 555, et il prendra la parole lors de la prochaine assemblée.

— Cinq cent cinquante-cinq ? s'exclame Rosenberg. Incroyable ! Vous êtes déjà si nombreux ?

— Entre nous, et seulement entre nous, Alfred, c'est 55, murmure Drexler. Pour l'article je vous demanderai d'ajouter un chiffre et de nous faire passer à cinq cent cinquante-cinq. On nous prendra davantage au sérieux si l'on nous croit plus nombreux. »

Quelques jours plus tard, Eckart et Rosenberg vont ensemble écouter le discours du caporal Hitler. Après quoi, ils doivent se retrouver pour dîner chez Eckart. Hitler arrive d'un pas assuré devant l'assistance qui compte une quarantaine de personnes et, sans introduction préalable, se lance rapidement dans une diatribe passionnée à l'encontre des juifs et du danger qu'ils représentent pour l'Allemagne. « Je suis venu, dit-il d'un ton exalté, pour vous mettre en garde contre les juifs et promouvoir un nouveau type d'antisémitisme. Je prône un antisémitisme fondé sur les faits, et non sur l'émotion. L'antisémitisme émotionnel ne mène qu'à des pogroms inefficaces. Là n'est pas la solution. Nous avons besoin de plus, de beaucoup plus. Nous avons besoin d'un antisémitisme rationnel. La rationalité mène à une unique conclusion absolument incontournable : l'élimination totale des juifs d'Allemagne. »

Puis il lance un autre avertissement. « La révolution qui a balayé du pouvoir les têtes couronnées d'Allemagne ne doit pas ouvrir la porte au judéo-bolchevisme. »

Rosenberg tressaille au terme de « judéo-bolchevisme » qu'emploie Hitler. Il use, quant à lui, exactement du même terme depuis un certain temps et voilà que ce caporal pense de la même façon, se sert des mêmes mots. C'est à la fois un mal et un bien. Un mal, parce qu'il se sentait

propriétaire de ce terme, mais un bien en ce qu'il se découvre un allié de taille.

« Parlons du danger que représentent les juifs, poursuit Hitler, parlons de l'antisémitisme rationnel. Il ne s'agit pas de la religion juive. La religion des juifs n'est pas pire que les autres – toutes procèdent de la même grande escroquerie à la foi. Il ne s'agit pas non plus de leur histoire, ni de leur abominable parasitisme – bien que leurs péchés commis aux dépens de l'Allemagne depuis des siècles soient légion. Non, ces choses-là ne sont pas en cause. La vraie question qui se pose est leur race, leur sang impur qui chaque jour, chaque heure, chaque minute affaiblit et menace l'Allemagne.

« Le sang impur ne pourra jamais être pur. Parlons des juifs qui ont choisi le baptême, les juifs convertis au christianisme. Ce sont les pires. Ils présentent le plus grand danger. Ils vont insidieusement infecter et détruire notre noble pays, tout comme ils ont détruits chacune des grandes civilisations. »

Rosenberg redresse brusquement la tête à ces mots. Il a raison, il a raison, se dit-il. Cet Hitler lui rappelle ce qu'il sait déjà. Le sang ne peut changer. Un juif reste à jamais un juif. Alfred sent la nécessité de repenser toute son approche du problème Spinoza.

« Et aujourd'hui, poursuit Hitler en se frappant à présent la poitrine à chaque nouvel argument qu'il avance, sachez qu'on ne peut pas se voiler la face. Et les demi-mesures ne résoudront pas la question–la question est de savoir si notre nation peut un jour recouvrer la santé. L'élément pathogène juif doit être éradiqué. Ne vous y trompez pas, on ne lutte pas contre une maladie sans éliminer le vecteur qui la propage et si n'est pas détruit le bacille qui en est la cause. Ne croyez pas que vous pourrez combattre la tuberculose raciale sans prendre la précaution de débarrasser la nation de l'élément racial qui l'infecte. »

Hitler énonce chaque point de son discours d'une voix de plus en plus stridente – chacune de ses phrases est plus haut perchée que la précédente jusqu'à donner l'impression que sa voix va se désintégrer, mais il n'en est rien. Lorsqu'il termine en hurlant : « Cette contamination juive ne reculera pas. Cet empoisonnement de la nation n'aura de fin que lorsque celui qui en est à l'origine, le juif, aura été chassé de chez nous », toute la salle se lève alors comme un seul homme et applaudit à tout rompre.

Le dîner ce soir-là chez Eckart a lieu dans l'intimité. Seules quatre personnes sont présentes–Rosenberg, Drexler, Eckart et Hitler. Mais c'est là un Hitler différent, non pas l'Hitler rageur qui se frappe la poitrine, mais un Hitler courtois, bienveillant.

L'épouse d'Eckart, Rosa, femme raffinée, les conduit jusqu'au petit salon et se retire discrètement quelques minutes plus tard pour laisser les quatre hommes à leur conversation privée. Affable, Eckart a–non sans panache–remonté de la cave une de ses meilleures bouteilles, mais son enthousiasme retombe en découvrant qu'Hitler ne prend jamais d'alcool et que Rosenberg ne va pas au-delà d'un verre de vin. Il est encore plus déçu d'apprendre qu'Hitler est végétarien et ne partagera pas l'oie rôtie tout juste sortie du four, que la domestique a fièrement apportée dans la salle à manger. Elle prépare rapidement pour Hitler des œufs brouillés accompagnés de pommes de terre, et les quatre hommes se mettent à table. Ils discuteront pendant plus de trois heures.

« Eh bien, Herr Hitler, parlez-nous de votre affectation actuelle et de votre avenir dans l'armée, demande Eckart.

— Il n'y a plus beaucoup d'avenir dans l'armée depuis que le traité de Versailles–soit-il maudit à jamais–a limité à cent mille le nombre de nos soldats quand aucune limite n'a été imposée à nos ennemis. Cette réduction des effectifs fait que je serai démobilisé dans six mois. Actuellement je n'ai à peu près pour mission que la surveillance des réunions que tiennent les plus menaçants parmi les cinquante partis politiques aujourd'hui actifs à Munich.

— Et en quoi le Parti des Travailleurs allemands est-il considéré comme menaçant ? interroge Eckart.

— À cause de ce terme de "travailleurs". Cela éveille la suspicion d'une influence communiste. Mais, Herr Eckart, je peux vous assurer qu'après la rédaction de mon rapport, l'armée ne vous proposera que de l'aide. La situation est dangereuse pour nous tous. Les bolcheviques ont été responsables de la reddition de la Russie dans la guerre et ils se consacrent aujourd'hui à l'infiltration de l'Allemagne avec pour objectif d'en faire un État bolchevique.

— Nous avons ensemble parlé hier, dit Drexler, de la récente vague d'assassinats des chefs de la gauche. Voudriez-vous répéter devant Herr

Eckart et Herr Rosenberg comment vous estimez que l'armée et la police doivent réagir ?

— Je crois qu'il y a beaucoup trop peu de ces assassinats, et si cela dépendait de moi, j'armerais les assassins. »

Eckart et Drexler répondent par un large sourire et Eckart demande : « Et votre avis sur notre parti à ce jour ?

— Ce que j'en vois me plaît. Je suis entièrement d'accord avec les opinions qui y sont défendues et, après mûre réflexion, je n'hésite pas le moins du monde à y lier mon sort.

— Que pensez-vous de notre taille modeste ? interroge à son tour Drexler. Alfred, notre journaliste que voici, a été un rien surpris d'apprendre que nos premiers cinq cents soldats étaient du type chimérique.

— Ah, En tant que journaliste », Hitler se tourne vers Rosenberg, « j'espère que vous serez d'accord pour dire que la vérité est ce que croient les gens. À franchement parler, Herr Drexler, notre taille modeste me paraît être un avantage plus qu'un inconvénient. Je perçois ma solde de militaire, ne reçois que peu d'ordres de mon commandant, et pendant les six mois à venir j'envisage de me consacrer entièrement au parti en espérant y imprimer ma marque sans tarder.

— Puis-je prendre la liberté de vous demander plus d'information sur votre rôle dans l'armée, Herr Hitler ? l'interroge Dietrich Eckart. Ce qui m'intéresse en particulier, c'est votre grade. Vous avez de telles aptitudes évidentes au commandement. Vous devriez être un gradé de haut rang, et cependant vous êtes caporal ?

— Il faut poser la question à mes supérieurs. Je les soupçonnerais de vous répondre que j'ai les aptitudes au commandement mais une trop forte résistance à la grégarité. L'important, cependant, sont les faits. » Il se tourne de nouveau vers Alfred pour s'assurer qu'il prend bien des notes. « J'ai reçu deux fois la Croix de Fer pour mon courage. Vous pouvez le vérifier auprès des services de l'armée, Herr Rosenberg. Un bon journaliste doit vérifier ses informations, même s'il peut lui arriver de préférer ne pas les utiliser. Sur la ligne de front, j'ai été blessé deux fois. La première par un éclat d'obus à la jambe. Mais au lieu de profiter d'une longue convalescence, j'ai demandé à rejoindre ensuite immédiatement mon régiment. La seconde a été un cadeau de nos amis britanniques, le gaz moutarde. Nous avons été plusieurs à perdre temporairement la vue et nous n'avons survécu que parce

que l'un de nous y voyait à moitié. Nous avons formé une chaîne en nous tenant la main, et il nous a guidés jusqu'au premier poste de secours. J'ai été soigné à l'hôpital Pasewalk d'où je suis sorti il y a un an environ, non sans quelques dommages pour mes cordes vocales. »

Alfred, tout à ses notes, lève la tête et s'étonne : « Vos cordes vocales paraissaient en parfait état ce soir.

— Oui, je le pense aussi. C'est étrange, mais ceux qui m'ont connu avant d'être blessé disent que le di-chlore semble avoir renforcé ma voix. Faites-moi confiance, je ne manquerai pas de m'en servir contre ces criminels français et britanniques.

— Vous êtes un excellent orateur, Herr Hitler, fait observer Dietrich Eckart, et je pense que vous serez des plus précieux à notre parti. Dites-moi, avez-vous suivi un entraînement de type professionnel pour vous exprimer ainsi en public ?

— Très brièvement, dans l'armée. J'ai dû instruire au pied levé les soldats, et j'ai reçu deux heures de formation avec la tâche de mettre en garde les prisonniers de guerre allemands récemment libérés contre les dangers majeurs qui menacent l'Allemagne : le communisme, les juifs et le pacifisme. Dans le rapport qu'il a rédigé à mon sujet, mon commandant me qualifie d'"orateur né". Je le crois volontiers. J'ai un don, et j'ai bien l'intention de le mettre au service de notre parti. »

Eckart continue son interrogatoire en posant à Hitler des questions sur sa formation et sur ses lectures. Alfred est surpris d'apprendre qu'il a lui aussi été peintre, et il partage son indignation à voir les juifs contrôler l'École des beaux arts de Vienne dont l'entrée a été refusée à Hitler. Ils se promettent de faire des croquis ensemble un jour. À la fin de la soirée, lorsque chacun s'apprête à partir, Eckart demande à Rosenberg de rester un moment pour parler boutique. Restés seuls, Eckart verse deux verres de cognacs sans tenir compte du refus du jeune homme, avant de déclarer : « Eh bien, Alfred, le voici donc. Nous avons vu ce soir, je crois, l'avenir de l'Allemagne. Il est ordinaire et mal dégrossi – c'est beaucoup de défauts, je sais. Mais il y a une force en lui, beaucoup de force ! Et les sentiments qui conviennent. Vous êtes d'accord ? »

Alfred hésite. « Je constate ce que vous constatez. Mais quand je songe aux élections, je pense que beaucoup d'Allemands pourraient ne pas être

d’accord. Peuvent-ils suivre un homme qui n’a pas passé un seul jour de sa vie à l’université ?

— Un homme, une voix. La grande majorité est comme Hitler, elle a eu pour école la rue. »

Alfred se risque un peu plus avant. « Je crois cependant que la supériorité de l’Allemagne émane de nos grands esprits – Goethe, Kant, Hegel, Schiller, Leibniz. Non ?

— C’est précisément la raison pour laquelle je vous ai demandé de rester. Il lui faut… comment dire ? Du poli. Du fini. Il lit mais de façon très sélective, nous devons combler ses lacunes. Cela, Rosenberg, sera notre mission – à vous et à moi. Mais il nous faudra de la finesse et de l’habileté. Je sens beaucoup d’orgueil en lui, et l’immense tâche qui nous attend est de l’éduquer sans qu’il s’en aperçoive. »

Alfred Rosenberg rentre chez lui d’un pas devenu plus pesant. L’horizon certes s’est éclairci. Un nouvel acte va être mis en scène, mais s’il est sûr à présent de faire partie de la troupe, le rôle qui lui incombe n’est pas celui dont il a rêvé.

XIX
AMSTERDAM
27 JUILLET 1656

La façade de la synagogue de Talmud-Torah, la grande synagogue des juifs sépharades, ressemble à celle de n'importe quelle autre maison d'Houtgracht, la grande avenue animée sur laquelle vivent beaucoup de juifs sépharades d'Amsterdam. Mais à l'intérieur, le somptueux décor mauresque appartient à un autre monde. Sur le mur latéral–celui orienté vers Jérusalem–se trouve l'arche sacrée aux sculptures raffinées qui contient le Sefer Torah dissimulé derrière un rideau rouge sombre de velours brodé. Devant l'arche, la *bimah* est l'estrade de bois travaillé où se tiennent le rabbin, le maître de lecture, le lecteur du jour et autres dignitaires. Toutes les fenêtres sont recouvertes de lourdes draperies, brodées d'oiseaux et de sarments, qui empêchent les passants de voir à l'intérieur.

Centre de la communauté, la synagogue fait office d'école pour l'apprentissage de l'hébreu et de lieu de prière, qu'il s'agisse des offices du matin dans toute leur simplicité, des offices plus longs pour la célébration du shabbat ou des cérémonies liées aux grandes fêtes juives.

Peu de personnes assistent régulièrement aux courts offices quotidiens. Il n'y a là souvent pas plus de dix hommes – le minimum requis pour former le *minyan*, et si dix d'entre eux ne sont pas réunis, il faut partir dans les rues à la recherche du quorum. Les femmes ne peuvent évidemment pas faire partie du *minyan*. Au matin du mardi 27 juillet 1656, cependant, ce ne sont pas dix fidèles silencieux et recueillis mais près de trois cents membres de la communauté qui vocifèrent, occupant la totalité des sièges et le moindre pouce restant d'espace où se tenir debout. On trouve parmi eux non seulement les participants aux offices de la semaine et du shabbat, mais également les « juifs des grandes fêtes » que l'on aperçoit rarement.

La raison de ce tohu-bohu et de cette affluence ? La frénésie que suscite, à travers les âges, dans un même frisson et une même horreur, la sombre fascination des foules pour les crucifixions, pendaisons, décapitations et autodafés, vers lesquelles elles se ruent. Dans toute la communauté juive

d'Amsterdam, le bruit s'est rapidement répandu que Baruch Spinoza allait être excommunié.

Au XVIIe siècle, les *herems* sont courants dans la communauté juive d'Amsterdam. Il en est prononcé plusieurs fois dans l'année, et tout juif adulte en a souvent été témoin. Mais l'immense foule du 27 juillet s'attend à un *herem* hors du commun. La famille Spinoza est bien connue de tous : le père de Baruch et son oncle, Abraham, ont régulièrement siégé au *mahamad*, le conseil de la synagogue. Les deux hommes reposent dans le lieu le plus sacré du cimetière. Pourtant c'est la chute des grands qui a toujours galvanisé les foules : l'envers sombre de l'admiration est l'envie. S'y ajoute la conscience de sa propre banalité.

Les *herems* remontent à très loin dans le temps, il en est question dès le IIe siècle avant Jésus-Christ dans la *Mishnah*, premier recueil écrit des traditions orales rabbiniques. Un abrégé méthodique des péchés justifiant le *herem* a été rédigé au XVe siècle par le rabbin Joseph Caro dans son ouvrage autorisé, *Choulhan Aroukh*. Abondamment imprimé, ce texte est bien connu des juifs d'Amsterdam au XVIIe siècle. Le rabbin Caro a établi la liste de nombreuses infractions à la Loi passibles d'un *herem*, parmi lesquelles les jeux d'argent, les comportements obscènes, le non paiement de ses impôts, l'insulte publique à des membres de la communauté, le mariage sans consentement parental, la bigamie et l'adultère, la désobéissance à une décision du *mahamad*, le manque de respect à l'encontre d'un rabbin, les discussions théologiques avec des gentils, le refus de reconnaître la loi orale rabbinique, la mise en doute de l'immortalité de l'âme ou du caractère divin de la Torah.

Ce n'est pas seulement l'identité de l'intéressé et les raisons justifiant ce *herem* imminent qui aiguisent la curiosité de la foule à la synagogue de Talmud-Torah : on parle d'extrême sévérité. La plupart des *herems* sont des réprimandes publiques bénignes qui se soldent par une amende, ou une exclusion de quelques jours ou de quelques semaines. Dans certaines circonstances plus graves impliquant le blasphème, la sentence est généralement plus longue – onze ans, dans l'un des cas. Cependant la réintégration est toujours possible si le coupable est prêt à se repentir et à accepter le châtiment qui lui est infligé–une amende importante le plus souvent ou, dans l'exemple infâmant d'Uriel da Costa, la flagellation

publique. Mais dans les jours qui ont précédé le 27 juillet 1656, les rumeurs ont couru d'un *herem* d'une sévérité inouïe.

Selon la tradition, l'intérieur de la synagogue n'est à cette occasion éclairée que par des bougies de cire noire – sept sur un grand chandelier qui descend du plafond, douze dans des niches creusées dans les murs. Le rabbin Morteira, assisté du rabbin Aboab de retour de treize ans passés au Brésil, se tiennent debout côte à côte sur la *bimah* face à l'arche sacrée, flanqués des six *parnassim*. Ayant attendu avec solennité que l'assemblée fasse silence, le rabbin Morteira brandit un document et, sans salutation ni préambule, lit de sa voix de stentor la proclamation en hébreu. Le public se tait, à l'exception des rares personnes de l'assemblée qui connaissent l'hébreu parlé et murmurent en portugais quelques mots à leurs voisins. Lesquels, à leur tour, font circuler l'information d'un rang à l'autre. Avant même que ne soit terminée la lecture du texte, une sombre gravité pèse sur la synagogue tout entière.

Le rabbin Morteira fait deux pas en arrière. Le rabbin Aboab s'avance alors pour traduire chaque phrase du texte hébreu en portugais.

« "Les Messieurs du *mahamad* vous font savoir qu'ayant eu connaissance depuis quelques temps des mauvaises opinions et de la conduite de Baruch de Spinoza, ils s'efforcèrent par différents moyens et promesses, de le détourner de sa mauvaise voie. Ne pouvant porter remède à cela, recevant par contre chaque jour de plus amples informations sur les horribles hérésies qu'il pratiquait et enseignait et sur les actes monstrueux qu'il commettait en ayant de cela de nombreux témoins dignes de foi qui déposèrent et témoignèrent sur tout en présence dudit Spinoza qui a été reconnu coupable : tout cela ayant été examiné en présence de Messieurs les Hahamim, les Messieurs du *mahamad* décidèrent avec l'accord des rabbins que ledit Spinoza serait exclu et écarté de la Nation d'Israël." »

« Abominables hérésies ? » « Mauvaise voie ? » « Actes monstrueux ? » Des murmures s'élèvent de l'assemblée. Les membres de la communauté scrutent, interrogateurs, le visage de leurs voisins. Beaucoup connaissent Baruch Spinoza depuis toujours. La plupart l'admirent et il n'en est pas un qui l'associe à quelque malveillance que ce soit, à quelque acte monstrueux, à quelque abominable hérésie. Le rabbin Aboab poursuit :

« "À l'aide du jugement des saints et des anges, nous excluons, chassons, maudissons et exécrons Baruch de Spinoza avec le consentement de toute la

sainte communauté en présence de nos saints livres et des six cent treize commandements qui y sont enfermés. Nous formulons ce *herem* comme Josué le formula à l'encontre de Jéricho. Nous le maudissons comme Élie maudit les enfants et avec toutes les malédictions que l'on trouve dans la Loi." »

Du côté réservé aux hommes dans l'assemblée, Gabriel cherche du regard Rebecca parmi les femmes, afin de voir sa réaction à la violence de cette malédiction prononcée contre leur frère. Gabriel a déjà assisté à des *herems* mais jamais aucun n'a fait l'objet d'une pareille véhémence. Et aussitôt tout empire. Le rabbin Aboab poursuit :

« "Qu'il soit maudit le jour, qu'il soit maudit la nuit ; qu'il soit maudit pendant son sommeil et pendant qu'il veille. Qu'il soit maudit à son entrée et qu'il soit maudit à sa sortie. Veuille l'Éternel ne jamais lui pardonner. Veuille l'Éternel allumer contre cet homme toute Sa colère et déverser sur lui tous les maux mentionnés dans le livre de la Loi : que son nom soit effacé dans ce monde et à tout jamais et qu'il plaise à Dieu de le séparer de toutes les tribus d'Israël en l'affligeant de toutes les malédictions que contient la Loi. Et vous qui restez attachés à l'Éternel, votre Dieu, qu'Il vous conserve en vie." »

Le rabbin Aboab recule à son tour. Le rabbin Morteira alors s'avance et regarde fixement l'assemblée, comme pour établir un contact personnel avec tous ceux qui sont ici présents, puis lentement, appuyant chaque syllabe avec emphase, il s'adresse à chacun d'entre eux :

« "Sachez que vous ne devez avoir [avec Baruch Spinoza] aucune relation ni écrite ni verbale. Qu'il ne lui soit rendu aucun service et que nul ne l'approche à moins de quatre coudées. Que nul ne demeure sous le même toit que lui et que nul ne lise aucun de ses écrits." »

Le rabbin Morteira fait un signe de tête au rabbin Aboab. Sans un mot, les deux hommes se prennent par le bras et descendent ensemble de la *bimah*. Puis, suivis des six *parnassim*, ils empruntent l'allée centrale et sortent de la synagogue. De l'assemblée s'élève alors un brouhaha. Jusqu'au plus ancien de ses membres, nul n'a le souvenir d'un *herem* aussi dur. À aucun moment il n'a été question de repentir ou de réintégration. Chacun ici présent a compris ce qu'impliquent les paroles du rabbin. Ce *herem*-là est pour toujours.

XX
MUNICH
MARS 1922

Au fil des semaines Alfred Rosenberg change d'avis sur le rôle qui lui est assigné. Il ne lui pèse plus comme avant, cela devient pour lui un rôle magnifique, l'occasion rêvée d'exercer une immense influence sur le sort de la mère patrie. Le parti en est encore à ses commencements, mais lui sait que c'est le parti de l'avenir.

Hitler habite un petit appartement près du journal et rend presque tous les jours visite à Eckart qui conseille son protégé, aiguisant son antisémitisme, élargissant sa vision politique, le présentant à des personnalités éminentes de la droite allemande. Trois ans plus tard Hitler dédiera le second tome de *Mein Kampf* à Dietrich Eckart : « cet homme qui, par ses écrits, ses idées et ses actes, a voué sa vie à l'éveil de notre peuple ». Rosenberg voit souvent Hitler lui aussi, toujours en fin d'après-midi ou le soir, car Hitler est un couche-tard et dort jusqu'à midi. Ils bavardent, marchent et visitent ensemble les galeries d'art et les musées.

Il y a deux Hitler. L'orateur féroce qui électrise et magnétise chacune des foules auxquelles il s'adresse. Rosenberg n'a jamais rien vu de pareil. Quant à Anton Drexler et Dietrich Eckart, ils sont ravis d'avoir fini par trouver l'homme qui va mener leur parti de l'avant. Alfred assiste à nombre de leurs discussions, et elles sont légion. Avec une inépuisable énergie Hitler s'exprime partout où il trouve un public, à l'angle des rues passantes, dans les tramways bondés et surtout les brasseries. Sa renommée d'orateur le fait rapidement connaître, et son public grossit–il atteint parfois plus du millier. En outre, pour l'ouvrir à davantage de monde, Hitler a suggéré de changer le nom du parti, qui de Parti des Travailleurs allemands devient le Parti national socialiste des Travailleurs allemands (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, NSDAP).

Il arrive que Rosenberg prenne lui aussi la parole devant les membres du Parti ; Hitler est souvent présent et l'applaudit toujours. « Les idées sont *wunderbar*. Mais plus de feu, plus de feu, l'encourage-t-il. »

Et puis il y a l'autre Hitler–l'Hitler aimable, détendu, courtois, qui écoute Alfred discourir sur l'histoire, l'esthétique, la littérature allemande. « Nous pensons de la même façon », s'exclame-t-il souvent, en oubliant que c'est Alfred qui a jeté les semences qui germent à présent dans son esprit.

Un jour Hitler vient le trouver dans ses nouveaux locaux du *Völkischer Beobachter* (L'Observateur du peuple) avec un article qu'il souhaite publier sur l'alcoolisme. Quelques temps auparavant, le parti nazi a racheté le journal de l'ordre de Thulé, *Münchener Beobachter*, qu'il a rapidement rebaptisé et confié à Dietrich Eckart. Ce dernier a sabordé son ancien journal et transféré l'ensemble du personnel vers ce nouveau titre. Hitler attend que Rosenberg ait terminé la lecture de l'article qu'il lui a apporté, mais il est surpris de le voir ouvrir un tiroir de son bureau et en sortir un texte qu'il a–pure coïncidence – lui aussi rédigé sur l'alcoolisme.

Ayant parcouru l'article d'Alfred, Hitler lève les yeux du manuscrit et déclare : « Ils sont jumeaux.

— Oui, tellement semblables que je vais retirer le mien, dit Rosenberg .

— Non, surtout pas. Il faut publier les deux. Ils auront plus de force si on les publie ensemble. »

Hitler, qui gagne en pouvoir dans le parti, décrète bientôt que les discours de tous les intervenants devront lui être soumis. Il dispensera par la suite Rosenberg de cette démarche, car leurs pensées sont si proches, dira-t-il. Mais Alfred remarque quelques différences. D'abord, Hitler a, malgré les limites de sa formation académique et les considérables insuffisances de son savoir, une extraordinaire confiance en lui. Il répète à satiété des mots comme « inébranlable », qui impliquent une totale assurance dans ses convictions et l'absolue certitude, quelles que soient les circonstances, de ne jamais rien changer à ce en quoi il croit. Alfred s'émerveille d'écouter Herr Hitler. D'où lui vient un tel aplomb ? Il vendrait, lui, son âme pour posséder pareille confiance en soi. Il éprouve pour sa propre personne une sorte de dégoût à se voir toujours guetter le moindre signe d'approbation.

Il y a aussi une autre différence entre eux. Alors qu'Alfred parle de la nécessité de « déplacer » les juifs d'Europe, de les « relocaliser » ou de les « expulser », Hitler emploie, lui, d'autres termes. Il veut « exterminer », « éradiquer » les juifs, et même les pendre à tous les réverbères. Mais ce n'est là sans doute qu'une figure de style visant à mieux galvaniser son public.

Avec les mois qui passent, Rosenberg s'aperçoit qu'il a sous-estimé Hitler. C'est un homme d'une grande intelligence, un autodidacte qui a voracement parcouru les livres et retenu leur contenu, il a un jugement sûr en matière d'art et apprécie la musique de Wagner. Même si, en l'absence d'un enseignement universitaire méthodique, son savoir reste inégal et comporte d'énormes lacunes. Alfred fait de son mieux pour les combler, mais la tâche est rude. L'orgueil d'Hitler est si grand qu'on ne peut jamais explicitement lui conseiller telle ou telle lecture. Rosenberg a appris à l'orienter de façon détournée, car il a remarqué que chaque fois qu'il a parlé, par exemple de Schiller, quelques jours plus tard Hitler a pu longuement commenter avec une assurance indéfectible des œuvres dramatiques de cet auteur.

Un matin de printemps de cette même année, Dietrich Eckart s'approche du bureau d'Alfred et par la porte vitrée observe un moment, non sans commisération, son poulain qui travaille à la publication d'un article. Puis il frappe à la vitre et lui fait signe de le suivre jusqu'à son bureau, où il lui indique un siège.

« J'ai quelque chose à vous dire–mais pour l'amour de Dieu, Alfred, n'ayez pas l'air aussi inquiet. Vous faites du bon travail. Je suis entièrement satisfait du zèle qui est le vôtre. Si j'avais la moindre chose à dire, ce serait moins de zèle, et quelques bières de plus, et puis surtout de la décontraction. Trop travailler n'est pas toujours ce que l'on fait de mieux. Mais cette question sera pour une autre fois. Écoutez, vous nous êtes chaque jour plus précieux au parti, et j'entends donner un coup d'accélérateur à votre carrière. Vous êtes d'accord avec moi pour estimer qu'un journaliste est d'autant meilleur qu'il connaît bien son sujet ?

— C'est évident. » Alfred s'efforce de conserver son sourire mais il attend la suite, mal à l'aise. Eckart est totalement imprévisible.

— Vous connaissez l'Europe ?

— Très peu.

— Comment peut-on écrire sur ses ennemis sans les avoir vus de ses propres yeux ? Un bon guerrier doit savoir prendre le temps d'affûter ses armes. Vous êtes d'accord ?

— Cela va de soi, répond Rosenberg, méfiant.

— Alors filez faire vos bagages. Votre vol pour Paris est dans trois heures.

— Paris ? Mon vol ? Dans trois heures ?

— Oui, Dimitri Popoff, l'un des grands donateurs russes du parti, a là-bas une importante réunion d'affaires. Il part aujourd'hui avec deux associés et il a accepté de lever des fonds dans la communauté des Russes blancs de Paris. Il fait le trajet avec le nouveau Junker F 13, qui peut transporter quatre passagers. J'avais prévu de l'accompagner mais j'ai eu des douleurs dans la poitrine hier qui m'empêchent de faire le voyage. Mon médecin et ma femme me l'interdisent. Vous allez partir à ma place.

— Je déplore vos ennuis de santé, Herr Eckart. Mais si le médecin vous conseille le repos, je ne peux pas vous laisser seul avec les deux prochaines éditions…

— Le médecin n'a pas parlé de repos. Il opte simplement pour la prudence, car il ignore quels pourraient être les effets d'un voyage en avion dans mon état. Les éditions sont pratiquement bouclées. Je m'en occupe. Allez à Paris.

— Que voulez-vous que j'aille y faire ?

— Je veux que vous accompagniez Herr Popoff dans ses rencontres avec des donateurs potentiels. S'il le souhaite, vous pourrez leur présenter vous-même le parti. Il est temps que vous appreniez à parler aux riches. Vous reviendrez ensuite tranquillement par le train. Prenez une semaine, dix jours. Soyez un homme libre. Allez où vous voulez et regardez simplement autour de vous. Voyez comment nos ennemis fêtent le traité de Versailles. Prenez des notes. Tout ce que vous allez découvrir sera utile au journal. À propos, Herr Popoff a également accepté de vous fournir généreusement en francs français. Vous en aurez besoin. Le Deutschmark ne vaut quasiment rien à l'étranger, par la grâce de l'inflation. Il ne vaut quasiment rien ici !

— Un pain coûte plus cher chaque jour, acquiesce Rosenberg .

— C'est vrai. Et je suis justement en train d'écrire pour le prochain numéro un article expliquant pourquoi il nous faut une fois de plus augmenter le prix du journal. »

Au décollage, Rosenberg s'agrippe aux accoudoirs de son siège et regarde par le hublot Munich qui se réduit en un instant. Amusé par la peur du jeune homme, Herr Popoff, dont les dents en or étincellent, hurle par-dessus le vacarme des moteurs : « Premier voyage en avion ? » Rosenberg

fait oui de la tête et retourne au hublot, soulagé que le bruit rende impossible toute conversation avec Herr Popoff et les deux autres passagers. Il songe au commentaire d'Eckart l'incitant à plus de décontraction… Pourquoi est-il toujours si mal à l'aise dans les échanges avec les autres ? Pourquoi est-il si secret ? Pourquoi n'a-t-il pas dit à Eckart qu'il avait autrefois voyagé en Suisse avec sa tante et que voici quelques années, juste avant que n'éclate la guerre, il avait fait avec Hilda, sa fiancée, un séjour à Paris ? Peut-être veut-il simplement oublier son passé baltique, et renaître en citoyen allemand dans la mère patrie. Non, non, non – il sait que cela est plus profond. S'ouvrir aux autres a toujours à ses yeux représenté une menace. C'est précisément la raison pour laquelle ses deux conversations avec Friedrich dans la brasserie ont été si extraordinairement libératrices. Il tente de creuser davantage, mais comme toujours il se perd en route. *Il faut que cela change… Je vais revoir Friedrich.*

Le lendemain, Herr Popoff compte sur Alfred pour présenter le parti et expliquer pourquoi il est seul capable d'arrêter les judéo-bolcheviques. Un banquier portant au petit doigt un anneau de diamants éblouissants demande, s'adressant à lui : « Si j'ai bien compris, votre nom officiel est maintenant le Parti national socialiste des Travailleurs allemands, Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei ?

— Oui.

— Pourquoi un nom si emberlificoté et qui prête à confusion ? "National" implique l'idée de droite, "socialiste" de gauche, "travailleur" de gauche, et "allemand" de droite ! Ce n'est pas possible. Comment votre parti peut-il être tout cela à la fois ?

— C'est précisément que ce veut Hitler, être tout pour tous – à l'exception des juifs et des bolcheviques évidemment. Nous avons des projets d'envergure. Notre premier objectif est d'entrer en nombre au parlement dans les toutes prochaines années.

— Au parlement ? Vous croyez que les masses ignorantes peuvent gouverner ?

— Non. Mais nous devons d'abord conquérir le pouvoir. Notre démocratie parlementaire est fatalement affaiblie par les incursions bolcheviques, et je vous promets que nous allons faire en sorte de nous débarrasser totalement du système parlementaire. Hitler me l'a dit en ces termes à de nombreuses reprises. Et il a très clairement défini les buts à

atteindre. Je vous ai apporté quelques exemplaires du nouveau programme du parti en vingt-cinq points. »

Leurs rendez-vous terminés, Herr Popoff remet à Rosenberg une enveloppe bien garnie en francs français. « Vous avez joliment travaillé, Herr Rosenberg. Ces francs vous emmèneront un peu partout en Europe. Votre présentation du parti a été remarquable, ainsi qu'Herr Eckart me l'avait assuré. Et dans un russe si nuancé. Un russe magnifique. Tout le monde a été favorablement impressionné. »

Une semaine de liberté devant lui ! Quel plaisir, ne serait-ce que de se promener selon son envie. Eckart a raison – il a trop travaillé. Tandis qu'il déambule dans les rues de Paris, Rosenberg compare la gaîté et l'opulence partout présentes dans cette ville à la tristesse de Berlin, et à la pauvreté et à l'agitation de Munich. Paris présente peu de cicatrices de la guerre, ses habitants paraissent bien nourris, ses restaurants sont bondés. Et malgré cela la France, comme l'Angleterre et la Belgique, continue de sucer le sang de l'Allemagne en exigeant des réparations draconiennes. Il décide de rester deux jours à Paris–les galeries et des marchands d'art lui font signe. Il prendra ensuite le train pour le nord et la Belgique, avant de terminer par les Pays-Bas, le pays de Spinoza. De là, par le train toujours, il entreprendra le long voyage de retour chez lui en passant par Berlin où il rendra visite à Friedrich.

En Belgique, Rosenberg ne trouve pas Bruxelles à son goût, il déteste l'édifice du parlement belge, où les ennemis de l'Allemagne se sont obstinés à élaborer tous les moyens de piller la mère patrie. Le lendemain, il se rend au cimetière militaire d'Ypres où les Allemands ont subi des pertes considérables pendant la guerre et où Hitler s'est battu avec tellement de courage. Puis, direction le nord et Amsterdam.

Rosenberg n'a pas la moindre idée de ce qu'il va y chercher. Il sait seulement que le problème Spinoza est toujours là dans un coin de son esprit. Il reste intrigué par le juif Spinoza. *Non, pas intrigué*, se dit-il, *sois honnête… tu l'admires, tout comme Goethe l'admirait*. Alfred n'a jamais rendu à la bibliothèque son exemplaire du *Traité des autorités théologique et politique*. Insomniaque, il en lit souvent quelques paragraphes la nuit dans son lit. Il dort mal ; pour une raison inexplicable, il devient anxieux au

moment du coucher et combat le sommeil. C'est un sujet de plus à aborder avec Friedrich.

Dans le train, Rosenberg ouvre le traité de Spinoza à la page sur laquelle il s'est endormi la veille. Une fois encore, l'impressionne le courage de cet homme qui a osé, au XVII^e^ siècle, remettre en question l'autorité religieuse. Il a montré les incohérences des Écritures et l'absurdité qu'il y a à les considérer comme d'essence divine alors qu'elles sont truffées d'erreurs humaines. L'amusent tout particulièrement les passages où Spinoza fait un pied de nez aux prêtres et aux rabbins qui croient avoir le privilège de l'interprétation des paroles de Dieu.

> Si c'est blasphémer que d'affirmer qu'il existe de nombreuses erreurs dans l'Écriture, comment qualifier ceux qui imposent leur propre déraison, qui avilissent les saints auteurs en donnant l'impression qu'ils écrivent un baragouin sans queue ni tête ?

Et cette façon dont Spinoza écarte d'un geste les zélotes mystiques : « J'ai lu et je connais les kabbalistes, ces mystificateurs dont la démence provoque chez moi un perpétuel étonnement. »

Quel paradoxe ! Un juif à la fois courageux et sage. Comment Houston Stewart Chamberlain réagirait-il au problème Spinoza ? Pourquoi ne pas aller le trouver à Bayreuth et lui poser la question ? Oui, c'est ce que je vais faire – et je demanderai à Hitler de m'accompagner. Ne sommes-nous pas au fond, l'un et l'autre, ses héritiers spirituels ? Très vraisemblablement, Chamberlain conclura-t-il que Spinoza n'était pas juif. Et il aura raison – comment Spinoza pourrait-il être juif ? Avoir reçu pareil endoctrinement jour après jour, et pourtant rejeter le Dieu juif et le peuple juif. Spinoza avait la sagesse de l'âme – il ne peut pas avoir de sang juif.

Mais dans ses recherches généalogiques, Rosenberg a jusqu'ici uniquement trouvé que le père de Spinoza, Michael D'Espinoza, était sans doute venu d'Espagne, qu'il avait émigré au Portugal, puis à Amsterdam au début du XVII^e^ siècle. Ses investigations ont cependant aussi donné d'autres résultats intéressants et inattendus. Il y a tout juste une semaine, il a découvert que la reine Isabelle de Castille avait au XV^e^ siècle promulgué les

décrets de *limpieza de sangre* qui interdisaient aux juifs convertis l'accès à des postes d'influence dans le gouvernement et dans l'armée. Elle était suffisamment astucieuse pour avoir compris que le mal dont les juifs sont porteurs ne vient pas de leurs croyances religieuses–mais *qu'il est dans le sang*. Et elle a légiféré ! Chapeau, la reine ! Rosenberg est en train de changer d'avis à son sujet : il l'avait toujours associée à la découverte de l'Amérique – à ce cloaque de races mêlées.

Amsterdam lui paraît plus agréable que Bruxelles, peut-être en raison de la neutralité des Néerlandais dans la guerre. S'étant joint à un groupe de touristes pour la demi-journée tout en restant à l'écart des autres, il parcourt les canaux et débarque pour visiter chaque site. La dernière de ces visites, sur Jodenbreestraat, est celle de la grande synagogue sépharade, un édifice énorme et hideux qui compte deux mille places assises et représente le pire modèle de bâtardise du style juif, qui mêle piliers grecs, fenêtres cintrées des églises chrétiennes et bois sculptés mauresques. Rosenberg imagine Spinoza debout devant la plateforme centrale au moment où est prononcée sa malédiction, sa damnation par des rabbins ignares, avant de quitter la synagogue en éprouvant sans doute une jubilation secrète à l'idée de se savoir libre. Mais Rosenberg doit bien vite chasser de son esprit cette image lorsqu'il lit dans son guide, à peine quelques minutes plus tard, que Spinoza n'a jamais pénétré en ce lieu. La synagogue a été érigée en 1675, soit vingt ans après son excommunication qui–Alfred le sait–lui interdit tout accès à quelque lieu du culte juif, de même d'ailleurs que toute communication avec un juif.

De l'autre côté de la rue se dresse une grande synagogue ashkénaze, plus sombre, plus solide d'aspect, moins prétentieuse. C'est une rue plus loin qu'est né Spinoza. La maison a depuis longtemps été démolie pour faire place à la massive église catholique de Moïse et Aaron. Rosenberg a hâte de conter tout cela à Hitler. Se trouve ici illustré ce que l'un et l'autre ressentent si profondément, à savoir que judaïsme et christianisme sont les deux faces d'une même médaille. Il sourit en se rappelant ces mots si pertinents d'Hitler sur les religions – cet homme a un tel sens de la formule ! – « Juive, catholique, protestante, quelle différence ? *Toutes procèdent de la même escroquerie à la foi.* »

Le lendemain matin, Rosenberg emprunte un tramway à vapeur qui l'emmène à Rijnsburg où se trouve le musée Spinoza. Bien que le trajet ne

dure que deux heures, les durs bancs de bois où l'on s'assoit à six lui donnent l'impression d'un voyage beaucoup plus long. L'arrêt le plus proche du village de Rijnsburg est à trois kilomètres, qu'il parcourt en charrette tirée par un cheval. Le musée est une petite maison de briques qui porte le numéro 29. Deux plaques sont apposées sur sa façade. La première dit :

MAISON DE SPINOZA
MAISON DE MÉDECIN DEPUIS 1660
LE PHILOSOPHE B. DE SPINOZA A VÉCU
ICI DE 1660 À 1663

La seconde :

HÉLAS ! SI TOUS LES HOMMES ÉTAIENT
SAGES ET DE BONNE VOLONTÉ,
LA TERRE ALORS SERAIT UN PARADIS
QUAND ELLE EST SOUVENT UN ENFER
AUJOURD'HUI

Quelles bêtises, pense-t-il, Spinoza est entouré d'imbéciles. Il contourne la maison par l'extérieur et découvre qu'elle est pour moitié musée et pour moitié habitation avec un accès par une porte latérale. Une vieille charrue dans l'allée laisse penser que la famille qui l'occupe a sans doute cultivé la terre autrefois. La porte du musée est si basse que Rosenberg doit baisser la tête pour y pénétrer. Il doit ensuite payer un droit d'entrée à un gardien juif aux vêtements miteux qui semble tout juste émerger de sa sieste. Ce gardien est une curiosité en soi ! Manifestement pas rasé depuis des jours, il a des poches flasques sur des yeux chassieux.

Rosenberg est l'unique visiteur et regarde autour de lui, quelque peu déçu : le musée se réduit à deux minuscules salles de deux mètres cinquante sur trois, chacune percée d'une fenêtre à petits carreaux donnant sur une pommeraie à l'arrière. La première pièce n'a que peu d'intérêt, qui abrite du

matériel à polir le verre datant du XVII^e^ siècle, mais l'autre pique sa curiosité. S'y trouve la bibliothèque personnelle de Spinoza, serrée dans un long meuble qui couvre tout le mur latéral et dont les vitres auraient besoin d'un bon nettoyage. Un épais cordon rouge orné de glands et soutenu par quatre pieds empêche d'approcher. Les étagères sont pleines à craquer de lourds volumes, pour la plupart en position verticale, mais à l'horizontale pour les plus gros d'entre eux, tous ont une solide reliure dans le style du XVII^e^ siècle ou plus ancienne encore. Voilà un trésor, en vérité. Rosenberg se concentre pour compter les ouvrages–bien au-delà d'une centaine. Sur une chaise dans son coin, le gardien lève la tête de son journal et lance : « *Honderd een en vijftig.*

— Je ne parle pas le néerlandais. L'allemand ou le russe uniquement », réplique Alfred. Sur quoi, le gardien passe immédiatement à un excellent allemand : « *Ein Hundert Ein und Fünfzig* », puis il retourne à sa lecture.

Sur le mur voisin sont exposés dans une petite vitrine les cinq premières éditions (1670) du *Traité des autorités théologique et politique* – ce même ouvrage qu'Alfred garde dans le petit sac qu'il a avec lui. Chacune de ces éditions est ouverte à la page de titre et, comme l'explique la légende en néerlandais, en français, en anglais et en allemand, les éditeurs ont jugé ce texte à ce point incendiaire qu'aucun n'a indiqué ni le nom de l'auteur ni celui de la société éditrice. De plus, chacune des cinq éditions prétend avoir été publiée dans une ville différente.

Le gardien fait signe à Rosenberg de venir au bureau signer le registre des visiteurs. Cela fait, Alfred feuillette les pages pour regarder qui est passé par le musée avant lui. Le gardien avance la main, revient quelques pages en arrière et montre la signature d'Albert Einstein (le 2 novembre 1920). Il tapote le nom du doigt et dit avec fierté : « Lauréat du prix Nobel de physique. Un scientifique célèbre. Il est resté presque toute la journée à lire dans cette bibliothèque et il a écrit un poème à Spinoza. Regardez », il indique une petite feuille de papier dans un cadre accroché au mur derrière lui. « C'est rédigé de sa main. Il nous en a fait une copie. C'est la première strophe de son poème. »

Rosenberg avance vers le cadre et lit :

Combien j'aime cet homme noble
Plus que les mots ne peuvent le dire

Pourtant, je crains qu'il ne demeure seul
Auréolé de sa lumière

Il a envie de vomir. *Bêtises encore. Un pseudo-scientifique juif qui donne une auréole juive à un homme qui a rejeté tout ce qui est juif.* « Qui gère ce musée ? demande-t-il, le gouvernement néerlandais ?

— Non, c'est un musée privé.

— Qui le finance ? Qui paie ?

— L'association Spinoza. Des francs-maçons. Des donateurs juifs qui sont des personnes privées. Cet homme que voici a apporté les fonds qui ont servi à l'acquisition de la maison et de presque tous les livres. » Le gardien tourne les pages du registre jusqu'à son tout début et montre la première signature en date de 1899 : George Rosenthal.

« Mais Spinoza n'était pas juif. Il a été excommunié par les juifs.

— Un juif reste un juif à vie. Pourquoi toutes ces questions ?

— Je suis journaliste et édite une revue en Allemagne. »

Le gardien se penche pour voir de plus près la signature. « Ah, Rosenberg ? *Bist an undzericker ?*

— Quelle langue parlez-vous ? Je ne comprends pas ?

— Yiddish. Je vous demandais si vous étiez juif. »

Rosenberg se redresse. « Regardez bien. Est-ce que j'ai l'air d'un juif ? »

Le gardien l'inspecte de la tête aux pieds. « Ce n'est pas flagrant », dit-il avant de retourner d'un pas nonchalant à sa chaise.

Jurant entre ses dents, Rosenberg retourne, quant à lui, à la bibliothèque et se penche par-dessus le cordon aussi loin qu'il le peut pour déchiffrer les titres des ouvrages ayant appartenu à Spinoza. Un peu trop loin. Il perd l'équilibre et tombe lourdement contre la vitre. Le gardien, assis dans son coin, jette à terre son journal et se précipite pour s'assurer que les livres n'ont subi aucun dommage. « Qu'est-ce que vous faites, vous êtes fou ? Ces livres ont une valeur inestimable.

— J'essayais de lire les titres.

— Que cherchez-vous à savoir ?

— Je suis philosophe. Je veux savoir d'où Spinoza tient ses idées.

— Ah, tout à l'heure vous étiez journaliste et maintenant vous êtes philosophe ?

— Je suis les deux. Je suis philosophe et j'édite une revue. Vous comprenez ? »

Le gardien lui lance un regard furieux.

Rosenberg regarde à son tour avec colère les lèvres tombantes, le nez gras et difforme, les poils saillant d'oreilles sales et charnues. « Trop dur à comprendre ?

— Je comprends beaucoup de choses.

— Comprenez-vous que Spinoza est un philosophe important ? Pourquoi garder ses livres à distance ? Pourquoi n'y a-t-il pas un catalogue des ouvrages exposés ? Les vrais musées sont faits pour montrer, pas pour cacher.

— Vous n'êtes pas ici pour en savoir plus sur Spinoza. Vous êtes ici pour le détruire. Pour apporter la preuve qu'il a volé ses idées.

— Si vous y connaissiez quelque chose, vous sauriez que tout philosophe est influencé et inspiré par ceux qui l'ont précédé. Kant a influencé Hegel, Schopenhauer a influencé Nietzsche, Platon les a tous influencé. Il va de soi qu…

— Influencé, inspiré. Là est la question, la vraie question : vous n'avez pas dit "influencé". Et vous n'avez pas dit "inspiré". Vous avez dit très exactement "d'où il tient ses idées". Ce qui est différent.

— Ah, controverse talmudique ? C'est ce que vous aimez du côté de chez vous. Vous savez parfaitement ce que je veux dire…

— Je le sais très exactement.

— Quel musée ! Vous laissez Einstein, l'un des vôtres, passer la journée entière à travailler sur cette bibliothèque et vous maintenez les autres à un mètre de distance.

— Je vous promets, Monsieur le philosophe-journaliste Rosenberg, que si vous obtenez le prix Nobel, vous pourrez serrer dans vos bras tous les livres de cette bibliothèque. Le musée ferme à présent. Sortez. »

Rosenberg a vu le visage de l'enfer : un gardien juif ayant autorité sur un Aryen, des juifs interdisant l'accès à des non-juifs, des juifs tenant prisonnier un grand philosophe qui méprise les juifs. Il n'oubliera jamais ce jour.

XXI
AMSTERDAM
27 JUILLET 1656

À deux rues de la synagogue de Talmud-Torah, Bento emballe dans un grand coffre en bois les quatorze volumes de sa bibliothèque avec l'aide de Dirk, son camarade d'études à l'Académie van den Enden, avant de démonter le lit à baldaquin de la famille. Les deux jeunes gens chargent ensuite lit et livres à bord d'une péniche qui emprunte le canal Nieuwe-Herengracht jusqu'à la maison de van den Enden où Bento va s'installer provisoirement. Dirk reste à bord pour accompagner le chargement à destination, tandis que Bento retourne empaqueter ses derniers biens – deux hauts-de-chausses, des souliers à boucle de cuivre, trois chemises, deux cols blancs, du linge de corps, une pipe et du tabac–le tout dans un sac qu'il emportera chez van den Enden. Le sac ne pèse pas lourd, et Bento se félicite de posséder si peu de choses : à l'exception du lit et des livres, il pourrait vivre sans entrave aucune, à la manière d'un nomade.

Il jette un dernier regard autour de la pièce, puis rassemble rasoir à main, savon et serviette de toilette, avant d'apercevoir, sur une étagère en hauteur, ses téfilines. Il n'y a pas touché depuis le jour de la mort de son père. Il tend le bras pour attraper les deux petites boîtes de cuir et leurs lanières qu'il tient maintenant tendrement dans ses mains, peut-être pour la dernière fois, se dit-il. Étranges objets ! Étrange aussi, pense-t-il, ce sentiment de rejet en même temps que d'attirance qu'il éprouve à leur égard. Il les examine de plus près. Fixées à la boîte marquée "*chel roch*" – pour la tête – partent deux lanières de cuir. De celle marquée "*chel yad*" – pour le bras –, une seule lanière plus longue. Les boîtes vides ont contenu des versets des saintes Écritures calligraphiés sur parchemin. Et, bien sûr–que ce soit le cuir des boîtes comme celui des lanières, les tendons servant aux attaches, le parchemin lui-même – tout provient d'animaux cacher.

Un souvenir vieux de quinze ans lui revient à l'esprit. Enfant, il a souvent avec une insatiable curiosité regardé son père s'envelopper de son *talit* et commencer dès avant le petit-déjeuner à mettre ses téfilines – ce qu'il fit tous les matins de sa vie les jours de semaine. (Car on ne porte pas les

téfilines pendant le shabbat.) Un jour, son père s'est tourné vers lui et a dit : « Tu veux savoir ce que je fais, n'est-ce pas ?

— Oui ! a répondu Bento.

— En cela comme en toute chose, a dit son père, je me conforme à la Torah. Les mots du Deutéronome nous guident : "Attache-les en signe sur ta main, et porte-les comme un fronteau entre tes yeux." »

Quelques jours plus tard, son père est rentré à la maison avec un cadeau pour lui – ce même ensemble de téfilines que Bento tient à présent entre ses mains.

« Ceci t'est destiné, Baruch, mais ce n'est pas pour aujourd'hui. Nous les garderons jusqu'à tes douze ans, et quelques semaines avant ta bar-mitsva, je t'apprendrai à mettre les téfilines. » Bento fut si excité à l'idée de mettre les téfilines avec son père, qu'il avait si souvent pressé de questions sur la façon exacte de procéder, que quelques jours plus tard son père a accepté de lui montrer. « Aujourd'hui, une seule et unique fois, nous allons répéter, après quoi nous rangerons les téfilines jusqu'à ce que le jour soit venu. D'accord ? » Bento a acquiescé avec enthousiasme.

« Nous allons répéter les gestes ensemble, a continué son père. Fais exactement ce que je fais. Place le *chel yad* sur la partie haute de ton bras gauche, orienté vers le cœur, et enroule sept fois la lanière autour de ton avant-bras en terminant au poignet. Vois, regarde-moi. Et souviens-toi, Baruch, sept fois exactement–pas six, pas huit – car c'est cela que les rabbins nous ont appris. »

Puis son père a entonné la prière :

> *Barou'h Ata Ado-naï Elo-hénou Mele'h Haolam Achere Kidéchanou Bêmitsvotav Vetsivanouléhania'h Tefiline.* (Béni sois-Tu Éternel notre Dieu, Roi de l'Univers Qui nous a sanctifiés par Ses Commandements et nous a ordonné de mettre les téfilines.)

Son père a ouvert son livre de prières et l'a tendu à Bento en disant : « Voilà, à toi de lire la prière. » Mais Bento n'a pas pris le livre. Il a levé la tête pour que son père voie bien qu'il a les yeux fermés, et il a répété la prière exactement comme son père l'a dite. Quand Bento entend une prière – ou n'importe quel autre texte – il ne l'oublie jamais. Radieux, son

père l'a embrassé tendrement sur les deux joues. « Ah, quelle *mitzvah*, quelle tête bien faite. Dans mon cœur, je sais que tu seras l'un des plus grands de tous les juifs. »

Bento interrompt ses pensées pour savourer les mots « l'un des plus grands de tous les juifs ». Des larmes baignent ses joues lorsqu'il retourne à son souvenir.

« À présent, poursuivons avec le *chel roch*, a dit son père. Tu le poses sur la tête ici, comme je le fais–haut placé, juste au-dessus du front, exactement entre les yeux. Puis tu noues bien serré les lanières par derrière juste au-dessus de la nuque, ainsi que je le fais. Maintenant, dis l'autre prière. »

> *Barou'h Ata Ado-naï Elo-hénou Mele'h Haolam Achere Kidéchanou Bêmitsvotav Vétsivanou Al Mitsvat Tefiline.* (Béni sois-Tu Éternel notre Dieu, Roi de l'Univers Qui nous a sanctifiés par Ses Commandements et nous a ordonné d'accomplir la *mitzvah* des téfilines.)

Cette fois de nouveau, au grand plaisir de son père, Bento a récité la prière, mot pour mot.

« Ensuite, tu passes les deux lanières de la tête devant tes épaules et tu t'assures que le côté noir est bien à l'extérieur et que la lanière gauche arrive jusqu'ici » – son père a posé le doigt sur le nombril de Bento et l'a chatouillé. « Et il faut que la droite descende un peu plus bas–la lanière droite doit arriver à ton petit robinet, juste là.

« On revient maintenant au téfiline du bras, qui doit passer la lanière trois fois autour de ce doigt-ci, le majeur. Tu vois comme je fais ? Tu l'enroules ensuite autour de ta main. Regarde, elle forme la lettre *chine* sur mon majeur. Ce n'est pas facile à voir, je sais. Connais-tu le sens de *chine* ? »

Bento a secoué la tête pour dire non.

« Chine est la première lettre du mot *Chaddaï* (Tout-Puissant). »

Bento se souvient du calme inhabituel que lui a procuré le geste d'enrouler les lanières autour de sa tête et de son bras. Cette sensation d'être emprisonné, lié, lui a été très agréable, il a alors presque eu

l'impression de ne faire qu'un avec son père, qui était lui aussi lié par les lanières de cuir de la même manière.

Son père a terminé la leçon par ces mots : « Bento, je sais que tu n'oublieras aucun de ces gestes mais il ne faut pas que tu les exécutes avant les répétitions officielles qui précèderont ta bar-mitsva. Après quoi, tu mettras les téfilines tous les matins de ta vie, à l'exception de…?

— Des jours de fête et du shabbat.

— Oui, a dit son père en l'embrassant sur les joues. Comme je le fais moi-même, et comme le font tous les juifs. »

Bento laisse s'évanouir l'image de son père. Il revient au présent, contemple les étranges petites boîtes et, l'espace d'un instant, ressent une douleur à la pensée qu'il ne portera plus jamais les téfilines, qu'il n'éprouvera plus jamais cette agréable sensation d'enfermement et de fusion. Agit-il de façon déshonorante en ne se conformant pas au souhait de son père ? Non. Son père, béni soit son nom, appartenait à une génération qu'entravait la superstition. Bento contemple une fois encore l'enchevêtrement des lanières du *roch* et du *yad*, en sachant qu'il a fait, pour sa part, le bon choix. Mais que faire de ce cadeau de son père, que faire à présent de ces téfilines ? Il ne peut pas les abandonner là, où Gabriel les trouvera. Cela blesserait profondément son frère. Il va les prendre avec lui et voir plus tard ce qu'il en fera. Pour l'heure, il place les petites boîtes dans son sac, à côté du rasoir et du savon, puis il s'assoit pour écrire une longue lettre aimante à Gabriel.

Mais ce faisant, Bento comprend que c'est folie que de faire cela. Désormais, à l'instar de toute la communauté, Gabriel a, du fait du *herem*, interdiction de lire ce que son frère écrit. Désireux de ne pas ajouter à sa peine, Bento déchire sa lettre et rédige rapidement quelques lignes de stricte information qu'il laisse sur la table de la cuisine :

Gabriel, ces derniers mots, hélas. J'ai emporté le lit que père m'a légué dans son testament, ainsi que mes vêtements, savon et livres.

Je te laisse tout le reste, y compris notre maison de négoce – cette bien pauvre chose.

Compte tenu des arrêts prévus tout au long du voyage, Bento sait que la péniche qui transporte son lit et ses livres mettra deux heures avant

d'arriver à la maison de van den Enden. À pied, cela lui prendra une demi-heure, il a donc le temps de parcourir une dernière fois les rues du quartier juif où il a passé toute son existence. Il laisse là son sac et, relativement serein, se met en route d'un pas alerte. Mais Bento se sent très vite oppressé par le calme inquiétant de ces rues qui lui rappelle que presque tous ceux qu'il connaît sont à cette heure en train d'écouter à la synagogue le rabbin Morteira maudire le nom de Baruch Spinoza et leur ordonner de le rejeter à jamais. Bento imagine ce que serait ce parcours des rues demain : tous les regards l'éviteraient, les passants s'écarteraient sur son chemin, comme on s'écarte au passage d'un lépreux.

Même s'il s'est préparé à ce moment depuis des mois, Bento ne s'attendait pas à la douleur qui à présent le transperce–douleur de n'avoir pas de lieu à soi, d'avoir tout perdu, de savoir que plus jamais il n'arpentera les rues de son enfance tellement chargées de souvenirs, les rues de Gabriel et de Rebecca et de tous ses amis et voisins d'autrefois, les rues qu'ont jadis arpenté ceux, chéris, qui n'arpentent plus aucune rue sur la terre aujourd'hui – son père et sa mère, Michael et Hannah, Esther sa belle-mère, son frère et sa sœur, Isaac et Miriam, partis eux aussi. Bento poursuit son chemin, passe devant une rangée de boutiques. Ces rues sont le dernier lien tangible avec ses morts : ils ont, eux et lui, foulé ce même sol, leurs yeux ont vu les mêmes choses, la boucherie cachère de Mendoza, la boulangerie de Manuel, les étals de harengs de Simon. Mais aujourd'hui le lien sera rompu, jamais plus il ne posera le regard sur ces choses que son père, sa mère et sa belle-mère disparus ont vues. Solitude – il la ressent à présent comme jamais auparavant.

Presque instantanément, Bento observe l'émergence dans son esprit d'un sentiment à l'opposé de celui-ci. « La liberté », murmure-t-il pour lui-même. « Comme c'est intéressant ! » Il ne l'a pas voulue cette pensée, elle est née pour contrebalancer la douleur de la solitude. Comme si son esprit avait spontanément recherché l'équilibre. Comment est-ce possible ? Y a-t-il, profondément en lui, une force indépendante de sa volonté consciente, qui élabore des pensées qui le protègent et lui permettent de s'épanouir ?

« Oui, la liberté », se dit-il–Bento a depuis longtemps cette habitude de converser avec lui-même– « la liberté comme antidote. Te voilà enfin libéré du joug de la tradition. Souviens-toi combien tu l'as désirée cette liberté, combien tu t'es battu pour elle–pour te libérer de la prière, des rituels, de la

superstition. Rappelle-toi cette existence vouée à l'observation des rituels. Les heures innombrables consacrées aux téfilines. Le temps passé à la synagogue à psalmodier les prières convenues trois fois par jour, puis de nouveau à chaque fois que tu buvais de l'eau, que tu croquais dans une pomme, que tu avalais la moindre bouchée de nourriture. Et de même, à chaque nouvel engagement dans ton existence. Rappelle-toi les heures interminables passées à réciter dans l'ordre alphabétique la liste des péchés et à te frapper la poitrine en demandant pardon, bien que parfaitement innocent. »

Bento s'arrête sur un pont qui enjambe le canal Verwers, s'accoude à la pierre froide du parapet pour regarder en bas l'eau couleur d'encre en se souvenant de son étude des exégèses bibliques. Le temps qui lui restait, une fois observés les rituels, il le consacrait à la lecture des exégèses. Jour après jour, nuit après nuit, d'innombrables heures durant, il s'est penché sur les mots, parfois banals, parfois brillants, de l'immense foule des érudits qui ont passé des vies entières à écrire sur le sens et les implications des paroles de Dieu dans les Écritures, et sur la justification et les implications des six cent treize *mitzvot* (commandements) qui réglementent la vie des juifs. Puis, quand Bento a commencé à étudier la Kabbale avec le rabbin Aboab, ses leçons l'ont conduit aux incroyables arcanes du sens caché de chaque lettre et des combinaisons des nombres qui leur étaient assignés.

Et pourtant aucun de ses maîtres les rabbins, pas plus que les érudits du passé, n'a jamais remis en question la vérité des textes, ni l'authenticité de la parole de Dieu dans les livres de Moïse. Et quand, en classe d'histoire juive, voilà plus d'une douzaine d'années, il a osé demander comment Dieu avait pu être à l'origine d'écrits qui comportaient autant d'incohérences, le rabbin Morteira a lentement levé la tête et posé sur lui un regard furieux, incrédule, avant de répondre : « Comment peux-tu, toi, un enfant, une âme simple, remettre en cause la paternité de Dieu, et prétendre juger de Sa connaissance infinie et de Ses intentions ? Ignores-tu que l'Alliance commandée à Moïse a eu pour témoins des dizaines, des centaines de milliers de personnes, la nation d'Israël tout entière ? Elle a été vue par plus de monde qu'aucun autre événement ne l'a jamais été au cours de l'histoire. »

Le ton du rabbin faisait savoir à la classe qu'aucun élève ne devrait à l'avenir poser une question aussi idiote. Et personne ne le fit jamais. Pas

plus que, sembla-t-il à Bento, aucun autre que lui ne fit remarquer que collectivement le peuple d'Israël, par son attitude révérencieuse envers la Torah, a commis le péché même contre lequel Dieu a par l'intermédiaire de Moïse mis en garde les hommes, à savoir l'idolâtrie. Les juifs, où qu'ils soient, vouent un culte à des idoles non pas d'or, mais d'encre et de papier.

Tandis qu'il regarde une petite embarcation disparaître dans un canal latéral, Bento entend un bruit de pas rapides qui se rapprochent de lui. Il lève les yeux et aperçoit Manny, le fils du boulanger, son grassouillet et fidèle camarade de classe à l'esprit un peu lent mais un ami de longue date. Spontanément Bento sourit et le salue. Mais, sans s'arrêter ni sembler le reconnaître, Manny traverse le pont à toute allure, puis dégringole la rue qui mène à la boulangerie de son père.

Bento est parcouru d'un frisson. Ainsi le *herem* a bien été prononcé ! Il le savait à l'évidence être une réalité : le regard mauvais du rabbin Morteira le lui avait laissé entendre, de même que les rues désertées du quartier et la gifle de Rebecca, qu'il sentait encore cuisante sur sa joue. Mais l'attitude de Manny se détournant de lui l'a littéralement assommé. Bento sent sa gorge se nouer et se dit : *C'est mieux ainsi. Ils me forcent à faire ce que de moi-même je n'aurais pas fait. Je craignais le scandale mais si c'est là ce qu'ils veulent, j'emprunte avec joie ce chemin qui s'ouvre à moi.*

Je ne suis plus un juif, se murmure-t-il en écoutant sonner ces mots. Et il les répète, encore et encore. *Je ne suis plus un juif. Je ne suis plus un juif. Je ne suis plus un juif.* Il frisonne. L'existence lui paraît froide, sans rien pour la réchauffer. Mais l'existence, en fait, lui paraît froide depuis la mort de son père et de sa belle-mère. À partir d'aujourd'hui, il n'est plus un juif. Et peut-être que, juif excommunié, il pourra penser et écrire comme il le conçoit, et échanger avec des gentils.

Il y a plusieurs mois déjà, Bento s'est fait à lui-même le vœu de vivre saintement dans l'honnêteté et l'amour du prochain. À présent qu'il n'est plus un juif il va pouvoir vivre cela en paix. Les juifs ont toujours affirmé que les vraies adhésions et les vrais choix d'une existence reposant sur la raison plus que sur les prophéties de Moïse n'ont pas leur place sur le chemin de la sainteté. Ferrailler contre la raison n'a pas de sens pour Bento. Et donc à présent qu'il est un non-juif, ne va-t-il pas pouvoir précisément vivre en accord avec la raison ?

En redescendant du pont, Bento se demande soudain : *Que suis-je ? Si je ne suis pas un juif, alors que suis-je ?* Il fouille dans sa poche en quête du carnet qu'il a toujours sur lui–ce carnet même dans lequel van den Enden l'a surpris en train d'écrire lors de leur première rencontre. Il tourne à droite dans une petite rue, s'assoit au bord du canal et cherche une réponse à sa question dans les observations qu'il a notées depuis deux ans, en relisant les commentaires qui vont plus particulièrement dans le sens de sa résolution.

> *Si je me trouve parmi des hommes qui ne sont pas du tout en accord avec ma nature, j'aurai beaucoup de mal à m'adapter à eux sans devoir totalement changer*
>
> *Un homme libre qui vit parmi les ignorants cherche à éviter leurs faveurs autant qu'il le peut*
>
> *Un homme libre agit dans l'honnêteté, non dans le mensonge*
>
> *Seuls les hommes libres sont authentiquement utiles les uns aux autres et capables de forger des amitiés vraies*
>
> *Il est parfaitement permis à chacun, de par le droit le plus noble de la Nature, d'user de la seule raison pour décider de conduire sa vie de la façon qui le fera s'épanouir.*

Bento referme son carnet, se lève et repart à travers les rues désertes en direction de sa maison pour y récupérer ses affaires. Quand soudain une voix angoissée appelle derrière lui : « Baruch Spinoza. Baruch Spinoza. »

XXII
BERLIN
1922

Berlin au premier jour du printemps est bien telle qu'il se la rappelle après son bref séjour de l'hiver 1919. Un ciel de granit, un vent glacial, une pluie fine qui tombe sans discontinuer en donnant l'impression de ne jamais arriver jusqu'au sol, des commerçants à l'air sévère, emmitouflés dans plusieurs couches de vêtements qui attendent assis dans des boutiques sans chauffage. L'avenue Unter-den-Linden est vide, mais gardée par des soldats à chaque angle de rue. Berlin est dangereuse : on y voit tous les jours des manifestations politiques et des assassinats de communistes et de sociaux-démocrates.

Au terme de leur dernière rencontre, quatre ans plus tôt, Friedrich avait noté « Hôpital de la Charité, Berlin » sur la feuille de papier qu'Alfred Rosenberg avait ensuite déchirée et jetée, avant de revenir sur ses pas quelques instants plus tard pour en récupérer les morceaux. Alfred s'approche d'un garde pour demander son chemin. Le garde l'inspecte de la tête aux pieds et grommelle : « Quel vote ?

— Quoi ?

— Vous avez voté pour qui ?

— Oh. » Rosenberg se redresse. « Je vais vous dire pour qui je voterai aux prochaines élections : pour Adolf Hitler et pour le programme anti-juif-bolchevique du NSADP dans son intégralité.

— Connais pas d'Hitler, réplique le soldat, et jamais entendu parler du NSDAP. Mais le programme me plaît. La Charité, euh, vous ne pouvez pas la rater, c'est le plus grand hôpital de Berlin. » Il indique de la main une rue sur sa gauche. « Suivez cette rue-là tout droit.

— Merci beaucoup. Et, Monsieur, n'oubliez pas ce nom d'Hitler. Vous allez voter pour Adolf Hitler très bientôt. »

L'employé à la réception situe instantanément le nom de Friedrich Pfister. « Ah, oui, le Dr Pfister consulte au service ambulatoire des maladies

nerveuses et mentales. Prenez le hall à droite, sortez du bâtiment, c'est juste en face. »

La salle d'attente de l'autre bâtiment est à ce point bondée d'hommes jeunes et moins jeunes portant encore la capote militaire grise qu'il faut quinze minutes à Rosenberg pour accéder au bureau d'accueil où il finit par capter l'attention d'une réceptionniste harcelée à laquelle il adresse un sourire poli : « S'il vous plaît, s'il vous plaît, dit-il, je suis un ami proche du Dr Pfister. Je vous assure qu'il voudra me voir. »

Elle le regarde droit dans les yeux. Rosenberg est beau garçon. « Votre nom ?

— Alfred Rosenberg.

— Dès qu'il aura terminé sa consultation, je lui ferai savoir que vous êtes ici. » Vingt minutes plus tard, elle adresse à Alfred un sourire de sympathie et lui fait signe de la suivre jusqu'à un grand bureau. Le front ceint d'un bandeau sur lequel est fixé un miroir, vêtu d'une blouse blanche dont les poches débordent–une lampe électrique, un stylo, un ophtalmoscope, des abaisse-langue en bois, un stéthoscope –, Friedrich l'attend.

« Alfred, quelle surprise ! Une bonne surprise. Je n'aurais jamais pensé vous revoir. Comment allez-vous ? Que vous est-il arrivé depuis que nous nous sommes croisés en Estonie ? Qu'est-ce qui vous amène à Berlin ? À moins que vous ne viviez ici ? Je suis quelque peu débordé, comme vous pouvez le voir à ces questions que je vous pose stupidement sans disposer de temps pour entendre des réponses. La clinique est pleine, comme toujours, mais je termine vers 7 heures et demie au plus tard. Seriez-vous libre alors ?

— Tout à fait libre. Je, euh, je suis juste de passage à Berlin. J'ai pensé que c'était l'occasion de vous voir, répond Alfred, s'adressant en silence ce reproche : Pourquoi ne lui dis-tu pas la vraie raison de ta présence ici ?

— Bien, bien. Dînons ensemble et nous bavarderons. Cela me ferait plaisir.

— À moi aussi.

— Je vous retrouve à la réception à 19 heures 30. »

Rosenberg passe l'après-midi à traîner dans la ville, comparant les sordides rues de Berlin aux resplendissants boulevards de Paris. Quand le froid se fait trop vif, il s'attarde dans les salles les plus chaudes de musées non chauffés. À 19 heures il est de retour dans la salle d'attente de l'hôpital

à présent presque vide. Friedrich arrive à 19 heures 30 précises et entraîne Alfred à la cantine des médecins, une vaste salle sans fenêtres aux relents de choucroute, où de nombreux serveurs s'agitent autour de patrons en blouse blanche. « Vous voyez, Alfred, c'est comme partout en Allemagne : beaucoup de tables, du monde pour vous servir, mais pas grand-chose à manger. »

Le dîner à l'hôpital, toujours un repas froid, se compose de fines tranches d'une sorte de mortadelle, de pâté de foie, d'un fromage au lait de vache, le limberger, de pommes de terre en salade, de choucroute et de cornichons au vinaigre. Friedrich s'excuse. « Je suis désolé, c'est ce que je peux vous offrir de mieux. J'espère que vous avez pris un repas chaud aujourd'hui ? »

Alfred acquiesce. « Des saucisses dans le train. Elles n'étaient pas mauvaises.

— Nous nous rattraperons au dessert. J'ai demandé au cuisinier quelque chose de bon – son fils est l'un de mes patients, il me prépare souvent de ses spécialités. Maintenant, poursuit Friedrich qui, manifestement épuisé, se laisse glisser dans son siège en exhalant un soupir, nous allons enfin pouvoir nous détendre et bavarder. Laissez-moi d'abord vous donner des nouvelles de votre frère. Eugen vient justement de m'écrire et m'a demandé si je savais quelque chose de vous. Nous nous sommes pas mal vus à Berlin, mais il est parti voilà six mois s'installer à Bruxelles où il a trouvé une bonne situation dans une banque belge. Il est toujours en rémission de sa phtisie.

— Oh, non, s'exclame Alfred.

— Quoi ? Une rémission, c'est une bonne nouvelle.

— Oui, bien sûr. Je pensais en fait à "Bruxelles". Si seulement j'avais su. Je viens d'y passer une journée.

— Mais comment auriez-vous pu savoir ? Toute l'Allemagne est démembrée. Eugen m'écrit qu'il n'a pas la moindre idée de l'endroit où vous vous trouvez. Ni de comment vous vivez. Tout ce que j'ai pu lui dire après notre rencontre à Reval est que vous espériez vous rendre en Allemagne. Si vous le souhaitez, je servirai d'intermédiaire pour un échange d'adresses.

— Oui, je souhaite lui écrire.

— Je vous communiquerai ses coordonnées après le dîner, elles sont dans ma chambre. Mais que faisiez-vous à Bruxelles ?

— Je vous résume cela en quelques mots ou j'entre dans le détail ?

— Entrez dans le détail, j'ai tout mon temps.

— Mais vous devez être fatigué. Vous avez été à l'écoute de patients toute la journée. À quelle heure avez-vous commencé ce matin ?

— Je suis au travail depuis 7 heures. Mais parler avec des patients, ce n'est pas comme parler avec vous. Vous êtes, avec Eugen, tout ce qui me reste de ma vie en Estonie–je suis enfant unique et, vous vous en souvenez peut-être, j'ai perdu mon père juste avant de vous connaître. Ma mère est morte il y a deux ans. Le passé m'est précieux–peut-être à un degré irrationnel. Et je regrette profondément que nous nous soyons séparés en mauvais termes la dernière fois – tout cela à cause de mon manque de tact. Donc le détail, s'il vous plaît. »

Rosenberg évoque sans réticences sa vie ces trois dernières années. Et pas seulement sans réticences : une chaleur lui pénètre les os, une chaleur qui lui vient du partage de ce récit de son existence avec quelqu'un qui a vraiment envie de l'écouter. Il raconte sa fuite de Reval par le dernier train pour Berlin, le camion à bestiaux jusqu'à Munich, la chance qu'a été sa rencontre avec Dietrich Eckart, son métier de journaliste, son adhésion au NSDAP, ses relations passionnelles avec Hitler. Il parle de ses coups de maître–la rédaction de *La Trace du juif dans la suite des temps*, ainsi que l'an dernier, la publication des *Protocoles des sages de Sion*.

Les Protocoles des sages de Sion retiennent l'attention de Friedrich. Il a entendu parler de ce document, il y a quelques semaines à peine, à l'occasion de l'intervention d'un éminent historien à la Société psychanalytique de Berlin sur le thème de l'éternel besoin qu'a l'homme de trouver un bouc émissaire. Il a ainsi appris que *Les Protocoles des sages de Sion* seraient un recueil de discours qui auraient été prononcés en 1897 lors du premier Congrès sioniste de Bâle ; ils révélaient un complot juif international visant à saper les institutions chrétiennes, à provoquer la révolution russe et à préparer la voie à une domination du monde par les juifs. L'intervenant à cette conférence psychanalytique indiquait que l'ouvrage avait récemment été réédité dans son intégralité par un journal peu scrupuleux de Munich, en dépit du fait que plusieurs grandes institutions spécialisées aient démontré de façon convaincante que le texte était un faux. *Alfred était-il au courant qu'il s'agissait d'un faux ?* se demande Friedrich. *L'aurait-il publié malgré tout ?* Mais de cela il ne dit

mot. La psychanalyse qu'il a entreprise sur le plan personnel de façon intensive depuis trois ans, lui a appris à écouter, lui a aussi appris à réfléchir avant de parler.

« La santé d'Eckart n'est pas bonne, poursuit Alfred qui en vient à ses ambitions. Cela m'attriste car il a été un merveilleux mentor, mais en même temps je sais que sa retraite prochaine m'ouvrira la voie au poste de rédacteur en chef de l'organe du parti national-socialiste, le *Völkischer Beobachter*. Hitler m'a dit lui-même que j'étais à l'évidence le candidat le mieux placé. Le journal gagne en importance et sera bientôt un quotidien. Mais surtout j'espère que ma position dans la rédaction, compte tenu de ma proximité avec Hitler, me conduira à jouer un rôle majeur au sein du parti. »

Rosenberg termine son récit en révélant un secret de taille : « J'ai le projet d'un livre vraiment important que je compte intituler *Le Mythe du XX^e^ siècle*. Dans le but de faire, je l'espère, comprendre à toute personne capable de réfléchir l'ampleur de la menace juive pour la civilisation occidentale. Ce livre me prendra des années à écrire, mais je compte qu'il soit le prolongement de l'œuvre magistrale de Houston Stewart Chamberlain, *La Genèse du XIX^e^ siècle*. Voilà donc mon histoire, jusqu'en 1923.

— Alfred, je suis impressionné par ce que vous avez réalisé en un temps si court. Et ce n'est pas fini. Parlez-moi du présent. De Bruxelles.

— Ah, oui. Je vous ai tout dit sauf ce sur quoi vous m'interrogiez ! » Alfred raconte alors dans le détail son voyage à Paris, en Belgique et aux Pays-Bas. Pour quelque raison qu'il ignore, il omet de faire état de sa visite au musée Spinoza à Rijnsburg.

— Voilà trois années très riches, Alfred ! Vous devez être fier de ce que vous avez réalisé. Je suis honoré de la confiance que vous me faites. J'ai idée que vous n'avez pas parlé à grand monde de ces choses-là, et notamment pour ce qui est de vos aspirations. J'ai raison ?

— Vous avez raison. Tout à fait raison. Je n'ai parlé avec personne de façon aussi personnelle depuis notre dernière rencontre. Il y a quelque chose en vous, Friedrich, qui encourage à s'ouvrir. » Alfred est sur le point de confier à Friedrich qu'il veut changer certains traits essentiels de sa personnalité lorsque le cuisinier apparaît portant deux généreuses parts d'une *linzertorte* toute chaude.

« Elle sort du four, je l'ai faite spécialement pour vous et votre invité, Dr Pfister.

— Comme c'est aimable à vous, Herr Steiner. Et votre fils, Hans ? Comme est-il cette semaine ?

— Dans la journée il est mieux, mais il continue d'avoir de terribles cauchemars. Presque toutes les nuits je l'entends crier. Ses cauchemars sont devenus le mien.

— Il est normal dans son état d'avoir des cauchemars. Prenez patience, ils vont disparaître, Herr Steiner. Ils disparaissent toujours.

— Que se passe-t-il avec son fils ? demande Alfred une fois le cuisinier parti.

— Je ne peux pas parler du cas particulier de mes patients, Alfred, je suis tenu au secret professionnel. Mais je peux vous dire ceci : vous souvenez-vous de tous ces hommes que vous avez vus dans la salle d'attente ? Tous, absolument tous, souffrent du même mal–psychose traumatique. Et il en va ainsi dans toutes les salles d'attente des services spécialisés dans les troubles nerveux de chaque hôpital de l'Allemagne tout entière. C'est pour eux une grande souffrance : irritabilité, incapacité à se concentrer, violentes crises d'angoisse et de dépression. Sans cesse ces hommes revivent leur trauma. Le jour, ce sont des images terribles qui s'imposent à leur esprit. La nuit, ils voient dans leurs cauchemars leurs camarades déchiquetés et leur propre trépas approcher. Bien que conscients de leur chance d'avoir échappé à la mort, tous éprouvent le sentiment de culpabilité du survivant – culpabilité de vivre quand tant d'autres ont péri. Ils se demandent sans relâche ce qu'ils auraient pu faire pour sauver leurs camarades tombés au combat, se disent qu'ils auraient pu mourir à leur place. Au lieu d'éprouver de la fierté, beaucoup ont l'impression d'être des lâches. C'est un problème gigantesque, Alfred, je parle d'une génération entière d'Allemands ainsi touchés. Et bien sûr, il y a en plus la douleur des familles. Nous avons perdu trois millions de soldats dans la guerre, et presque chaque foyer allemand pleure un fils ou un père.

— Et tout cela, ajoute Rosenberg immédiatement, encore aggravé par la tragédie de ce traité de Versailles démoniaque qui a rendu vaines toutes leurs souffrances. »

Friedrich note l'adresse avec laquelle Alfred porte la discussion sur le terrain politique qu'il connaît bien, mais il fait comme s'il n'avait rien

remarqué. « La question que vous soulevez est intéressante, Alfred. Il faudrait, pour y répondre, savoir ce qui se passe dans les salles d'attente des hôpitaux militaires de Paris et de Londres. Vous seriez formidablement bien placé pour creuser le sujet dans votre journal et, franchement, j'aimerais que vous écriviez là-dessus. Plus on en parlera, et mieux ce sera. L'Allemagne doit prendre cette question davantage au sérieux. Il nous faut davantage être aidés.

— Vous avez ma parole. Je rédigerai un article dès mon retour. »

Tous deux attaquent la *linzertorte*, puis Alfred revient vers Friedrich. « Et donc vous avez à présent terminé votre formation ?

— Oui, pour l'essentiel. Mais la psychiatrie est un domaine singulier car, à la différence de toute autre spécialité en médecine, vous n'en terminez jamais vraiment avec les études. Votre meilleur moyen de connaissance c'est vous, vous-même–et le travail sur soi est sans fin. Je continue d'apprendre. Si vous remarquez quoi que ce soit à mon sujet susceptible de m'aider à en savoir davantage sur moi-même, je vous en prie n'hésitez pas à me le signaler.

— Je ne peux pas l'imaginer. Que pourrais-je remarquer ? Que pourrais-je vous dire ?

— Ce que vous voyez. Que ce soit une façon bizarre que j'ai de vous regarder, ou de vous interrompre, ou l'usage d'un mot inapproprié. Ce pourrait être aussi que je vous ai mal compris, que je vous ai posé des questions maladroites, ou agaçantes… n'importe quoi. Je vous le demande vraiment, Alfred. Je souhaite l'entendre. »

Alfred reste sans voix, presque déstabilisé. Cela s'est déjà produit. Le voilà de nouveau dans le monde étrange de Friedrich, qui obéit à des règles tellement inhabituelles dans le discours–un monde qu'il n'a rencontré nulle part ailleurs.

« Et donc, poursuit Friedrich, vous disiez être allé à Amsterdam et devoir rentrer à Munich. Mais Berlin n'est pas vraiment sur le chemin. »

Plongeant la main dans la poche de son par dessus, Rosenberg en sort le *Traité des autorités théologique et politique* de Spinoza. « Un long trajet en train est l'occasion rêvée pour lire cela, dit-il en tendant le livre à Friedrich. Je l'ai terminé pendant le voyage. Vous avez eu tellement raison de me le conseiller.

— Vous m'épatez, Alfred. Vous êtes un vrai lettré. Comme il y en a peu. En dehors des philosophes de profession, qui donc lit Spinoza une fois sorti de l'Université ? J'aurais pensé qu'aujourd'hui, compte tenu de vos nouvelles activités et des événements qui secouent l'Europe, vous auriez complètement oublié ce vieux Benedictus. Donnez-moi votre avis sur le livre.

— Lucide, courageux, intelligent. C'est une critique implacable du judaïsme et du christianisme–ou, comme le dit mon ami Hitler–de la "grande escroquerie à la foi". Cependant, je suis en total désaccord avec les positions politiques de Spinoza. Il y a une vraie naïveté dans son soutien à la démocratie et à la liberté individuelle. Il suffit de regarder où ces idées ont conduit l'Allemagne aujourd'hui. Il semble presque se faire l'avocat d'un système à l'américaine, et nous savons tous quel chemin l'Amérique est en train de prendre–celui d'un pays sinistré de mulâtres et de déclassés. »

Rosenberg fait une pause, et les deux hommes savourent leurs dernières bouchées de Linzertorte, un vrai luxe par les temps qui courent.

« Mais parlez-moi de l'*Éthique*, poursuit Alfred. C'est cette œuvre qui a apporté à Goethe tellement de paix, ainsi qu'une vision de l'avenir, c'est le livre qu'il a gardé un an dans sa poche. Vous souvenez-vous de m'avoir proposé de me servir de guide, de m'aider à le lire ?

— Je m'en souviens, et je renouvelle ma proposition. J'espère simplement être à la hauteur, car j'ai maintenant la tête pleine de toutes sortes de choses, grandes et petites, relatives à ma profession. Je n'ai pas repensé à Spinoza depuis que nous nous sommes vus. Par quoi commencer ? » Friedrich ferme les yeux. « Je retourne à mes années universitaires et écoute parler mon professeur de philosophie. Je me souviens qu'il disait de Spinoza qu'il était une figure majeure de l'histoire de la pensée. Qu'il était cet homme seul qui avait été excommunié par les juifs, dont les livres avaient été interdits par les chrétiens, et qui avait changé le monde. Il disait de Spinoza qu'il avait ouvert la voie à la modernité, que les Lumières et l'émergence des sciences naturelles étaient nées avec lui. D'aucuns considèrent Spinoza comme le premier homme de l'Occident à avoir ouvertement vécu en dehors de toute religion. Je me rappelle la façon dont votre père affichait son mépris de l'Église. Eugen

m'a raconté qu'il refusait de mettre le pied dans un lieu de culte, même à Pâques ou à Noël. C'est vrai ? »

Friedrich regarde Alfred droit dans les yeux. Alfred hoche la tête. « C'est vrai.

— Ainsi votre père est-il véritablement, d'une certaine manière, redevable à Spinoza. Avant Spinoza, une telle opposition directe à la religion aurait été impensable. Et vous avez été perspicace en soulignant son rôle dans l'émergence de la démocratie en Amérique. La Déclaration d'indépendance américaine s'est inspirée du philosophe britannique John Locke, qui s'est lui-même inspiré de Spinoza. Voyons, quoi d'autre ? Ah, je me souviens que mon professeur de philosophie insistait tout particulièrement sur l'idée de l'immanence chez Spinoza. Vous voyez ce que je veux dire par là ? »

Alfred montre son hésitation en faisant pivoter ses mains d'un geste interrogateur.

« C'est le contraire de la transcendance. Le terme renvoie à l'idée que notre existence sur terre est tout entière là, que les lois de la Nature gouvernent tout, et que Dieu est l'équivalent de la Nature. Le rejet d'un au-delà est d'une extrême importance pour la philosophie postérieure à Spinoza, car il implique que toute *Éthique*, tout sens à donner à l'existence, tout code de comportement doit s'attacher à ce monde-ci et à cette existence-ci. » Friedrich marque un temps. « C'est à peu près tout ce qui me vient à l'esprit. Ah oui, une dernière chose. Mon professeur affirmait que Spinoza était l'homme le plus intelligent qui ait jamais vécu sur terre.

— Je comprends qu'on puisse dire cela. Que l'on soit ou non d'accord avec ses positions, il va de soi qu'il est remarquablement intelligent. Je suis sûr que Goethe et Hegel, et tous nos grands penseurs en étaient convaincus. »

Et cependant comment pareille intelligence a-t-elle pu venir à un juif ? se retient de dire Rosenberg. Peut-être les deux hommes prennent-ils soin d'éviter le sujet qui a suscité autant d'aigreur lors de leur dernière rencontre.

« Et vous avez gardé un exemplaire de l'*Éthique*, Alfred ? »

Le cuisinier s'approche de la table pour servir le thé.

« Nous vous retenons, peut-être ? demande Friedrich après avoir jeté un regard à la salle où Alfred et lui sont à présent les seuls à s'attarder.

— Non, non, Dr Pfister. Il y a encore beaucoup de travail. Je suis là pour un bon moment. »

Lorsque le cuisinier s'éloigne, Alfred déclare : « J'ai gardé mon *Éthique*, mais ne l'ai pas ouvert depuis des années. »

Friedrich souffle sur son thé dont il aspire une petite gorgée avant de se tourner vers Alfred. « Je pense que l'heure est venue de vous y plonger, dit-il. Sa lecture est difficile. J'ai suivi un cours d'un an sur cet ouvrage, et souvent nous passions en classe une heure entière à discuter d'une seule page. Je vous conseille de prendre votre temps. C'est un livre d'une richesse indicible, qui aborde à peu près tous les grands thèmes de la philosophie–la vertu, la liberté et le déterminisme, la nature de Dieu, le bien et le mal, l'identité de la personne, le rapport entre l'esprit et le corps. Seule peut-être *La République* de Platon traite-t-elle autant de sujets. »

Friedrich regarde de nouveau la salle vide autour d'eux. « Malgré les dénégations polies d'Herr Steiner, je crains que nous ne le retenions, il est tard. Allons poursuivre notre conversation dans ma chambre, je me rafraîchirai la mémoire en jetant un œil à mes notes sur Spinoza et en profiterai pour vous donner l'adresse d'Eugen. »

À la résidence des médecins, la chambre du Dr Friedrich est spartiate. Rien d'autre qu'une bibliothèque, un bureau, une chaise et un lit soigneusement fait. Friedrich désigne la chaise à Alfred et lui tend un exemplaire de l'*Éthique* pour qu'il le regarde pendant que lui-même s'assoit sur le lit où il feuillette un vieux carnet. « Donc, quelques commentaires généraux, déclare-t-il au bout de dix minutes. D'abord – et c'est important –, ne pas se laisser décourager par la construction géométrique. Je ne crois pas qu'il y ait un lecteur qu'elle n'ait pas rebuté. Elle rappelle Euclide, avec des définitions précises, des axiomes, des propositions, des démonstrations et des corollaires. L'ouvrage est extrêmement difficile à lire, et nul ne sait avec certitude pourquoi Spinoza a choisi ce mode d'écriture. Je me souviens que vous disiez avoir renoncé en raison du caractère impénétrable de l'ouvrage, mais je vous encourage instamment à réessayer. Mon professeur doute que Spinoza ait en fait pensé sur ce mode-là, il voit plutôt dans la forme qu'il adopte un procédé pédagogique supérieur. Peut-être ce procédé a-t-il paru être à Spinoza le moyen qui s'imposait pour présenter l'idée fondamentale pour lui que rien n'est contingent, que tout

dans la Nature est ordonné, compréhensible et rendu nécessaire du fait d'autres causes pour arriver exactement à ce qui est. Ou peut-être Spinoza a-t-il voulu que règne la logique, en se rendant totalement invisible quant à lui, afin de la laisser défendre ses conclusions, sans recours à la rhétorique ou à l'autorité, en l'absence également de tout préjugé lié à ses propres origines juives. Il a voulu que l'ouvrage soit jugé comme est jugé un texte mathématique – sur la seule logique de sa méthode. »

Friedrich reprend le livre à Alfred et en feuillette les pages. « L'ouvrage est divisé en cinq parties, indique-t-il. "De Dieu", "De la Nature et de l'Origine de l'Esprit", "De l'origine et de la Nature des Sentiments", "De la Servitude humaine", "De la Liberté humaine". C'est sa quatrième partie, "De la Servitude humaine", qui m'intéresse le plus car elle concerne plus particulièrement le domaine qui est le mien. J'ai dit tout à l'heure que je n'avais pas repensé à Spinoza depuis notre dernière rencontre, mais en parlant avec vous je me rends compte que cela est faux. Très souvent, quand je lis ou que j'écoute l'intervention d'un collègue, ou que j'échange avec des patients, je songe à l'influence largement méconnue de Spinoza dans le domaine de la psychiatrie. Et la cinquième partie, *De la puissance de l'entendement*, ou *De la liberté humaine*, est également en rapport avec mon travail et devrait vous intéresser. C'est la section qui, j'imagine, a été la plus profitable à Goethe.

« Ces quelques réflexions à propos des deux premières parties… » Friedrich consulte sa montre. « Elles sont pour moi les deux plus difficiles et les plus absconses, je n'ai jamais été capable d'en comprendre tous les concepts. L'idée principale qu'elles développent est que tout dans l'univers est une seule et unique substance éternelle, la Nature, autrement dit Dieu. Ne jamais oublier que Spinoza use des deux termes de façon interchangeable.

— Il est question de "Dieu" à chaque page. Je ne le pensais pas croyant, fait observer Alfred.

— Beaucoup de controverses à ce sujet. Certains qualifient Spinoza de panthéiste. Mon professeur préférait dire de lui qu'il était un athéiste sournois, qui employait le mot "Dieu" pour encourager les lecteurs du XVII^e^ siècle à le lire. Et également éviter à ses livres et à sa personne l'épreuve des flammes. À l'évidence Spinoza n'utilise pas le mot "Dieu" dans le sens

conventionnel. Il s'en prend à la naïveté des humains qui prétendent être faits à l'image de Dieu. Il dit quelque part, dans sa correspondance je crois, que si les triangles pouvaient penser ils créeraient un dieu triangulaire. Toutes les variantes anthropomorphiques de Dieu sont, selon lui, autant d'inventions superstitieuses. Pour Spinoza, la Nature et Dieu sont synonymes, l'on pourrait dire qu'il naturalise Dieu.

— Jusqu'ici je ne vois rien qui concerne l'*Éthique*.

— Il faut attendre les parties quatre et cinq. Spinoza commence par établir que nous vivons dans un monde déterministe jonché d'obstacles à notre bien être. Tout ce qui arrive est le résultat des lois immuables de la Nature et, faisant partie de la Nature, nous sommes soumis à ces lois déterministes. La Nature est en outre infiniment complexe. Ainsi Spinoza écrit-il que la Nature a un nombre infini de modes ou d'attributs ; les êtres humains que nous sommes n'en peuvent appréhender que deux : la pensée et ce qui est d'essence matérielle. »

Alfred pose encore quelques questions sur l'ouvrage, mais Friedrich a l'impression qu'il fait un effort pour alimenter la conversation. Choisissant soigneusement le moment, Friedrich ose une observation. « Alfred, c'est pour moi merveilleux de revenir sur Spinoza et d'en discuter avec vous, mais je veux être sûr de ne pas passer à côté de quelque chose. Mon métier de thérapeute m'a appris à être à l'écoute de mes intuitions, et j'en ai une à votre sujet. »

Rosenberg lève un sourcil étonné, et attend la suite.

« J'ai le sentiment que vous êtes venu pour parler de Spinoza, mais aussi d'autre chose. »

Dis-lui la vérité, s'encourage Alfred, *parle-lui de tes tensions*. *Du mal que tu as à trouver le sommeil. De ton manque d'amour. De ton incapacité à t'intégrer, de ta manie de rester toujours à l'écart.* Mais il se contente de dire : « Non, c'était formidable de vous revoir, de parler, d'en apprendre davantage sur Spinoza – ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur quelqu'un pour vous guider. Et en plus j'ai un bon sujet d'article pour le journal. Si vous pouviez me fournir une documentation sur la psychose traumatique, je rédigerais mon papier dans le train et le publierais dans le prochain numéro. Je vous l'enverrai »

Friedrich cherche sur son bureau parmi plusieurs brochures. Vous avez ici, dans le *Journal of Nervous Diseases*, un texte intéressant. Emportez la

revue, vous me la renverrez par la poste quand vous aurez fini. Et puis voici l'adresse d'Eugen.

Tandis que lentement Alfred se lève comme à contrecœur, Friedrich décide d'une dernière tentative–un autre procédé dont il s'est souvent servi avec ses patients. Il échoue rarement.

« Encore un instant, Alfred. J'ai une dernière question. J'aimerais vous demander d'imaginer quelque chose. De fermer les yeux et d'imaginer que vous me quittez à présent. D'imaginez que vous vous éloignez de notre conversation, et d'imaginer ensuite que vous vous retrouvez dans le train pour ce long trajet jusqu'à Munich. Indiquez-moi quand vous y êtes. »

Alfred ferme les yeux et signale bientôt d'un hochement de tête qu'il est prêt.

« Maintenant, voilà ce que j'aimerais que vous fassiez. Repensez à notre rencontre de ce soir et posez-vous ces questions : *Ai-je des regrets en ce qui concerne ma conversation avec Friedrich ? Y a-t-il des sujets importants que je n'ai pas abordés ?* »

Alfred garde les yeux clos et, après un long silence, hoche lentement la tête. « Eh bien, il y a une chose… »

XXIII
AMSTERDAM
27 JUILLET 1656

Bento se retourne en entendant son nom et voit un Franco échevelé, en larmes, qui tombe aussitôt à genoux et incline la tête jusqu'à toucher de son front le pavé.

« Franco ? Que faites-vous ici ? Ne restez pas ainsi à terre.

— Il faut que je vous voie, que je vous mette en garde, que je vous demande pardon. Je vous en supplie, pardonnez-moi. Laissez-moi vous expliquer.

— Franco, relevez-vous. Il est dangereux pour vous qu'on vous surprenne en train de me parler. Je vais chez moi. Suivez-moi de loin et entrez ensuite derrière moi sans frapper. Mais assurez-vous d'abord que personne ne vous voie. »

Quelques minutes plus tard, dans le bureau de Bento, Franco poursuit d'une voix tremblante : « J'arrive de la synagogue. Les rabbins vous ont maudit. Haineux. Ils sont haineux. J'ai pu tout comprendre de ce qui était dit car ils l'ont traduit en portugais–jamais je n'aurais imaginé qu'ils pourraient être aussi mauvais. Ils ont ordonné à tous de ne pas vous adresser la parole, ne pas poser un regard sur vous, de ne pas…

— C'est pourquoi je vous disais qu'il est dangereux pour vous qu'on vous voie avec moi.

— Vous saviez donc ? Comment est-ce possible ? Je suis venu directement. J'ai couru jusqu'ici à peine l'office terminé.

— Je savais que cela arriverait. Il était dit que cela arriverait.

— Mais vous êtes un homme bon. Vous avez voulu m'aider. Vous m'avez aidé. Et voilà ce qu'ils vous ont fait. Tout est de ma faute. » Franco tombe une nouvelle fois à genoux, il attrape la main de Bento et la presse contre son front. « C'est une crucifixion et je suis votre Judas. Je vous ai trahi. »

Bento dégage sa main et la pose un instant sur la tête de Franco. « Levez-vous, je vous en prie. J'ai des choses à vous dire. Surtout, il faut que vous le sachiez, *ce n'est pas votre faute*. Ils cherchaient un prétexte.

— Non, il y a des choses que vous ignorez. Il est temps pour moi d'avouer. Nous vous avons trahi, Jacob et moi. Nous sommes allés devant les *parnassim*, et Jacob leur a rapporté tout ce que vous nous avez dit. Et je n'ai rien fait pour l'arrêter. Je me suis tu pendant qu'il parlait, tout en acquiesçant en silence. Et chaque hochement de ma tête était un clou planté dans votre croix. Mais il le fallait. Je n'avais pas le choix… croyez moi, je n'avais pas le choix.

— On a toujours le choix, Franco.

— Ce sont là de belles paroles, mais elles sont trompeuses. La vie est plus compliquée que cela. »

Surpris, Bento regarde longuement Franco. C'est un Franco différent qu'il a devant lui. « En quoi sont-elles trompeuses ?

— Que faire si l'on doit choisir entre deux voies tout aussi délétères.

— Délétères ? »

Franco évite le regard de Bento. « Le nom de Duarte Rodriguez vous évoque quelque chose ? »

Bento acquiesce. « L'homme qui a voulu dépouiller ma famille. L'homme qui n'a pas eu besoin de l'anathème d'un rabbin pour me haïr.

— C'est mon oncle.

— Oui, je sais cela, Franco, le rabbin Morteira me l'a dit hier.

— Vous a-t-il dit que mon oncle m'avait laissé deux possibilités ? Si j'acceptais de vous trahir, il me faisait sortir du Portugal. Puis une fois ma parole tenue, il enverrait aussitôt un bateau chercher ma mère, ma sœur et ma tante, la mère de Jacob. Toutes trois vivent cachées et sont en grand péril en raison de l'Inquisition. Si je refusais, il les abandonnait à leur sort au Portugal.

— Je comprends. Vous avez fait le bon choix. Vous avez sauvé votre famille.

— Cela n'efface pas ma honte. Je vais retourner devant les *parnassim* dès que ma famille sera hors de danger et j'avouerai vous avoir poussé à dire ce que vous avez dit.

— Non, Franco, ne faites pas cela. Tout ce que je vous demande à présent, c'est de vous taire.

— Me taire ?

— C'est le mieux pour moi, et pour nous tous.

— *Pourquoi ?* Nous vous avons piégé et amené à dire ce que vous avez dit.

— C'est faux. Ce que j'ai dit, je l'ai dit librement.

— Non, vous êtes trop clément envers moi, vous voulez alléger ma peine. Mais ma culpabilité demeure. C'était prémédité, tout était préparé. J'ai péché. Je vous ai trompé. Je vous ai causé un tort immense.

— Vous ne m'avez pas trompé, Franco. Je *savais* que vous alliez témoigner contre moi. J'ai délibérément opté pour l'imprudence. J'ai *voulu* que vous témoigniez contre moi. C'est moi qui suis coupable de tromperie.

— *Vous ?*

— Oui, je me suis servi de vous. Pire, je l'ai fait bien qu'ayant le sentiment qu'il pouvait y avoir entre vous et moi une sensibilité commune.

— Vous avez vu juste. Mais cette sensibilité commune aggrave mon cas. Quand Jacob a exposé vos opinions devant les *parnassim*, j'ai gardé le silence alors que j'aurais dû crier à pleins poumons, "je suis de l'avis de Baruch Spinoza. Ses pensées sont les miennes".

— Si vous aviez fait cela, vous auriez choisi la pire solution. Votre oncle se serait vengé, vous auriez mis en péril votre famille, cela n'aurait pas empêché mon excommunication et les *parnassim* vous auraient excommunié avec moi.

— Baruch Spinoza…

— Je vous en prie… Bento maintenant. Il n'y a plus de Baruch Spinoza.

— Très bien, *Bento*. Bento Spinoza, vous êtes une énigme. Plus rien de ce qui s'est passé aujourd'hui n'a de sens. Répondez à une seule et unique question : si vous vouliez quitter cette communauté, pourquoi ne pas l'avoir fait de votre propre chef ? Pourquoi avoir attiré sur vous le déshonneur et le désastre ? Pourquoi n'être pas tout simplement parti ? Parti quelque part ?

— Où ? Est-ce que j'ai l'air d'un Néerlandais ? Un juif ne peut pas disparaître ainsi. Et songez à mon frère, à ma sœur. Pensez à la difficulté de les quitter et de devoir sans cesse décider de rester loin d'eux. Cela est mieux ainsi. Et pour ma famille aussi. Ils n'ont plus à présent à devoir continuellement faire le choix de ne pas parler à leur frère. Le *herem* du rabbin a décidé pour moi comme pour eux, une fois pour toutes.

— Ainsi vous préférez laisser à d'autres le soin de décider de votre sort. Vous préférez ne pas choisir et mettre les autres dans l'obligation de prendre

la décision à votre place ? Ne disiez-vous pas que l'on avait toujours le choix ? »

Déconcerté, Bento regarde de nouveau ce Franco si différent, ce Franco réfléchi, sans détour, sans plus rien du Franco timide et maladroit de leurs précédentes rencontres. « Il y a beaucoup de vérité dans ce que vous dites. Comment en êtes-vous arrivé à ces réflexions ?

— Mon père, qui a péri sur le bûcher de l'Inquisition, était un homme sage. Avant d'être forcé à se convertir, il a été le grand rabbin et conseiller de notre communauté. Et même après que nous sommes tous devenus chrétiens, les gens du village venaient le trouver pour discuter des graves problèmes qui se posaient au quotidien. J'étais souvent assis à son côté et j'ai beaucoup appris sur la culpabilité, la honte, la difficulté du choix et le chagrin.

— Vous, le fils d'un sage rabbin ? Ainsi durant nos rencontres avec Jacob, vous avez caché votre savoir et vos véritables pensées. Quand je parlais des mots de la Torah, vous avez feint l'ignorance. »

Franco relève la tête et acquiesce. « Je reconnais avoir joué un rôle. Mais, en vérité, j'ignore tout des choses juives. Mon père, dans sa sagesse et son amour pour moi, a souhaité ne pas m'éduquer selon la tradition. Si nous voulions rester en vie, il nous fallait être des chrétiens. Il a délibérément évité de m'enseigner la langue et les coutumes juives car l'Inquisition était habile à déceler toute trace de la pensée juive.

— Et vos emportements contre la folie des religions ? Cela aussi était un faux-semblant ?

— Absolument pas ! L'idée de Jacob était effectivement de me faire exprimer de nombreux doutes envers la religion afin de vous délier la langue. Mais ce rôle m'était facile, jamais acteur n'en a eu qui lui soit allé aussi bien. De fait, c'était un grand soulagement pour moi, Bento, que de prononcer ces paroles. J'avais toujours auparavant caché mes sentiments. Et plus j'étais forcé d'apprendre le dogme chrétien et d'écouter le récit des miracles, plus s'imposait à moi l'idée que la foi, qu'elle soit chrétienne ou juive, reposait sur des fantasmes puérils et la pensée magique. Mais je ne pouvais pas le dire à mon père. Je ne pouvais pas le blesser à ce point. Et puis il a été assassiné pour avoir caché des pages de la Torah dont il pensait qu'elles détenaient la parole de Dieu. Et une fois de plus je n'ai rien pu dire. Vous entendre exprimer vos pensées a été si libérateur pour moi que j'ai eu

l'impression de moins vous tromper, même si le fait de partager sincèrement vos réflexions n'a servi qu'à mieux vous tromper. Drôle de paradoxe.

— Je comprends tout à fait. Au cours de notre conversation, j'ai moi aussi ressenti de l'euphorie à enfin révéler ce en quoi je croyais. Savoir que je choquais Jacob ne m'a pas arrêté le moins du monde. Bien au contraire… j'avoue avoir éprouvé de la joie à le choquer, tout en sachant quelles en seraient les sinistres conséquences. »

Tous deux font silence. L'angoisse d'un total isolement qui avait saisi Bento après que Manny, le fils du boulanger, l'eut fui, s'estompe. Cette rencontre, ce moment de sincérité avec Franco le touche et lui réchauffe le cœur. Comme à son habitude, il ne s'attarde pas sur les sentiments mais se fait l'observateur, l'analyste de son âme, il remarque en particulier la douceur qui s'infiltre en lui. Et ce n'est pas la pleine conscience de la nature fugace de cette sensation qui l'empêche d'être agréable. Ah, l'amitié ! C'est donc cela le ciment qui lie les hommes entre eux–cette chaleur qui fait oublier la solitude. Si souvent dans le doute, si souvent dans la peur, si rarement dans la confiance, il a trop peu goûté à l'amitié dans sa vie.

Franco pose un regard sur le sac de Bento et rompt le silence. « Vous partez aujourd'hui ? »

Bento acquiesce sans un mot.

« Pour aller où ? Qu'allez-vous faire ? De quoi vivrez-vous ?

— J'espère me diriger vers la simplicité d'une vie contemplative. Depuis un an j'apprends auprès d'un opticien à fabriquer des verres de lunettes et, beaucoup plus intéressant pour moi, des verres d'optique destinés aux télescopes et aux microscopes. J'ai peu de besoins, je devrais y pourvoir facilement.

— Resterez-vous ici, à Amsterdam ?

— Pour le moment, oui. Je vais loger chez Franciscus van den Enden, qui dirige tout près du Singel une académie spécialisée dans l'enseignement des lettres. J'irai sans doute ensuite m'installer dans une communauté plus petite, où je me consacrerai à l'étude dans un cadre plus paisible.

— Vous y serez entièrement seul ? L'excommunication, j'imagine, éloignera de vous les gens ?

— Au contraire, il me sera plus facile de vivre parmi les gentils en étant un juif excommunié. Peut-être davantage d'ailleurs en tant que juif

excommunié à vie qu'en tant que juif renégat qui simplement recherche la compagnie des gentils.

— Serait-ce là une autre raison pour laquelle vous avez appelé de vos vœux ce *herem* ?

— Oui, je l'admets, et autre chose encore : j'envisage d'écrire, et il est possible qu'ait plus de chance d'être lue de tous l'œuvre d'un juif excommunié que celle d'un membre de la communauté juive.

— Vous le croyez vraiment ?

— Pure spéculation, mais j'ai déjà noué des liens avec plusieurs collègues qui partagent mes opinions et m'encouragent à coucher sur le papier mes pensées.

— Des chrétiens ?

— Oui, mais une autre sorte de chrétiens que les Ibères fanatiques que vous connaissez. Ceux-là ne croient pas à la résurrection, ni ne boivent le sang du Christ à la messe, ni ne brûlent vifs sur le bûcher ceux qui ne pensent pas comme eux. Ce sont des chrétiens à l'esprit libéral qui ont pris le nom de collégiants et qui pensent par eux-mêmes, sans prêcheurs ni Églises.

— Et vous envisagez de vous convertir pour devenir l'un d'eux ?

— Jamais. Je souhaite mener une vie de piété sans l'interférence d'aucune religion. Je suis convaincu que toute religion–qu'il s'agisse du catholicisme, du protestantisme, de l'islam ou du judaïsme–ne fait que nous dissimuler les vérités essentielles. J'espère voir un jour un monde débarrassé des religions, un monde dont la religion universelle permettrait à l'individu d'user de sa raison pour connaître et vénérer Dieu.

— Cela veut-il dire que vous souhaitez la fin du judaïsme ?

— La fin de *toutes* les traditions qui interfèrent avec le droit de chacun de réfléchir par lui-même. »

Franco reste un moment silencieux. « Bento, vous avez des positions tellement extrêmes, c'est effrayant. Je reste sans voix à l'idée qu'après des milliers d'années, la tradition juive pourrait disparaître.

— Nous devons aimer les choses pour leur vérité, non pour leur ancienneté. Les religions anciennes nous piègent, qui soutiennent qu'en abandonnant la tradition nous déshonorons tous ceux qui ont cru par le passé. Et si l'un de nos ancêtres a été un martyr, alors nous sommes encore plus piégés car nous nous sentons liés par le devoir de perpétuer la foi des

martyrs, même si nous la savons entachée d'erreurs et de superstition. N'avez-vous pas laissé entendre que vous aviez ressenti quelque chose de cet ordre après le martyre de votre père ?

— En effet… avec cette idée que j'enlèverais tout sens à sa vie si je niais ce pour quoi il était mort précisément.

— Mais votre vie, qui est la seule et unique que vous ayez, ne serait-elle pas tout aussi dénuée de sens si vous la consacriez à un système erroné fait de superstitions – un système qui choisit un peuple unique en excluant tous les autres humains ?

— Bento Spinoza, vous poussez trop loin ma pensée. Au point qu'il s'en faudrait de peu qu'elle ne vole en éclats. Je n'ai jamais osé concevoir ces choses-là. Je ne peux pas m'imaginer vivre en dehors de ma communauté, de ce à quoi j'appartiens. Comment faites-vous pour que cela vous soit aussi facile ?

— Facile ? Ce n'est pas facile, mais cela l'est davantage si ceux qui vous sont chers sont morts. Mon excommunication à vie m'oblige à me forger une autre identité, à apprendre à vivre sans être juif ou chrétien, et sans appartenir à aucune autre religion. Peut-être serai-je le premier homme de cette espèce.

— Faites attention ! Il est possible que votre excommunication à vie ne suffise pas. Aux yeux des autres vous pourriez bien ne pas passer pour un non-juif. Baruch, que savez-vous des *limpiezas de sangre* ?

— Les lois ibères du sang ? Je n'en sais pas grand-chose, sinon que l'Espagne les a adoptées pour empêcher les juifs convertis d'acquérir trop de pouvoir.

— Mon père m'a expliqué qu'elles avaient débuté avec Torquemada, le grand inquisiteur qui a convaincu la reine Isabelle de Castille il y a deux cents ans que la souillure demeurait dans le sang juif en dépit de la conversion au christianisme. Comme Torquemada avait lui-même des ancêtres juifs quatre générations avant lui, il a fixé à trois générations la limite pour que soient appliquées les lois du sang. Ainsi les *conversos* récents, ou même ceux qui le sont depuis deux ou trois générations, restent-ils hautement suspects, et leur sont interdites nombre de professions–dans l'Église, l'armée, au sein de bien des guildes et dans l'administration.

— Des décisions manifestement arbitraires, comme celles fixant à trois et non pas quatre générations, le fait d'être considéré comme juif sont à

l'évidence prises pour convenir à celui qui les conçoit. Comme la misère sur terre, les fausses croyances ne disparaîtront pas, et leur existence échappe à mon pouvoir. Je m'efforce aujourd'hui de me préoccuper uniquement de ce sur quoi je peux exercer un contrôle.

— Comme ?

— Je crois n'avoir vraiment le contrôle que des progrès de mon discernement.

— Bento, j'ai l'impérieux désir de vous dire une chose dont je sais qu'elle est impossible.

— Mais pas impossible à énoncer ?

— Je sais que cela n'est pas faisable, mais je voudrais rester auprès de vous ! Votre pensée est magistrale, et je sais que vous irez plus loin encore. Je veux vous suivre, être votre disciple, votre serviteur, partager ce que vous ferez, recopier vos manuscrits, vous faciliter la vie. »

Bento observe un instant de silence. Puis il a aux lèvres un sourire attendri.

« Je suis sensible à ce que vous dites, et suis même séduit. Je vais vous répondre du point de vue de l'intérieur, mais aussi de l'extérieur.

« De l'intérieur, d'abord. Même si je souhaite, et si j'entends vivre une existence solitaire qui me permettra de poursuivre ma méditation, j'ai aussi en moi le désir d'une relation affective. Il m'arrive d'éprouver une ineffable, une violente nostalgie de ce que j'ai autrefois ressenti quand j'étais choyé et soutenu par une famille aimante, et cette part de moi – cette part nostalgique – accueille avec joie votre souhait et me donne envie de vous embrasser et de vous répondre, "Oui, oui, oui !" Et en même temps, une autre part de moi, ma part la plus forte et la plus noble, réclame la liberté. Je souffre du passé enfui qui ne reviendra pas. Je souffre de savoir que sont morts ceux qui m'ont aimé autrefois. Pourtant je hais aussi cette souffrance qui m'entrave et m'empêche d'avancer. Je n'ai pas de prise sur le passé, mais je suis résolu à éviter à l'avenir les attachements trop forts. Plus jamais je ne m'enfermerai dans mon désir d'enfant d'être pris dans les bras. Vous comprenez ?

— Oui, trop bien.

— Voilà pour l'intérieur. Je vais à présent vous répondre du point de vue de l'extérieur. Je suppose que le mot "impossible" se rapporte à l'incapacité dans laquelle vous êtes d'abandonner votre famille. Si j'étais dans votre

situation, je considèrerais moi aussi cela comme impossible. Il m'est déjà difficile d'abandonner mon jeune frère. Ma sœur a sa propre famille, je m'inquiète moins pour elle. Mais ce n'est pas uniquement votre famille, Franco, qui vous empêche de me suivre. Il y a d'autres obstacles. Il y a quelques minutes à peine, vous me disiez ne pouvoir imaginer vivre sans une communauté. Et mon chemin est celui de la solitude, il n'exige d'autre communauté que l'absorption totale en Dieu. Je ne me marierai pas. Même si je le désirais, le mariage ne serait pas possible. Solitaire excentrique, je peux mener mon existence sans affiliation religieuse, mais il est peu probable que même les Pays-Bas, pays le plus tolérant au monde, autorise un couple à vivre de cette façon et à élever des enfants hors de toute appartenance religieuse. Et mon existence solitaire, cela veut dire ni tantes, ni oncles, ni cousins, pas de fêtes de famille, ni de repas pascal, ni de Roch Hachana. Seule la solitude.

— Je comprends, Bento. Je comprends, j'ai davantage besoin des autres et peut-être davantage de besoins d'une manière générale. Je m'émerveille de votre extraordinaire autosuffisance. Vous ne donnez pas l'impression de souhaiter la présence de quiconque, ni que cette présence vous soit essentielle.

— On me l'a dit si souvent que je commence à le croire. Ce n'est pas que je ne prise pas la compagnie des autres–en ce moment, Franco, j'aime converser avec vous. Mais vous avez raison, une vie sociale ne m'est pas essentielle. Ou du moins pas aussi essentielle qu'elle semble l'être pour d'autres. Je me souviens combien ma sœur et mon frère étaient blessés de n'être pas invités à tel ou tel événement en compagnie de leurs amis. Ce genre de chose ne m'a jamais affecté le moins du monde.

— Oui, dit Franco en hochant la tête, c'est juste, je ne pourrais pas vivre comme vous. Cela ne me ressemble pas. Mais, Bento, considérez l'autre choix qui est le mien. Vous avez devant vous un homme qui partage tant de vos doutes et ce désir de vivre sans la superstition, et qui cependant doit se rendre à la synagogue pour prier un Dieu qui ne l'entend pas, suivre un rituel imbécile, mener une existence hypocrite, vivre une vie dénuée de sens. Est-ce là ce qui me reste ? Est-ce cela la vie ? Ne serai-je pas contraint à une existence solitaire au milieu de la foule ?

— Non, Franco, l'avenir n'est pas si sombre. J'ai longtemps observé la communauté juive d'Amsterdam, et il y aura pour vous un moyen d'y vivre.

Des *conversos* venus du Portugal et d'Espagne affluent tous les jours à Amsterdam, et beaucoup, il est vrai, souhaitent ardemment retrouver leurs racines juives. Mais aucun d'eux n'ayant reçu une éducation traditionnelle, il leur faut comme des enfants apprendre l'hébreu et la loi hébraïque, et le rabbin Morteira travaille jour et nuit à les ramener au judaïsme. Beaucoup l'imiteront et deviendront plus pieux que le rabbin, mais, croyez-moi, il y en aura d'autres qui comme vous, parce qu'ils ont été contraints à se convertir au christianisme, auront perdu la foi en toute religion et rejoindront la communauté juive sans ferveur religieuse aucune. Vous les trouverez, Franco, si vous regardez bien.

— Mais restent les faux-semblants, l'hypocrisie…

— J'ai envie de vous parler d'Épicure, ce sage penseur de la Grèce antique. Il était convaincu, comme tout être doué de raison, qu'il n'y a pas de vie dans l'au-delà et qu'il nous faut mener la seule et unique existence qui est la nôtre dans la paix et la joie autant qu'il est possible. Quel but donner à sa vie ? La réponse se trouve, selon lui, dans la quête de l'ataraxie, ce que l'on pourrait traduire par la "tranquillité" ou l'"absence des désordres liés aux émotions". Épicure estime que les besoins d'un homme sage sont peu nombreux et faciles à satisfaire, alors que ceux qui ont un désir insatiable de pouvoir et de richesse, comme peut-être votre oncle, n'accéderont jamais à l'ataraxie car le désir est sans fin. Plus on possède de biens, et plus ces biens vous possèdent. Vous qui pensez construire ici votre vie, Franco, cherchez l'ataraxie. Fréquentez ceux de la communauté qui vous procurent le moins d'anxiété. Épousez quelqu'un qui pense comme vous – vous trouverez beaucoup de *conversos* qui, ainsi que vous le faites, s'attachent au judaïsme dans le seul but rassurant d'appartenir à une communauté. Et si un certain nombre de fois l'an, les membres de cette communauté observent les rituels de la prière, alors priez avec eux sachant que vous le faites *uniquement* pour trouver l'ataraxie et ne pas avoir à connaître les affres et les souffrances de l'exclusion.

— Me mépriseriez-vous, Bento ? Est-ce là ce que je devrais faire, moi ? Atteindre à l'ataraxie quand vous visez, vous, beaucoup plus haut ? Ou bien recherchez-vous l'ataraxie, vous aussi ?

— Question difficile. Je pense… » Soudain les cloches se mettent à sonner à toute volée. Bento s'interrompt un instant pour écouter, il jette un regard du côté de son sac qui est prêt, et reprend : « Hélas, il reste peu de

temps pour la réflexion. Je dois partir sans tarder, avant qu'il n'y ait trop de monde dans les rues. Mais rapidement–je n'ai pas spécialement choisi l'ataraxie, mon but est plutôt d'approcher la perfection par la raison. Peut-être cependant notre objectif est-il le même si les moyens d'y arriver diffèrent. La raison m'amène à l'extraordinaire conclusion que tout dans le monde est constitué d'une seule et même substance, à savoir la Nature ou, si vous préférez, Dieu. Et ce tout, sans exception, peut se comprendre dans l'illumination de la loi naturelle. Au fur et à mesure que je progresse vers la clarté quant à la nature de la réalité, sachant que je ne suis qu'à peine une légère ridule à la surface de Dieu, j'accède parfois à un état de joie et de béatitude. Peut-être est-ce là mon ataraxie. Peut-être Épicure a-t-il raison quand il nous conseille de chercher la tranquillité. Mais chacun, selon les circonstances qui ont fait sa vie, selon le penchant de sa nature et le caractère particulier de son esprit, doit trouver l'ataraxie à sa manière à lui. »

Les cloches se remettent à sonner.

« Avant de nous séparer, Franco, j'ai une dernière requête à vous faire.

— Dites-moi. Je vous suis tellement redevable.

— Je vous demanderai simplement de garder le silence sur ce que je vous ai dit aujourd'hui. Ma pensée n'était ici qu'à l'état d'ébauche. Je dois encore beaucoup réfléchir. Promettez-moi que ce que je viens de vous confier restera entre nous. Que ne le sauront ni les *parnassim*, ni Jacob, ni personne d'autre, jamais.

— Vous avez ma parole, j'emporterai votre secret dans la tombe. Mon père, béni soit-il, m'a beaucoup parlé du caractère sacré du silence.

— Il nous faut à présent nous dire adieu, Franco.

— Un instant encore, Bento Spinoza, car j'ai moi aussi une dernière requête. Vous avez dit tout à l'heure que nous avions peut-être dans l'existence des buts communs et des doutes communs, mais que chacun devait pour y répondre suivre sa propre voie. Ainsi, d'une certaine façon, mènerons-nous des vies différentes mais orientées dans la même direction. Peut-être que le destin et l'époque ont simplement, en ce qui nous concerne, donné un certain tour–qui les a modifiés–aux événements et aux tempéraments, et que vous auriez pu vivre mon existence, et moi la vôtre. Voici donc ma requête : je voudrais avoir de temps à autre de vos nouvelles, même si ce n'est qu'une fois l'an, ou bien encore tous les deux ou trois ans.

Et je voudrais que vous sachiez ce que moi aussi je deviens. Ainsi chacun de nous aura-t-il connaissance de ce que son existence *aurait pu être* – quelle autre vie il aurait pu mener. Voulez-vous me promettre de garder le contact avec moi ? J'ignore encore de quelle façon cela pourra se faire. Mais me laisserez-vous savoir quelle existence est la vôtre ?

— Je souhaite cela autant que vous, Franco. Je suis certain de la nécessité qu'il y a pour moi à partir aujourd'hui, mais mon cœur hésite de manière que je n'avais pas prévue, et j'accueille volontiers cette intéressante proposition que vous me faites de découvrir cette existence qui aurait pu être la mienne. Il y a deux personnes qui sauront toujours où me trouver : Franciscus van den Enden et un ami, Simon de Vries qui vit sur le Singel. Je m'arrangerai pour communiquer avec vous par leur intermédiaire, ainsi pourra-t-on s'écrire ou se rencontrer. Allez à présent, il le faut. Et prenez garde qu'on ne vous voie. »

Franco ouvre la porte, jette un regard de tous côtés dans la rue, puis sort rapidement. Bento parcourt des yeux une dernière fois la maison où il a vécu, prend le mot qu'il a écrit à Gabriel et le place sur une chaise près de l'entrée où il sera plus en vue. Puis, son sac à la main, il passe la porte à son tour et part vers une nouvelle vie.

XXIV
BERLIN
1922

« Eh bien…, dit Alfred, hésitant. Il y a *une chose* dont je regretterais de ne pas avoir discuté avec vous, mais… hum… j'ai du mal. J'ai été incapable d'aborder le sujet de toute la soirée. »

Friedrich attend patiemment. Les paroles de son superviseur, Karl Abraham, lui reviennent fugitivement : « En cas d'impasse, oubliez le contenu et concentrez-vous sur la résistance. Vous verrez, vous en apprendrez plus sur votre patient ». Cette idée en tête, Friedrich annonce : « Je crois pouvoir vous aider, Alfred. Voici ce que je vous suggère. Pour le moment, oubliez ce que vous vouliez me dire, et voyons plutôt ensemble les *obstacles* qui vous empêchent de me le dire.

— Les obstacles ?

— Tout ce qui s'interpose. Par exemple, quelles répercussions cela aurait-il si vous me disiez ce que vous aviez à l'esprit ?

— Des répercussions ? Je ne suis pas sûr de comprendre. »

Friedrich reste patient. Il sait qu'une résistance est à manier avec tact et à prendre par tous les bouts. « Laissez-moi vous poser la question autrement. Vous désirez me dire quelque chose mais n'arrivez pas à me le dire. Qu'est-ce qui pourrait se passer de négatif si vous deviez parler ? N'oubliez pas que je joue ici un rôle central. Ce n'est pas dans une pièce vide que vous voulez dire quelque chose, c'est à *moi* que vous cherchez à le dire. D'accord ? »

Alfred acquiesce avec réticence. Friedrich poursuit : « Et donc maintenant, essayez simplement d'imaginer que vous venez de me révéler ce que vous aviez à me dire. Comment pensez-vous que je vais vous considérer après cela ?

— Je ne sais pas comment vous réagiriez. Je crois simplement que je serais gêné.

— La gêne est toujours liée à l'autre et aujourd'hui cet autre-là c'est *moi*, quelqu'un qui vous connaît depuis votre petite enfance. » Friedrich est très fier de la douceur de sa voix. Les mises en garde du Dr Abraham contre

l'attaque frontale d'une résistance à la manière d'un taureau qui charge ont porté leurs fruits.

« Eh bien… » Alfred prend une inspiration profonde et se lance. « D'abord, vous pourriez penser qu'à vous demander ainsi de l'aide, je profite de la situation. Et cela gratuitement par rapport à votre profession. Et puis je me sens en position d'infériorité vis-à-vis de vous.

— Voilà un excellent début, Alfred. C'est exactement ce que je voulais. Je comprends à présent vos difficultés. La relation doit vous paraître bien déséquilibrée. Je n'aimerais pas, moi non plus, être ainsi redevable à quelqu'un. Vous me rendez cependant service, vous aussi, en acceptant de publier pour moi un article dans votre revue.

— Ce n'est pas la même chose. Vous n'obtenez rien de personnel.

— Je saisis. Mais dites-moi, croyez-vous que je vous en voudrais de faire gratuitement quelque chose pour vous ?

— Je ne sais pas. Vous pourriez. Votre temps est précieux. Et toute la journée vous faites cela pour de l'argent.

— Et si je vous réponds que vous êtes un peu ma famille, cela ne vous va pas non plus.

— De cette façon, je le prends mieux.

— Dites-moi, que se passe-t-il quand nous parlons de Spinoza, de philosophie ? J'ai l'impression que vous êtes plus détendu.

— Oui, c'est différent. Même si vous avez ce rôle de guide, je sens que parler philosophie vous est agréable.

— En effet, vous avez raison. Alors que vous écouter parler de vous pourrait *ne pas* m'être agréable ?

— Je ne vois vraiment pas comment cela pourrait l'être.

— Me vient une idée… simple supposition. Peut-être avez-vous de vous-même une image négative et pensez-vous que si vous me parlez de vous, j'aurai moi aussi un jugement négatif à votre sujet ? »

Alfred paraît troublé. « C'est possible, mais si tel est le cas, là n'est pas l'essentiel. Simplement, je n'arrive pas à m'imaginer personnellement m'intéressant ainsi à quiconque.

— Voilà qui me semble important, et je devine qu'il y a un risque à me le révéler. Dites-moi, Alfred, nous rapprochons-nous de ce dont vous auriez regretté ne pas avoir parlé avec moi aujourd'hui ? »

Alfred a un large sourire. « Mon Dieu ! Vous avez un *vrai* talent, Friedrich ! Nous ne nous en rapprochons pas. Nous y sommes exactement.

— Dites-m'en plus. » Friedrich se détend. Il navigue à présent dans des eaux qui lui sont plus familières.

« Eh bien, juste avant mon départ, mon patron, Dietrich Eckart, m'a convoqué dans son bureau. Il voulait simplement me parler du voyage à Paris, mais je n'en savais rien, et quand je suis entré, il a commencé à se moquer de ma mine inquiète. Puis, m'ayant assuré qu'il était satisfait de mon travail, il m'a conseillé d'être moins sérieux, de savoir un peu plus souvent lever le coude et me détendre avec tout le monde.

— Et il a fait mouche.

— Oui, en effet, car c'est vrai. On m'a dit cela bien des fois, d'une manière ou d'une autre. Et je me le dis aussi. Mais je n'arrive pas à fréquenter des gens qui n'ont pas grand-chose dans la tête et à parler avec eux de tout et de rien. »

Une scène revient à l'esprit de Friedrich : celle où, vingt-cinq ans plus tôt, il a cherché sans succès à prendre Alfred sur son dos pour le faire jouer au cheval. Lors de leur dernière rencontre, il avait rappelé ce souvenir à Alfred, en ajoutant : « Vous n'aimiez pas jouer ». La persistance au fil des ans de ce trait de caractère fascine Friedrich. Quelle occasion peu commune ce serait que d'étudier comment se forge une personnalité ! Cela pourrait constituer une découverte majeure sur le plan professionnel. Quel autre analyste a jamais eu la chance d'analyser quelqu'un qu'il a côtoyé enfant ? Il a, de plus, également connu les adultes qui ont compté pour lui : son père, son frère, et sa mère de substitution, tante Cécilie, sans parler de son médecin. Il a partagé en outre son environnement quotidien–la maison d'Alfred, la cour de récréation–et ils ont fréquenté la même école, eu les mêmes enseignants. Quel dommage qu'Alfred n'habite pas Berlin, il aurait pu le prendre en analyse.

« Et c'est alors, sur ce commentaire de Dietrich Eckart, poursuit Alfred, que j'ai décidé de venir vous voir. Je savais qu'Eckart avait raison. À peine quelques jours plus tôt, j'avais surpris entre deux employés une conversation à mon sujet. Ils m'appelaient le sphinx.

— Quelle impression cela vous a-t-il fait ?

— Mitigée. Ce ne sont pas des gens qui comptent au journal, l'un s'occupe du nettoyage, l'autre est coursier, et je ne prête généralement

guère attention à ce que peut penser le petit personnel, mais dans ce cas précis, cela m'a frappé, ce qu'ils disaient était si juste. Je suis rigide et fermé aux autres, et je sais qu'il faut que je change cet aspect de ma personnalité si je veux réussir au parti national-socialiste.

— Vous avez dit "mitigée". Qu'y a-t-il de positif dans le fait d'être un sphinx ?

— Euh, je ne sais pas trop, peut-être…

— Attendez, arrêtons là un instant, Alfred. Je suis allé trop vite en besogne. Ce n'est pas être loyal envers vous. Je vous bombarde de questions personnelles, et nous ne nous sommes pas vraiment mis d'accord sur ce que nous faisons ici même. Autrement dit, dans le langage technique de ma profession, nous n'avons pas défini le *cadre* de notre relation. »

Alfred semble perplexe. « Le cadre ?

— Revenons simplement en arrière et mettons-nous d'accord sur ce que nous allons décider. J'ai compris que vous souhaitiez parvenir à changer certains aspects de votre personnalité par un travail sur vous-même. C'est bien cela ?

— Je ne sais pas très bien ce que signifie un travail sur soi-même.

— C'est ce que vous faites si bien depuis dix minutes : parler avec sincérité et ouverture d'esprit de ce qui vous préoccupe.

— Je veux, c'est certain, changer des choses chez moi. Et donc oui, je veux bien travailler sur moi-même. Et surtout, je veux le faire avec vous.

— Mais, Alfred, changer, cela implique beaucoup, beaucoup de rencontres. Nous n'avons fait ce soir qu'une toute petite causette, c'est à peine une introduction, et je pars demain trois jours pour un congrès de psychanalyse. Je pense à ce qui va se passer ensuite. Berlin est très loin de Munich. Ne vaudrait-il pas mieux que vous ayez à Munich un analyste que vous pourrez rencontrer plus souvent ? Je peux vous donner un bon… »

Alfred secoue vigoureusement la tête. « Non. Personne d'autre. Je ne peux avoir confiance en personne, et encore moins à Munich. J'ai la conviction, la très vive conviction, que j'occuperai un jour un poste de pouvoir dans ce pays. J'aurai des ennemis, qui pourraient causer ma perte s'ils venaient à connaître mes secrets. Je sais que je peux vous faire confiance.

— Oui, vous pouvez me faire confiance. Dans ce cas, voyons comment l'on peut s'organiser. Quand pensez-vous revenir à Berlin ?

— Je ne le sais pas de façon certaine, mais ce que je sais c'est que le *Völkischer Beobachter* va bientôt devenir un quotidien, et que nous allons couvrir davantage d'événements nationaux et internationaux. Il est donc possible que je vienne à Berlin plus souvent, et j'espère vous y voir pour une ou deux séances à chacun de mes voyages.

— Je ferai toujours en sorte de me libérer pour vous si vous m'informez suffisamment tôt. Je tiens à ce que vous sachiez que tout ce que vous direz restera absolument, totalement confidentiel.

— J'en suis certain. Cela est pour moi de la plus haute importance, et j'ai été rassuré sur ce point quand vous avez refusé de me parler du cas personnel de votre patient, le fils du cuisinier.

— Soyez tranquille, jamais je ne révèlerai rien à votre sujet, pas même le fait que vous êtes en thérapie avec moi, à qui que ce soit, y compris votre frère. La confidentialité est capitale dans mon métier, et vous avez ma parole. »

Alfred se tapote la poitrine du côté du cœur et articule un « Merci, merci beaucoup.

— Vous savez, dit Friedrich, vous avez peut-être raison. Je crois que notre arrangement fonctionnera mieux s'il n'est pas déséquilibré. Il serait bon, je pense, qu'à partir de notre prochaine rencontre je vous compte le tarif habituel des séances d'analyse. Je suis certain que financièrement cela ne vous posera pas de problème. Qu'en dites-vous ?

— Parfait.

— Donc, revenons au travail à présent. Poursuivons. Il y a quelques instants, vous m'avez dit qu'on vous appelait le sphinx et que cela vous procurait des sentiments "mitigés". Je voudrais maintenant vous demander d'associer librement à propos de "sphinx". Et de dire tout haut les mots qui vous viennent à l'esprit. Cela n'a pas besoin d'avoir un sens.

— Maintenant ?

— Oui, simplement pendant une minute ou deux.

— Sphinx… désert, immense, mystérieux, puissant, énigmatique, qui ne révèle rien de ses pensées… dangereux–le sphinx étranglait ceux qui ne trouvaient pas la réponse à l'énigme qu'il posait. » Alfred s'arrête.

« Continuez.

— Saviez-vous que la racine grecque de sphinx signifie "celui qui étrangle", ou qui serre ? "Sphincter" a la même origine–tous les sphincters

du corps serrent, serrer les fesses… coincé… pisse-froid.

— Et donc, demande Friedrich, par "mitigé" vous voulez dire que vous n'avez pas aimé qu'on vous considère comme tellement lointain, hautain, coincé, qu'on voit en vous un pisse-froid, mais qu'il vous plaît d'apparaître énigmatique, mystérieux, puissant, menaçant ?

— Oui, c'est juste. C'est exactement cela.

— Et donc, peut-être, les aspects positifs, autrement dit la fierté que vous éprouvez à être puissant et mystérieux, dangereux même, vous empêche-t-elle d'être à l'aise avec les gens, de sympathiser avec eux. Ce qui veut dire que vous avez le choix entre flatter et vous intégrer, ou rester mystérieux, dangereux, et à l'écart.

— Je vois où vous voulez en venir. C'est complexe.

— Alfred, n'étiez-vous pas, comme dans mon souvenir, également quelqu'un qui se tenait à l'écart dans votre jeunesse ?

— Toujours été un solitaire. Je n'ai jamais fait partie d'aucune bande.

— Mais vous avez aussi déclaré être très proche du leader du parti, Herr Hitler. Ce doit être un sentiment agréable. Parlez-moi de cette amitié.

— Je passe beaucoup de temps avec lui. Nous prenons des cafés ensemble, nous parlons politique, littérature et philosophie. Nous allons voir des galeries de peinture, et un jour de l'automne dernier nous sommes allés à Marienplatz. Vous connaissez ?

— Oui, la grand-place de Munich.

— Exactement. Une lumière de rêve. Nous avons posé là nos chevalets et avons dessiné côte à côte des heures durant. Ce jour est un de mes meilleurs souvenirs. Nos croquis étaient réussis, nous nous sommes mutuellement complimentés et avons découvert qu'il y avait des points communs dans notre travail. Nous sommes tous deux doués pour les détails architecturaux mais faibles dans la représentation des personnages. Je m'étais toujours demandé si mon incapacité à dessiner des figures humaines n'était pas significative dans mon cas, et j'ai été soulagé de voir qu'Hitler montrait les mêmes limites. Absolument rien de significatif chez lui – nul n'a mieux qu'Hitler le don du contact humain.

— Tout cela est sympathique. Vous avez eu d'autres occasions de dessiner avec lui ?

— Il ne l'a plus proposé.

— Parlez-moi des autres bons moments passés avec lui.

— Le plus beau jour de ma vie, vraiment, ce fut il y a trois semaines. Hitler m'a emmené acheter un bureau à l'occasion de mon installation dans nos nouveaux locaux. Il avait un portefeuille bourré de francs suisses – j'ignore d'où ils lui venaient, je ne pose pas de questions, cela ne me regarde pas. Je préfère le laisser me dire les choses quand il le souhaite. Il est arrivé au *Beobachter* ce matin-là et il a dit, "Partons faire des achats. Vous allez choisir le bureau qui vous plaît, et tout ce que vous souhaiterez y poser dessus". Et pendant deux heures ça a été la fête, nous avons écumé les magasins de meubles les plus chers de Munich.

— Le plus beau jour de votre vie – voilà qui en dit long. Continuez.

— C'était, pour partie, le simple plaisir du cadeau. Imaginez quelqu'un qui vient vous chercher et vous dit, "Choisissez le bureau qui vous plaît. Peu importe le prix". Et puis qu'Hitler m'ait consacré autant de temps et d'attention a été un vrai bonheur.

— Pourquoi est-ce si important pour vous ?

— D'un point de vue pragmatique, il est aujourd'hui à la tête du parti, et mon journal est l'organe du parti. Il est donc mon véritable patron. Mais je ne pense pas que vous vouliez parler de cela.

— Non, quand je dis "important" c'est dans un sens plus personnel.

— Difficile de mettre des mots là-dessus. Hitler fait simplement cet effet-là, à tout le monde.

— Vous emmener faire de merveilleuses courses en sa compagnie. N'est-ce pas quelque chose que vous auriez aimé faire avec votre père ?

— Vous avez connu mon père ! Pouvez-vous l'imaginez m'emmenant avec lui pour m'offrir quelque chose, ne serait-ce qu'un bonbon ? Certes il a perdu son épouse, et il avait une très mauvaise santé et de gros problèmes d'argent, mais reste que je n'ai rien reçu de lui, absolument rien.

— Beaucoup d'émotion dans ces mots.

— Toute une vie d'émotion.

— Je l'ai connu. Et je sais que vous a manqué ce précieux rapport au père–et puis, évidemment, vous n'avez pas connu votre mère.

— Tante Cécilie a fait ce qu'elle a pu. Je ne lui en ai jamais voulu, elle avait ses propres enfants. Trop de monde à serrer dans ses bras.

— Ainsi, peut-être votre enthousiasme à l'égard d'Hitler vient-il du fait que vous avez enfin vraiment trouvé un père. Quel âge a-t-il ?

— Oh, quelques années de plus que moi. Il ne ressemble à personne que j'aie jamais rencontré. Il sort de nulle part, il est issu, comme moi, d'une famille ordinaire, sans instruction. C'était un simple caporal dans l'armée, bien que très décoré pendant la guerre. Il n'a aucuns moyens financiers, aucune culture, aucune formation universitaire. Et, en dépit de tout cela, il fascine tout le monde. Pas seulement moi. Les gens font cercle autour de lui. Chacun recherche sa compagnie et ses conseils. Chacun sent chez lui un destin, l'étoile qui va guider l'Allemagne vers son avenir.

— Vous vous sentez donc privilégié de le fréquenter. Votre relation est-elle en train d'évoluer vers une grande amitié ?

— C'est que justement… elle ne progresse pas. Mis à part le "jour du bureau", Hitler ne recherche pas ma compagnie. Il m'aime bien, mais pas plus que cela. Jamais il ne m'invite pas à prendre un repas avec lui. Il est beaucoup plus intime avec d'autres. Je l'ai vu à plusieurs reprises la semaine dernière discuter en privé avec Hermann Göring. Leurs têtes étaient si proches qu'elles se touchaient presque. Ils se sont rencontrés il y a peu, et pourtant ils rient, plaisantent, marchent ensemble bras dessus, bras dessous et se tapent mutuellement sur le ventre comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Pourquoi est-ce que cela ne m'arrive jamais à moi ?

— Cette phrase que vous avez dite, "il m'aime bien, mais pas plus que cela", réfléchissez-y. Laissez votre esprit vagabonder là-dessus. Pensez tout haut. »

Alfred ferme les yeux.

« Je ne vous entends pas », dit Friedrich.

Alfred sourit. « L'amour. Quelqu'un à qui dire "je t'aime". Je n'ai entendu ces mots-là qu'une fois, avec Hilda à Paris avant notre mariage.

— Vous êtes marié ! Oui, j'avais presque oublié. Vous parlez rarement de votre femme.

— Je dirais plutôt que j'*ai été* marié. Encore que je le sois toujours officiellement. Un très bref mariage en 1915. Hilda Leesmann. Nous avons passé ensemble deux semaines à Paris où elle suivait une formation à l'école de danse, puis trois à quatre mois tout au plus en Russie. Elle a ensuite contracté une phtisie sévère.

— C'est affreux. Comme votre frère et comme votre mère et votre père. Qu'est-il arrivé après cela ?

— Nous ne sommes plus en contact depuis longtemps. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, sa famille l'avait envoyée dans un sanatorium dans la Forêt Noire. Je ne suis pas certain qu'elle soit encore en vie. Quand vous avez dit "C'est affreux", j'ai frissonné intérieurement car cela *ne me touche pas* beaucoup. Je ne pense jamais à elle. Et je doute qu'elle pense à moi. Nous sommes devenus des étrangers. Je me souviens qu'une des dernières paroles qu'elle m'ait dites est que je ne m'étais jamais intéressé à sa vie, jamais une fois je ne lui ai demandé ce qu'elle avait fait de sa journée.

— Et donc, dit Friedrich en consultant sa montre, la boucle est bouclée, nous revenons à la raison qui vous a poussé à venir me voir. Nous avons commencé par la difficulté que vous aviez à communiquer avec les autres, à vous intéresser à eux. Puis nous avons considéré la part en vous qui souhaitait ressembler à un sphinx. Nous sommes ensuite revenus à l'amour et à l'attention que vous aimeriez qu'Hitler vous porte et à la souffrance que vous procure le fait de le voir vous préférer d'autres personnes tandis que vous restez à l'écart, à regarder. Enfin nous avons parlé de la distance qui existait entre votre femme et vous. Prenons à présent le temps d'examiner le degré de proximité et de distance que vous avez ici même avec moi. Vous avez dit vous sentir en confiance ? »

Alfred acquiesce d'un hochement de tête.

« Qu'éprouvez-vous en ma présence ?

— Un vrai sentiment de sécurité. Et celui d'être compris.

— Et vous vous sentez proche de moi ? Vous avez de l'affection à mon égard ?

— Oui, les deux.

— Voilà, donc, notre grande découverte aujourd'hui. Je crois, en effet, que vous avez une vraie affection pour moi, et la raison en est essentiellement que je m'intéresse à vous. Je me rappelle ce commentaire que vous avez fait tout à l'heure, vous disiez ne pas vous intéresser aux autres. Et pourtant *les gens aiment ceux qui s'intéressent à eux*. C'est là le message le plus important que j'ai pour vous ce jour. Je le répète : Les gens aiment ceux qui s'intéressent à eux.

« Nous avons bien travaillé et bien avancé. C'est notre première séance, et vous jouez le jeu. Je suis désolé mais il va falloir s'arrêter là, la journée a

été longue et l'énergie me manque. J'espère vraiment que vous reviendrez me voir souvent. Je sens que je peux vous aider. »

XXV
AMSTERDAM
1658

Au cours de l'année suivante, Spinoza – qui n'est plus Baruch, mais désormais et à jamais Bento (Benedictus, dans ses écrits)–entretient avec Franco une étrange relation nocturne. Presque chaque nuit, tandis qu'étendu sur son lit à baldaquin dans une petite mansarde de la maison de van den Enden, Bento attend anxieusement le sommeil, l'image de Franco envahit ses pensées. Elle se présente si doucement, si furtivement, qu'il n'essaie jamais–ce qui pourtant n'est guère dans sa manière–de comprendre pourquoi Franco lui vient si souvent à l'esprit.

Mais c'est le seul moment où Bento pense à lui. Ses heures de veille sont toujours entièrement occupées par un travail intellectuel qui lui apporte plus de joie qu'il n'en a jamais eue jusqu'alors. Et chaque fois qu'il se projette dans l'avenir et se voit en vieillard rabougri revenant sur son passé, il sait que ce sont ces jours-là qu'il se rappellera comme étant les meilleurs de sa vie, ces jours de compagnonnage avec van den Enden et les élèves de l'académie durant lesquels, maîtrisant le latin et le grec, il s'est délecté des grands thèmes traités par les classiques–l'univers atomisé de Démocrite, l'idée du Bien chez Platon, le moteur immobile d'Aristote, et l'affranchissement des passions pour les stoïciens.

Son existence est belle dans sa simplicité. Bento est en accord total avec Épicure qui affirme que les besoins de l'homme sont peu nombreux et faciles à satisfaire. Ne demandant pour lui rien d'autre que le gîte et le couvert, quelques livres, un peu d'encre et de papier, il gagne les florins qui lui sont nécessaires en polissant des verres de lunettes deux jours par semaine et en enseignant l'hébreu aux collégiants qui souhaitent lire les Écritures dans leur langue d'origine.

L'académie lui apporte non seulement un enseignement et un toit mais également une vie sociale–plus parfois que Bento ne le souhaiterait. Il est censé prendre le repas du soir avec la famille van den Enden et les élèves qu'elle a en pension, mais il aime mieux le plus souvent monter lire dans sa chambre à la lueur d'une chandelle en emportant du pain et un morceau de

fromage néerlandais à pâte dure. Ses absences au dîner déçoivent Madame van den Enden, qui le trouve vif dans la conversation et tente, sans succès, de le rendre plus sociable, allant jusqu'à lui proposer de lui préparer ses plats favoris en évitant les aliments non cacher. Bento l'assure qu'en aucun cas il n'observe les règles religieuses, mais que la nourriture l'indiffère et qu'il se contente tout à fait de l'ordinaire le plus frugal : du pain, du fromage et sa bière blonde quotidienne suivie d'une bonne pipe – sa pipe en terre à long tuyau.

En dehors des cours, il évite la compagnie des autres élèves, à l'exception de Dirk qui partira bientôt pour l'école de médecine et, bien entendu, de la précoce et adorable Clara Maria. Mais, même avec eux, au bout d'un bref moment il s'éclipse, leur préférant la compagnie des deux cents lourds volumes moisis de la bibliothèque de van den Enden.

Mis à part l'intérêt qu'il porte aux excellentes peintures qu'exposent les galeries d'art des ruelles partant de l'hôtel de ville, Bento a peu d'affinités pour toute forme d'art et résiste aux efforts que déploie van den Enden pour développer sa sensibilité dans les domaines de la musique, de la poésie ou de la narration. Mais l'on n'échappe pas à la passion que le maître des lieux nourrit pour le théâtre. Le drame classique, affirme-t-il, ne s'apprécie que lu à haute voix, et Bento doit avec les autres participer aux lectures que van den Enden organise dans la classe, même s'il lui manque l'assurance nécessaire pour dire ses répliques avec émotion. Deux fois l'an généralement, le grand ami de van den Enden, qui dirige le Théâtre municipal d'Amsterdam, leur ouvre ses portes pour de magistrales représentations devant un public réduit de parents et d'amis.

La représentation de l'hiver 1658, plus de deux ans après l'excommunication de Bento, est celle de *L'Eunuque* de Térence, où lui est attribué le rôle de Parménon, un jeune esclave. Lorsqu'il découvre son texte, Bento sourit en tombant sur la phrase :

> Si tu crois par la raison rendre certain ce qui ne l'est pas, tu ne feras pas mieux qu'à vouloir devenir fou par raison.

Bento sait que l'ironie caustique de van den Enden n'est pas étrangère au fait de lui avoir donné ce rôle à jouer. Car il a toujours taquiné Bento sur

son hyper-rationalisme qui ne laisse aucune place à la sensibilité esthétique.

La représentation publique est magnifique, les élèves jouent leur rôle avec entrain, la salle rit beaucoup et applaudit longuement (même si elle n'a pas compris grand-chose aux dialogues en latin), et c'est l'esprit léger que Bento quitte le théâtre au bras de ses deux amis, Clara Maria (qui a joué Thaïs, la courtisane) et Dirk (le rôle de Phedria). C'est alors que brusquement surgit de l'ombre comme un fou un homme au regard égaré brandissant un long couteau de boucher. Il se jette sur Bento en hurlant en portugais « *Herege, herege !* » (« Hérétique, hérétique ! »), et lui plante par deux fois la lame dans l'abdomen. Dirk se rue sur l'agresseur qu'il met à terre, tandis que Clara Maria se précipite pour venir en aide à Bento dont elle prend délicatement la tête dans ses bras. De frêle constitution, Dirk n'est pas de taille face à cet adversaire qui se dégage rapidement et s'enfuit dans l'obscurité, le couteau à la main. Ancien médecin, van den Enden accourt pour examiner Bento. Voyant les deux entailles dans l'épais manteau noir, il défait aussitôt les boutons et découvre que la chemise, également entaillée, est ensanglantée. Mais les blessures ne sont que superficielles.

En état de choc, Bento réussit avec le soutien de van den Enden et de Dirk à regagner la maison qui se trouve à trois rues de là, puis à gravir lentement l'escalier jusqu'à sa chambre. En dépit des haut-le-cœur il parvient à avaler la potion à base de valériane que son professeur et médecin lui a préparée. Puis allongé sur sa couche, Clara Maria assise à son chevet et lui tenant la main, il glisse bientôt pour douze heures dans un sommeil profond.

Le lendemain, l'agitation règne dans la maison. Tôt le matin, les autorités municipales se sont présentées à la porte en quête d'informations sur l'agresseur. Plus tard, deux domestiques ont apporté des messages de parents indignés qui reprochent à van den Enden non seulement d'avoir mis en scène une pièce scandaleuse traitant de sexualité et de travestisme, mais également d'avoir autorisé une jeune élève (sa fille) à y tenir un rôle–celui d'une courtisane, qui plus est. Van den Enden n'en demeure pas moins très calme–non, plus que calme, il s'amuse de ces lettres et glousse en pensant au plaisir qu'aurait eu Terence de voir ces parents calvinistes offusqués. Sa jovialité apaise bientôt toute la famille, et le maître retourne à son enseignement du grec et des classiques.

Là-haut dans la mansarde, Bento, tenaillé par l'angoisse, parvient à peine à respirer tant il est oppressé. Encore et toujours l'assaillent le souvenir de l'attaque, les cris d'« Hérétique ! », la vision du brillant de la lame, la pression du couteau pénétrant le manteau, sa chute sur le sol sous la poussée de l'homme. Pour se calmer, il fait appel à son arme habituelle, l'épée de la raison, mais en ce jour elle ne fait pas le poids face à sa terreur.

Bento s'obstine. Il cherche à ralentir sa respiration en inspirant profondément et en se remémorant délibérément les traits terrifiants de son agresseur–sa barbe fournie, ses yeux démesurés, la bave qui lui sort de la bouche comme à un chien enragé –, et il les regarde bien en face jusqu'à les voir s'effacer. « Calme-toi, murmure-t-il. Pense uniquement au moment présent. Ne gaspille pas ton énergie dans ce que tu ne peux contrôler. Tu ne peux pas contrôler le passé. Tu es terrifié parce que tu imagines cet événement passé survenant maintenant, au présent. Ton esprit crée l'image. Ton esprit crée tes sensations liées à l'image. Concentre-toi uniquement sur le contrôle de ton esprit. »

Mais tous ces procédés parfaitement affûtés qu'il a consignés dans son carnet ne parviennent pas à ralentir ce cœur qui bat trop vite. Il continue de se raisonner : « Souviens-toi que tout dans la Nature a une cause. Toi, Bento Spinoza, tu n'es qu'un dérisoire maillon de ce vaste lien de cause à effet. Songe à la longue trajectoire de l'assassin, à la longue chaîne d'événements qui l'ont inéluctablement conduit à cet acte. » Quels événements ? Bento se pose la question. Peut-être les discours enflammés du rabbin ? Peut-être une détresse personnelle dans la vie présente ou passée de son agresseur ? Bento réfléchit à tout cela en arpentant sa chambre de long en large.

Un coup léger est frappé à la porte. Étant à proximité, Bento avance le bras et ouvre aussitôt, pour trouver devant lui Clara Maria et Dirk dont les mains se touchent. Ils dénouent rapidement leurs doigts entrelacés avant de pénétrer dans la pièce.

« Oh Bento, dit Clara Maria, troublée. Vous êtes debout, vous marchez ? Il y a une heure à peine, nous avons frappé et n'obtenant pas de réponse, nous avons jeté un coup d'œil dans la chambre ; vous dormiez profondément.

— Euh, cela fait plaisir de vous voir levé, ajoute Dirk. Le déséquilibré n'a pas encore été arrêté, mais je l'ai vu de près et je saurai le reconnaître

lorsqu'ils l'auront trouvé. J'espère qu'ils vont le mettre à l'ombre pour un bout de temps. »

Bento reste silencieux.

Dirk désigne du doigt l'abdomen de Bento. « Voyons ce que donne la blessure. Van den Enden m'a demandé de vérifier. » Dirk s'avance et fait signe à Clara Maria de les laisser.

Mais Bento recule aussitôt d'un pas en secouant la tête. « Non, non. Je vais bien. Pas maintenant. Je préfère rester seul encore un moment.

— C'est entendu, nous reviendrons dans une heure. » Dirk et Clara Maria échangent un regard interrogateur tandis qu'ils quittent la pièce.

Bento se sent à présent plus mal que jamais : ces mains qui se touchaient et se sont séparées de peur qu'il ne les voie, cet échange de regards, cette complicité entre eux. Il y a quelques minutes seulement ils étaient ses meilleurs amis. La nuit dernière encore, Dirk lui a sauvé la vie. La nuit dernière encore, Bento a adoré sur scène le jeu de Clara Maria, chacun de ses gestes charmeurs l'a séduit, chaque mouvement de lèvre, chaque battement de cil. Et voilà que soudain il ressent de la haine pour eux deux. Il n'a pas été capable de dire merci à Dirk, ni même de prononcer son nom, pas plus qu'il n'a su montrer sa reconnaissance à Clara Maria qui l'a veillé toute la nuit.

« Apaise-toi, se murmure-t-il à lui-même. Prends du recul, regarde dans quel tourbillon tes sentiments sont emportés–d'abord l'amour, puis la haine et maintenant la colère. Inconstantes, capricieuses passions. Vois comme tu es ballotté, de-ci de-là, par les faits et gestes des autres. Si tu veux t'épanouir, tu dois surmonter tes passions en ancrant tes sentiments à quelque chose de solide, à quelque chose qui dure éternellement. »

Un autre coup est frappé à la porte. La même douce façon de frapper. Serait-ce elle ? Puis sa voix mélodieuse : « Bento, Bento, est-ce que je peux entrer ? »

L'espoir et la passion s'éveillent. Instantanément, Bento se sent plus léger et tout est oublié de ce qui doit durer éternellement. Peut-être Clara Maria sera-t-elle seule, changée, emplie de remords. Peut-être lui prendra-telle encore la main.

« Entrez. »

Clara Maria pénètre seule dans la pièce, tenant un mot à la main. « Bento, un homme m'a donné ceci pour vous. Un homme plutôt petit de taille,

étrangement agité, ayant un fort accent portugais, il ne cessait de regarder la rue de tous côtés. Je pense qu'il est juif, il attend une réponse là en face, le long du canal. »

Bento se saisit vivement du message qu'elle lui tend, l'ouvre et le parcourt rapidement des yeux. Clara Maria l'observe avec une grande curiosité : jamais auparavant elle n'a vu Bento montrer une telle avidité. Il lit à haute voix pour elle, traduisant les mots du portugais en néerlandais.

Bento, j'ai appris au sujet d'hier au soir. Toute la communauté est au courant. Il faut que je vous voie aujourd'hui. C'est important.
J'attends près de chez vous devant la péniche à quai sur le Singel.
Pouvez-vous venir ?

Franco

« Clara Maria, explique Bento, c'est un ami. Le seul ami qui me reste de ma vie d'avant. Je dois aller le retrouver. Je saurai bien descendre l'escalier.

— Non, papa a dit qu'il ne fallait pas vous aventurer dans l'escalier aujourd'hui. Je vais aller trouver votre ami et lui dire de revenir d'ici un jour ou deux.

— Mais il insiste sur "aujourd'hui". C'est important. Mes blessures ne sont que superficielles. Je peux marcher.

— Non, je m'y oppose. Papa vous a placé sous ma protection. Je vais dire à votre ami de venir ici. Je suis sûre que papa donnerait son accord. »

Bento acquiesce. « Merci, mais prenez garde à ce qu'on ne le voie pas entrer. Mon excommunication interdit à tout juif de communiquer avec moi. Il ne faut pas qu'on sache qu'il est venu me voir. »

Dix minutes plus tard Clara Maria réapparaît, accompagnée de Franco. « Bento, quand dois-je revenir chercher votre ami ? » Ne recevant aucune réponse des deux hommes qui, immobiles, se regardent fixement dans les yeux, elle s'éloigne discrètement. « Je serai dans la pièce à côté. »

Lorsqu'il entend la porte se refermer, Franco fait un pas en avant et saisit fermement Bento par les épaules. « Vous allez bien, Bento ? On me dit que vos blessures ne sont pas trop méchantes.

— Non Franco, à peine deux égratignures ici, répond Bento en désignant son abdomen, mais une blessure très profonde là, ajoute-t-il en montrant sa tête.

— Quel soulagement que de vous voir.

— Pour moi aussi. Tenez, asseyons-nous. » Il fait un geste en direction du lit, où ils s'installent tandis que Franco poursuit.

« D'abord, la nouvelle a couru dans la communauté que vous étiez mort, frappé par la colère de Dieu. Je me suis rendu à la synagogue, où tout le monde se réjouissait – les gens disaient que Dieu avait entendu leurs cris et qu'Il avait rendu Sa justice. J'étais au supplice, et ce n'est que lorsque j'ai parlé aux policiers qui fouillaient le quartier à la recherche de l'agresseur que j'ai appris que vous étiez blessé, et pas par Dieu, évidemment, mais par un juif dément.

— Qui est-il ?

— Personne ne le sait. Ou du moins, personne ne dit savoir. J'ai entendu parler d'un juif tout juste arrivé à Amsterdam.

— Oui, un Portugais. Il a crié "*Herege*" lorsqu'il m'a attaqué.

— Sa famille aurait été tuée par l'Inquisition. Peut-être en veut-il tout particulièrement aux juifs qui ont renié leur foi. Certains d'entre eux, en Espagne et au Portugal, sont devenus les plus redoutables ennemis des juifs : ils sont prêtres et obtiennent une rapide promotion en aidant les Inquisiteurs à découvrir les subterfuges.

— Ainsi donc, se fait jour le rapport causal.

— Le rapport causal ?

— Franco, je suis heureux de vous retrouver. J'aime la façon que vous avez toujours de m'arrêter dans mes discours pour me demander des éclaircissements. Je veux dire simplement par là que tout a une cause.

— Même cette agression ?

— Oui, tout ! Tout est soumis aux lois de la Nature, ce qui rend possible de remonter le lien de causalité par le raisonnement. Et je crois cela vrai non seulement des objets physiques mais de tout ce qui est humain. J'ai actuellement pour projet de traiter des actes, des pensées et des penchants humains exactement comme s'il s'agissait de lignes, de plans et de masses.

— Voulez-vous dire qu'on peut connaître l'origine de chaque pensée, penchant, lubie, ou rêve humain ? »

Bento acquiesce d'un hochement de tête.

« Ce qui signifie, ni plus ni moins, qu'on ne décide pas de ses pensées ? Que je ne peux pas prendre la décision de tourner la tête d'un côté puis de l'autre ? Que nous ne choisissons pas librement ?

— C'est exactement cela. L'homme fait partie de la Nature, il est donc soumis au rapport causal qui est celui de la Nature. Rien dans la Nature, nous compris, ne décidera sur un simple caprice d'engager telle ou telle action. Il ne peut y avoir d'empire dans un empire.

— D'empire dans un empire ? Me voici de nouveau perdu.

— Franco, cela fait plus d'un an que nous ne nous sommes vus, et voilà que je me mets à parler philosophie au lieu de vouloir tout savoir de votre vie.

— Non, rien n'est plus important pour moi que de m'entretenir ainsi avec vous. Je suis comme un homme qui meurt de soif et arrive à une oasis. Le reste attendra. Parlez-moi de cet empire dans un empire.

— Je veux dire par là qu'il est faux de penser que l'homme, qui fait totalement partie de la Nature, trouble l'ordre de la Nature plutôt qu'il ne le suit. Il est faux de supposer qu'il puisse–lui, ou quelque autre entité que ce soit dans la Nature – avoir un libre arbitre. Tout ce que nous faisons est déterminé par des causes externes ou internes. Rappelez-vous la manière dont je vous ai autrefois démontré que Dieu, c'est-à-dire la Nature, n'avait pas choisi le peuple juif ? »

Franco acquiesce en silence.

« Ainsi est-il vrai que Dieu n'a pas voulu non plus que l'homme soit différent, et qu'il échappe aux lois de la Nature. Cette idée-là n'a, je crois, rien à voir avec l'ordre naturel des choses, elle nous vient plutôt de ce besoin profondément ancré en nous d'être différents, et d'être immortels.

— Je crois saisir ce que vous dites–mais c'est énorme. Pas de liberté de décision ? Je suis sceptique. Je veux en discuter. Car je pense, voyez-vous, être libre de décider de dire : "je veux en discuter". Et cependant je n'ai pas d'arguments à vous opposer. À notre prochaine rencontre j'y aurai réfléchi. Mais vous me parliez de votre agresseur et du rapport causal quand je vous ai interrompu. Continuez, Bento, je vous en prie.

— Je pense que c'est une loi de la Nature que de réagir de la même manière à tout un ensemble de choses diverses. Sans doute rendu fou de douleur par ce qui est arrivé aux siens, cet homme, qui a appris que je ne faisais plus partie de la communauté juive, m'a associé à ces juifs convertis qui ont fait du mal à sa famille.

— Votre raisonnement se tient, mais il doit également prendre en compte l'influence de certains qui ont pu l'encourager dans son acte.

— Ceux-là étant également soumis au lien causal, ajoute Bento. »

Franco marque un temps et acquiesce d'un signe de tête. « Savez-vous ce que je crois, Bento ? »

Bento pose sur lui un regard interrogateur.

« Je crois que c'est là l'affaire de toute une vie.

— En cela nous sommes entièrement d'accord. Et je consens, je consens très volontiers à y consacrer ma vie. Mais qu'alliez-vous dire à propos de l'influence de certains sur cet homme ?

— Je crois que les rabbins sont les instigateurs de tout, qu'ils sont à l'origine des pensées et des actes de votre agresseur. La rumeur court qu'il serait aujourd'hui caché dans les caves de la synagogue. Je crois que les rabbins ont voulu votre mort comme un avertissement à la communauté du danger qu'il y a à remettre en question l'autorité rabbinique. J'envisage d'informer la police de l'endroit où il pourrait s'être réfugié.

— Non, Franco. Ne faites *pas* cela. Pensez aux conséquences. Le cycle du malheur, de la colère et de la vengeance, de l'expiation et du châtiment sera sans fin et au bout du compte il vous engloutira, vous et votre famille. Optez pour la voie de la religion. »

Franco paraît surpris. « De la "religion" ? Comment pouvez-vous utiliser ce terme ?

— Je veux parler de la voie morale, celle de la vertu. Si vous souhaitez inverser le cycle de l'angoisse, dit Bento, vous devez rencontrer l'agresseur. Le réconforter, apaiser son chagrin et tenter de l'éclairer. »

Franco hoche lentement la tête en signe d'acquiescement mais reste silencieux, comme pour absorber ces paroles, avant de déclarer : « Bento, revenons à ce que vous me disiez tout à l'heure à propos de la blessure que cela a été mentalement pour vous. Quelle est sa gravité ?

— Pour être honnête, Franco, je suis paralysé de peur. Je me sens oppressé, j'ai l'impression que ma poitrine va exploser. Je n'arrive pas à me calmer, j'y ai pourtant travaillé toute la matinée.

— Travaillé comment ?

— Simplement comme je l'ai dit–en me répétant que tout a une cause et que ce qui est arrivé devait *nécessairement* arriver.

— "Nécessairement", c'est-à-dire ?

— Compte tenu de tous les facteurs qui ont précédé, cet incident *devait* se produire. Il ne pouvait être évité. Et l'une des choses les plus importantes

que j'ai apprises est qu'il n'est pas raisonnable de vouloir contrôler ce sur quoi nous n'avons pas de prise. Ceci, j'en suis convaincu, est une vérité, même si le souvenir de l'agression continue de me hanter encore et encore. » Bento marque un temps. C'est alors que ses yeux se posent sur son manteau déchiré. « Il vient de me passer par la tête que la vue de ce manteau, là sur cette chaise, pourrait aggraver le problème. Quelle erreur que de le laisser ici. Je dois m'en séparer. Un instant j'ai pensé vous le proposer, mais à l'évidence il ne faut pas qu'on vous voie le porter. C'était le manteau de mon père, il ne passe pas inaperçu.

— Je ne suis pas d'accord. Éloigner ce vêtement de votre vue est une mauvaise idée. Je vais vous rapporter ce que j'ai entendu mon père dire à des personnes qui se trouvaient dans une situation très semblable à la vôtre. "Ne vous séparez pas de l'objet. Ne condamnez pas une région de votre esprit, faites plutôt l'exact opposé". Ainsi, Bento, je vous invite à avoir toujours ce manteau sous les yeux, à le suspendre en un lieu où il ne pourra pas vous échapper, où il vous rappellera en permanence le danger que vous courez.

— Je peux comprendre ce sage conseil. Le suivre exige beaucoup de courage.

— Bento, il est crucial pour vous d'avoir toujours ce manteau sous les yeux. Je pense que vous sous-estimez les risques auxquels votre situation vous expose dans le monde à présent. Hier, vous avez failli mourir. Vous devez sûrement craindre la mort ? »

Bento hoche la tête. « Oui. Même si je m'efforce de surmonter cette crainte.

— Comment ? Tout homme craint la mort.

— Chacun la craint à des degrés divers. Certains philosophes de l'Antiquité ont cherché le moyen de rendre cette peur moins aiguë. Vous souvenez-vous d'Épicure ? Nous avons déjà parlé de lui. »

Franco hoche la tête. « Oui, c'est bien lui qui a dit que le but dans la vie devait être d'accéder à l'état de tranquillité. Quel est le terme qu'il emploie ?

— L'ataraxie. Épicure estime que le plus grand obstacle à l'ataraxie est notre peur de la mort, et il soumet à ses disciples plusieurs arguments de poids permettant de la réduire.

— Par exemple ?

— Il part de l'idée que la vie éternelle n'existe pas et donc qu'après la mort, il n'y a rien à craindre des dieux. Il explique ensuite que la mort et la vie ne peuvent coexister. Autrement dit : là où il y a la vie, il n'y a pas la mort, et là où il y a la mort, il n'y a pas la vie.

— Cela paraît logique, mais je doute de l'apaisement que cette pensée puisse apporter à qui se réveille d'un cauchemar sur la mort au milieu de la nuit.

— Épicure avance un autre argument, l'argument de la symétrie, qui pourrait se révéler peut-être plus probant. Il pose comme postulat que l'état de non-être d'après la mort est identique à l'état de non-être d'avant la naissance. Or, bien que l'on craigne la mort, la pensée de cet état antérieur qui lui est identique ne nous effraie pas. Nous n'avons donc aucune raison d'avoir peur de la mort. »

Franco prend une inspiration profonde. « Voilà qui retient mon attention, Bento. Vous avez raison. Cet argument-là a un pouvoir apaisant.

— Qu'un argument ait un "pouvoir apaisant" vient conforter l'idée que rien n'est, en soi et par soi, véritablement bon ou mauvais, plaisant ou effrayant. *C'est l'esprit seul qui rend les choses ainsi.* Réfléchissez à cela, Franco – c'est l'esprit seul qui rend les choses ainsi. Cette idée a une vraie force, et je suis convaincu qu'elle est la clé de ma guérison. Je sais que je dois changer la façon dont mon esprit réagit aux événements de la nuit dernière. Mais je n'ai pas encore trouvé comment m'y prendre.

— Me frappe cette manière que vous avez de continuer à philosopher même en pleine panique.

— Il me faut voir dans ces événements une occasion de comprendre. Quoi de plus important que d'apprendre de première main comment tempérer sa peur de la mort ? Je lisais justement l'autre jour le texte d'un philosophe romain du nom de Sénèque, qui dit : "Nulle terreur n'ose pénétrer le cœur de qui s'est libéré de la peur de la mort". Autrement dit, quand vous aurez vaincu la peur de la mort, vous aurez vaincu toutes les autres peurs.

— Je commence à mieux saisir la fascination que vous avez pour votre panique.

— Le problème semble à présent plus clairement posé, mais la solution reste bien cachée. Je me demande si je ne crains pas la mort de façon plus aiguë en ce moment parce que je me sens tellement submergé.

— Quoi ?

— Submergé d'idées. J'ai des pensées non encore abouties qui tourbillonnent dans ma tête, et il m'est douloureux à un point indicible de songer que ces pensées pourraient être mort-nées.

— Alors soyez vigilant, Bento. Protégez ces pensées. Et protégez-vous aussi. Bien qu'en passe de devenir un grand lettré vous êtes très naïf, de bien des manières. Je crois que la rancune vous est si peu familière que vous sous-estimez sa réalité chez les autres. Écoutez-moi bien : *vous êtes en danger, vous devez quitter Amsterdam*. Il ne faut plus que les juifs vous voient ici, partez vous cacher quelque part, pour réfléchir et écrire en secret.

— Je vois le mentor avisé qui se dessine en vous. Vous me donnez un bon conseil, Franco, et bientôt, très bientôt, je le suivrai. Mais c'est à votre tour maintenant de me parler de votre vie.

— Pas tout de suite. Je pense à quelque chose qui pourrait vous être utile pour combattre votre peur, et je vous pose la question : pensez-vous que vous auriez été autant affecté de ce côté-ci – Franco montre son front – si votre agresseur avait été un simple déséquilibré, et non pas un juif qui vous en voudrait personnellement ? »

Bento hoche la tête. « Excellente question. » Il s'adosse au montant du lit, ferme les yeux et réfléchit longuement. « Je crois comprendre votre démarche, elle est très perspicace. En effet, je suis sûr que s'il n'avait pas été juif, la blessure n'aurait *pas* été aussi profonde.

— Ah, s'exclame Franco, cela veut donc dire…

— Cela ne peut que vouloir dire que ma panique n'est pas *uniquement* liée à la mort. Elle a une autre composante, en rapport avec mon exil forcé de la communauté juive.

— Je le crois aussi. Cet exil vous est-il très douloureux aujourd'hui ? La dernière fois que nous nous sommes entretenus, vous n'exprimiez que votre soulagement d'avoir quitté le monde de la superstition et l'immense joie qui était la vôtre à la perspective de la liberté.

— C'est vrai. Et ce soulagement et cette joie, je les éprouve toujours, mais seulement à mes moments de veille. À présent je mène deux existences. Le jour, je suis un homme neuf qui a quitté sa vieille peau, lit le latin et le grec, aborde des sujets passionnants, est libre de ses pensées. Mais la nuit je suis Baruch, un juif errant que sa mère et sa sœur réconfortent, que les anciens interrogent sur le Talmud, et qui trébuche

parmi les ruines carbonisées d'une synagogue. Plus je m'éloigne de la veille et de la conscience, plus je retourne à mes origines et m'agrippe aux fantômes de mon enfance. Et ceci vous surprendra peut-être, Franco : presque chaque nuit tandis que sur cette couche je cherche le sommeil, vous me rendez visite.

— J'espère être une bonne compagnie.

— Meilleure encore que vous ne l'imaginerez jamais. Je vous invite à venir me trouver parce que vous m'apportez du réconfort. Et vous êtes une bonne compagnie aujourd'hui. Il me suffit de parler avec vous pour que je sente revenir l'ataraxie. Plus encore d'ailleurs que l'ataraxie : vous m'aidez à réfléchir. Votre question concernant mon agresseur – comment est-ce que je réagirais s'il n'était pas juif ?–m'aide à saisir vraiment la complexité des facteurs déterminants. Je sais maintenant que je dois davantage me pencher sur le passé et prendre en compte les pensées qui ne sont pas pleinement conscientes, les idées qui me viennent la nuit autant que celles de la journée. Je vous en remercie. »

Avec un large sourire, Franco étreint l'épaule de Bento.

« Et maintenant, Franco, vous allez me parler de votre vie.

— Il s'est passé beaucoup de choses de mon côté, même si ma vie est moins aventureuse que la vôtre. Ma mère et ma sœur sont arrivées un mois après votre départ, et avec l'aide financière de la synagogue, nous avons trouvé un petit logement non loin de votre magasin. Je passe devant très souvent et je vois Gabriel, qui me salue mais ne m'adresse pas la parole. Je pense qu'il sait, comme tout le monde, le rôle que j'ai joué dans votre *herem*. Il est maintenant marié et vit dans la famille de sa femme. Je travaille quant à moi dans la compagnie de navigation de mon oncle où j'aide à l'inventaire des cargaisons. J'étudie sérieusement l'hébreu à raison de plusieurs leçons par semaine en compagnie d'autres immigrants. L'apprentissage de l'hébreu est ardu mais également passionnant. Cela me rassure et me donne une ligne de conduite, un sentiment de continuité qui me relie à mon père, et à son père, et au père de celui-ci, en remontant ainsi sur des centaines d'années. Ce sentiment de continuité m'équilibre de façon extraordinaire.

« Votre beau-frère est devenu rabbin et nous dispense un enseignement quatre fois par semaine. D'autres rabbins, et jusqu'au rabbin Morteira, se

relaient le reste du temps pour dispenser des cours. Les propos tenus par Samuel me laissent penser que votre sœur, Rebecca, va bien. Quoi d'autre ?

— Que devient votre cousin Jacob ?

— Il est reparti vivre à Rotterdam, je le vois rarement.

— Et la grande question : *êtes-vous satisfait de votre vie*, Franco ?

— Oui, mais non sans une certaine mélancolie. Vous connaître m'a montré une autre facette de la vie, l'existence d'une vie de l'esprit que je n'appréhende pas pleinement. Mais me réconforte beaucoup l'idée que vous êtes là, et continuerez de partager avec moi votre investigation de la pensée. Mon univers est plus limité, je vois déjà s'en dessiner les contours à venir. Ma mère et ma sœur m'ont choisi une épouse, une jeune fille de seize ans qui vient de notre village au Portugal, nous allons nous marier d'ici quelques semaines. J'approuve leur choix–elle est belle et charmante, je souris quand je pense à elle. Elle sera une bonne épouse.

— Pourrez-vous lui parler de vos centres d'intérêt ?

— Je crois que oui. Elle aussi a soif de connaissances. Comme beaucoup de jeunes filles de notre village, elle ne sait même pas lire. J'ai commencé son instruction.

— Pas trop d'instruction, j'espère. Il peut y avoir danger. Mais, dites-moi, parle-t-on de moi dans la communauté ?

— Jusqu'à cet incident, je n'ai rien entendu vous concernant. Comme si tous avaient reçu l'ordre non seulement de vous éviter mais d'éviter également de prononcer votre nom. Et je ne l'ai pas entendu prononcer, encore que je ne sache rien évidemment de ce qui se dit derrière les portes closes. Peut-être est-ce moi qui l'imagine, mais je crois vraiment que votre esprit flotte sur la communauté et l'influence grandement. Par exemple, nos leçons d'hébreu sont extrêmement encadrées, elles ne permettent pas la moindre remise en question. C'est comme si les rabbins faisaient en sorte qu'aucun autre Spinoza ne voie jamais le jour. »

Bento baisse la tête.

« Peut-être n'aurais-je pas dû dire cela, Bento. Je me suis montré indélicat.

— Vous ne seriez indélicat qu'en me protégeant de la vérité. »

Un coup léger est frappé à la porte, suivi de la voix de Clara Maria : « Bento. »

Il va ouvrir.

« Bento, je vais devoir sortir. Combien de temps encore votre ami va-t-il rester ? »

Bento interroge du regard Franco, qui marmonne qu'il lui faut partir sans tarder, car il n'a aucune raison valable de s'absenter de son travail. « Clara Maria, répond Bento, laissez-nous juste quelques minutes encore, s'il vous plaît.

— J'attendrai dans le salon de musique, indique-t-elle en refermant doucement la porte.

— Qui est-elle, Bento ?

— La fille du directeur de l'académie et mon professeur. Elle m'enseigne le latin et aussi le grec.

— Votre *professeur* ? Impossible. Quel âge a-t-elle ?

— Seize ans environ. Elle a commencé à me donner des cours dès l'âge de treize ans. C'est un prodige. Rien à voir avec aucune autre jeune fille.

— Elle semble vous considérer avec amour et tendresse.

— Oui, c'est exact, et j'ai pour elle les mêmes sentiments mais… » Bento hésite ; il n'a pas l'habitude de s'ouvrir de ce qu'il ressent au plus profond de lui-même. « Mais aujourd'hui Clara Maria m'a causé beaucoup de peine en montrant plus de tendresse encore envers mon camarade de classe et ami.

— Ah, la jalousie. Cela peut être très douloureux. Pardon, Bento. Mais la dernière fois que nous nous sommes vus, ne m'aviez-vous pas dit vouloir mener une vie de solitude et renoncer à l'idée d'une compagne ? Vous sembliez si résolu, ou peut-être *résigné* à suivre cette voie.

— Résolu *et* résigné. Je suis absolument résolu à mener une existence vouée à la réflexion et je sais que jamais je ne pourrai assumer la responsabilité d'une famille. Je sais aussi qu'il m'est légalement impossible d'épouser une chrétienne, pas plus qu'une juive. Et Clara Maria est catholique. Une catholique superstitieuse, qui plus est.

— Et donc vous avez du mal à renoncer à ce dont vous ne voulez absolument pas et que vous ne pouvez obtenir ?

— Exact ! J'aime la façon que vous avez d'aller droit au cœur de mes contradictions.

— Et vous dites éprouver de l'amour pour elle ? Et votre cher ami, auquel elle réserve ses faveurs ?

— J'éprouve de l'amour pour lui aussi. Du moins j'en éprouvais, jusqu'à aujourd'hui. Il m'a aidé à déménager après le *herem* ; il m'a sauvé la vie la nuit dernière. C'est un homme bon. Il se destine à la médecine.

— Mais vous voudriez qu'elle vous désire, vous, plutôt que lui, même si vous savez que cela vous rendrait tous les trois malheureux.

— Oui, c'est vrai.

— Et plus grand sera le désir de cette jeune fille à votre égard, plus grand aussi son désespoir de ne pouvoir être avec vous.

— C'est indéniable, oui.

— Mais vous l'aimez, et vous voulez son bonheur. Et si elle est malheureuse, vous souffrirez vous aussi ?

— Oui, oui, oui. Tout ce que vous avancez est juste.

— Une dernière question. Vous dites qu'elle est une catholique superstitieuse ? Or les catholiques adorent les rituels et les miracles. Comment réagit-elle à votre idée d'un Dieu qui équivaut à la Nature, à votre refus du rituel et de la superstition ?

— Jamais je ne parlerais de cela avec elle.

— Parce qu'elle rejetterait ces positions, et peut-être qu'elle vous rejetterait aussi ? »

Bento hoche la tête. « Chacune de vos paroles dit vrai, Franco. J'ai fait tant d'efforts, renoncé à tant de choses pour être libre, et voilà que je renonce à présent à ma liberté, que je me laisse ensorceler. Quand je pense à Clara Maria, je suis totalement incapable d'avoir d'autres pensées plus élevées. Sur ce point, à l'évidence je ne suis pas maître de moi, je suis asservi à ma passion. Et même si la raison me montre le droit chemin, je ne peux m'empêcher d'opter pour le pire.

— C'est une très vieille histoire, Bento. Nous sommes depuis toujours esclaves de l'amour. De quelle façon allez-vous vous libérer ?

— Je ne puis être libre qu'en me coupant totalement des plaisirs de la chair, de la richesse et des honneurs. Si je n'écoute pas la voix de la raison, je demeurerai esclave de la passion.

— Pourtant, Bento, dit Franco en se levant pour partir, nous savons que la raison n'est pas de taille à lutter contre la passion.

— Oui. Seule une émotion plus forte est capable de vaincre une autre émotion. Ma tâche est claire : je dois apprendre à transformer la raison en passion.

— *Transformer la raison en passion*, murmure Franco tandis qu'ils se dirigent ensemble vers le salon de musique, où Clara Maria attend. Une tâche immense. Vous me conterez vos progrès, j'espère, la prochaine fois que nous nous verrons. »

XXVI
BERLIN
26 MARS 1923

> Je trouve difficile de nous entendre avec nos familles de la Baltique : elles semblent animées d'un esprit assez négatif, tout en adoptant des airs de supériorité et d'absolue maîtrise de la situation, que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs.
>
> Hitler à propos
> d'Alfred Rosenberg

Cher Friedrich,

C'est avec regret que je dois annuler notre prochaine rencontre. Bien que cela se produise pour la troisième fois, je vous demande de ne pas perdre confiance en moi. Mon désir est des plus sérieux d'avoir une consultation avec vous, mais mes responsabilités exigent que je leur consacre de plus en plus de temps. La semaine dernière, Hitler m'a demandé de remplacer Dietrich Eckart au poste de rédacteur en chef du *Völkischer Beobachter*. Hitler et moi sommes à présent plus proches – il est très satisfait de ma publication des *Protocoles des Sages de Sion*. Voilà un mois, grâce à l'aide d'un généreux donateur, le *Völkischer Beobachter* est devenu un quotidien et tire maintenant à 33000 exemplaires (à ce propos, vous pouvez désormais le trouver dans les kiosques à Berlin).

Tous les jours il est question d'une nouvelle crise. Tous les jours l'avenir de l'Allemagne paraît remis en jeu. Par exemple, il nous faut actuellement décider de la façon de contrer l'invasion de la Ruhr par les Français qui veulent obtenir l'odieux paiement des réparations. Et chaque jour une inflation galopante pousse le pays au bord du précipice. Pouvez-vous croire qu'un dollar américain, qui valait 400 Marks il y a un an, ait été coté 20000 Marks ce matin ? Pouvez-vous croire qu'à Munich, les employeurs payent maintenant

leurs ouvriers trois fois par jour ? En est-il de même à Berlin ? La femme accompagne son mari au travail le matin pour toucher la première paie, avec laquelle elle court acheter le petit-déjeuner avant que les prix n'aient augmenté. Elle revient à la mi-journée pour la deuxième paie (qui est supérieure à celle du matin) et de même elle s'empresse d'aller acheter le déjeuner – les 100000 Marks qui permettaient d'avoir quatre saucisses la veille ne permettent plus que d'en obtenir trois. Enfin il y a une troisième paie d'un montant toujours plus élevé à la fin de la journée, lorsque l'argent se retrouve à l'abri une fois fermés les marchés jusqu'à la réouverture de la Bourse le lendemain matin. C'est un scandale, une tragédie.

Et cela va empirer. Je crois que nous allons connaître la plus forte hyperinflation de l'histoire : tous les Allemands seront paupérisés, à l'exception évidemment des juifs qui tout naturellement profitent de ce cauchemar. Les coffres de leurs entreprises regorgent d'or et de devises étrangères.

Ma vie de rédacteur en chef est si trépidante que je n'arrive pas à quitter le bureau pour aller déjeuner, et moins encore donc à prendre le train pour le voyage de dix heures à vingt millions de Marks à destination de Berlin. Faites-moi savoir, je vous prie, si par chance vous ne seriez pas amené à vous rendre à Munich, où nous pourrions dans ce cas nous rencontrer. Je vous en serais infiniment reconnaissant. Avez-vous jamais envisagé d'ouvrir une consultation dans cette ville ? Je pourrais vous y aider : pensez à toute la publicité gratuite que je serais susceptible de vous faire.

Le Dr Karl Abraham lit la lettre et la rend à Friedrich. « Dans quel sens comptez-vous répondre ?

— Je ne sais pas. J'aurais aimé consacrer aujourd'hui mon heure de contrôle à en discuter. Situez-vous le personnage ? Je vous ai rapporté la conversation que j'ai eue avec lui il y a quelques mois.

— L'éditeur des *Protocoles des Sages de Sion* ? Comment l'aurais-je oublié ?

— Je n'ai pasrevu Herr Rosenberg depuis. À peine quelques lettres échangées. Mais voici l'édition d'hier de son journal, le *Völkischer Beobachter*. Regardez-moi ce titre » :

SÉVICES SUR DES ENFANTS
DANS UN BORDEL DE VIENNE
DE NOMBREUX JUIFS IMPLIQUÉS

Jetant un œil sur la une du journal, le Dr Abraham secoue la tête, écœuré, avant de demander : « Et ces *Protocoles*… vous les avez lus ?

— Des extraits seulement, ainsi que quelques-uns des débats dans lesquels ils sont qualifiés de faux.

— Un faux à l'évidence, mais un faux dangereux. Je ne doute pas un instant que votre patient, Rosenberg, l'ait su. J'ai appris, de source sûre auprès d'érudits juifs de ma communauté, que ce texte a été concocté par un écrivain russe peu recommandable, Serge Nilus, qui a voulu convaincre le tsar que les juifs cherchaient à prendre le pouvoir en Russie. Après avoir lu *Les Protocoles*, le tsar a ordonné une série de pogroms sanglants.

— Donc, dit Friedrich, ma question est celle-ci : comment prendre en thérapie un patient qui est l'auteur d'actes aussi infâmes ? Je sais qu'il représente un danger. Comment manier mon contre-transfert ?

— Je préfère voir dans le contre-transfert la réponse névrotique du thérapeute à son patient. Vos sentiments ici ont un fondement rationnel. La bonne question à se poser devient alors : « Comment travailler avec quelqu'un qui est, selon tous les critères objectifs, un être abject, malveillant, et capable de sérieux ravages ? »

Friedrich réfléchit aux termes employés par son superviseur. « Abject, malveillant. Des mots forts.

— Vous avez raison, Dr Pfister–ces mots sont les miens, pas les vôtres, et vous soulevez, je crois, très justement une autre question–celle du contre-transfert du *superviseur*–qui peut interférer avec ma capacité à vous guider. Ma situation de juif m'interdit personnellement le traitement de cet individu infect et antisémite, mais voyons si je ne pourrais pas tout de même vous être utile en tant que superviseur. Dites-m'en plus sur vos sentiments à son sujet.

— Bien que non juif, je suis pour ma part offensé par son antisémitisme. Les personnes dont je suis le plus proche ici ne sont-ils pas presque tous juifs ? Que ce soit mon analyste, vous, ou la majorité des professeurs de l'institut. » Friedrich reprend la lettre d'Alfred. « Regardez. Il parle avec

fierté de l'avancement de sa carrière en pensant que je vais m'en réjouir. Je suis au contraire de plus en plus choqué et inquiet pour vous, et pour tous les Allemands civilisés. Je le crois malfaisant. Et son idole, Hitler, pourrait être le diable incarné.

— Cela, pour partie. Il y a cependant un autre en vous qui veut continuer de le voir. Pourquoi ?

— C'est ce dont nous avons discuté précédemment – cet intérêt intellectuel que je porte à l'analyse de quelqu'un dont j'ai partagé le passé. Je connais son frère depuis toujours ; j'ai connu Alfred enfant.

— Mais Dr Pfister, il va de soi que vous ne pourrez jamais mener à bien cette analyse. Ne serait-ce que la distance la rend impossible. Au mieux, le verrez-vous le temps de quelques séances ponctuelles, sans jamais pouvoir entreprendre un travail de fond sur son passé.

— C'est vrai. Il faut que j'abandonne cette idée. Il doit y avoir d'autres raisons.

— Je me souviens que vous m'avez parlé de ce sentiment que vous aviez d'un passé enfui. Il ne vous reste que cet ami proche, le frère. J'ai oublié son nom…

— Eugen.

— Oui, il ne reste qu'Eugen Rosenberg et à un degré bien moindre, en ce sens que vous n'avez jamais été intime avec lui, le jeune frère d'Eugen, Alfred. Vos parents sont morts, vous n'avez pas de fratrie, ni aucun autre lien qui vous rattache à vos années de jeunesse–ni êtres, ni lieux. Il me semble que vous cherchez à nier le temps qui passe et le caractère éphémère de l'existence dans votre quête de quelque chose d'impérissable. Vous travaillez là-dessus, j'espère, dans votre analyse personnelle ?

— Pas encore. Mais vos remarques vont m'être utiles. Je n'arrêterai pas le temps qui passe en m'accrochant à Eugen et Alfred. En effet, Dr Abraham, vous êtes en train de me faire comprendre que voir Alfred ne résoudra pas mes conflits intérieurs.

— C'est si important, Dr Pfister, que je le répète : *Voir Alfred Rosenberg ne résoudra pas vos conflits intérieurs.* C'est par votre propre analyse que vous les résoudrez. D'accord ? »

Friedrich hoche la tête avec résignation.

« Et donc je vous pose une nouvelle fois la question. Pourquoi tenez-vous à le voir ?

— Je ne sais pas très bien. Je reconnais que c'est un homme dangereux, un homme qui propage la haine. Et cependant je continue de voir en lui le petit voisin qu'il était pour moi, et non pas l'homme malveillant qu'il est devenu. À mon sens, c'est quelqu'un qui s'est fourvoyé, pas un être démoniaque. Il croit dur comme fer dans ces absurdités sur la race, et ses pensées et ses actes découlent de façon parfaitement cohérente des principes établis par Houston Stewart Chamberlain. Je ne pense pas qu'Alfred soit ni psychopathe, ni sadique, ni violent. C'est en fait plutôt quelqu'un de timide, presque timoré, anxieux. Il a du mal à communiquer avec les autres. Il est obnubilé par l'amour qu'il espère recevoir de son chef, Hitler. Et cependant, il paraît conscient de ses limites et étonnamment ouvert à un travail thérapeutique.

— Et donc, votre but dans la thérapie est…

— Je suis peut-être naïf, mais n'est-il pas vrai que si j'arrive à lui donner plus de conscience morale, alors il fera moins de mal dans le monde ? C'est toujours mieux que de ne rien tenter. Peut-être même pourrais-je l'aider à se pencher sur cette question de la violence et de l'irrationalité de son antisémitisme.

— Ah, si vous pouviez réussir à analyser l'antisémitisme, vous obtiendriez le prix Nobel qui a jusqu'à présent échappé à Freud. Vous avez une idée de la façon d'aborder le problème ?

— Pas encore. Tout est très flou et, bien entendu, cet objectif est le mien, pas celui du patient.

— Et son objectif à lui ? Que veut-il ?

— Son but avoué est d'entrer en relation plus étroite avec Hitler et les autres membres du parti. Il faudrait que j'introduise chez lui à son insu un dessein plus noble que celui-là.

— Et vous êtes bon en contrebande ?

— Parfaitement novice, mais j'ai une idée. Je vous ai raconté que j'avais quelque peu initié Alfred à Spinoza. Et bien, dans la quatrième partie de l'*Éthique* – la partie qui traite de l'asservissement des passions–une phrase a retenu mon attention. Spinoza dit que la raison n'est pas de taille à lutter contre la passion et que ce qu'il convient de faire est de transformer la raison en passion.

— Humm, intéressant. Comment envisagez-vous de vous y prendre ?

— Je n'ai pas de méthode précise à l'esprit. Mais je sais que je dois amener Alfred à cultiver sa curiosité pour sa propre personne. Chacun de nous n'est-il pas extrêmement curieux de soi ? Chacun ne veut-il pas tout connaître de lui-même ? Je sais que c'est mon cas. Je vais m'efforcer d'aviver l'intérêt qu'il porte à sa propre personne.

— Une façon intéressante de définir le cadre de la thérapie, Dr Pfister. La méthode est originale. En espérant que le patient va coopérer. Je ferai, de mon côté, ce que je peux pour me rendre utile dans mon rôle de superviseur. Mais je me demande s'il n'y a pas une faille dans votre raisonnement.

— Laquelle ?

— Un excès de généralisation. Les thérapeutes sont des êtres à part. Nous sommes de drôles de zigotos. La plupart des gens ne partagent pas notre curiosité passionnée pour les choses de l'esprit. Pour l'instant, j'entends que l'objectif de Rosenberg est extrêmement éloigné du vôtre : ce qu'il cherche, c'est à se faire davantage aimer de ses camarades nazis. Donc n'oubliez pas le risque possible que la thérapie précisément ne rende les choses pires pour nous tous ! Je vais être plus concret. Si vous réussissez à aider Rosenberg à changer de façon à se faire davantage aimer d'Hitler, vous n'aurez alors réussi qu'à le rendre plus efficace dans ses horribles méfaits.

— Je comprends. Ma tâche est de l'aider à se tourner vers un autre objectif, quasi à l'opposé, celui d'analyser et de tempérer son désir irrationnel et désespéré de se faire aimer d'Hitler. »

Le Dr Abraham sourit des efforts de son jeune étudiant. « Exactement. J'aime votre enthousiasme, Friedrich. Qui sait ? Peut-être réussirez-vous. Voyons à quel colloque vous pourriez participer à Munich qui vous permettrait d'avoir là-bas quelques séances supplémentaires avec lui.

Bayreuth – octobre 1923

En dépit de sa charge de travail, Rosenberg n'a pas renoncé à son projet de rendre visite à Houston Stewart Chamberlain, et il n'a pas de mal à convaincre Hitler de l'accompagner. Hitler s'est lui aussi enflammé pour *La Genèse du XIX^e^ siècle*, et il déclarera à la fin de sa vie que Chamberlain a été (au même titre que Dietrich Eckart et Richard Wagner) l'un de ses premiers maîtres dans le domaine intellectuel.

Chamberlain vit à Bayreuth, dans l'ancienne et massive demeure de Wagner, Wahnfried, avec sa femme, Eva (la fille de Wagner) et Cosima, sa veuve âgée de quatre-vingt-six ans. Le trajet de deux cent quarante kilomètres jusqu'à Bayreuth a été des plus agréables à Alfred. C'est son premier voyage dans la Mercedes flambant neuve d'Hitler et l'occasion de jouir plusieurs heures durant de son attention exclusive.

Un domestique les accueille et les conduit à l'étage, où Chamberlain, dans une chaise roulante, les jambes soigneusement couvertes d'un plaid écossais bleu et vert, regarde par la grande baie qui donne sur la cour intérieure des Wagner. Souffrant d'une mystérieuse maladie nerveuse qui l'a laissé partiellement paralysé et incapable de parler distinctement, Chamberlain paraît beaucoup plus âgé que ses soixante-dix ans : sa peau est parsemée de taches, son regard vacant, la moitié de son visage est déformé par une contracture. Les yeux fixés sur Hitler, Chamberlain hoche la tête de temps à autre ; il semble comprendre les paroles de son interlocuteur. Jamais il ne regarde Rosenberg. Hitler se penche en avant et dit, en collant ses lèvres à l'oreille de Chamberlain : « J'attache une grande valeur à ces mots que vous avez écrits dans votre remarquable ouvrage, *La Genèse du XIXe siècle* : "La race germanique a engagé une lutte à mort avec les juifs, qui doit être menée non seulement au canon mais avec toutes les armes de la vie et de la société des hommes". » Chamberlain acquiesce d'un hochement de tête, et Hitler poursuit : « Herr Chamberlain, je promets d'être l'homme qui livrera cette guerre pour vous », avant d'énoncer dans le détail les vingt-cinq points de son programme et sa détermination absolument inébranlable à débarrasser l'Europe des juifs. Chamberlain hoche vigoureusement la tête en lançant d'une voix rauque à plusieurs reprises : « Oui, oui. »

Plus tard, quand Hitler quitte la pièce pour s'entretenir en privé avec Cosima Wagner, Rosenberg se retrouve seul avec Chamberlain, auquel il confie qu'à l'âge de seize ans, il a, comme Hitler, été fasciné par *La Genèse du XIXe siècle* et qu'il lui est, lui aussi, infiniment redevable. Puis il se penche à l'oreille de Chamberlain, comme l'a fait Hitler, et ajoute : « J'entame la rédaction d'un livre dont j'espère qu'il prendra la relève de votre œuvre pour le siècle à venir ». Peut-être Chamberlain a-t-il alors souri–son visage est si déformé qu'il est difficile de le dire. Rosenberg

poursuit : « Vos idées et vos paroles peupleront toutes mes pages. J'ai à peine commencé. Ce projet me prendra cinq ans – c'est une tâche immense. Je viens cependant d'écrire les lignes par lesquelles je terminerai l'ouvrage : "Les heures bénies reviendront pour les Allemands quand le symbole du réveil – le drapeau frappé de la croix gammée, signe de la vie qui renaît – sera devenu l'unique grand credo du Reich". » Chamberlain grommelle. Peut-être dit-il : « Oui, oui. »

Rosenberg se cale dans son siège et regarde autour de lui. Hitler n'est toujours pas réapparu. Il se penche alors de nouveau vers l'oreille de Chamberlain. « Cher Maître, j'ai besoin de votre aide. Il s'agit du problème Spinoza. Dites-moi comment il se peut que ce juif d'Amsterdam ait écrit des œuvres à ce point vénérées par les plus grands penseurs allemands, parmi lesquels l'immortel Goethe. Comment cela est-il possible ? » Chamberlain agite la tête en tous sens et articule des sons confus, desquels Rosenberg parvient tout juste à distinguer : « *Ja, Ja.* » Après quoi, Chamberlain s'affaisse et plonge dans un sommeil profond.

Sur le chemin du retour, les deux hommes parlent peu de Chamberlain, car Rosenberg est préoccupé par une autre idée : convaincre Hitler que l'heure est venue pour le parti d'entrer en action. Il lui rappelle les faits. « Le chaos a saisi l'Allemagne, dit-il. L'inflation est en train de devenir hors de contrôle. Il y a quatre mois, un dollar valait 75 000 Deutschmarks ; il en était à 150 millions hier. Hier encore, l'épicier du coin m'a demandé 90 millions de Deutschmarks pour une livre de pommes de terre. Et je suis persuadé que, d'ici peu, les presses du Trésor imprimeront des billets de 1000 milliards de Marks. »

Hitler hoche la tête avec lassitude. Il a souvent entendu Rosenberg lui répéter cela.

« Et les coups d'État qui surviennent partout, poursuit Alfred. Le putsch communiste en Saxe, le putsch en Prusse orientale, celui de Kapp à Berlin, les soulèvements séparatistes rhénans. Mais c'est à Munich et dans toute la Bavière qu'une véritable poudrière est sur le point d'exploser. À Munich se bousculent les innombrables partis de droite en opposition au gouvernement de Berlin mais de tous, nous sommes de loin le plus fort, le plus puissant et le mieux organisé. Le moment d'agir est arrivé ! J'ai réveillé les masses, article après article dans notre journal, je les ai préparées à une action majeure du parti. »

Hitler paraît hésiter encore. Rosenberg le presse : « L'heure est pour vous venue. Vous devez agir maintenant, ne pas laisser passer le bon moment. »

Quand l'auto s'arrête devant l'édifice du *Völkischer Beobachter*, Hitler se contente de dire : « Bien des sujets de réflexion, Rosenberg. »

Quelques jours plus tard, Hitler vient le trouver au bureau. Un large sourire aux lèvres, il agite une lettre qu'il vient de recevoir de Houston Stewart Chamberlain dont il lit tout haut des passages :

Le 23 septembre 1923

Très cher et respecté Herr Hitler,

Vous avez toutes les raisons d'être surpris de ce courrier, ayant vu de vos propres yeux les difficultés que j'avais à parler. Mais je ne peux résister à l'envie de vous adresser ces quelques mots.

Je me suis demandé pourquoi il a fallu qu'entre tous ce soit vous, vous qui n'avez de pareil pour réveiller les gens de leur sommeil et de leur morne routine, qui m'avez récemment apporté le plus long et le plus réparateur des sommeils que j'ai connu depuis ce jour fatal d'août 1914 où j'ai été frappé par cette insidieuse maladie. À présent, je crois comprendre que c'est précisément cela qui caractérise et définit votre personne : le véritable éveilleur est en même temps celui qui apporte la paix…

Cette paix que vous m'avez apportée est le fait, en grande partie, de votre regard et de votre gestuelle. Vos yeux agissent presque comme des mains : ils captivent et retiennent ; et vous avez cette qualité singulière de concentrer sur un auditeur vos paroles à tout moment. Quant à vos mains, elles sont à ce point expressives dans leurs mouvements qu'elles rivalisent avec votre regard. Un homme tel que vous apporte le repos à une pauvre âme en peine ! Surtout lorsqu'il se voue à la mère patrie.

Ma foi dans la germanité n'a jamais un instant faibli même si, je le confesse, mes espoirs ont été au plus bas. D'un seul coup vous avez changé mon état d'esprit. Qu'en cette heure de grande adversité, l'Allemagne ait donné naissance à un Hitler est la preuve de sa vitalité ; vos actes en apportent davantage encore la preuve, car les actes d'un homme et sa personne vont de pair.

J’ai pu dormir sans le moindre souci. Rien ne m’a tiré de mon sommeil. Dieu vous protège !

Houston Stewart Chamberlain

« Il a dû recouvrer la parole et dicter cette lettre–une lettre magnifique », dit Alfred, cherchant à cacher son envie. Puis il ajoute très vite : « Et bien méritée, Herr Hitler.

— Maintenant j’ai de vraies nouvelles à vous annoncer, dit Hitler. Erich Ludendorff nous a rejoints !

— Bien joué ! Bien joué ! commente Rosenberg. Ludendorff est, c’est le moins qu’on puisse dire, un excentrique mais il reste universellement respecté comme étant le maréchal de la dernière guerre.

— Il est d’accord avec mon idée de putsch, poursuit Hitler. Il est d’accord pour unir nos forces avec d’autres mouvements d’extrême droite, et même avec les monarchistes et les séparatistes bavarois. D’accord pour faire irruption dans l’assemblée des droites qui se tiendra le 8 novembre au soir et prendre en otage plusieurs responsables du gouvernement de Bavière, puis les forcer sous la menace des armes à m’accepter comme chef. Le lendemain, nous défilerons tous dans le centre ville jusqu’au ministère de la guerre où, grâce aux otages et à la réputation du maréchal Ludendorff, nous gagnerons l’armée allemande à notre cause. Puis nous imiterons Mussolini dans sa marche sur Rome en marchant sur Berlin la Rouge, et nous renverserons le gouvernement démocratique allemand.

— Excellent ! Nous voilà partis. » Alfred est si heureux qu’il n’en veut même pas à Hitler d’avoir oublié que ce plan, c’est lui qui le lui a suggéré. Il a l’habitude qu’Hitler s’approprie ses idées sans le reconnaître.

Mais tout tourne mal. Le putsch est un fiasco total. Le soir du 8 novembre, Hitler et Rosenberg se rendent ensemble au rassemblement de la coalition des partis de droite. C’est la première fois que ces partis se réunissent, et la salle devient à ce point incontrôlable qu’à un moment donné Hitler doit monter sur la table et user de son pistolet en tirant en l’air pour rétablir l’ordre. Les nazis prennent alors en otage les délégués du gouvernement de Bavière. Mais pensant qu’ils se sont ralliés à leur cause, les ravisseurs lèvent leur vigilance et les otages s’échappent dans la nuit.

Hitler accepte néanmoins, à la demande insistante de Ludendorff, de maintenir la grande marche prévue au matin en espérant créer un soulèvement des citoyens. Ludendorff est certain que ni l'armée ni la police n'oseront ouvrir le feu sur lui. Rosenberg se précipite au journal pour rédiger les titres du *Völkiscke Beobachter* appelant à la révolte générale. À l'aube du 9 novembre 1923, une colonne de deux mille hommes dont beaucoup sont armés, parmi lesquels Hitler et Rosenberg, se mettent en marche en direction du centre de Munich. Au premier rang, Hitler, le maréchal Ludendorff, magnifique en grand uniforme militaire et casque à pointe de la guerre ; Hermann Göring, le populaire héros des combats, portant ses nombreuses décorations ; et Scheubner-Richter, qui marche au bras de son grand ami Hitler. Rosenberg se trouve au deuxième rang, juste derrière Hitler. Rudolf Hess avance quant à lui derrière Rosenberg, de même que Putzi Hanfstaengl (le donateur qui a permis au *Völkischer Beobachter* de devenir un quotidien). Quelques rangs plus loin, Heinrich Himmler porte le drapeau du parti nazi.

Lorsqu'ils arrivent à la hauteur d'une place, la troupe qui a dressé une barricade les attend. Hitler hurle en direction des soldats l'ordre de se rendre. Au lieu de quoi ils ouvrent le feu. S'ensuit alors un échange de tirs qui dure trois minutes au cours desquelles les insurgés se dispersent immédiatement. Seize nazis et trois soldats sont tués. Le Maréchal Ludendorff poursuit stoïquement sa progression vers la barricade en écartant les fusils, avant d'être poliment salué par un officier qui s'excuse de devoir l'arrêter pour sa sécurité. Göring est deux fois blessé à l'aine mais réussit en rampant à se mettre à l'abri ; il sera pris en charge par un médecin juif bienveillant qui lui apportera d'excellents soins, puis sera rapidement expulsé du pays. Scheubner-Richter, qui avançait au bras d'Hitler, est tué sur le coup entraînant dans sa chute son ami qui se démet l'épaule. Un garde du corps, Ulrich Graf, leur tombe dessus et reçoit plusieurs balles dans le corps, sauvant ainsi la vie d'Hitler.

Bien que son voisin ait été tué, Rosenberg s'en sort indemne et gagne à quatre pattes le trottoir pour échapper au carnage, avant de disparaître dans la foule. Il n'ose pas rentrer chez lui ni retourner au journal–le gouvernement a fait immédiatement et pour une durée indéterminée fermer le *Völkischer Beobachter* et poster des gardes devant ses portes. Finalement, il obtient d'une vieille femme qu'elle lui permette de se cacher

chez elle quelques jours, tandis qu'il erre la nuit dans Munich en quête de nouvelles de ses camarades. Hitler, qui s'est traîné à grand peine sur quelques mètres, est hissé à bord d'une voiture qui attendait là et, accompagné d'un médecin du parti, conduit chez Putzi Hanfstaengl, où son épaule est soignée et où il restera caché dans le grenier. Juste avant son arrestation, il griffonne un billet adressé à Rosenberg qu'il demande à Frau Hanfstaengl de lui remettre. Elle trouve Alfred le lendemain et lui tend l'enveloppe qu'il s'empresse de décacheter, pour lire à sa grande surprise :

CHER ROSENBERG,
PRENEZ DÉSORMAIS LA DIRECTION DU MOUVEMENT.

ADOLF HITLER

XXVII
RIJNSBURG
1662

En quelques jours la peur de Bento a reculé. Plus de pouls qui s'affole, de sensation d'oppression dans la poitrine, plus de visions intempestives de l'agression. Quel heureux soulagement que de respirer sans gêne aucune et de se savoir sain et sauf ! Avec un certain détachement, il parvient même à se représenter le visage de l'agresseur et, suivant le conseil de Franco, à regarder le manteau noir éventré ostensiblement pendu au mur de sa chambre.

Pendant des semaines après la tentative d'assassinat et la visite de Franco, il a réfléchi aux mécanismes de cette terreur qui l'habitait. Comment a-t-il recouvré sa sérénité ? N'est-ce pas le fait d'avoir mieux compris les motivations qui ont poussées l'homme à son acte ? Bento se penche sur cette explication – elle paraît solide, elle paraît raisonnable. Pourtant, il se méfie de son profond attachement au pouvoir de la pensée. Car elle ne l'a pas aidé au tout début ; c'est seulement après la visite de Franco que l'idée a fait son chemin. Plus il y réfléchit, et plus est évident le rôle primordial joué par Franco dans son rétablissement. Bento sait qu'il était au plus bas quand Franco est arrivé, puis que très vite il a commencé à aller mieux. Mais quel a été exactement le rôle de Franco ? Peut-être, pour l'essentiel, d'avoir disséqué les ingrédients de sa terreur, et d'avoir démontré que l'avait surtout déstabilisé le fait que son agresseur ait été un juif. Autrement dit que la terreur de Bento a été aggravée par la blessure enfouie de sa séparation d'avec son peuple. Cela pourrait expliquer le pouvoir de guérison de son ami : non seulement il a facilité le processus de la raison, mais sans doute – et peut-être, plus important encore – a-t-il aidé par sa présence même. Sa présence de juif.

Franco a, en outre, libéré Bento de la jalousie qui le tenaillait, en lui montrant l'irrationalité qu'il y avait à désirer quelque chose qu'il ne souhaitait pas vraiment, et qu'il ne pouvait pas non plus obtenir. Bento a peu à peu retrouvé la paix, et il n'a pas tardé à renouer des liens de camaraderie avec Clara Maria et Dirk. Pourtant, de sombres nuages se sont

de nouveau accumulés le jour où Clara Maria est apparue portant à son cou un collier de perles offert par Dirk. Ces nuages ont éclaté en un violent orage quelques jours plus tard, lorsque leurs fiançailles ont été annoncées. Mais cette fois, la raison l'a emporté ; Bento a gardé son équilibre et refusé de laisser les passions détruire ce qui le liait à ses deux bons amis.

Bento pourtant s'accroche au souvenir palpable de Clara Maria qui a tenu sa main toute la nuit suivant l'agression. Il se souvient aussi de la façon dont Franco lui a étreint l'épaule, de la façon encore dont Gabriel et lui se sont si souvent pris par la main. Mais il n'y aura plus de ces contacts pour lui, quel que soit le désir ardent que son corps en ait. Parfois lui traverse l'esprit l'idée qu'il serre dans ses bras Clara Maria ou sa tante Martha, qui l'attire elle aussi, mais il parvient facilement à écarter ces fantasmes. Il en va tout autrement la nuit : impossible de verrouiller la porte qui mène à ses rêves, ni de contenir la montée nocturne de sa semence qui si souvent souille ses draps. Tout cela, bien sûr, il le garde dans le plus grand secret, mais dût-il rompre le silence, il devine la réponse que Franco lui ferait : « Il en a toujours été ainsi ; le désir sexuel s'inscrit dans la reproduction, il est la force qui permet à notre espèce de se perpétuer. »

Bien que conscient de la sagesse du conseil de Franco de quitter Amsterdam, Bento s'y attarde quelques mois encore. Ses talents linguistiques comme son esprit logique le font rechercher de beaucoup de collégiants pour la traduction de documents en hébreu et en latin. Les collégiants ont très vite formé une société philosophique dirigée par son ami Simon de Vries, qui se réunit régulièrement et débat souvent des idées formulées par Bento.

Mais ce cercle croissant de personnes qui l'apprécient, si salutaire à son estime de soi, lui prend aussi beaucoup de son temps, ce qui rend difficile pour lui d'approfondir les pensées que son esprit conçoit. Il s'ouvre à Simon de Vries de son désir d'une vie plus paisible, et bientôt, avec l'aide d'autres membres de la société philosophique, Simon lui trouve à Rijnsburg une maison où il pourra s'installer. Rijnsburg, petite communauté établie sur les rives du Vliet à quarante kilomètres d'Amsterdam, est le centre du mouvement des collégiants, mais elle est aussi commodément située à proximité de l'université de Leiden où Bento, à présent très compétent en latin, pourra suivre des cours de philosophie et jouir de la compagnie d'autres érudits.

Bento trouve Rijnsburg tout à fait à son goût. La maison est en pierre de taille, avec plusieurs petites fenêtres donnant sur une pommeraie bien entretenue à l'arrière. Au mur de la façade sont inscrits ces quelques vers qui font écho au désenchantement de beaucoup de collégiants sur l'état du monde :

Hélas ! Si tous les hommes étaient sages
Et de bonne volonté,
La Terre alors serait un Paradis
Quand elle est souvent un Enfer aujourd'hui !

Le logement de Bento se compose de deux pièces situées au rez-de-chaussée, l'une lui sert de bureau, avec sa bibliothèque qui grandit et son lit à baldaquin ; l'autre, plus petite, équipée de son appareil à polir le verre, lui sert d'atelier. Le Dr Hooman, qui est chirurgien, occupe avec sa femme le reste de la maison, avec une vaste pièce à vivre qui fait également office de cuisine, et une chambre à l'étage à laquelle on accède par un escalier raide.

Bento paie un petit supplément pour avoir le souper, qu'il prend généralement avec le Dr Hooman et sa très aimable épouse. Après une longue journée de travail solitaire consacrée à l'écriture et au polissage des lentilles, il apprécie leur compagnie. Mais quand l'absorbe totalement une idée, il retourne à ses vieilles habitudes et pendant plusieurs jours prend ses repas dans son bureau, le regard fixé sur les féconds arbres fruitiers du verger, tandis qu'il pense et qu'il écrit.

Une année s'écoule agréablement. Puis un matin de septembre, Bento s'éveille mal en point, sans énergie et perclus de douleurs. Il décide cependant, comme il l'avait projeté, de se rendre à Amsterdam pour livrer des verres à un client. Son ami Simon de Vries, qui est le secrétaire de la société philosophique, a par ailleurs organisé une rencontre pour débattre en sa présence de la première partie de son nouvel ouvrage. Bento sort de son sac pour la relire la toute dernière lettre de Simon.

Très honoré ami,

J'attends avec impatience votre venue. Je déplore parfois le sort qui me retient si loin de vous. Heureux, oui, très heureux Dr Hooman, qui vit sous le même toit que vous, qui peut converser avec vous sur les

sujets les plus passionnants, au dîner, au souper, durant vos promenades. Pourtant, bien que loin de votre présence physique, je vous ai très souvent à l'esprit, en particulier par vos écrits, quand je vous lis et vous relis. Mais vos écrits n'étant pas toujours totalement limpides pour les membres de notre société, nous avons récemment décidé d'une série de rencontres et attendons impatiemment l'explication que vous nous donnerez de vos passages les plus ardus. Ainsi pourrons-nous, armés de vos conseils, mieux défendre la vérité face aux tenants d'une religion superstitieuse et résister aux attaques du monde dans son ensemble.

Votre très dévoué,
S.J. De Vries

Tandis qu'il replie la lettre, Bento éprouve un sentiment de joie et de malaise mêlés – joie de lire les douces paroles de Simon, mais suspicion devant l'ardent désir qui est le sien d'avoir un public qui l'admire. Sans aucun doute, son installation à Rijnsburg a été une sage décision. Plus sage, songe-t-il, serait peut-être de s'éloigner un peu plus encore d'Amsterdam.

Il parcourt à pied la courte distance qui le sépare d'Oegstgeest, où pour vingt-et-un stuivers, il embarque sur le *trekschuit* du matin, une péniche hâlée par un cheval qui emmène directement les passagers à Amsterdam en suivant le *trekvaart*, un petit canal récemment creusé. Pour quelques stuivers de plus il peut louer un siège dans la cabine, mais la journée est belle et ensoleillée et il s'installe sur le pont pour relire le début de son intervention : « Traité de la réforme de l'entendement », qui sera débattu le lendemain à la société de philosophie. Il a commencé par y exposer sa quête personnelle du bonheur.

> Quand l'expérience m'eut appris que tous les événements ordinaires de la vie sont vains et futiles, voyant que tout ce qui était pour moi cause ou objet de crainte ne contenait rien de bon ou de mauvais en soi, mais dans la seule mesure où l'âme en était émue, je me décidai en fin de compte à rechercher s'il n'existait pas un bien véritable et qui pût se communiquer, quelque chose enfin dont la découverte et l'acquisition

> me procureraient pour l'éternité la jouissance d'une joie suprême et incessante.

Il a analysé ensuite son incapacité à atteindre l'objectif qu'il s'était fixé en restant attaché aux croyances culturelles qui veulent que le bien le plus élevé réside dans la richesse, les honneurs et les plaisirs sensuels. Ces biens temporels, souligne-t-il, sont néfastes pour la santé. Puis il lit avec attention ses commentaires sur leurs limites.

> Par le plaisir sensuel, l'âme est suspendue comme si elle se reposait dans un bien véritable, ce qui l'empêche absolument de penser à autre chose ; mais après la jouissance vient l'extrême tristesse qui, si elle ne suspend pas l'activité de l'esprit, la trouble et l'engourdit.
> Mais ce sont les honneurs qui divertissent bien plus encore l'esprit : on admet toujours, en effet, que c'est un bien en soi et comme une fin dernière vers laquelle tout converge. Et puis, ni les honneurs ni la richesse ne contiennent leur propre punition comme c'est le cas pour le plaisir sensuel ; au contraire, plus on en possède, plus on éprouve de joie. Aussi sommes-nous chaque fois plus incités à les accroître. Si, au contraire, nous sommes un jour déçus, nous sommes très tristes.
> Enfin, les honneurs sont une sérieuse entrave, car, pour y parvenir, il nous faut nécessairement régler notre vie selon le niveau ordinaire des hommes, c'est-à-dire fuir ce que fuit le vulgaire, rechercher ce qu'il recherche.

Bento paraît content de son exposé du problème des honneurs. À présent, passons au remède : il a exprimé dans son texte ses difficultés à renoncer à un bien qui lui était assuré et auquel le liait l'habitude, pour quelque chose d'incertain. Puis il a immédiatement tempéré cette idée en indiquant que dans la quête d'un bien stable, de quelque chose d'immuable, le bien est à l'évidence non pas incertain par nature mais seulement dans son acquisition. Bien que satisfait de son argumentation, il sent un malaise le gagner tandis qu'il poursuit sa lecture. Peut-être en a-t-il trop dit, a-t-il trop révélé de lui-même à plusieurs reprises dans ce texte :

> Je me voyais en effet dans un péril extrême, et contraint de chercher de toutes mes forces un remède, même incertain. De même qu'un malade mortellement atteint et qui sent venir une mort certaine s'il n'applique un remède, est contraint de le chercher de toutes ses forces, si incertain soit-il, car il place tout son espoir en lui.

Il se sent rougir en parcourant ces lignes et murmure pour lui-même. « Ceci n'est pas de la philosophie. C'est beaucoup trop personnel. Qu'ai-je fait ? Ceci n'est qu'un argument inspiré par la passion et visant à produire des émotions. Je suis désormais résolu à… non, plus que cela, *je fais le serment*… qu'à l'avenir Bento Spinoza, ses quêtes, ses peurs, ses espoirs, demeureront invisibles. J'écris à tort si je ne peux convaincre mes lecteurs entièrement par la raison. »

Il acquiesce à la lecture des passages qui traitent de la manière dont les hommes ont tout sacrifié, et jusqu'à leur vie même, pour la richesse, les honneurs et les plaisirs de la chair. Passons à présent au remède en quelques lignes bien senties.

> (1) À la réflexion, ces maux me semblent venir de ce que toute notre félicité et notre misère dépendent de la seule qualité de l'objet auquel nous sommes attachés par amour.
> (2) Car on ne se dispute jamais à propos d'un objet qu'on n'aime pas. S'il périt, nulle tristesse ; si un autre le possède, nulle envie, nulle crainte, nulle haine et, en un mot, nulle émotion.
> (3) Voilà, au contraire, ce qui arrive si l'on aime les choses périssables, comme le sont toutes celles dont nous venons de parler.
> (4) Mais l'amour d'une chose éternelle et infinie nourrit l'âme d'une joie sans mélange et sans tristesse, ce qui est très désirable et mérite qu'on le recherche de toutes ses forces.

Il ne parvient pas à poursuivre sa lecture. Ses tempes se mettent à battre– il ne se sent décidément pas bien aujourd'hui –, il ferme les yeux et s'assoupit un quart d'heure peut-être. La première chose qu'il voit en s'éveillant est un petit groupe d'une vingtaine à une trentaine de personnes

qui marchent en rangs serrés le long du canal. Qui sont ces gens ? Où vont-ils ? Il ne peut s'empêcher de les suivre du regard tandis que le *trekschuit* arrive à leur hauteur, puis les dépasse. À l'arrêt suivant, qui est encore à au moins une heure de marche de la maison de Simon de Vries où il doit passer la nuit, Bento se surprend lui-même : il attrape son sac, saute à terre et repart en arrière en direction du groupe qui continue d'avancer.

Il est bientôt suffisamment près pour voir que les hommes, vêtus à la manière des travailleurs néerlandais, portent tous la kippa. Oui, sans aucun doute, ce sont des juifs, mais des juifs ashkénazes, qui ne le reconnaîtront pas. Il fait quelques pas de plus. Le groupe s'est arrêté dans un lieu dégagé sur le bord du canal. Et tous se rassemblent autour de leur chef, sans doute leur rabbin, qui commence à psalmodier au bord même de l'eau. Bento se rapproche encore pour entendre les mots qui sont prononcés. Une femme âgée, petite et trapue, les épaules couvertes d'un épais châle noir, le fixe longuement avant de s'avancer lentement vers lui. Bento contemple son visage ridé, si bon, si maternel qu'il pense à sa propre mère. Mais non, sa mère est morte plus jeune qu'il n'est, lui, à présent. Cette vieille femme pourrait avoir l'âge qu'aurait eu sa mère à elle. Elle s'approche un peu plus et demande : « *Bist an undzeriker ?* » (Êtes-vous l'un des nôtres ?).

Même si Bento n'a retenu que quelques bribes de yiddish de ses transactions commerciales avec les juifs ashkénazes, il comprend parfaitement la question mais est incapable d'y répondre. Il finit par secouer la tête négativement et par répondre dans un murmure : « Sépharade.

— Ah, *ir zayt an undzeriker*. *Ot iz a matone fun Rifke.* » (Ah, vous êtes des nôtres. Tenez, voici un présent de Rifke.) Elle plonge la main dans la poche de son tablier, lui tend un beau morceau de pain frais et lui montre d'un geste le canal.

Il remercie d'un signe de tête et tandis qu'elle s'éloigne, Bento se frappe le front en se disant tout bas : « Le Tashlikh. Stupéfiant… c'est Roch Hachana–comment ai-je pu oublier ? » Il connaît bien la cérémonie du Tashlikh. Depuis des siècles, les juifs se rassemblent près d'un point d'eau courante pour célébrer Roch Hachana et l'office se termine en jetant du pain dans l'eau. Les paroles de L'Écriture lui reviennent à l'esprit : « Une fois de plus, aie pitié de nous ! Foule aux pieds nos fautes, jette au fond de la mer tous nos péchés ! » (Michée 7 : 19).

Bento se rapproche pour écouter le rabbin qui invite les fidèles–les hommes formant le premier cercle, les femmes le second – à penser à tout ce qu'ils regrettent de l'année écoulée, leurs actes de méchanceté, leurs pensées honteuses, leur envie, leur orgueil, leur culpabilité. Et il leur demande de s'en débarrasser, de jeter loin d'eux ces pensées sans noblesse de la même façon qu'ils jettent leur pain dans l'eau. Le rabbin jette dans le canal le pain qu'il tient dans la main, aussitôt suivi par chacun des membres de l'assemblée. Bento enfonce sa main dans sa poche où il a mis le pain, puis se ravise. Il déteste participer à quelque rituel que ce soit, et puis il n'est ici qu'en spectateur et se trouve d'ailleurs trop loin du canal. Le rabbin entonne les prières en hébreu, et Bento murmure machinalement les paroles avec lui. C'est, au fond, une cérémonie plaisante et des plus sensées, et tandis que les participants font demi-tour pour se rendre à leur synagogue, beaucoup le saluent de la tête en disant : « *Gut Yontef* » (« Bonne fête »). Il leur rend leur salut avec un sourire. « *Gut Yontef dir* » (« Bonne fête à vous »). Il aime leurs visages ; ils ont l'air de bonnes gens. Et même s'ils diffèrent par l'apparence de ceux de sa propre communauté sépharade, ils ressemblent aux gens qu'il a connus enfant. Simples mais réfléchis. Sereins et contents d'être ensemble. Ils lui manquent. Oh, ils lui manquent.

Tandis qu'il marche vers la maison de Simon en grignotant le pain de Rifke, Bento réfléchit à ce qu'il vient de vivre. Il a à l'évidence sous-estimé la force du passé : son empreinte est indélébile, elle ne peut pas être effacée, elle imprègne le présent et influence puissamment les sentiments et les actes. Avec plus de clarté que jamais, il comprend à quel point les pensées et les sensations non conscientes relèvent du rapport causal. Tant de choses s'expliquent : le pouvoir apaisant dont il a investi Franco, l'intense et doux tiraillement qu'a provoqué chez lui la cérémonie du Tashlikh, et jusqu'à l'extraordinaire goût du pain de Rifke qu'il mâche lentement comme pour en extraire toute la saveur. Qui plus est, il a maintenant la certitude que son esprit a gardé en lui un invisible calendrier : bien qu'ayant oublié Roch Hachana, quelque part dans sa tête le souvenir est resté de ce jour qui marque le début de la nouvelle année. Peut-être ce savoir enfoui est-il à l'origine du malaise qui l'a tourmenté toute la journée. À cette pensée, ses douleurs et ses pesanteurs disparaissent. Son pas s'accélère en direction d'Amsterdam et de Simon de Vries.

XXVIII
LE CABINET DE FRIEDRICH
OLIVAER PLATZ 3,
BERLIN
1925

> Car ce n'est pas vous, Messieurs, qui nous jugez. Ce jugement, c'est la cour éternelle de l'histoire qui le prononce… Déclarez-nous mille fois coupables : la divinité qui préside au tribunal éternel de l'histoire mettra en pièces dans un sourire votre soumission au ministère public et le verdict de la cour. Car elle nous acquitte.
>
> Adolf Hitler, dernières lignes
> de sa déclaration au procès
> de Munich en 1924

Le 1er avril 1925, le *Völkischer Beobachter* est redevenu un quotidien. Et qui donc a été une nouvelle fois nommé pour en diriger la rédaction, en dépit de toutes mes intercessions et de mes arguments ? Rosenberg, l'insupportable faux mythologue obtus, le demi-juif antisémite qui, je le maintiens à ce jour, a causé plus de mal au mouvement que nul autre à l'exception de Goebbels.

Esnt (Putzi) Hanfstaengl

« Ce message d'Hitler m'a totalement abasourdi. Tenez, Friedrich, je veux que vous le voyiez de vos propres yeux. Je l'ai toujours sur moi dans mon portefeuille. Sous enveloppe maintenant, car il commençait à tomber en morceaux. »

Friedrich prend avec précaution l'enveloppe et en extrait son contenu.

CHER ROSENBERG,

PRENEZ DÉSORMAIS LA DIRECTION DU MOUVEMENT.
ADOLF HITLER

« Et donc ce mot vous a été laissé juste après le putsch manqué, il y a deux ans ?

— Le lendemain. Il l'a rédigé le 10 novembre 1923.

— Dites m'en plus sur votre réaction.

— Comme je l'ai dit, j'étais abasourdi. Je n'avais pas la moindre idée qu'il me choisirait pour lui succéder.

— Mais encore ? »

Rosenberg secoue la tête comme sonné. « Je… » Il s'étouffe l'espace d'un instant, puis reprend contenance et lâche : « Ça a été un choc. J'étais perplexe. Comment était-ce possible ? Hitler ne m'avait jamais parlé de prendre la direction du mouvement avant ce message – et il ne m'en a jamais reparlé après ! »

Hitler n'en a jamais parlé ni avant ni après. Friedrich essaie d'intégrer cette curieuse information, mais continue de se concentrer sur les émotions d'Alfred. Sa formation à l'analyse l'a rendu plus patient. Il sait que tout se révèlera le moment venu. « Beaucoup d'émotion dans votre voix, Alfred. Il est important de suivre ses émotions. Qu'est-ce qu'il en ressort pour vous ?

— Tout s'est délité après le putsch. Le parti s'est dispersé. Ses chefs se sont retrouvés soit en prison comme Hitler, soit à l'étranger comme Göring, ou bien alors ils se cachaient comme moi. Le gouvernement a interdit le parti et a définitivement fermé le *Völkischer Beobachter*. Qui a reparu à peine quelques mois plus tard. Et me revoilà donc à mon poste.

— Je veux tout savoir de ces événements, mais pour le moment revenons à vos sentiments concernant ce message. Faites ce que vous avez déjà fait : représentez-vous la scène au cours de laquelle vous avez ouvert ce pli pour la première fois, et dites ce qui vous passe par la tête. »

Alfred ferme les yeux et se concentre. « Fierté. Une grande fierté. Il m'a choisi *moi*, *moi plutôt que tous les autres*. Il m'a passé le relais. C'est-à-dire tout. Voilà pourquoi je l'ai toujours sur moi ce mot. Je n'avais pas la *moindre* idée qu'il avait une telle confiance en moi, qu'il m'estimait à ce point. Quoi d'autre ? Une joie immense. C'est peut-être le moment de ma vie où j'ai été le plus fier. Non, pas peut-être, ça a bien été le moment où j'ai été le plus fier. Je lui ai voué tellement d'amour après cela. Et puis… et puis…

— Et puis quoi, Alfred ? Ne vous arrêtez pas.

— Et puis tout a foiré ! Ce message. Tout ! Ma joie la plus immense a viré à la plus totale… la plus totale *infamie*.

— De la joie à l'infamie. Précisez. » Friedrich sait que ses incitations ne sont pas nécessaires. Alfred meurt d'envie de parler.

« Cela me prendrait tout mon temps aujourd'hui pour vous répondre dans le détail, il s'est passé tant de choses. » Rosenberg consulte sa montre.

« Je sais que vous ne pouvez pas tout me raconter des trois années qui viennent de s'écouler, mais j'ai besoin au moins de quelques brèves indications si je dois véritablement comprendre votre détresse. »

Alfred lève les yeux vers le haut plafond du spacieux cabinet de Friedrich et rassemble ses idées. « Comment expliquer ? Par essence, ce message me confiait une mission impossible. Il m'était demandé de diriger une affligeante organisation d'hommes fielleux qui tous intriguaient pour s'emparer du pouvoir, chacun ayant son propre plan, tous étant résolus à vouloir ma perte. Pas un qui n'ait pas été insignifiant et stupide, intimidé par mon intelligence supérieure, et totalement incapable de comprendre mes propos. Ils étaient tous parfaitement ignorants des principes défendus par le parti.

— Et Hitler ? Il vous a demandé de prendre les rênes. Aucun soutien venant de lui ?

— Hitler ? Il a été absolument déconcertant et m'a rendu la vie plus difficile. Vous n'avez pas suivi ce qui s'est passé pour le parti ?

— Désolé, mais je ne suis pas de près les événements politiques. Je reste entièrement occupé par l'évolution de mon domaine d'activité et accaparé par les nombreux patients qui me réclament–pour la plupart d'anciens soldats. D'ailleurs, il vaut mieux que j'apprenne tout cela de votre bouche.

— Je vais être bref. Comme vous le savez sans doute, en 1923 nous avons tenté de convaincre le gouvernement de Bavière de se joindre à nous dans une marche sur Berlin inspirée de la marche sur Rome de Mussolini. Mais notre putsch a été un ratage total. De l'opinion de tous, il n'aurait pu plus mal tourner. Il a été mal préparé et mal exécuté, et il s'est désintégré au premier signe de résistance. Quand Hitler m'a écrit ce message, il se cachait dans le grenier de Putzi Hanfstaengl, il était sous le coup d'une arrestation et d'une déportation imminente. Lorsque Frau Hanfstaengl m'a remis le pli, elle m'a raconté ce qui s'était passé. Trois voitures de police se sont arrêtées

devant chez eux, et Hitler est devenu comme fou, il a brandi son pistolet en disant qu'il allait se tirer une balle avant que ces porcs ne s'emparent de lui. Heureusement, son mari avait enseigné à Frau Hanfstaengl le jiu-jitsu et Hitler, avec sa blessure à l'épaule, n'était pas de taille à lutter. Elle lui a arraché l'arme des mains et l'a jetée dans une énorme barrique de deux cents kilos de farine. Une fois ce message rapidement griffonné à mon intention, Hitler s'est laissé docilement conduire en prison. Tout le monde a cru sa carrière terminée. Hitler était fini – il était la risée du pays.

« Du moins le semblait-il. Mais c'est alors que, se trouvant au plus bas, son véritable génie a surgi. Il a transformé ce fiasco en or pur. Je vais être honnête : Hitler m'a traité comme de la merde. Je suis anéanti par ce qu'il m'a fait, et cependant en cet instant je suis plus convaincu que jamais que c'est l'homme d'un destin.

— Expliquez-moi cela, Alfred.

— Sa rédemption a eu lieu au procès. Là, tous les autres putschistes accusés de trahison ont plaidé non coupable. Certains ont écopé de peines légères, ainsi Hess s'en est tiré avec sept mois de détention. D'autres, comme l'intouchable Maréchal Ludendorff, ont été disculpés et libérés sur le champ. Mais Hitler seul a tenu à plaider coupable, et il a subjugué les juges, et le public, et les envoyés spéciaux de l'ensemble des grands journaux d'Allemagne avec un discours sublime qui a duré quatre heures. Ce fut son moment de gloire – un moment qui a fait de lui un héros aux yeux de tous les Allemands. Vous avez sûrement su cela ?

— Oui. Toute la presse a rendu compte du procès, mais je n'ai jamais lu le texte de sa déclaration.

— À la différence de tous les autres pleutres qui ont plaidé non coupable, il a proclamé avec insistance sa culpabilité. "Si renverser ce gouvernement des criminels de novembre qui ont poignardé dans le dos la vaillante armée allemande est de la haute trahison, a-t-il clamé, *alors je suis coupable*. Si vouloir rétablir la glorieuse majesté de notre nation allemande est une trahison, *alors je suis coupable*." Les juges ont été à ce point émus qu'ils l'ont félicité, qu'ils lui ont serré la main et qu'ils ont voulu l'acquitter, mais ils ne l'ont pas pu : Hitler avait insisté pour plaider la culpabilité. Au final, le tribunal l'a condamné à une peine de cinq ans à effectuer dans la prison la moins sécuritaire de Landsberg, en l'assurant d'un pardon prochain. Ainsi, le temps d'un incroyable après-midi, Hitler est-il brusquement passé

du politicien de troisième ordre qui s'était couvert de ridicule à une figure nationale universellement admirée.

— Oui, j'ai remarqué que son nom était maintenant connu de tous. Merci de m'avoir informé. Il y a une pensée qui ne me quitte pas et sur laquelle j'aurais aimé revenir : votre emploi de ce terme fort d'"infamie". Que s'est-il passé entre vous et Adolf Hitler ?

— Que ne s'est-il pas passé, voulez-vous dire ? Tout récemment–et c'est la vraie raison de ma présence ici –, il m'a publiquement humilié. À l'occasion d'une de ses colères monstre, il m'a violemment accusé d'incompétence, de déloyauté, et de tous les vices possibles et imaginables. Ne me demandez pas plus de détails. J'ai tout occulté et n'ai plus que des bribes de souvenir comme un cauchemar revient vous traverser l'esprit. Cela fait deux semaines, et je ne m'en suis pas encore remis.

— Je vois à quel point vous êtes secoué. Qu'est-ce qui a provoqué cette colère ?

— La politique du parti. J'avais décidé de présenter quelques candidats aux élections législatives de 1924. À l'évidence, là était pour nous l'avenir. Le putsch désastreux avait apporté la preuve que nous n'avions d'autre choix que d'arriver par la voie parlementaire. Le parti était en miettes, nous aurions entièrement disparu autrement. Le NSDAP étant interdit, j'ai proposé que nos membres réunissent leurs forces au sein d'une nouvelle formation sous la conduite du Maréchal Ludendorff. J'en ai longuement débattu avec Hitler lors d'une de mes nombreuses visites à la prison de Landsberg. Pendant des semaines il a refusé de prendre une décision, puis il m'a finalement laissé libre de le faire. Cela lui ressemble–il prend rarement une décision politique, il préfère que ses subordonnés en débattent et décident. J'ai donc décidé, et nous avons obtenu un bon score à l'élection. Ensuite, cependant, quand Ludendorff a cherché à le marginaliser, Hitler a publiquement contesté ma décision et déclaré que nul n'était autorisé à parler à sa place, me retirant ainsi toute autorité.

— Son emportement contre vous a des allures de colère déplacée – c'est-à-dire orientée à tort et ayant d'autres causes, notamment la perspective pour lui d'une perte du pouvoir.

— Oui, oui, Friedrich. Exactement. Hitler est maintenant obnubilé par une seule et unique idée – sa position de leader. Rien d'autre ne l'intéresse, et certainement pas nos principes fondamentaux. Depuis qu'il a obtenu le

pardon après treize mois passés à Landsberg, il a changé. Il a adopté un regard lointain, comme s'il était capable de voir ce que les autres ne voient pas, comme s'il était au-dessus et au-delà des considérations prosaïques. Il veut absolument que tout le monde l'appelle "Führer"–et rien d'autre. Il est devenu incroyablement distant avec moi.

— Je me souviens que vous disiez déjà, la dernière fois, combien vous le sentiez distant, combien vous étiez chagrin de le voir plus intime avec d'autres – était-ce de Göring que vous parliez ?

— Oui, absolument. Mais la situation s'est aggravée. En public, il se tient à l'écart de tout le monde. Et ce butor de Göring constitue en grande partie le problème. Non seulement il est mielleux, sème la zizanie et se montre injurieux à mon égard, mais son addiction ouverte à la drogue est une honte. On m'a raconté que dans les réunions publiques, il sort toutes les heures sa fiole de pilules pour en avaler une poignée. J'ai tenté de l'expulser du parti mais n'ai pas réussi à obtenir l'accord d'Hitler. En fait, Göring est l'autre raison majeure pour laquelle je suis ici aujourd'hui. Bien qu'il se trouve toujours à l'heure actuelle hors du pays, j'ai entendu dire de bonne source qu'il répandait la rumeur malveillante qu'Hitler m'aurait *délibérément* choisi pour diriger le parti en son absence *parce qu'il me savait être le pire candidat imaginable*. Autrement dit, je serais à ce point incompétent qu'ainsi la position et le pouvoir d'Hitler ne seraient pas menacés. Je ne sais que faire. Cela me rend fou. » Alfred glisse dans son siège, se couvrant les yeux des deux mains. « J'ai besoin de votre aide. Je ne cesse de m'imaginer en conversation avec vous.

— Qu'imaginez-vous que je dis ou que je fais ?

— Là j'ai un blanc. Je ne vais jamais aussi loin.

— Essayez de penser à ce que je vous dirais qui pourrait vous soulager. Indiquez-moi ce qui serait la chose la meilleure à vous dire. » C'est l'un des stratagèmes préférés de Friedrich, qui permet toujours d'approfondir la relation thérapeute-patient. Pas aujourd'hui.

— Je ne peux pas. Je n'y parviens pas. J'ai besoin de vous entendre, vous. »

Voyant Alfred trop agité pour réfléchir davantage, Friedrich lui apporte tout le soutien qu'il peut. « Alfred, voilà ce à quoi je pensais pendant que vous parliez. D'abord, je comprends quel poids vous accable. C'est une situation affreuse. Vous êtes dans un nid de vipères où chacun vous traite de

façon injuste et hostile. Je vous ai écouté attentivement, et n'ai rien entendu de positif à votre sujet de la part de quiconque. »

Alfred soupire bruyamment. « Vous avez vu. Je savais que vous le remarqueriez. Personne ne reconnaît ce que je fais. J'ai pris la bonne décision en ce qui concerne l'élection, et le Führer poursuit exactement sur cette voie que j'ai proposée. Mais jamais, jamais je n'ai entendu le moindre éloge.

— Jamais ? De personne dans votre existence ?

— J'ai des compliments de ma femme, Hedwig – je me suis remarié récemment–mais ses compliments sont sans importance. Seules comptent les paroles d'Hitler.

— Laissez-moi vous poser une question, Alfred. Ces injures qu'on vous fait, ces rumeurs malveillantes, l'invective humiliante d'Hitler, cette absence totale de reconnaissance, pourquoi les tolérez-vous ? Qu'est-ce qui vous oblige à rester, à en redemander ? Pourquoi ne prenez-vous pas davantage soin de vous ? »

Alfred secoue la tête comme s'il s'attendait à cette question. J'ai horreur des banalités, mais il me faut bien vivre. J'ai besoin d'argent. Que puis-je faire d'autre ? Je suis un journaliste engagé reconnu, je n'ai pas d'autre métier. Ma formation d'architecte ne me donnera pas de travail. Vous ai-je déjà parlé de ma thèse sur les plans d'un crématorium ? »

Quand, d'un signe de tête, Friedrich répond que non, Alfred poursuit : « Je crains, voyez-vous, que dans la Bavière catholique personne ne veuille de crématoriums. Non, je n'ai professionnellement aucune autre voie.

— Mais vous lier de la sorte à Hitler et accepter d'être maltraité, et que l'estime que vous avez de vous-même oscille d'un extrême à l'autre selon son humeur n'est pas une bonne recette d'équilibre ou de bien-être. Pourquoi son amour vous importe-t-il autant ?

— Ce n'est pas ainsi que je vois les choses. Ce n'est pas simplement son amour que je cherche, ce sont les opportunités qu'il m'offre. Mon but suprême est la pureté de la race. Je sais au fond de moi que c'est ma raison d'être. Si je veux que l'Allemagne renaisse, si je veux une Allemagne débarrassée des juifs et une Europe débarrassée des juifs, alors je *dois* rester avec Hitler. Ce n'est que par lui que j'arriverai à mes fins. »

Friedrich jette un œil à la pendule. Il reste amplement le temps, car ils ont prévu une double séance aujourd'hui, suivie d'une autre double séance

demain. « Alfred, je pense à une chose à propos du changement de comportement d'Hitler à votre égard. Je crois que ce comportement est lié à la nouvelle posture qu'il s'est donnée, sa posture de visionnaire. Il semble vouloir se créer un autre personnage, dans la démesure. Et je crois qu'il souhaite prendre de la distance par rapport à ceux qui l'ont connu lorsqu'il était un simple être humain ordinaire. Peut-être cela explique-t-il le désintérêt qu'il montre à votre égard. »

Alfred réfléchit à cette idée. « Je n'avais pas vraiment pensé à cela. Mais il y a beaucoup de vrai, je crois, dans ce que vous dites. Hitler a un nouveau cercle d'amis, et nous tous qui appartenons au deuxième cercle avons du mal à nous faire entendre de lui. À la seule exception de Göring, il a écarté toute la vieille garde. Il y a un nouveau venu particulièrement malveillant, Joseph Goebbels, qui est en train de devenir, je crois, le Méphisto de notre mouvement autrefois empreint de probité. Je ne peux pas le supporter, et ce sentiment est parfaitement réciproque. Actuellement, Goebbels dirige la rédaction d'un quotidien nazi à Berlin, il va bientôt organiser toutes les élections du parti. Et puis il y a un autre proche : Rudolf Hess. Il est dans l'entourage du Führer depuis un moment déjà, il commandait une division des SA lors du putsch. Encore qu'il soit arrivé dans la vie d'Hitler bien après moi. Il occupait une cellule voisine de la sienne à Landsberg, il le voyait quotidiennement. Ayant projeté de reprendre l'affaire de son père, Hess s'était formé à la sténographie et il a commencé à écrire sous la dictée le *Mein Kampf* d'Hitler. J'avoue que je l'envie. J'aurais volontiers fait de la prison pour avoir l'occasion de voir Hitler tous les jours. Ils ont terminé le premier volume sous les verrous, et je crois qu'Hess a beaucoup participé à la rédaction — pour un résultat très mauvais dans l'ensemble. Et moi qui suis le premier intellectuel et de loin la meilleure plume du parti, croyez-vous qu'Hitler m'aurait demandé, à moi, de rédiger ? J'aurais pu tellement améliorer ce texte. Il est certain que j'en aurais coupé certains des passages qu'il regrette ouvertement aujourd'hui d'avoir écrits – les pages grotesques sur la syphilis à coup sûr. Mais pas une seule fois il n'a fait appel à moi.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— J'ai ma petite idée, que je ne livrerai à personne d'autre que vous. D'abord, je pense qu'il savait que je n'aurais pas été un rédacteur impartial à cause de toutes les idées qu'il m'a déjà volées. Voyez-vous, avant qu'il n'aille en prison, j'étais le philosophe officiel du parti. De fait, certains

journaux de gauche portaient régulièrement dans leurs colonnes des jugements du genre “Hitler est le porte-parole de Rosenberg” ou bien “Hitler ordonne ce que veut Rosenberg”. Ce qui le contrariait terriblement. Il souhaite donc maintenant montrer clairement qu’il est le seul idéologue du parti, et que je ne suis pour rien dans cet ouvrage. Hitler est, dans *Mein Kampf*, tout à fait explicite à ce sujet. J’ai retenu entre autres ces lignes : “Au cours de longs pans de l’histoire des progrès de l’homme, il peut à l’occasion arriver que le politique de terrain et le philosophe politique ne fassent qu’un”. Il veut être considéré comme appartenant à cette espèce rare de chef. »

Alfred se cale dans son siège et ferme les yeux un moment.

« Vous paraissez plus détendu, Alfred.

— Cela aide de vous parler.

— Approfondissons cela. En quoi est-ce que je vous aide ?

— Vous me donnez des pistes nouvelles pour comprendre ce qui m’arrive. C’est une libération que de m’entretenir avec quelqu’un d’intelligent. Je suis entouré d’une telle médiocrité.

— C’est comme si ce lieu, ce type d’échange constituaient un répit dans votre isolement. C’est cela ? »

Alfred acquiesce.

« Bien, poursuit Friedrich, et je suis content de ce que je vous apporte. Mais ce n’est pas assez. Je me demande s’il n’y a pas un moyen de vous procurer plus qu’une libération. Quelque chose de plus profond et de plus durable.

— Je suis tout à fait partant. Mais par quel moyen ?

— Laissez-moi essayer. Je vais commencer par une question. Il y a beaucoup de sentiments négatifs à votre égard, venant d’Hitler et de bien d’autres. Ma question est celle-ci : quel est votre rôle dans cet état de fait ?

— J’ai déjà traité ce sujet. On m’en veut, encore et toujours, de mon intelligence supérieure. J’ai une intelligence complexe, et beaucoup ne parviennent pas à suivre les méandres de ma pensée. Ce n’est pas ma faute, mais j’intimide. Nombreux sont ceux qui ne comprennent pas pleinement mes idées, ils se sentent stupides et donc s’en prennent à moi comme si la faute était mienne.

— Ce n’est pas tout à fait de cela, non, que je veux parler. Je voudrais vraiment que vous arriviez à répondre à cette question “Que voulez-vous

changer en vous ?” Parce que ce qui m’intéresse, c’est d’aider mes patients à changer. Me répondre que votre problème vient de votre esprit supérieur mène à une impasse car à l’évidence vous ne voulez rien sacrifier de votre esprit supérieur. Qui le voudrait ?

— Je ne vous suis plus, Friedrich.

— Ce que je veux dire c’est que la thérapie consiste à changer, et j’essaie de vous aider à savoir ce que vous voulez changer en vous. Si vous me dites que vos problèmes sont entièrement dus aux autres, alors je n’ai pas de solution thérapeutique à vous offrir. Je ne peux qu’essayer de vous soulager, vous aider à supporter les insultes, ou vous inciter à avoir d’autres fréquentations. » Friedrich tente un autre stratagème qui porte presque toujours ses fruits. « Bon, posons la question autrement : quelle est, dans les problèmes que vous rencontrez, la part qui a pour cause les autres ? Est-elle de 20, 50, 70, 90 pour cent ?

— C’est impossible à évaluer.

— Évidemment, mais je ne cherche pas l’exactitude ; je veux juste une réponse. Jouez le jeu, Alfred.

— Alors, disons 90 pour cent.

— Bien. Cela veut dire que 10 pour cent de ces faits exaspérants qui vous insupportent tant sont de votre responsabilité. Voilà qui peut déjà nous orienter. Il nous faut explorer ensemble ces 10 pour cent et voir si nous parvenons à comprendre, et à modifier quelque chose. Vous voulez bien, Alfred ?

— Me prend de nouveau cet étrange vertige que j’ai à chaque fois que je vous parle.

— Ce n’est pas nécessairement une mauvaise chose. Le processus de changement se révèle souvent déstabilisant. Donc au travail. Examinons ces 10 pour cent. Je veux connaître le rôle qui est le vôtre dans la façon offensante que les gens ont de vous traiter.

— J’ai déjà répondu à cette question. Je vous ai dit qu’il s’agissait du sentiment d’envie qu’éprouve le médiocre pour celui qui possède une imagination et une intelligence supérieures.

— Les gens qui vous maltraitent en raison de votre supériorité appartiennent à la catégorie des 90 pour cent. Restons concentrés sur les 10 pour cent – la part qui vous incombe. Vous dites être exclu, mal aimé, victime de rumeurs. Que faites-vous pour susciter cela ?

— J'ai tout fait pour convaincre Hitler de se débarrasser du menu fretin, des esprits étriqués – les Göring, les Streicher, les Himmler, les Röhm. En vain.

— Mais, Alfred, vous défendez la supériorité de la race aryenne, et ces mêmes hommes vont, si Hitler l'emporte, diriger le pays. N'appartiennent-ils pas à la lignée aryenne ? Ils doivent sûrement avoir certaines forces, certaines vertus ?

— Ils ont besoin d'être éduqués, éclairés. L'ouvrage sur lequel je travaille fournira l'éducation nécessaire à nos futurs dirigeants. Il suffit qu'Hitler me soutienne, et j'élèverai et purifierai leurs pensées. »

Friedrich est abasourdi. Comment a-t-il pu à ce point sous estimer le degré de résistance d'Alfred ? Il repart à l'assaut. « La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, Alfred, vous évoquiez ce terme de "sphinx" qu'on utilisait au journal à votre sujet, ainsi que ces critiques de Dietrich Eckart qui vous avaient convaincu d'entreprendre des changements importants en vous. Vous vous souvenez ?

— C'est de l'histoire ancienne. Ce mythe et l'influence de Dietrich Eckart ne sont plus de mise. Il est mort depuis plusieurs mois.

— Je suis désolé de l'apprendre. Une grande perte pour vous ?

— C'est compliqué. Je lui dois beaucoup, mais nos rapports se sont détériorés quand Hitler a décidé qu'Eckart était trop malade et trop faible pour continuer de diriger la rédaction du *Völkischer Beobachter*, et qu'il m'a nommé à sa place. Je n'y étais pour rien, pourtant Eckart m'en a voulu. J'ai fait de mon mieux mais n'ai pas réussi à le convaincre que je n'avais pas comploté contre lui. Ce n'est qu'à l'approche de la mort que sa rancœur envers moi s'est atténuée. Quand je lui ai rendu visite pour la dernière fois, il m'a fait signe d'approcher de son lit et m'a murmuré à l'oreille : « Suivez Hitler. Il va exécuter son numéro. Mais souvenez-vous que c'est moi qui ai mené la danse. » Après sa mort, Hitler l'a qualifié d'"étoile du berger" du mouvement nazi. Mais, comme en ce qui me concerne, Hitler n'a jamais reconnu qu'il lui avait appris quoi que ce soit. »

Friedrich sent le quitter son énergie, mais il poursuit. « Revenons à cette question qui m'intéresse. Quand vous travailliez pour Eckart, vous m'aviez dit vouloir opérer des changements en vous, être moins sphinx, communiquer davantage avec les autres…

— Ça, c'était avant. Je n'ai plus à présent la moindre intention de m'abaisser pour essayer de gagner les faveurs d'esprits inférieurs. De fait, cette idée me répugne aujourd'hui. C'est l'idée même, à échelle réduite, de la grande question à laquelle nous sommes confrontés en tant que nation, à savoir que *les faibles ne sont pas les égaux des forts*. Si les forts renoncent à leur détermination et à leur pouvoir, s'ils abandonnent leur destin de souverains ou souillent leur lignée par le mariage mixte, alors ils anéantissent la vraie grandeur du *Volk*.

— Alfred, vous voyez le monde uniquement en termes de force et de faiblesse. Il y a certainement d'autres manières de regarder…

— L'histoire tout entière, l'interrompt Alfred en haussant le ton, est une saga du fort et du faible. Je vais vous parler franchement. La mission des hommes forts comme Hitler, comme moi, et comme vous, Friedrich, est de faire que s'épanouisse la grande race aryenne. Vous suggérez "d'autres manières" de regarder l'histoire. Sans doute faites-vous allusion à celles de l'église, qui s'efforce de nous délivrer des liens du sang et de créer l'individu souverain qui n'est qu'une abstraction, sans différences ni puissance ? Toute notion d'égalité est fantaisiste et contraire à la nature. »

Friedrich voit aujourd'hui un autre Alfred – Alfred Rosenberg l'idéologue, le propagandiste du parti, le tribun des grands rassemblements nazis. Il n'aime pas ce qu'il voit mais, comme par réflexe, il persévère dans son rôle. « Je me souviens que la toute première fois que nous avons parlé ensemble en tant qu'adultes, vous disiez prendre un grand plaisir à la conversation philosophique. Vous disiez ne pas avoir eu l'occasion de le faire depuis des années.

— Certainement. Et cela reste vrai.

— Me permettrez-vous dans ce cas d'amener quelques questions philosophiques à propos de vos commentaires ?

— Bien volontiers.

— Tout ce que vous avez avancé ce matin repose sur l'hypothèse fondamentale que la race aryenne est supérieure et que d'importants et sérieux efforts devront être entrepris pour renforcer la pureté de la race. Exact ?

— Poursuivez.

— Ma question est simplement : Quelle preuve avez-vous de cette supériorité ? Je suis certain que toute race, si la question est posée,

revendiquera sa propre supériorité.

— Une preuve ? Voyez les génies allemands qui nous entourent. Servez-vous de vos yeux et de vos oreilles. Écoutez Beethoven, Bach, Brahms, Wagner. Lisez Goethe, Schiller, Schopenhauer, Nietzsche. Regardez nos villes, notre architecture, regardez les grandes civilisations que nos aïeux aryens ont édifiées et qui se sont finalement effondrées après leur souillure par le sang sémite inférieur.

— Je crois que vous citez ici Houston Stewart Chamberlain. Je l'ai récemment lu en partie, et franchement ne me convainquent pas les preuves qu'il apporte. Elles ne se limitent guère qu'à la présence occasionnelle d'Aryens blonds aux yeux bleus dans des peintures de personnages de cour en Égypte, en Inde ou à Rome. Ceci ne constitue pas une preuve. Les historiens que j'ai consultés disent de Chamberlain qu'il a simplement inventé l'histoire qui confortera ses affirmations a priori. S'il vous plaît, Alfred, apportez-moi des preuves substantielles de ce que vous affirmez. Apportez-moi des preuves que Kant, Hegel ou Schopenhauer respecteraient.

— Des preuves, dites-vous ? Les sentiments du sang sont chez moi une preuve. Nous, vrais Aryens, faisons confiance à nos passions, et nous savons comment les exploiter pour réintégrer la place qui nous est due en tant que chefs.

— J'entends passion, mais toujours pas de preuve. Dans ma spécialité nous cherchons des causes aux passions violentes. Je vais vous exposer une théorie de la psychiatrie qui me paraît des plus pertinentes dans notre discussion. Alfred Adler, médecin viennois, a beaucoup écrit sur les sentiments universels d'infériorité qui naissent simplement du fait, pour un être humain, de grandir et de connaître une longue période pendant laquelle nous nous sentons sans défense, faibles et dépendants. Beaucoup trouvent insupportable ce sentiment d'infériorité et compensent en développant un complexe de supériorité, qui n'est que l'autre face de la même médaille. Alfred, je crois que cette dynamique est à l'œuvre chez vous. Nous avons parlé de votre enfance malheureuse, de cette impression de ne vous sentir chez vous nulle part, de votre impopularité et de vos efforts pour réussir qui, en grande partie, visent à "leur montrer" – vous vous souvenez ? »

Sans réponse d'Alfred qui le regarde fixement, Friedrich poursuit : « Je crois que vous êtes en train de commettre la même erreur que les juifs, qui

pendant deux millénaires se sont crus un peuple supérieur, choisi par Dieu. Nous avons l'un et l'autre lu que Spinoza démolissait cet argument, et je ne doute pas que, s'il vivait aujourd'hui, la force de sa logique démolirait votre argument aryen aussi.

— Je vous ai mis en garde contre ce domaine réservé aux juifs. Que sait la psychanalyse de la race, du sang et de l'âme ? Je vous ai mis en garde, et je crains que vous n'ayez déjà été corrompu.

— Et je vous ai dit, moi, que ce savoir et cette méthode ont trop de valeur et de force pour être entièrement abandonnés aux juifs. Mes collègues et moi-même nous sommes servis de ces principes pour apporter une aide immense à une multitude d'Aryens blessés. Et vous êtes vous aussi blessé, Alfred, mais en dépit du désir que vous en avez, vous ne m'autorisez pas à vous aider.

— Et moi qui pensais avoir affaire à un *Ubermensch* ; je me suis bien trompé ! » Rosenberg se lève, extrait de sa poche une enveloppe contenant des Deutschmarks, la place avec une grande précision sur le coin du bureau de Friedrich, et se dirige à grands pas vers la porte.

« Je vous vois demain à la même heure, lance Friedrich.

— Pas demain, répond Alfred qui a déjà gagné le vestibule. Ni plus jamais ! Et je vais faire en sorte que ces idées juives quittent l'Europe avec les juifs. »

XXIX
RIJNSBURG
ET AMSTERDAM
1662

Tandis que Bento marche d'un pas pesant en direction d'Amsterdam, il évite délibérément de penser au passé et repousse les images nostalgiques des Roch Hachana partagés avec sa famille que lui ont rappelées les juifs ashkénazes dans leur célébration du Tashlich. Il se tourne vers l'avenir. Dans une heure environ, il va revoir Simon, ce cher et généreux Simon, son plus fervent soutien. Qu'il est bon que Simon demeure suffisamment près pour que des rencontres soient de temps à autre possibles. Mais qu'il est bon aussi que Simon ne demeure pas plus près, car à plusieurs reprises il a manifesté un trop grand désir de proximité. Une scène lui revient à l'esprit qui remonte à sa dernière visite à Rijnsburg.

« Bento, dit-il, bien que nous soyons proches, je vous sens toujours lointain. Faites-moi plaisir, mon ami, racontez-moi dans le détail à quoi vous passez vos journées. Celle d'hier, par exemple.

— La journée d'hier a été comme toutes les autres. J'ai commencé par rassembler mes pensées et par coucher sur le papier ce que mon esprit avait élaboré pendant la nuit, puis je me suis occupé de polir le verre durant les quatre heures qui ont suivi.

— Comment faites-vous exactement ? Parlez-moi de ce procédé que vous utilisez.

— Mieux que de vous en parler, je vais vous le montrer. Mais cela va prendre du temps.

— Je ne désire rien moins que partager votre vie.

— Accompagnez-moi dans l'autre pièce. »

Dans l'atelier, Bento désigne un grand panneau de verre. « Voilà par quoi je commence. Je suis allé chercher hier ce verre à la fabrique, à un kilomètre à peine d'ici. » Il saisit une scie à métaux. « Cette lame est aiguisée mais pas suffisamment. Je vais la passer à l'huile et à l'abrasif. » Bento découpe ensuite une pièce circulaire de trois centimètres de diamètre.

« L'étape suivante consiste à polir cette pièce selon la courbe et l'angle désirés. Je vais d'abord fixer la pièce sur la matrice–comme ceci. » Bento applique très soigneusement de la poix pour maintenir la pièce bien en place. *« Puis on utilise le tour pour un premier polissage grossier au feldspath et au quartz. »* Après dix minutes de polissage, Bento place le verre dans un moule fixé sur un disque de bois à rotation rapide. *« Et l'on termine par un polissage fin. J'utilise un mélange de corindon et d'oxyde d'étain. Je vais juste vous en faire une brève démonstration, à moins que je ne vous ennuie avec ce travail long et fastidieux. »*

Bento se tourne vers Simon. « Voilà, vous savez maintenant à quoi je passe mes matinées, et vous aurez également appris comment se fabriquent les lunettes.

— En vous regardant, Bento, deux pensées me viennent à l'esprit. D'abord, je veux que vous le sachiez, j'admire infiniment votre habileté et la précision de votre technique. Pourtant l'autre pensée, qui occupe principalement mon esprit, me fait m'écrier, "Laissez cela aux artisans. Toute communauté d'Europe a ses artisans. Il en existe une foule innombrable, mais où y a-t-il sur Terre un autre Bento Spinoza ?" Faites ce que vous seul êtes capable de faire, Bento. Terminez l'œuvre philosophique que le monde entier attend. Tout ce vacarme, cette poussière, cet air vicié, ces odeurs, et tout ce temps précieux perdu. Je vous en prie, je vous en supplie une fois encore, laissez-moi vous libérer du poids de ce travail. Laissez-moi vous doter d'une pension à vie–du montant que vous voudrez – afin que vous puissiez consacrer toutes vos heures à philosopher. J'en ai amplement les moyens, et ce me serait une joie inimaginable que de vous apporter ce soutien.

*— Simon, vous êtes un homme généreux. Et sachez que j'aime en vous cette générosité. Mais j'ai peu de besoins, et je puis aisément y subvenir ; l'excès d'argent me distraira de ma tâche plus qu'il n'aidera à ma concentration. De plus – et Simon, vous n'allez pas me croire, mais c'est pourtant la vérité–*le polissage des lentilles favorise la réflexion. *Oui, je suis très concentré quand je travaille sur le tour, sur l'angle et le rayon du verre, sur le polissage final, et pendant ce temps-là les pensées germent dans mon esprit à une vitesse telle que souvent, terminant une lentille, je découvre,* mirabile dictu*, que j'ai à portée de main une réponse nouvelle à un débat philosophique épineux. Et cela sans que j'ai eu, semble-t-il, à*

intervenir – ou du moins sans que j'y ai prêté une attention particulière. Ainsi n'est-on pas loin du phénomène, dont font état beaucoup de penseurs du passé, par lequel des problèmes se résolvent dans les rêves. Indépendamment de ceci, la science de l'optique me fascine. Je suis actuellement en train de mettre au point une toute nouvelle méthode de polissage destinée à des lentilles de télescope, et qui devrait, je crois, constituer un progrès majeur. »

La conversation s'est achevée, Simon prenant la main de Bento qu'il a longuement gardé serrée entre les siennes en disant : « Je ne vous lâcherai pas. Je ne renoncerai pas à faire mon possible pour vous faciliter la tâche. Sachez, je vous en prie, que mon offre tiendra aussi longtemps que je vivrai. »

C'est alors que Bento a pensé qu'il n'était pas plus mal que Simon ne demeure pas plus près.

À Amsterdam sur un banc face au Singel, Simon Joosten de Vries attend la visite de son ami. Fils de riches marchands, Simon vit à deux rues de van den Enden dans une grande maison de quatre étages, deux fois la largeur de ses voisines sur le canal. Simon non seulement adore Bento, mais il lui ressemble physiquement – frêle, de petite stature, il a de beaux traits délicats et un port plein de noblesse.

Tandis que le soleil se couche et que l'orangé du ciel qui s'était embrasé vire au gris anthracite, Simon va et vient impatiemment devant chez lui. Il commence à s'inquiéter de l'endroit où se trouve son ami ; le *Trekschuit* a dû arriver depuis déjà une heure. Lorsqu'il aperçoit soudain Bento qui avance dans sa direction le long du quai, Simon agite les bras et court à sa rencontre. Puis il insiste pour porter le lourd sac que Bento a sur l'épaule contenant ses carnets et les lentilles qu'il a récemment polies. Une fois dans la maison, Simon conduit son hôte à la table où l'attend une collation de pain de seigle et de fromage, ainsi qu'un *oudewijvenkoek* (le gâteau des vieilles dames) tout juste sorti du four, une pâtisserie aux épices et aux graines d'anis, spécialité du nord du pays.

Tout en préparant le café, Simon récapitule le programme du lendemain. « Les membres de la Société de philosophie se retrouveront ici vers sept heures du soir. J'attends douze participants qui tous auront lu les dix pages

que vous m'avez envoyées. Je les ai fait copier en deux exemplaires qui ont circulé de l'un à l'autre. Et dans l'après-midi, j'ai pour vous un cadeau de la part de notre société, dont je suis certain que vous ne le refuserez pas. J'ai découvert des ouvrages intéressants chez deux libraires–les établissements d'Abraham de Wees et de Lubbert Meyndertsz. Je vous y accompagnerai afin que vous choisissiez le volume qui vous séduira parmi un éventail des plus riches, comportant Virgile, Hobbes, Euclide et Cicéron. »

Bento ne décline pas l'offre ; ses yeux au contraire se mettent à pétiller. « Simon, je vous remercie. Vous êtes trop généreux. »

Oui, Bento a un point faible, que Simon a découvert. Il est amoureux des livres–pas uniquement de leur lecture, mais de leur possession. Alors qu'il décline poliment mais fermement tout autre présent, jamais il n'est capable de refuser un livre bien choisi, et Simon et beaucoup parmi les autres collégiants lui constituent peu à peu une splendide bibliothèque qui emplit déjà les étagères de presque tout le mur latéral de son bureau à Rijnsburg. Parfois, tard dans la nuit, quand il ne parvient pas dormir, Bento s'arrête devant ses étagères et sourit en contemplant les livres qu'elles portent. Parfois il les déplace et les regroupe selon leur taille, ou leur sujet, ou bien encore les classe simplement par ordre alphabétique. Il lui arrive aussi de humer leur odeur, de les caresser, de les soupeser et de les palper, de sentir avec délice au creux de ses paumes la diversité de leurs reliures.

« Mais avant les librairies, continue Simon, il y aura une autre surprise. Une visite ! Qui vous fera plaisir, j'espère. Tenez, lisez cette lettre. »

Bento déroule la lettre, nouée par un cordon. La première ligne est en portugais, et Bento reconnaît immédiatement l'écriture de Franco. "Mon cher ami, il y a beaucoup trop longtemps." C'est alors qu'à la grande surprise de Bento, le texte passe à un excellent hébreu. "J'ai beaucoup de sujets à discuter avec vous. Le premier de tous est que je suis à présent un élève studieux et que je suis père. Je ne voudrais pas trop en dire par écrit et espère simplement que votre ami trouvera le moyen d'organiser une rencontre."

« Quand ce mot est-il arrivé, Simon ?

— Il y a une semaine environ. Il a été déposé en grand secret, d'une manière qui frisait la caricature. L'homme s'est glissé dans la maison à peine lui avais-je ouvert. Il m'a aussitôt tendu le pli, puis ayant entrebâillé la porte, il a regardé de tous côtés dans la rue avant de s'enfuir à toutes

jambes. Il n'a pas voulu laisser son nom, mais il a dit que vous lui aviez demandé de passer par moi pour le joindre. Il est, j'imagine, celui qui s'est montré si obligeant après votre tentative d'assassinat ?

— Oui, il s'appelle Franco, mais même son nom doit rester secret. Il court un grand danger–souvenez-vous que l'excommunication interdit expressément à tout juif de communiquer avec moi. Il est mon unique lien avec le passé, et vous êtes mon unique lien avec lui. Je souhaite très fort le rencontrer.

— Bien. J'ai pris la liberté de l'informer que vous seriez à Amsterdam aujourd'hui, et ses yeux se sont tellement mis à briller que je lui ai proposé de venir vous retrouver ici demain matin.

— Et sa réponse ?

— Il a dit que ce serait compliqué, mais qu'il ferait tout ce qui était humainement possible pour venir à un moment ou un autre avant midi.

— Merci, Simon. »

Le lendemain matin, des coups bruyamment frappés à la porte résonnent dans toute la maison. Simon va ouvrir, et Franco, enveloppé dans une grande cape, les traits presque entièrement dissimulés sous une capuche, se glisse dans le vestibule. Simon le conduit à Bento qui attend dans le salon donnant sur le canal, puis discrètement il se retire pour les laisser en tête à tête. Franco a l'air radieux quand il saisit à deux mains Bento par les épaules. « Ah, Bento, quel bonheur de vous voir.

— Quel bonheur pour moi aussi. Débarrassez-vous de votre manteau et laissez-moi vous regarder, Franco ». Bento tourne autour de lui. « Bien, bien, bien. Vous avez changé : vous avez pris du poids, votre visage est plus plein, on vous sent bien dans votre peau. Mais cette barbe et ces vêtements noirs–vous ressemblez à un élève de l'école talmudique. Est-ce vraiment dangereux pour vous d'être ici ? Et le mariage, comment est-ce ? Et être père ? Êtes-vous heureux ?

— Tant de questions ! s'exclame Franco en riant. À laquelle répondre en premier ? À la dernière, je pense. Votre ami Épicure ne l'aurait-il pas considérée comme la plus importante ? Oui, je suis très heureux. Ma femme a beaucoup évolué, et dans le meilleur sens. Et vous, Bento ? Êtes-vous heureux ?

— Je le suis moi aussi, oui. Je suis plus heureux que jamais. Comme Simon vous l'a peut-être dit, j'habite Rijnsburg, un petit village tranquille, où je vis exactement selon mes vœux–seul, avec peu de distractions. Je réfléchis, j'écris, et personne ne tente de me tuer à coups de couteau. Que demander de mieux ? Mais mes autres questions ?

— Ma femme et mon fils sont pour moi une vraie bénédiction. Elle est l'âme sœur que j'attendais – et elle est en train de devenir une personne cultivée. Je lui ai enseigné à lire le portugais et l'hébreu, et nous apprenons ensemble le néerlandais. Quelles étaient donc vos autres questions ? Ah, mes vêtements et mon poil au menton ? » Franco caresse sa barbe. « Cela va peut-être vous faire un choc, mais j'étudie dans votre ancienne école, la yeshiva Pereira. Le rabbin Morteira m'a accordé, sur les deniers de la synagogue, une bourse si généreuse que je n'ai plus besoin de travailler pour mon oncle, ni pour quiconque.

— C'est rare.

— J'ai entendu dire qu'on vous a autrefois fait la même offre. Peut-être est-ce un caprice du destin qui m'aura fait attribuer cette bourse. Peut-être suis-je récompensé pour vous avoir trahi.

— Quelle raison a donné le rabbin Morteira ?

— Quand je lui ai posé la question « En quoi est-ce que je mérite cela ? », sa réponse m'a surpris. Il a dit que cette bourse était sa façon à lui, et la façon qu'avait aussi la communauté, d'honorer mon père, dont la réputation et celle de toute une longue lignée de rabbins dans la famille, est beaucoup plus importante que je ne l'avais un instant imaginé. Mais il a également ajouté que j'étais un élève prometteur et qu'il se pourrait qu'un jour je marche dans les pas de mon père.

— Et… » Bento inspire profondément. « Comment avez-vous répondu au rabbin ?

— Par de la gratitude. Bento Spinoza, vous m'avez donné une soif de connaissance qui, pour le bonheur du rabbin, m'a plongé dans l'étude joyeuse du Talmud et de la Torah.

— Je comprends. Euh… eh bien… vous avez accompli beaucoup des choses. L'hébreu de votre message était excellent.

— Oui, je suis content de moi, et la satisfaction que j'éprouve à apprendre grandit de jour en jour. »

S’ensuit un bref silence. Tous deux ouvrent en même temps la bouche pour parler puis s’arrêtent. Après un autre court temps mort Franco demande : « Bento, vous étiez très angoissé la dernière fois que je vous ai vu après votre agression. Vous êtes-vous remis rapidement ? »

Bento hoche la tête. « Oui, et pour une bonne part grâce à vous. Sachez que même encore aujourd’hui à Rijnsburg je garde pendu bien en vue mon vieux manteau tailladé. C’était un excellent conseil.

— Parlez-moi de votre vie.

— Ah, que dire ? Je polis le verre la moitié de mon temps, et je réfléchis, lis et écris, le reste de la journée. J’ai peu à raconter. Ma vie est celle de l’esprit.

— Et cette jeune femme qui m’avait conduit à votre chambre ? Celle qui vous a fait tant souffrir ?

— Elle et mon ami Dirk envisagent de se marier.

Bref silence. Franco demande : « Et ? Dites m’en davantage.

— Nous sommes restés des amis, mais elle est une catholique fervente et il est en train de se convertir. J’imagine que notre amitié souffrira quand j’aurai publié mes positions sur la religion.

— Et vos inquiétudes sur le pouvoir de vos passions ?

— Ah… » Bento hésite. « Eh bien, depuis notre dernière rencontre, je suis apaisé. »

Nouveau silence, que rompt finalement Franco.

« Vous remarquez ce quelque chose de différent entre nous aujourd’hui. »

Bento, désarçonné, hausse les épaules sans comprendre. « Que voulez-vous dire ?

— Je veux parler des silences. Il n’y avait pas de silences entre nous autrefois. Nous avions toujours tant à nous dire–nous bavardions sans arrêt. Jamais il n’y a eu un instant de silence. »

Bento acquiesce sans un mot.

« Mon père–béni soit son nom–poursuit Franco, disait toujours que lorsqu’on ne parle pas de l’essentiel, rien d’autre ne peut être dit d’important. Êtes-vous d’accord, Bento ?

— Votre père était un homme sage. L’essentiel ? À quoi pensez-vous ?

— Sans le moindre doute, c’est en rapport avec mon apparence et mon enthousiasme pour l’enseignement religieux que je reçois. J’imagine que cela vous déroute et que vous ne savez que dire.

— Oui, il y a du vrai dans vos paroles. Mais… euh… je ne sais pas très bien…

— Bento, je ne suis pas habitué à vous voir chercher ainsi vos mots. Si je peux parler pour vous, je pense que l'"essentiel" en question est que vous désapprouvez les études que je poursuis, et en même temps, vous avez au fond du cœur des sentiments pour moi, et vous souhaitez respecter ma décision et ne rien dire qui pourrait me blesser.

— C'est juste, Franco. J'avais du mal à le formuler. Vous savez que vous êtes singulièrement fort à ces choses.

— À quoi ?

— À saisir les subtilités de ce qui est dit, et de ce qui ne l'est pas entre les êtres. Votre perspicacité m'impressionne. »

Franco incline la tête. « Merci, Bento. C'est à mon père bien aimé que je dois cela. J'ai appris auprès de lui. »

Nouveau silence.

« S'il vous plaît, Bento, essayez de me faire part de ce que jusqu'ici vous pensez de notre rencontre d'aujourd'hui.

— Je vais essayer. J'en conviens, quelque chose a effectivement changé. *Nous* avons changé. Cette situation me met très mal à l'aise. Vous devez m'aider à débrouiller tout cela.

— Le mieux est tout simplement de parler de ce changement. De votre point de vue, je veux dire.

— Avant, c'était moi le maître et vous l'élève, qui étiez en accord avec mes positions et vouliez me suivre dans mon exil. Aujourd'hui il en va autrement.

— Parce que je me suis mis à l'étude de la Torah et du Talmud ? »

Bento fait non de la tête. « Ce n'est pas seulement l'étude : vous avez prononcé les mots d'"étude joyeuse". Et vous avez vu juste dans mon cœur, j'ai peur effectivement de vous blesser, ou de dissiper votre joie.

— Vous pensez que nos chemins divergent ?

— Ne divergent-ils pas ? Décideriez-vous encore aujourd'hui, même sans une famille qui vous en empêche, de me suivre sur la voie que j'ai choisie ? »

Franco hésite et réfléchit longuement avant de répondre. « Ma réponse, Bento, est à la fois oui et non. Je pense que je n'adopterais *pas* votre mode de vie. Mais nos chemins n'en divergent pas pour autant.

— Comment cela ? Expliquez-moi.

— Je continue de partager totalement vos critiques des superstitions religieuses, telles que vous les avez exprimées dans les conversations que vous avez eues avec Jacob et moi. Sur ce point je suis en accord complet avec vous.

— Pourtant vous éprouvez aujourd'hui beaucoup de joie à étudier les textes superstitieux ?

— Non, ce n'est pas vrai. J'éprouve de la joie dans l'*étude* en soi, pas nécessairement dans son *contenu*. Vous le savez, professeur, qu'il y a une différence entre les deux.

— Je vous en prie, professeur, expliquez. » Bento, à présent soulagé, a un large sourire et ébouriffe de sa main les cheveux de Franco.

Franco lui rend son sourire et prend le temps de savourer le contact de cette main avant de poursuivre. « J'aime le processus intellectuel de l'étude. Je prends plaisir à apprendre l'hébreu, je me délecte de ce monde ancien qui s'ouvre ainsi à moi. Ma classe de Talmud est beaucoup plus intéressante que je ne l'avais imaginée. L'autre jour, nous avons justement discuté de l'histoire du rabbin Yohanan…

— De quelle histoire à son sujet ?

— Celle de sa guérison d'un confrère en lui prenant la main, et quand à son tour il est tombé malade, un rabbin est venu le voir, qui a demandé : "Ces souffrances te sont-elles supportables ?" Et le rabbin Yohanan a répondu : "Non, ni les souffrances, ni leur récompense". Le rabbin a alors guéri Yohanan en lui prenant la main à son tour.

— Oui, je connais cette histoire. En quoi l'avez-vous trouvée intéressante ?

— Dans la discussion qui a suivi, nous nous sommes posé beaucoup de questions. Par exemple, pourquoi le rabbin Yohanan ne s'est-il pas tout simplement guéri lui-même ?

— Et, bien entendu, la classe a débattu du fait que le prisonnier ne peut se libérer seul et que la récompense des souffrances est dans l'autre monde.

— Oui, je sais que vous connaissez tout cela par cœur et que peut-être cela vous ennuie, mais pour quelqu'un comme moi, de telles discussions sont passionnantes. Où donc pourrais-je ailleurs avoir une conversation à ce niveau d'introspection ? Certains dans ma classe disent une chose, d'autres la contestent, d'autres encore se demandent pourquoi l'on utilise tel mot

plutôt qu'un autre qui pourrait être plus clair. Notre professeur nous encourage à analyser la plus petite information fournie par le texte.

« Et pour prendre un nouvel exemple, poursuit Franco, la semaine dernière, nous avons débattu de l'histoire d'un autre rabbin célèbre qui, approchant de la mort et souffrant le martyre, était maintenu en vie par les prières de ses disciples et de ses confrères rabbins. Sa servante eut pitié de lui et jeta du haut du toit une jarre qui se fracassa par terre en causant un tel fracas que tous sursautèrent et s'arrêtèrent de prier. Et à l'instant même, le rabbin trépassa.

— Oui, le rabbin Yehudah Hanassi. Et je suis sûr que le débat a porté sur la question de savoir si la servante avait bien agi ou si elle s'était rendue coupable d'homicide. Ou si les rabbins qui priaient avaient manqué de compassion en maintenant Yehudah en vie, retardant ainsi son entrée dans le monde béni de l'au-delà.

— J'imagine votre réponse à ces questions, Bento. Je ne me rappelle que trop bien votre position quant à la croyance en l'au-delà.

— Précisément. Le principe fondamental de l'existence d'un au-delà est mensonger. Votre classe pourtant n'a pas été autorisée à le remettre en cause.

— En effet, je reconnais que les limites sont là. Mais malgré cela, c'est un privilège et une joie pour moi que de pouvoir discuter avec d'autres de sujets aussi graves. Et le maître nous enseigne à argumenter. Si un point paraît trop évident, on nous incite à nous poser la question de savoir pourquoi l'auteur l'a mentionné–peut-être y a-t-il plus derrière les mots. Si nous sommes convaincus d'avoir tout compris, alors on nous enseigne à aller chercher le principe général qui sous-tend l'ensemble. Quand une idée est hors de propos, on nous engage à nous demander pourquoi l'auteur l'a placée là. En bref, Bento, l'étude du Talmud m'apprend à réfléchir, et je crois que cela a été vrai pour vous aussi. Peut-être est-ce l'étude du Talmud qui a aiguisé à ce point votre esprit. »

Bento acquiesce. « Je ne peux nier qu'elle a eu ce mérite, Franco. Rétrospectivement, j'aurais préféré un cheminement moins tortueux et plus rationnel. Euclide, par exemple, va droit au but et ne brouille pas les pistes avec des histoires énigmatiques qui souvent se contredisent.

— Euclide ? L'inventeur de la géométrie ? »

Bento confirme d'un hochement de tête.

« Euclide sera pour plus tard, quand je ferai l'apprentissage du monde temporel. Pour le moment, c'est le Talmud qui me forme. Et puis, j'*aime* les histoires. Elles ajoutent de la vie et de la profondeur aux leçons. Tout le monde aime les histoires.

— Non, Franco, pas tout le monde ! Je considère ce sur quoi repose ce que vous avancez. C'est une conclusion infondée, et que personnellement j'estime être fausse.

— Ah, vous n'aimez pas les histoires. Même pas quand vous étiez enfant ? »

Bento ferme les yeux et récite : « "Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant…" »

Franco l'interrompt et continue sur le même ton. « "Une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui appartenait à l'enfant." Saint Paul, Première Épître aux Corinthiens. »

« Étonnant ! Vous êtes si vif à présent, Franco, si sûr de vous. Si différent du jeune homme ébouriffé et ignorant qui débarquait du Portugal.

— Ignorant des choses juives. Mais n'oubliez pas que nous, *conversos*, avons reçu une éducation catholique, forcée mais achevée. Je lis chaque mot du Nouveau Testament.

— J'avais oublié cela. Ce qui veut dire que vous en êtes déjà à votre deuxième initiation. C'est bien. Il y a beaucoup de sagesse dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. En particulier chez saint Paul. Une ligne à peine plus haut, il exprime exactement ma position sur les histoires : "Quand donc viendra ce qui est parfait, ce qui est imparfait disparaîtra". »

Franco marque un temps, répétant pour lui-même : « Imparfait' ? "Parfait" ?

— Le "parfait", dit Bento, est la vérité morale. L'"imparfait", l'enveloppe–et dans le cas présent l'histoire, qui n'est plus nécessaire une fois dite la vérité.

— Je ne suis pas certain que saint Paul soit pour moi un modèle. Sa vie, telle qu'on l'enseigne, semble tellement déséquilibrée. Si austère, si tournée vers le fanatisme, si triste, si hostile à tous les plaisirs de ce monde. Bento, vous êtes si dur avec vous-même. Pourquoi se priver du plaisir d'une bonne histoire, un plaisir qui semble si innocent, si universel ? Quelle culture n'a pas d'histoires ?

— Je me souviens d'un jeune homme qui refusait tous les récits de miracles et de prophéties. Je me souviens d'un jeune homme agité, instable, rebelle qui combattait obstinément l'orthodoxie de Jacob. Je me souviens de ses réactions à l'office religieux à la synagogue. Bien que ne sachant pas l'hébreu, il le suivait dans sa traduction en portugais et s'indignait des histoires contées dans la Torah, et s'insurgeait contre la folie et la stupidité de l'office religieux aussi bien juif que catholique. Je me souviens de sa question : "Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait un miracle pour sauver mon père ?" Et le même jeune homme ne supportait pas que son père ait perdu la vie pour une Torah pleine de croyances superstitieuses dans les miracles et les prophéties.

— Oui, tout cela est vrai. Je me le rappelle.

— Où sont passés ces sentiments, Franco ? Vous ne parlez plus aujourd'hui que de la joie d'étudier la Torah et le Talmud. Et cependant vous dites totalement adhérer à ma critique de la superstition. Comment est-ce possible ?

— Bento, je vous fais la même réponse que tout à l'heure – c'est l'étude en soi qui me donne cette joie. Je ne prends pas son contenu très au sérieux. J'aime les histoires mais ne leur confère pas une vérité historique. J'observe la morale, le message d'amour, de charité et de bonté des Écritures. Et j'oublie le reste. De plus, il y a histoire et histoire. Certaines qui font le récit des miracles sont, comme vous le dites, ennemies de la raison. Mais d'autres aident à capter l'attention des élèves, et je les trouve utiles autant pour mes études que pour l'enseignement que je commence à donner. Une chose est certaine : les élèves seront toujours intéressés par des histoires, alors que rares sont ceux qui s'enthousiasmeront pour Euclide et la géométrie. Et, … oh, vous avoir parlé de l'enseignement que je donnais me rappelle ce que je voulais absolument que vous sachiez ! J'enseigne depuis peu les bases de l'hébreu, et devinez qui j'ai parmi mes élèves. Préparez-vous à un choc : celui qui a failli être votre assassin !

— Oh ! Mon agresseur ! Quel choc en effet ! Vous, le professeur de mon agresseur ! Que pouvez-vous me dire de lui ?

— Il s'appelle Isaac Ramirez, et l'idée que vous aviez avancée sur les raisons possibles de son acte s'est avérée parfaitement juste. Sa famille a été poursuivie par l'Inquisition et ses parents ont été tués, ce qui l'a rendu fou de douleur. C'est le fait précisément que son histoire ressemble tellement à

la mienne qui m'a poussé à me porter volontaire pour le prendre dans ma classe, et jusqu'ici tout se passe bien. Vous m'avez prodigué des conseils forts sur la façon dont je devais le considérer ; je ne les ai pas oubliés. Vous vous rappelez ?

— Je me rappelle vous avoir conseillé de ne pas révéler à la police l'endroit où il se trouvait.

— Oui, mais vous avez dit autre chose ensuite. Vous avez dit, "Suivez la voie de la religion". Vous vous souvenez ? Cela m'a troublé.

— Peut-être n'ai-je pas été très clair. J'aime la religion, mais je hais la superstition. »

Franco hoche la tête. « Oui, c'est ainsi que je l'ai compris–que je devais montrer de la compréhension, de la compassion, et pardonner. N'est-ce pas ? »

Bento acquiesce en silence.

« Et donc cela aussi – un code moral de conduite, et pas seulement des histoires de miracles – est dans la Torah.

— Sans le moindre doute, Franco. Dans le Talmud, mon histoire préférée est celle du païen qui s'approche du rabbin Hillel et fait vœu de se convertir au judaïsme si le rabbin peut lui enseigner la Torah tout entière en se tenant sur un pied. Hillel réplique : "Ne fais pas à autrui ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse. Tout l'enseignement de la Torah est là, le reste n'est que commentaire. Va et étudie".

— Vous voyez que vous aimez les histoires… »

Bento va répondre quand Franco se corrige aussitôt : « … ou du moins *cette* histoire. Les histoires peuvent constituer un moyen de mémoriser. Pour beaucoup, plus efficace que la géométrie pure.

— Je saisis votre point de vue, Franco, et je ne doute pas que vos études affûtent effectivement votre esprit. Vous êtes en train de devenir un formidable débatteur. On comprend pourquoi le rabbin Morteira vous a choisi. Ce soir, je commente l'un de mes écrits devant des collégiants membres d'une société de philosophie, comme j'aurais aimé que le monde soit tel que vous puissiez être présent. J'aurais répondu à vos critiques plus qu'à celles de tout autre.

— Je serais honoré de lire n'importe quoi de vous. En quelle langue écrivez-vous ? Mon néerlandais progresse.

— En latin, hélas. Espérons que le latin fera partie de votre nouvel enseignement, car je doute que mes textes soient jamais traduits en néerlandais.

— J'ai des rudiments de latin, de par mon enseignement catholique.

— Continuez le latin. Le rabbin Menasseh et le rabbin Morteira sont de bons latinistes, ils pourraient vous autoriser, peut-être vous encourager à l'acquérir plus à fond.

— Le rabbin Menasseh est mort l'an dernier, et je crains que le rabbin Morteira ne décline très vite.

— Oh, quelles mauvaises nouvelles. Mais vous trouverez d'autres personnes qui vous encourageront. Peut-être y a-t-il un moyen pour vous de passer une année dans la yeshiva de Venise. C'est important, le latin ouvre tout un… »

Franco se lève brusquement et se précipite vers la fenêtre pour voir trois silhouettes s'éloigner. Il se retourne. « Désolé, Bento… Je pense avoir aperçu quelqu'un de la congrégation. Je suis assez nerveux à l'idée qu'on me voie ici.

— Oui, vous n'avez pas répondu à ma question de tout à l'heure. Le risque est-il grand ? »

Franco baisse la tête. « Très grand – si grand que c'est la seule chose que je ne peux partager avec ma femme. Je ne peux pas lui dire que je mets en danger tout ce que nous avons conquis de haute lutte et bâti sur cette nouvelle terre. C'est un risque que je prends pour vous, et que je ne prendrais pour personne d'autre au monde. Je vais devoir partir. Je n'ai aucune excuse à donner de mon absence à ma femme, ni aux rabbins. J'ai prévu, pour le cas où j'aurais été vu, de mentir et de dire que Simon m'a fait demander pour des leçons d'hébreu.

— Oui, j'y ai pensé aussi. Mais ne vous servez pas du nom de Simon. Mon lien avec lui est connu, du moins dans le monde des gentils. Mieux vaut donner le nom d'un autre que vous auriez pu rencontrer ici, celui de Peter Dyke par exemple, qui est membre de la Société de Philosophie. »

Franco soupire. « Triste d'entrer sur les terres du mensonge. C'est un sol que je n'ai pas foulé depuis ma trahison envers vous, Bento. Mais avant de partir, s'il vous plaît, faites-moi partager un peu de votre savoir philosophique. Une fois que j'aurai maîtrisé le latin, peut-être Simon pourra-t-il me rendre votre œuvre accessible. Mais pour l'heure,

aujourd'hui, je n'ai que les mots que vous prononcez. Votre pensée m'intrigue. Je reste troublé par certaines choses que vous nous avez dites, à Jacob et à moi. »

Bento lève un menton interrogateur.

« La toute première fois que nous nous sommes rencontrés vous avez dit que Dieu était parfait, qu'il se suffisait à lui-même, n'avait pas de manques et nul besoin que nous le glorifiions.

— Oui, c'est ce que je pense, et ces mots sont les miens.

— Et puis je me souviens de la remarque que vous avez ensuite adressée à Jacob – et qui m'a fait vous aimer. Vous avez dit, "Je vous en prie, permettez-moi d'aimer Dieu à ma façon".

— Oui. Et ce qui vous trouble ?

— Grâce à vous je sais que Dieu n'est pas un être comme nous. Et qu'il ne ressemble à aucun autre. Vous avez dit, en mettant l'accent là-dessus–et ce fut pour Jacob le coup de grâce – que Dieu était la Nature. Mais dites-moi, enseignez-moi. Comment pouvez-vous être amoureux de la Nature ? Comment pouvez-vous aimer ce qui n'est pas un être ?

— D'abord, Franco, j'use du terme de "Nature" dans un sens particulier. Je ne désigne pas par ce mot les arbres ou les forêts, l'herbe ou l'océan, ni tout ce qui n'est pas produit par la main de l'homme. Je désigne par ce mot tout ce qui existe : le nécessaire absolu, l'unité parfaite. Par "Nature", je fais référence à ce qui est infini, unifié, parfait, rationnel et logique. C'est la cause immanente de toutes choses. Et tout ce qui existe, sans exception, se conforme aux lois de la Nature. Donc quand je parle de l'amour de la Nature, je ne parle pas de l'amour que vous portez à votre femme ou à votre enfant. Je parle d'une autre sorte d'amour, d'un amour intellectuel. En latin, je l'appelle *Amor dei intellectualis*.

— Un amour intellectuel de Dieu ?

— Oui, l'amour de la compréhension la plus totale qui soit de la Nature, ou de Dieu. L'appréhension de la place de chaque chose finie dans son rapport aux causes finies. C'est la compréhension, pour autant qu'elle soit possible, des lois universelles de la Nature.

— Donc quand vous parlez d'aimer Dieu, vous parlez de comprendre les lois de la Nature.

— Oui, les lois de la Nature ne sont qu'un autre nom plus rationnel donné aux décrets éternels de Dieu.

— Ainsi donc, cet amour se distingue de l'amour humain ordinaire en ce qu'il implique une seule et unique personne ?

— Exactement. Et aimer quelque chose qui ne change pas et qui est éternel, cela signifie ne pas être soumis aux caprices de l'esprit, ou à l'inconstance, ou à la finitude de l'être aimé. Cela signifie aussi ne pas chercher à s'accomplir dans l'autre.

— Bento, si je vous comprends bien, cela implique également que nous ne devons attendre aucun amour en retour.

— Là encore oui, exactement. Il n'y a rien à attendre en retour. Nous retirons une joie mêlée de crainte et de respect du fait d'avoir, un bref instant privilégié, saisi le vaste et infiniment complexe dessein de la Nature.

— Autre projet de toute une vie ?

— Oui, Dieu, ou la Nature, a un nombre infini d'attributs qui toujours échapperont à ma compréhension pleine et entière. Mais la compréhension limitée que j'en ai me donne déjà une immense joie où se mêle le respect, une joie parfois même extatique.

— Étrange religion, si l'on peut qualifier ceci de religion. » Franco se lève. « Je dois partir mais je reste perplexe. Une ultime question cependant : je me demande, déifiez-vous la Nature ou naturalisez-vous Dieu ?

— Voilà qui est joliment formulé, Franco. J'ai besoin de temps, de beaucoup de temps pour élaborer ma réponse à cette question. »

XXX
BERLIN
1936

Le Mythe du XX^e siècle – cette chose à laquelle personne ne comprend rien, écrite par un Balte à l'esprit étroit et à la pensée affreusement compliquée.

Adolf Hitler

Il y a peu de lecteurs du livre de Rosenberg parmi les membres les plus anciens du parti. Je l'ai, pour ma part, à peine parcouru. Il est dans tous les cas, écrit dans un style beaucoup trop abscons selon moi.

Adolf Hitler

« Sigmund Freud reçoit le Prix Goethe »

Le Prix Goethe, la plus haute distinction scientifique et littéraire allemande, a été décerné à Sigmund Freud en la ville de Francfort, où l'événement a donné lieu à de grandes festivités le 28 août 1930, jour anniversaire de la naissance de Goethe. L'*Isrealitische Gemeindezeitung* s'en est réjoui et a claironné la nouvelle. Le montant du prix s'élève à 10000 Marks […] L'on sait que d'éminents érudits ont rejeté la psychanalyse du juif Sigmund Freud dans sa totalité. Le grand Goethe antisémite se retournerait dans sa tombe s'il apprenait qu'un juif a reçu une récompense qui porte son nom.

Alfred Rosenberg
in *Völkischer Beobachter*

« *Mein Führer*, s'il vous plaît, lisez cette lettre du Dr Gebhardt, médecin chef de la clinique Hohenlychen, à propos du Reichsleiter Rosenberg. »

Hitler prend la lettre des mains de Rudolf Hess, il la parcourt rapidement et fixe son attention sur les passages qu'Hess a soulignés.

J'ai trouvé extrêmement difficile d'établir un contact avec le Reichsleiter Rosenberg. […] En tant que médecin, j'ai surtout l'impression que la lenteur de sa guérison […] est en grande partie due au fait de son isolement psychique […]. En dépit de tout le tact, si je puis m'exprimer ainsi, dont j'ai usé pour établir des ponts, mes efforts sont restés vains […] en raison de la constitution d'esprit du Reichsleiter et de sa situation particulière dans la vie politique. […] Il ne sera en fait libéré de toute entrave que s'il peut s'ouvrir de ses pensées à des personnes au moins habilitées à lui parler sur un pied d'égalité et présentant des capacités intellectuelles semblables aux siennes ; ainsi parviendra-t-il à retrouver le calme et la détermination nécessaires à l'action et, véritablement, à l'existence au quotidien.

La semaine dernière, je lui ai demandé s'il avait jamais pleinement partagé ses pensées les plus intimes avec quiconque. De façon tout à fait inattendue, il m'a répondu en donnant le nom d'un certain Friedrich Pfister, un ami d'enfance en Estonie. J'ai, depuis, appris que ce Friedrich Pfister était devenu Herr Oberleutnant Pfister, un praticien très respecté de la Wehrmacht stationné à Berlin. Puis-je demander que lui soit immédiatement ordonné d'assumer la fonction de médecin du Reichsleiter Rosenberg ?

Hitler rend la lettre à Hess. « Il n'y a rien pour nous surprendre dans cette lettre, mais veillez à ce que personne ne tombe dessus. Et faites donner l'ordre que soit sur le champ muté Herr Oberleutnant Pfister. Rosenberg est insupportable. Il l'a toujours été. Nous le savons tous. Mais il est loyal, et le parti a encore besoin de ses talents. »

La clinique Hohenlychen, à cent kilomètres au nord de Berlin, a été fondée par Himmler afin qu'y soient soignés les dignitaires et les officiers de haut rang des S.S. Rosenberg a déjà passé là trois mois pour dépression avec agitation en 1935. Actuellement – 1936 – il connaît les mêmes symptômes handicapants : fatigue, agitation et dépression. Incapable de se

concentrer sur son travail à la rédaction du *Beobachter*, il s'est depuis plusieurs semaines totalement replié sur lui-même, n'adressant que rarement la parole à sa femme et à sa fille.

Lors de son hospitalisation, il a été examiné par le Dr Gebhardt mais a obstinément refusé de répondre aux questions sur son état mental ou sa vie privée. Karl Gebhardt est un grand ami d'Himmler, en même temps que son médecin. Il a également soigné d'autres dignitaires nazis (à l'exception d'Hitler, qui a toujours près de lui son médecin personnel, le Dr Theodor Morell). Rosenberg est parfaitement conscient que la moindre parole confiée à Gebhardt sera aussitôt divulguée au cercle de ses ennemis nazis. Pour la même raison, Alfred ne parlera à aucun psychiatre. Lassé de son silence et de son regard de mépris, le Dr Gebhardt rêve de se débarrasser de son exaspérant patient en le confiant à un collègue. Il s'est donc donné le plus grand mal pour rédiger–en pesant chaque mot – la lettre adressée à Hitler qui, pour des raisons que nul ne comprend, apprécie Rosenberg et demande régulièrement de ses nouvelles.

Le Dr Gebhardt n'a pas de formation psychologique ni n'a l'esprit tourné vers la psychologie, mais il a aisément perçu les signes d'une grande mésentente entre les chefs – les rivalités incessantes, le mépris et les intrigues, la perpétuelle recherche du pouvoir et de l'approbation d'Hitler. Les dignitaires du parti sont en désaccord sur tout, mais Gebhardt a décelé un point commun entre eux : tous haïssent Alfred Rosenberg. Après quelques semaines passées à ses côtés au quotidien, il sait maintenant pourquoi.

Même s'il sent peut-être intuitivement cela, Rosenberg garde le silence et passe son temps à Hohenlychen à lire les classiques russes et allemands, refusant tout échange avec le personnel ou quelque autre patient nazi que ce soit. Un matin de sa cinquième semaine à la clinique, se sentant extrêmement agité, il décide de sortir marcher un moment dans le parc. Se découvrant trop las pour lacer ses chaussures, il jure et se frappe violemment chacune des joues pour revenir à la réalité de l'existence. Il lui faut réagir, mettre fin à ce glissement irréversible vers l'abîme.

Dans son désespoir, il invoque la figure de Friedrich. Friedrich aurait su que faire. Quels auraient été ses conseils ? Sans doute aurait-il cherché à comprendre la cause de cette maudite dépression. Alfred songe aux paroles que Friedrich lui aurait dites : « Quand tout cela a-t-il débuté ? Laissez

vagabonder vos pensées, retournez au moment où tout a commencé. Prenez une à une les idées, les images qui vous traversent l'esprit et examinez-les. Prenez-en note, en les mettant sur le papier si vous pouvez. »

Alfred essaie. Il ferme les yeux et contemple les pensées qui défilent dans sa tête. Il remonte le temps et voit se profiler une scène.

Il y a de cela plusieurs années, il est au Völkischer Beobachter*, assis au bureau qu'Hitler a acheté pour lui. Il achève de relire la dernière page de son chef-d'œuvre,* Der Mythus des 20 Jahrhunderts *(*Le Mythe du XX^e^ siècle*) dont il effectue l'ultime révision, puis il pose son stylo rouge, sourit triomphalement, regroupe les sept cents feuillets du manuscrit qu'il enserre de deux solides élastiques avant de les presser amoureusement contre son cœur.*

Oui, le souvenir des moments heureux fait, encore aujourd'hui, couler sur sa joue une larme, peut-être deux. Alfred éprouve de la sympathie pour le jeune homme qu'il a été, ce jeune homme qui savait que *Der Mythus* stupéfierait le monde. Sa gestation a été longue et laborieuse–dix ans de dimanches et, dans la semaine, de chacune de ses heures de liberté–mais cela en valait le prix. Oui, oui, il sait qu'il a négligé sa femme et sa fille, mais quelle importance cela peut-il avoir au regard de l'écriture d'un livre qui mettra le feu au monde, d'un livre qui inaugurera une philosophie de l'histoire fondée sur le sang, la race et l'âme, qui donnera une autre valeur au *Volk*, à l'art *völkisch*, à son architecture, à sa littérature, à sa musique, et plus important que tout, qui ouvrira la voie aux valeurs nouvelles du futur Reich.

Rosenberg tend le bras vers son exemplaire du *Mythus* posé sur la table de nuit et en feuillette les pages. Certains passages lui rappellent aussitôt les lieux qui les ont inspirés. C'est en visitant la cathédrale de Cologne et en voyant la crucifixion du Christ et la foule des martyrs émaciés et affaiblis que lui est venue l'idée que l'Église catholique ne diffère pas du judaïsme. Bien qu'elle professe l'antijudaïsme, elle emprunte la voie même par laquelle les idées juives infectent le corps sain de la pensée allemande. Il lit avec délectation ces mots qu'il a écrits :

> Les nobles Allemands vivaient en accord avec la Nature et valorisaient la beauté physique et virile. Mais ces dispositions ont été minées par l'hostilité chrétienne à la chair et par un sentimentalisme qui maintient en vie des enfants anormaux et laisse les criminels et les porteurs de maladies héréditaires transmettre leurs déficiences à la génération suivante. Ainsi la contamination de la race dans sa pureté entraîne-t-elle une fragmentation de la personnalité, une perte du sens de l'orientation et de la réflexion, ainsi que le doute intérieur. Le peuple allemand n'est pas né pécheur, il est né noble […] L'Ancien Testament sur lequel se fonde l'enseignement religieux doit disparaître une fois pour toutes. Et avec lui disparaîtra la vaine tentative de faire de nous, depuis un millénaire et demi, des juifs d'adoption. […] L'esprit de feu et l'héroïsme doivent l'emporter sur la crucifixion.

Oui, songe-t-il, des passages comme celui-ci ont fini par faire mettre à l'Index *Der Mythus* en 1934. Mais ce ne fut pas un coup du sort–ce fut une bénédiction qui a dopé les ventes. Avec plus de trois cent mille exemplaires écoulés, mon *Mythus* caracole aujourd'hui en deuxième position juste derrière *Mein Kampf*. Et pourtant, je suis une ruine sur le plan personnel.

Rosenberg lâche le livre, pose la tête sur l'oreiller et se laisse aller à la méditation.

Mon Mythus *m'a apporté tant de joie mais tant de tourments aussi ! Ces demeurés de critiques littéraires–il n'en est pas un qui n'ait usé du terme d'*unbegreiflich *(incompréhensible). Pourquoi ne leur ai-je pas répondu ? Pourquoi n'ai-je pas demandé, dans une lettre ouverte, s'il ne leur était jamais arrivé de se dire que mes écrits étaient peut-être trop subtils, trop complexes pour leur cerveau d'insectes ? Pourquoi ne leur ai-je pas rappelé que dans le choc entre esprits médiocres et œuvres magistrales, ce sont toujours les moins que rien qui s'en prennent aux meilleurs. Que veut le public ? C'est à cor et à cri qu'il réclame la stupide vulgarité d'un Julius Streicher. Même Hitler préfère la prose de Streicher. Il remue le couteau dans la plaie à chaque fois qu'il me rappelle que ce torchon qu'est* Der Stürmer *et que publie Streicher se vend mieux que mon* Beobachter.

Quand je pense que pas un dirigeant du parti nazi n'a lu mon Mythus *! Seul Hess a été franc à mon égard et m'a dit en s'excusant qu'il avait essayé, sans parvenir à surmonter les difficultés de la lecture. Les autres n'ont pas fait la moindre allusion au livre devant moi. Imaginez, un énorme best-seller et ces salauds envieux qui me boudent. Mais en quoi est-ce que cela me dérange ? Que puis-je espérer de ces gens ? Le problème c'est Hitler, c'est toujours Hitler. Plus j'y pense, plus je suis sûr que le début de ma chute remonte au jour où j'ai appris que Goebbels faisait courir le bruit qu'Hitler avait jeté* Der Mythus *après en avoir lu quelques pages, et s'était exclamé : « Qui peut comprendre un truc pareil ? » Oui, là est la blessure mortelle. Au final, seul compte le jugement d'Hitler. Mais s'il n'a pas aimé le livre, alors pourquoi l'avoir fait acheter par toutes les bibliothèques et l'avoir fait figurer sur la liste des lectures indispensables dans le programme officiel du parti nazi ? Il ordonne même à la* Hitlerjugend *(jeunesses hitlériennes) de le lire. Pourquoi faire cela et en même temps refuser catégoriquement d'être associé à l'ouvrage ?*

Je peux comprendre son attitude en public. Je sais que le soutien des catholiques reste vital dans sa position de Führer. Il ne peut, à l'évidence, cautionner un ouvrage aussi manifestement antichrétien. Lorsque nous étions jeunes, dans les années vingt, Hitler était totalement en accord avec mes convictions. Je sais qu'il l'est toujours. En privé, il va même plus loin que moi–combien de fois ne l'ai-je pas entendu dire qu'il allait pendre les prêtres en même temps que les rabbins ? Je comprends ses prises de position publiques. Mais pourquoi ne pas me dire un mot d'encouragement, quel qu'il soit, à moi personnellement ? Pourquoi ne pas m'inviter une fois au moins à déjeuner et avoir avec moi une conversation en tête à tête ? Hess m'a rapporté que lorsque l'archevêque de Cologne s'est plaint du Mythus *à Hitler, celui-ci a répondu : « Je n'ai que faire de ce livre. Rosenberg le sait. Je le lui ai dit. Je ne veux rien savoir de ces choses païennes que sont le Culte de Wotan et tout ce qui s'ensuit. » Son interlocuteur s'étant obstiné, Hitler a ajouté : « Rosenberg est le dogmatique du parti », avant de reprocher à l'archevêque d'avoir fait s'envoler les ventes du* Mythus *en attaquant le livre avec autant de véhémence. Et quand j'ai proposé de quitter le parti si mon* Mythus *le mettait dans l'embarras, Hitler a simplement balayé la question – sans davantage proposer de rencontre en privé. Pourtant Hitler voit tout le*

temps Himmler en privé, et Himmler est plus ouvertement et agressivement anti-catholique que je ne le suis.

Je sais qu'Hitler doit avoir un certain respect pour moi. À plusieurs reprises il m'a proposé des postes importants : des affectations diplomatiques à Londres, puis en Norvège, la direction de l'enseignement idéologique du NSDAP (le parti national socialiste des travailleurs allemands), du Front allemand du travail et de toutes les organisations qui leur sont liées. Des postes importants. Mais pourquoi est-ce que je ne reçois mes nominations que par courrier ? Pourquoi ne me convoque-t-il pas dans son bureau, ne me serre-t-il pas la main avant de m'inviter à m'asseoir pour parler ? Suis-je si repoussant ?

Oui, sans le moindre doute, Hitler est le problème. Plus que tout au monde je veux qu'il s'intéresse à moi. Plus que tout, je crains de le contrarier. Je dirige le journal le plus influent d'Allemagne ; je suis responsable de l'éducation philosophique et spirituelle de l'ensemble des nazis. Mais à l'heure qu'il est, suis-je en train d'écrire les articles qui s'imposent ? De donner les indispensables conférences ? D'élaborer des programmes d'enseignement ? De surveiller l'éducation de tous les jeunes Allemands ? Non, le Reichsleiter Rosenberg est trop occupé à broyer du noir et à se demander pourquoi il a été privé d'un sourire, d'un signe de tête affectueux ou, Dieu m'en garde, d'une invitation à déjeuner d'Adolf Hitler !

Je me dégoûte. Il faut que cela cesse !

Rosenberg se lève et se dirige vers sa table de travail. Il sort de sa serviette son dossier « Non ». (Il a deux dossiers, un dossier « Oui » qui contient les comptes-rendus et articles de journaux favorables, ainsi que les lettres d'admirateurs ; et le dossier « Non » qui renferme les opinions inverses.) Le dossier « Oui » est fatigué par l'usage. Plusieurs fois par semaine Alfred lit avec attention ces commentaires élogieux qui lui remontent le moral le matin comme on prend ses vitamines au quotidien. Mais le fortifiant est actuellement en train de perdre de son effet. En ce moment, les « Oui » pénètrent à peine en lui, d'un millimètre tout au plus, et ils s'évaporent aussitôt. Le dossier « Non », en revanche, est un territoire inconnu–une caverne rarement visitée. Aujourd'hui ! Aujourd'hui sera le tournant ! Il va affronter ses démons. S'emparant du dossier jamais ouvert,

il imagine les lettres et les articles soudain pris de panique et détalant à la recherche d'un abri. Un sourire apparaît sur ses lèvres, le premier depuis bien des semaines – signe qu'il apprécie son propre humour. Il extrait de la chemise un élément au hasard ; il est temps de surmonter cette absurdité. Un homme de courage se force à lire chaque jour ce qui lui est pénible jusqu'à ce que cela ne fasse plus mal. Il contemple la feuille de papier – une lettre d'Hitler en date du 24 août 1931 :

Cher Herr Rosenberg,
Je lis dans le *Völkischer Beobachter*, Numéro 235/236, page 1, un article intitulé « *Wirth Veut-il Changer de Cap ?* » L'article vise à empêcher une désintégration de l'actuelle forme de gouvernement. Je parcours personnellement l'Allemagne en tous sens pour obtenir le résultat exactement inverse. Puis-je donc demander à mon propre journal de ne pas m'être déloyal en publiant des articles tactiquement mal avisés ?

Avec mes Salutations Allemandes,
Adolf Hitler

Un flot de désespoir le submerge. La lettre date d'il y a cinq ans, mais elle produit encore tout son effet. Les critiques du journal infligées par Hitler ne guérissent jamais. Rosenberg secoue vigoureusement la tête pour s'éclaircir les idées. Pense à cet homme nommé Hitler, se dit-il. Ce n'est qu'un homme, en fin de compte. Il ferme les yeux et laisse courir ses pensées.

J'ai initié Hitler à la culture allemande dans toute sa richesse. Je lui ai exposé l'immensité du fléau juif. J'ai affiné ses idées sur la race et le sang. Lui et moi avons arpenté les mêmes rues, nous avons fréquenté les mêmes cafés, parlé sans discontinuer, travaillé ensemble sur les articles du Beobachter*, nous avons même une fois dessiné de concert. Mais cela n'est plus d'actualité. Je ne peux aujourd'hui que le regarder, stupéfait, comme un oisillon fasciné par un aigle. J'ai été témoin, à sa sortie de prison, de sa reprise en main du parti dont les membres étaient dispersés ; j'ai été témoin de son élection au parlement, de sa mise en place d'une machine de*

propagande telle que nul au monde n'en avait jamais vue jusqu'alors – une machine qui a inventé le courrier direct et a fait campagne en permanence même en l'absence d'élections. J'ai vu Hitler, malgré des résultats de moins de cinq pour cent les premières années, ne pas se décourager et progresser régulièrement jusqu'en 1930 lorsque son parti est devenu le deuxième d'Allemagne avec dix-huit pour cent des voix. En 1932, j'ai annoncé à grands renforts de titres que les nazis constituaient désormais le premier parti du pays avec trente-huit pour cent des suffrages. Certains ont dit que le cerveau était Goebbels, mais je sais moi que c'était Hitler. Hitler était derrière tout. J'ai couvert pour le Beobachter *toutes les étapes de son ascension. J'ai vu Hitler aller de ville en ville et se montrer partout dans le pays un même jour, convaincant les foules qu'il était un* Übermensch *doué d'ubiquité. J'ai admiré son intrépidité lorsqu'il organisait délibérément des réunions dans des quartiers dangereux contrôlés par les communistes, et donnait l'ordre à ses troupes de choc d'affronter dans les rues les bolcheviques. Je l'ai vu rejeter mes conseils et se présenter aux élections contre Hindenburg en 1932. Il n'a obtenu que trente-sept pour cent des suffrages, mais il m'a montré qu'il avait eu raison de se présenter : il savait que personne n'était en mesure de battre Hindenburg, ce scrutin cependant l'a fait connaître de tous. Quelques mois plus tard il acceptait de participer à un gouvernement de coalition avec Von Papen, puis il est devenu très vite chancelier. J'ai suivi chacun de ses pas en politique, et ne comprends toujours pas comment il y est arrivé.*

Sans parler de l'incendie du Reichstag. Je me souviens qu'il a fait irruption à 5 heures du matin au journal, le regard fou, en criant « Où êtes-vous tous ? » et exigeant que soit annoncé partout que les communistes avaient mis le feu au Reichstag. Je ne suis toujours pas convaincu que les communistes aient eu quoi que ce soit à voir avec cet incendie, mais qu'importe – grâce à cette idée de génie, Hitler a écarté le parti communiste et obtenu le pouvoir pour lui seul. Il n'a jamais remporté un vote à la majorité, il n'a jamais dépassé les trente-huit pour cent de voix, et il est pourtant devenu le maître absolu ! Comment a-t-il fait ? Je n'ai pas compris !

Rosenberg est interrompu dans ses pensées par un coup frappé à la porte et par l'entrée du Dr Gebhardt, suivi de Friedrich Pfister. « J'ai une surprise

pour vous, Reichsleiter Rosenberg. Je vous ai amené un vieil ami qui peut se révéler utile dans le traitement de votre état. Je vous laisse seuls, vous en discuterez ensemble. »

Alfred fixe longuement Friedrich avant de lancer : « Vous m'avez trahi. Vous avez rompu le serment que vous m'aviez fait de garder le silence. Car comment le Dr Gebhardt aurait-il pu savoir que vous et moi… »

Friedrich fait aussitôt demi-tour et, sans un mot ni un regard à Alfred, sort de la pièce à grands pas.

Pris de panique, Rosenberg retombe sur son lit, ferme les yeux et tente de calmer sa respiration haletante.

Quelques minutes plus tard Friedrich revient, accompagné du Dr Gebhardt qui explique : « Le Dr Pfister souhaite que je vous dise comment je l'ai choisi. Vous souvenez-vous, Reichsleiter Rosenberg, de la conversation que nous avons eue il y a trois ou quatre semaines, au cours de laquelle je vous ai demandé si vous n'aviez jamais mis votre âme à nu devant quelqu'un ? Votre réponse a été très précisément celle-ci, "Si, devant un ami d'enfance en Estonie, qui vit maintenant ici, le Dr Friedrich Pfister."

Rosenberg secoue lentement la tête, atterré. « Je me rappelle vaguement notre discussion, mais pas d'avoir prononcé de nom.

— Vous l'avez pourtant fait. Comment aurais-je pu savoir autrement ? Et savoir que le Dr Friedrich vivait en Allemagne ? La semaine dernière, quand votre dépression s'est aggravée et que vous n'avez plus voulu m'adresser la parole, j'ai décidé de retrouver votre ami, pensant qu'une visite de lui pourrait vous être salutaire. Quand j'ai appris qu'il était dans la Wehrmacht, j'ai obtenu du Führer qu'il donne l'ordre de son transfert à la clinique Hohenlychen.

— Voudriez-vous dire au Reichsleiter Rosenberg quelle a été ma réponse ? demande Friedrich.

— Simplement que vous l'avez connu, enfant, en Estonie.

— Et… insiste Friedrich.

— Rien de plus… sauf que vous regrettiez de devoir abandonner les nombreux patients qui avaient besoin de vous, mais que les ordres du Führer passaient avant tout.

— Puis-je avoir un bref entretien en privé avec le Reichsleiter Rosenberg avant que vous ne quittiez le bâtiment ce matin ?

— Certainement, je vous attends au bureau des infirmières. »

Une fois la porte refermée, Friedrich interroge : « D'autres questions, Reichsleiter Rosenberg ?

— Alfred, s'il vous plaît, Friedrich. Je suis Alfred. Appelez-moi Alfred.

— D'accord. D'autres questions, Alfred ? Le Dr Gebhardt attend.

— Vous allez être mon médecin ? Je vous assure que si l'on s'en tenait aux conventions qui étaient les nôtres auparavant, j'en serais heureux. Mais aujourd'hui, comment pourrais-je vous parler ? Vous êtes dans la Wehrmacht et vous avez l'ordre de faire un rapport sur moi.

— Oui, je comprends vos réticences. J'aurais les mêmes à votre place. » Friedrich prend place sur le siège près du lit et réfléchit un moment ; puis il se lève et quitte la pièce en disant : « Je reviens dans une minute ». Il réapparaît bientôt accompagné du Dr Gebhardt.

« Monsieur, dit-il en s'adressant au Dr Gebhardt, j'ai reçu l'ordre de m'occuper du Reichsleiter Rosenberg et, bien entendu, j'obéirai au mieux de mes capacités. Mais il y a un problème. Lui et moi nous connaissons de longue date et échangeons intimement depuis longtemps. Pour lui être utile, il est donc capital que nous puissions parler sous le sceau du secret. Je dois pouvoir lui garantir une confidentialité totale. Je sais qu'il est obligatoire d'inscrire les informations au quotidien dans le cahier de l'hôpital, me permettrez-vous de ne noter que celles ayant un caractère strictement médical ?

— Je ne suis pas psychiatre, Dr Pfister, je peux cependant comprendre la nécessité d'une confidentialité dans le cas présent. Ce n'est pas la procédure habituelle, mais rien ne nous importe plus que le rétablissement du Reichsleiter et son retour si indispensable à son poste. J'accède à votre requête. » Il salue alors les deux hommes et se retire.

« Cela vous rassure-t-il, Alfred ? »

Rosenberg hoche la tête. « Je suis rassuré.

— Pas d'autres questions ?

— Je suis satisfait. Malgré la vilaine façon dont notre dernière rencontre s'est terminée, je continue étrangement d'avoir confiance en vous. Je dis "étrangement" car en réalité je n'ai confiance en pratiquement personne. Et j'ai besoin de votre aide. L'an dernier j'ai été hospitalisé ici trois mois dans le même état qu'aujourd'hui – un grand trou noir. Dont je ne parviens pas à émerger. Je me sentais fini. Je ne pouvais plus dormir. J'étais épuisé et cependant incapable de rester tranquillement assis, ou de trouver le repos.

— Votre état–nous appelons cela un “désordre dépressif agité” – se résout presque toujours dans les trois à six mois. Je peux vous aider à raccourcir ce délai.

— Je vous en serai éternellement reconnaissant. Tout, ma vie tout entière en dépend.

— Mettons-nous au travail. Vous connaissez ma démarche et sans doute ne vous étonnerai-je pas si je vous dis qu’il nous faut commencer par éliminer tout ce qui fait obstacle à notre collaboration. Comme vous, j’ai des inquiétudes. Laissez-moi rassembler mes pensées. »

Friedrich ferme les yeux quelques instants. « Le mieux est que je déblaie le terrain en disant ce qui me vient spontanément à l’esprit, explique-t-il. Je suis préoccupé, car je doute que nous parvenions à travailler ensemble. Nous sommes trop dissemblables. J’ai une tendance naturelle à vouloir comprendre, à chercher l’origine cachée des difficultés – c’est le credo et le fondement même de la méthode psychanalytique. La pleine connaissance des choses évite les conflits et favorise la guérison. Pourtant, avec vous, je crains de ne pouvoir m’engager sur cette voie. La dernière fois que j’ai voulu analyser la source de vos difficultés, vous vous êtes mis en colère. Vous étiez sur la défensive et vous avez quitté mon bureau avec fracas. Aussi je me demande si je peux, ou du moins si cette méthode peut, vous être utile. »

Rosenberg se lève et arpente la pièce.

« Ma franchise vous perturbe ?

— Non, ce sont juste les nerfs. Je ne peux pas rester assis longtemps. J’apprécie votre sincérité. Personne ne me parle aussi directement. Vous êtes mon seul ami, Friedrich. »

Friedrich s’efforce d’intégrer ces paroles. Il est touché malgré lui. En même temps que furieux d’avoir été muté sans préavis à la clinique Hohenlychen. Cette mutation soudaine lui a fait abandonner un grand nombre de patients en plein traitement sans pouvoir leur communiquer une date précise de retour. Revoir Alfred Rosenberg ne lui a pas fait plaisir non plus. Il y a six ans, il a regardé partir un Alfred Rosenberg en rage qui marmonnait de sinistres menaces sur les racines juives de sa profession, et il s’était réjoui à l’idée de ne plus le revoir. Qui plus est, il a essayé de lire *Le Mythe du XX^e^ siècle*. Mais comme tout un chacun il a trouvé ce texte

totalement confus. Il est de ces livres que tout le monde achète et que personne ne lit. Et le peu qu'il en a compris l'a inquiété. *Alfred souffre peut-être et déclare sur un ton plaintif que je suis son seul ami, mais c'est un homme dangereux – dangereux pour l'Allemagne, dangereux pour tout le monde.*

Les idées développées dans *Der Mythus* et dans *Mein Kampf* sont les mêmes–Friedrich se souvient d'Alfred disant d'Hitler qu'il lui avait volé ses idées. Ces deux livres lui donnent la nausée–si ignobles, si abjects. Et si menaçants qu'il a envisagé d'émigrer et déjà écrit à Carl Jung et à Eugen Bleuler pour s'enquérir d'un poste à l'hôpital de Zurich où il a été formé. Mais c'est alors qu'est arrivée cette maudite lettre de conscription le félicitant pour sa nomination au grade d'Oberleutnant dans la Wehrmacht. Il aurait dû agir plus tôt. Son analyste, Hans Meyer, l'avait d'ailleurs mis en garde, ayant lu *Mein Kampf* le temps d'un week-end quelques années auparavant. Meyer avait prévu le cataclysme à venir et conseillé à chacun de ses patients juifs de quitter rapidement le pays. Lui-même avait émigré à Londres le mois suivant.

Alors que faire ? Friedrich écarte l'idée naïve qu'il peut aider Alfred à devenir meilleur–cela paraît une idée folle, une idée de jeunesse. Dans l'intérêt de sa propre carrière (et pour le bien de sa femme et de ses deux jeunes fils), il n'y a qu'une seule solution viable : obéir aux ordres, faire de son mieux pour qu'Alfred sorte de l'hôpital au plus tôt, et retrouver quant à lui sa famille et ses patients à Berlin. Il lui faut oublier le mépris qu'il a pour ce patient, agir de manière professionnelle. La première étape consiste à poser un cadre clair à la thérapie.

« Vos paroles d'amitié me touchent, indique-t-il. Mais quand vous dites que je suis votre seul ami, cela m'inquiète. Nous avons tous besoin d'amis et de confidents. Essayons d'aborder la question de votre isolement : il ne fait aucun doute qu'il joue un rôle majeur dans votre maladie. Quant à notre collaboration, elle soulève d'autres problèmes. Qui sont plus difficiles à exposer – mais il est capital que cela soit fait. J'ai, moi aussi, besoin de confidentialité. Comme vous le savez, il est aujourd'hui devenu criminel de remettre en question les positions du parti. Les paroles de chacun sont surveillées, et il va de soi que cette surveillance va s'intensifier avec le temps. Il en a toujours été ainsi avec les régimes autoritaires. À l'instar de la majorité des Allemands, je n'adhère pas à la doctrine du NSDAP dans

son ensemble. Vous savez, évidemment, qu'Hitler n'a jamais obtenu une majorité des suffrages. Lors de notre dernière rencontre–il y a des années, six ans je pense–vous avez quitté mon bureau dans un état, permettez-moi de vous le dire, de colère incontrôlée. Un tel état ne m'a pas encouragé à vous faire confiance. Et ce manque de confiance a eu pour conséquence une gêne en ce qui me concerne, et une moindre efficacité dans mon travail avec vous. J'ai du mal à trouver les mots, mais je pense que vous me comprenez : la confidentialité doit être valable dans les deux sens. Je vous ai fait personnellement et professionnellement serment que ce que vous direz ne sortirait pas d'ici. J'ai besoin du même engagement venant de vous. »

Les deux hommes restent silencieux un moment jusqu'à ce qu'Alfred déclare : « Oui, je comprends. Je vous donne ma parole que tous vos commentaires resteront entre nous. Et je comprends très bien aussi que vous puissiez ne pas vous sentir tranquille si je m'emporte de façon incontrôlée.

— Bien. Ainsi devons-nous absolument travailler en confiance et faire en sorte que nous nous sentions l'un et l'autre en sécurité. »

Friedrich examine plus attentivement son patient. Alfred n'est pas rasé. Des cernes bruns autour des yeux témoignent des nuits sans sommeil, et sa mine triste réveille en Friedrich la fibre du médecin : il oublie son antipathie et se met à la tâche. « Dites-moi, Alfred, quel est l'objectif ? Je veux vous aider. Qu'attendez-vous de moi ? »

Alfred hésite quelques instants. « Il faudrait voir de ce côté-ci peut-être, dit-il. Ces dernières semaines j'ai beaucoup lu. » Il montre le tas de livres qui jonchent la pièce. « Je reviens aux classiques, Goethe en particulier. Vous souvenez-vous de ce que je vous avais conté, des problèmes que j'avais eus avec le principal du collège, Herr Epstein, juste avant l'obtention de mon diplôme ?

— Rafraîchissez-moi la mémoire.

— À cause d'un discours antisémite que j'avais prononcé en tant que responsable de classe, j'avais dû apprendre par cœur certains passages de l'autobiographie de Goethe.

— Ah oui, oui, cela me revient. Des passages relatifs à Spinoza. On vous les avait donné à apprendre parce que Goethe avait une grande admiration pour Spinoza.

— J'avais si peur de ne pas obtenir mon diplôme que je m'y suis collé. Je pourrais vous les réciter encore aujourd'hui, mais par souci de concision j'en résumerai seulement les grandes lignes : Goethe écrit que se trouvant dans un état d'agitation, la lecture de Spinoza a procuré un extraordinaire apaisement à ses passions. L'approche mathématique du philosophe a apporté un merveilleux équilibre à ses pensées troublées et donné un calme et une discipline à sa réflexion qui lui ont permis d'avoir davantage confiance en ses propres conclusions et de se sentir libéré des influences extérieures.

— Voilà qui est clairement résumé, Alfred. Et le rapport à vous et à moi…?

— Eh bien, c'est cela que j'attends de vous. Je souhaite trouver auprès de vous ce que Goethe a trouvé auprès de Spinoza. J'ai besoin de toutes ces choses. Je veux un apaisement à mes passions. Je veux…

— C'est bien. Très bien. Arrêtons-nous là un moment. Laissez-moi noter ceci. » Friedrich dévisse le capuchon de son stylo à plume, cadeau de son superviseur, et écrit « apaisement des passions ». Alfred poursuit et Friedrich prend note : « Se libérer des influences extérieures. Équilibre. Calme, discipline dans la réflexion. »

« Bien, Alfred. Il serait bon à présent pour vous comme pour moi que nous revenions à Spinoza. De plus, s'efforcer de mettre en application sa pensée peut convenir à un esprit philosophique comme le vôtre. Et peut-être cela nous évitera-t-il également de nous aventurer sur des terrains minés. Retrouvons-nous demain à la même heure. D'ici là je vais me mettre au travail et me plonger dans la lecture. Puis-je vous emprunter votre autobiographie de Goethe ? Avez-vous gardé votre exemplaire de l'*Éthique* ?

— Celui-là même que j'ai acheté quand j'avais vingt ans. On raconte que Goethe a gardé une année entière l'*Éthique* dans sa poche. Je ne l'ai pas, quant à moi, gardé dans ma poche. En fait, je n'y ai pas touché depuis bien longtemps. Sans pouvoir cependant me résoudre à le jeter. »

Bien qu'à peine quelques minutes plus tôt, Friedrich ait été impatient de partir, il s'enfonce de nouveau dans son siège. « Je vois ce qui me reste à faire. Je vais rechercher dans le livre les passages et les idées qui ont aidé Goethe, et qui peuvent également vous aider. Mais je pense qu'il va falloir

que j'en sache davantage sur ce qui a précipité votre actuelle crise de désespoir. »

Alfred décrit l'auto-analyse qu'il a faite le jour même. Il parle à Friedrich de l'absence de plaisir en dépit du succès et du fait que *Der Mythus*, sa plus grande réussite, lui ait causé tant de tourments. Il déverse tout cela, en faisant notamment le constat que tout inexorablement conduit à Hitler. « Plus que jamais, conclut-il, je vois maintenant combien ma propre estime dépend de l'opinion qu'Hitler a de moi. Je dois dépasser cela. Je suis esclave du désir que j'ai de son approbation.

— Je me souviens que vous étiez déjà aux prises avec cette question la dernière fois que nous nous sommes vus. Vous me disiez qu'Hitler vous préférait toujours la compagnie des autres et qu'il ne vous comptait jamais dans le cercle de ses intimes.

— Ce sentiment que j'avais alors, multipliez-le par dix, par cent aujourd'hui. C'est une calamité. Il a pénétré chaque recoin de mon esprit. Il me faut l'exorciser.

— Je ferai de mon mieux. Voyons ce que Benedictus Spinoza a à nous offrir. »

L'après-midi du lendemain, quand Friedrich pénètre dans la chambre d'Alfred, il est accueilli par un patient mieux rasé, mieux vêtu, qui se lève aussitôt en disant : « Ah, Friedrich, je suis impatient de commencer. Depuis vingt-quatre heures je n'ai guère pensé à autre chose qu'à notre rencontre d'aujourd'hui.

— Vous avez l'air mieux.

— Je me sens mieux. Mieux que je ne l'ai été depuis des semaines. Comment est-ce possible ? Même si par deux fois nos rendez-vous ont tourné court, vous voir me fait du bien. Comment faites-vous, Friedrich ?

— Peut-être est-ce que j'apporte l'espoir ?

— En partie, oui. Mais il y a autre chose.

— Je crois que cela a grandement à voir avec votre besoin très humain d'être aimé, d'entretenir une relation. Gardons bien cela au programme – c'est important. Mais pour le moment, concentrons-nous sur ce que nous avions prévu. J'ai relevé quelques passages dans Spinoza qui me paraissent pertinents. Commençons par ces deux phrases. »

Il ouvre son exemplaire de l'*Éthique* et lit :

> Les hommes sont affectés de diverses façons par un seul et même objet, et diffèrent d'autant par nature ; un seul et même homme est affecté de diverses façons envers le même objet et est d'autant divers.

Remarquant l'air perplexe d'Alfred, Friedrich explique. « Cette citation va uniquement servir de point de départ à notre travail. Spinoza dit simplement que chacun de nous peut être différemment affecté par un même objet extérieur. Vous réagissez à Hitler d'une manière qui peut être totalement différente de celle d'autres personnes. D'autres peuvent l'aimer et l'honorer comme vous le faites, sans cependant que leur être tout entier et le regard qu'ils portent sur eux-mêmes soient totalement dépendants de leur relation à lui. Qu'en pensez-vous ?

— Peut-être. Mais je n'ai aucun moyen de connaître le vécu intime des autres.

— Je passe beaucoup de temps à explorer ces territoires et vois en grand nombre des preuves appuyer le postulat de Spinoza. Par exemple, mes patients réagissent à moi de façons diverses, dès leur toute première séance parfois. Certains me refusent leur confiance, alors que d'autres me l'accordent immédiatement. D'autres encore pensent que je cherche à leur faire du mal. Il me semble pourtant avoir avec chacun la même attitude. Comment cela s'explique-t-il ? Du seul fait que le même événement est perçu par des mondes intérieurs différents. »

Alfred approuve d'un hochement de tête. « Mais quel rapport avec ma situation ?

— Bon. Ne nous dispersons pas. Je veux juste montrer que votre relation à Hitler est *dans une certaine mesure* liée à l'idée que vous vous en faites. Ma position est simple : il faut avoir pour objectif de vous changer, plutôt que de chercher à changer le comportement d'Hitler.

— J'accepte, mais je suis content que vous ayez précisé "dans une certaine mesure" car Hitler est redouté de tous. Même Göring, dans un rare moment de sincérité, m'a un jour déclaré : "Il n'y a dans l'entourage d'Hitler que des béni-oui-oui car tous les autres sont six pieds sous terre". »

Friedrich acquiesce en silence.

« Mais vous m'avez démontré que cette peur atteignait des sommets chez moi, poursuit Alfred. Et je veux que vous m'aidiez à changer cela. Que

propose Spinoza ?

— Jetons un œil sur ce qu'il dit de la façon de se libérer de l'influence d'autrui, répond Friedrich en feuilletant ses notes. C'est l'une des choses que Goethe a apprises de Spinoza. Ici, voilà ce qu'il écrit dans la quatrième partie, le chapitre intitulé "De la servitude humaine" : "L'homme soumis aux sentiments ne dépend pas de lui-même, mais de la fortune". Cela dit bien ce qui vous arrive, Alfred. Vous êtes la proie de vos émotions. Vous submergent des vagues d'anxiété, de peur et de dépréciation de vous-même. Je me trompe ? »

Alfred fait non de la tête.

« Spinoza poursuit en expliquant que si l'estime de soi repose sur l'amour que vous portent les foules, alors vous serez toujours inquiet car un tel amour est changeant. Il qualifie ce sentiment de "vaine gloire". »

— Par opposition à quoi ? Qu'est-ce que l'*utile* gloire ?

— Goethe comme Spinoza insistent sur le fait que l'on ne doit jamais lier son sort à quelque chose de corruptible ou d'inconstant. Au contraire, Spinoza encourage à aimer ce qui est inaltérable et éternel.

— Comme par exemple ?

— Comme par exemple Dieu, ou du moins le Dieu de Spinoza qui correspond en totalité à la Nature. Rappelez-vous la phrase de Spinoza qui a tant influencé Goethe : "Celui qui aime Dieu comme il le doit n'attendra pas de Dieu qu'il l'aime en retour". Il dit par là que c'est folie que d'aimer Dieu dans l'attente de son amour. Le Dieu de Spinoza n'est pas un être sensible. Si nous aimons Dieu, nous n'en recevrons pas de l'amour en retour, mais nous en recevrons bien autre chose.

— Quelle autre chose ?

— Une chose que Spinoza qualifie d'état de joie suprême–*Amor Dei Intellectualis*. Écoutez ces lignes tirées de l'Éthique :

> C'est pourquoi dans la vie, il est avant tout utile de parfaire l'entendement, autrement dit la Raison […] en cela seul consiste la souveraine félicité ou béatitude de l'homme. Car la béatitude n'est rien d'autre que la satisfaction même de l'âme, qui naît de la connaissance intuitive de Dieu.

« Voyez-vous, poursuit Friedrich, le sentiment religieux de Spinoza semble correspondre à l'état de crainte mêlée d'admiration que l'on connaît en découvrant le grand dessein de la Nature. Goethe adhère entièrement à cette idée.

— J'essaie de vous suivre, Friedrich, mais j'ai besoin de quelque chose de tangible, de quelque chose dont je peux me servir.

— Je ne crois pas être un bon guide. Revenons à votre première requête : "Je veux ce que Goethe a trouvé chez Spinoza". »

Friedrich se penche sur ses notes. « Voici ce que vous avez dit que vous cherchiez : "la paix de l'esprit, l'équilibre, l'indépendance par rapport à l'influence des autres, une réflexion sereine et une discipline qui permettent d'acquérir une vision claire du monde". Soit dit en passant, votre mémoire est excellente. J'ai relu hier soir les commentaires de Goethe à propos de Spinoza dans son autobiographie, vous l'avez cité avec une grande précision. Bien qu'il considère Spinoza comme une âme noble et hors du commun, qui a vécu une existence exemplaire, et reconnaisse qu'il a changé sa vie, Goethe n'expose pas dans le détail, malheureusement pour nous, la façon dont Spinoza l'a aidé.

— Et donc cela nous mène où ?

— Voici ce que je propose. Je vais vous soumettre un certain nombre d'hypothèses raisonnables quant à la manière dont Spinoza a influencé Goethe. D'abord, il faut avoir à l'esprit que Goethe a déjà élaboré certaines des idées de Spinoza avant sa rencontre avec lui – la relation de toute chose à la Nature, l'idée que la Nature est autorégulatrice, qu'il n'existe rien au-delà, ni au-dessus d'elle. Ainsi Goethe a-t-il eu une impression très positive à la lecture de Spinoza. Les deux hommes ont accédé à un état de joie extrême en percevant la relation de toute chose à la Nature. Et souvenez-vous que, pour Spinoza, Dieu est la Nature. Il ne fait pas référence au Dieu chrétien ou juif, mais à une religion universelle de la raison dans laquelle il n'y aura plus ni chrétiens, ni juifs, ni musulmans, ni hindous.

— Hum, je n'avais pas saisi que Spinoza voulait éliminer toutes les religions. Intéressant.

— Il était universaliste. Il espérait une disparition des religions traditionnelles au fur et à mesure que les hommes se voueraient plus nombreux à une exhaustive compréhension du cosmos. Nous avons abordé ce sujet il y a quelques années. Spinoza est le rationaliste par excellence. Il

voit dans le monde un courant ininterrompu de causalités. Il n'existe pas pour lui d'entité telle que la volonté ou le pouvoir de cette volonté. Rien n'arrive par caprice. Tout a une cause qui lui est antérieure, et plus nous nous consacrerons à analyser ce lien causal, plus libres nous serons. C'est cette perspective d'un univers ordonné régi par des lois prévisibles découlant des mathématiques, d'un monde doté d'un pouvoir d'explication infini, qui a apporté à Goethe un sentiment de paix.

— Arrêtons là, Friedrich, la tête me tourne. Je ne ressens qu'effroi dans cet ordonnancement naturel. C'est si abstrait.

— Je ne fais que répondre à votre questionnement sur la façon dont Goethe a trouvé de l'aide auprès de Spinoza, et à votre désir d'en récolter les mêmes bénéfices. Il n'y a absolument rien de technique dans l'œuvre de Spinoza. Il ne propose pas le moindre exercice qui ressemble à la confession, à la catharsis ou à la psychanalyse. Il faut le suivre pas à pas pour accéder à sa conception globale du monde, du comportement humain et de la morale.

— Je me ronge à cause d'Hitler. Que propose-t-il pour me soulager ?

— Spinoza défend l'idée que nous pouvons surmonter nos tourments et toutes les passions humaines en parvenant à la compréhension d'un monde tissé par la logique. Sa conviction est si forte qu'il écrit – Friedrich feuillette les pages du livre– "Je considérerai les actions et les appétits humains de même que s'il était question de lignes, de plans ou de corps."

— Et moi et Hitler dans tout cela ?

— Spinoza aurait, j'en suis sûr, estimé que vous êtes l'objet de passions nées d'idées inappropriées et non d'une vraie quête visant à comprendre la nature du réel.

— Et comment se débarrasse-t-on de ces idées inappropriées ?

— Spinoza dit explicitement qu'une passion cesse d'en être une dès lors que l'on s'en fait une représentation claire et distincte – que l'on comprend le lien causal qui la sous-tend. »

Alfred reste silencieux et se cale dans son siège, avec sur les traits la grimace de qui vient de goûter du lait caillé. « Il y a là quelque chose de troublant, dit-il. D'extrêmement troublant. Je crois que je suis en train de voir le juif en Spinoza – il y a là du flasque, du faible et de l'antiallemand. Il nie le pouvoir de la volonté et qualifie les passions d'inférieures, alors que nous, Allemands modernes, sommes à l'opposé de ces positions. La

passion et la volonté ne sont *pas* des choses à éliminer. La passion est au cœur du *Volk* et de son âme, qui a pour trinité bravoure, loyauté et force physique. Non, sans le moindre doute, il y a de l'antiallemand chez Spinoza.

— Alfred, vous tirez des conclusions trop rapides. Souvenez-vous d'avoir rejeté l'*Éthique* parce que ses premières pages étaient bourrées d'axiomes et de définitions abstruses ? Pour comprendre Spinoza, comme Goethe l'a fait, il faut se familiariser avec sa langue et, pas à pas, théorème après théorème, suivre la construction de sa représentation du monde. Vous êtes un lettré. Je suis certain que vous avez passé des années à faire des recherches sur l'histoire pour écrire votre *Mythus*. Et cependant vous refusez d'accorder à Spinoza, l'un des plus grands esprits de tous les temps, mieux qu'un rapide regard sur ses têtes de chapitre. Les plus éminents intellectuels allemands se sont plongés dans son œuvre. Laissez-lui le temps qu'il mérite.

— Vous défendez toujours les juifs.

— Il ne représente pas les juifs. Il épouse la raison pure. Les juifs l'ont chassé.

— Je vous ai mis en garde il y a longtemps contre l'étude auprès des juifs. Je vous ai mis en garde contre ce domaine qui est le leur. Je vous ai mis en garde contre le grand danger que vous courez.

— Soyez rassuré. Le danger est passé. Tous les juifs de l'Institut de psychanalyse ont quitté le pays. Tout comme Einstein l'a fait. De même que les autres grands scientifiques juifs allemands. Et les grands écrivains allemands non-juifs–comme Thomas Mann et deux cent cinquante de nos meilleurs auteurs. Croyez-vous vraiment que cela rende le pays plus fort ?

— L'Allemagne devient plus forte et plus pure à chaque fois qu'un juif ou un de leurs soutiens quitte le pays.

— Croyez-vous que tant de haine…

— Il ne s'agit pas de haine. Il s'agit de préserver la race. Pour l'Allemagne, la question juive ne sera résolue que le jour où le dernier juif aura quitté le grand espace allemand. Je ne leur veux pas de mal. Je veux simplement qu'ils aillent vivre ailleurs. »

Friedrich avait espéré contraindre Alfred à considérer les conséquences des objectifs qui sont les siens. Il sent l'inutilité de poursuivre sur cette voie mais ne peut s'empêcher de rétorquer : « Vous ne voyez aucun mal à déraciner des millions de gens. Et pour en faire *quoi* ?

— Ils doivent partir–en Russie, à Madagascar, n'importe où.

— Usez de votre raison ! Vous vous dites philosophe…

— Il y a plus noble que la raison : il y a l'honneur, le sang, le courage.

— Pensez à ce qu'implique ce que vous prônez, Alfred. J'insiste pour que vous ayez le courage de regarder, de regarder *en face* ce que vos propositions impliquent. Mais peut-être les entrevoyez-vous, ces conséquences. Peut-être votre grande agitation vient-elle de ce qu'une partie de votre esprit sait l'horreur… »

Un coup est frappé à la porte. Alfred se lève, va ouvrir à grands pas, et a la surprise de voir devant lui Rudolf Hess.

« Bonjour, Reichsleiter Rosenberg. Le Führer est venu vous rendre visite. Il a des informations à vous communiquer et réclame votre présence dans la salle de conférence. Je vous attends dans le couloir pour vous accompagner. »

Alfred reste un instant figé. Puis il se redresse et se dirige vers l'armoire dont il extrait son uniforme nazi. Il se tourne ensuite vers Friedrich, qu'il semble presque étonné de voir encore là. « Herr Oberleutnant Pfister, regagnez votre chambre. Vous m'y attendrez. »

Il revêt rapidement son uniforme, chausse ses bottes, et rejoint Hess. Tous deux marchent en silence vers la salle où patiente Hitler.

Hitler se lève à l'arrivée de Rosenberg et lui rend son salut. Il lui désigne un siège et fait signe à Hess de les laisser.

« Vous avez bonne mine, Rosenberg. Pas du tout celle d'un patient hospitalisé. Je suis soulagé. »

Troublé par l'affabilité d'Hitler, Alfred marmonne des remerciements.

« Je viens de relire votre article de l'an dernier dans le *Völkischer Beobachter* à propos du prix Nobel de la paix décerné à Carl von Ossietzky. Un excellent article, Rosenberg. Bien supérieur aux platitudes qui se publient dans notre journal en votre absence. Le juste ton d'honnête indignation à l'annonce de cette récompense attribuée à un homme emprisonné dans son propre pays pour trahison. Je suis entièrement d'accord avec votre position. Il s'agit là véritablement d'une insulte, c'est une attaque frontale du Reich souverain. Préparez s'il vous plaît la nécro d'Ossietzky. Il ne supporte pas très bien le camp de concentration, et nous pourrions rapidement avoir le bonheur d'annoncer son décès.

« Cependant, si je vous rends visite aujourd'hui, ce n'est pas seulement pour m'enquérir de votre santé et vous souhaiter un bon rétablissement. Je suis également venu vous annoncer une nouvelle. J'ai beaucoup aimé, dans l'article, l'idée selon laquelle l'Allemagne ne peut plus tolérer l'arrogance de Stockholm et doit instaurer l'équivalent allemand de ce Nobel aujourd'hui puant. J'ai pris mes dispositions pour que soit mis en place un comité qui aura pour mission de sélectionner les candidats au Prix National Allemand pour les Arts et la Science, et j'ai chargé Müller-Erfurt de concevoir à cet effet une médaille d'un style élaboré sertie de diamants. La récompense s'élèvera à 100000 Reichsmarks. Et je voulais personnellement vous informer que je vous ai choisi pour premier lauréat du Deutscher Nationalpreis. Voici le texte de l'annonce que j'ai l'intention de faire d'ici peu. »

Rosenberg s'empare de la feuille de papier et lit avec avidité :

> Le Mouvement National Socialiste, et au-delà, le peuple allemand tout entier, se réjouit profondément de ce que le Führer ait distingué Alfred Rosenberg au titre d'un de ses plus anciens et de ses plus fidèles combattants en lui remettant le Prix National Allemand.

« Merci. Merci, *mein Führer*. Merci pour ce moment de fierté, le plus grand de ma vie.

— Et quand allez-vous vous remettre au travail ? Le *Völkischer Beobachter* a besoin de vous.

— Demain. Je suis à présent tout à fait rétabli.

— Le nouveau médecin, cet ami à vous, est un vrai magicien. Il faut le récompenser, lui donner une promotion.

— Non, non… J'allais déjà mieux avant qu'il n'arrive. Il n'est pour rien dans mon rétablissement. De fait, il a été formé dans cet institut du juif Freud à Berlin et se désole de ce que les psychiatres juifs aient tous quitté le pays. J'ai essayé, mais je ne crois pas être en mesure de le désenjuiver. Il est à surveiller. Il sera peut-être à rééduquer. Mais à présent, je me remets à la tâche. *Heil, mein Führer !* »

Rosenberg retourne d'un pas décidé vers sa chambre et rapidement prépare ses bagages. Quelques minutes plus tard, Friedrich frappe à sa porte.

« Alfred, vous partez ?

— Oui, je pars

— Que se passe-t-il ?

— Il se passe que je n'ai plus besoin de vos services, Herr Oberleutnant Pfister. Regagnez sur le champ votre poste à Berlin.

XXXI
VOORBURG
DÉCEMBRE 1666

Mon cher Bento,

Simon promet de vous porter cette lettre dans la semaine, et sauf décision contraire de votre part je vous rendrai visite à Voorburg le 20 décembre en fin de matinée. J'ai beaucoup à vous conter et beaucoup à m'enquérir de votre vie. Comme vous m'avez manqué ! Je suis soumis à une telle épouvantable surveillance que je n'ai même pas osé aller trouver Simon pour vous faire parvenir du courrier. Sachez, je vous prie, que si nous ne nous sommes pas revus, vous êtes resté présent dans mon cœur toutes ces années. Il ne s'est pas passé un jour sans qu'en pensée je ne voie votre visage lumineux et n'entende votre voix.

Vous savez sans doute que le rabbin Morteira est mort peu de temps après notre dernière rencontre et que votre beau-frère, le rabbin Samuel Casseres, qui a prononcé son éloge funèbre, est parti à son tour quelques semaines plus tard. Votre sœur Rebecca vit seule avec son fils Daniel, qui est aujourd'hui âgé de seize ans et se destine au rabbinat. Votre frère Gabriel, à présent connu sous le nom d'Abraham, est devenu un négociant prospère et voyage souvent vers l'île de la Barbade pour ses affaires.

Je suis maintenant rabbin ! Oui, rabbin ! Et jusqu'à récemment j'assistais le rabbin Aboab qui a été nommé grand rabbin d'Amsterdam. La ville est en ce moment prise de folie, il n'y est plus question que de la venue du Messie, Sabbataï Tsevi. Curieusement, – je vous expliquerai – c'est cette folie le concernant qui rend possible ma visite. Même si le rabbin Aboab continue de surveiller chacun de mes déplacements, cela n'a plus d'importance à présent. Je vous serre contre moi, bientôt vous saurez tout.

Franco
(alias rabbin Benitez)

Bento lit la lettre de Franco une deuxième, puis une troisième fois. Il grimace devant cette phrase de mauvais augure « cela n'a plus d'importance à présent ». Que signifie-t-elle ? Autre grimace à l'évocation du nouveau Messie. Sabbataï Tsevi est dans l'air du temps. Il y a quelques jours à peine, il a reçu un courrier sur ce même sujet d'un de ses correspondants réguliers, Henry Oldenburg, secrétaire de la British Royal Society of Science. Bento va chercher la lettre d'Oldenburg et relit le passage en question :

Une rumeur se répand aujourd'hui selon laquelle les Israélites, dispersés depuis plus de deux mille ans, vont retourner dans leur patrie. Peu de gens par ici le croient, mais beaucoup le souhaitent… Je suis intéressé de savoir ce que les juifs d'Amsterdam ont entendu à ce propos et l'incidence qu'a sur eux une annonce d'une telle importance.

Bento réfléchit en arpentant la pièce. Son logement au sol carrelé est plus spacieux que celui qu'il avait à Rijnsburg. Ses deux bibliothèques, qui comptent aujourd'hui plus de soixante gros volumes, occupent l'un des quatre murs ; son grand manteau tailladé pend à proximité des deux petites fenêtres du second mur, les deux derniers étant ornés de frises de carreaux de Deft représentant des moulins à vent, ainsi que d'une douzaine d'excellentes toiles de paysagistes néerlandais que collectionne son hôte, un collégiant admirateur de sa philosophie. C'est sur l'insistance de Daniel que Bento a quitté Rijnsburg trois ans plus tôt pour louer une chambre chez lui à Voorburg, un charmant village à guère plus de trois kilomètres du siège du gouvernement de La Haye. De plus, Voorburg est également le lieu de résidence d'une chère connaissance, Chritiaan Huygens, l'éminent astronome, qui a souvent vanté les lentilles de Bento.

Bento se frappe le front en grommelant : « Sabbataï Tsevi ! La venue du Messie ! Quelle folie ! Quand en finira-t-on avec toutes ces niaiseries ? » Peu de choses irritent autant Bento que les croyances irrationnelles de la numérologie, et 1666 regorge de prédictions fantaisistes. Beaucoup de chrétiens religieux ont longtemps soutenu que le Déluge s'était produit mille six cent cinquante-six ans après la Création et qu'un second déluge, ou quelque autre événement qui changerait la face du monde, se produirait

en 1656. Lorsque cette date passa sans que rien ne survienne, ils reportèrent simplement leurs attentes sur 1666, année chargée d'importance du fait de la révélation dans le livre de l'Apocalypse du chiffre de la bête (« son chiffre, c'est 666 » – Apocalypse 13 : 18). Beaucoup avaient prédit la venue de l'Antéchrist en 666. Cette prédiction ne s'étant pas réalisée, les prophètes du dernier jour ont alors fixé la date fatidique à un millénaire plus tard, soit 1666–la croyance a gagné en crédibilité lorsque le grand incendie de Londres s'est déclaré à peine trois mois avant la fin de cette année-là.

Les juifs ne furent pas moins crédules. Les messianistes, en particulier parmi les marranes, se réjouirent pleinement de l'imminente venue du Messie, qui allait rassembler les juifs dispersés pour les ramener en Terre sainte. Beaucoup virent dans la venue de Sabbataï Tsevi une réponse à leurs prières.

Le vendredi, jour fixé pour la visite de Franco, Bento se laisse distraire de façon inhabituelle par les bruits du marché qui se tient sur la place de Voorburg à trente mètres à peine de son logement. Cela est rare chez lui qui reste d'ordinaire concentré sur son travail d'érudit en dépit de tous les bruits et événements extérieurs–mais le visage de Franco ne cesse de danser dans sa tête. Ayant relu une demi-heure durant la même page d'Épictète, il renonce, ferme le livre et le replace dans la bibliothèque. Cette matinée, il va la consacrer à laisser vagabonder son esprit.

Il met de l'ordre dans la pièce, tape les oreillers et lisse les édredons du lit à baldaquin. Puis il fait quelques pas en arrière pour admirer son travail et pense : *Un jour je mourrai dans ce lit.* Bento prépare avec empressement l'arrivée de son ami en se demandant s'il aura assez chaud. Il est, pour sa part, insensible à la température, mais il imagine que Franco va arriver gelé de son voyage. Aussi va-t-il chercher deux brassées de bûches sur le tas qui se trouve derrière la maison. En revenant, cependant, il trébuche sur le seuil et le bois tombe à terre. Il le ramasse, l'emporte jusqu'à la cheminée devant laquelle il s'affaire pour allumer un feu. Daniel Tydeman, qui a entendu le fracas des bûches dans leur chute, vient frapper un coup léger à sa porte. « Bonjour. Seriez-vous souffrant pour faire ainsi une flambée ?

— Ce feu ne m'est pas destiné, Daniel. J'attends un visiteur qui va arriver d'Amsterdam.

— Amsterdam ? Comme il aura faim. Je vais demander à la *huishoudster* de préparer du café et une collation. »

Bento passe une bonne partie de la matinée à regarder par la fenêtre. À midi, apercevant Franco, il se précipite joyeusement à son devant pour le serrer dans ses bras et le conduire chez lui. Une fois à l'intérieur, il recule d'un pas pour admirer son ami, qui est à présent vêtu à la manière d'un vrai citoyen néerlandais : il porte un haut chapeau à larges bords, un long manteau, une veste à col blanc carré boutonnée jusqu'au cou, des bas et un haut-de-chausses. Ses cheveux sont brossés et sa courte barbe soigneusement taillée. Ensemble ils s'assoient en silence sur le lit de Bento et se regardent avec un sourire ravi.

« Silence aujourd'hui, dit Bento dans le portugais familier des années passées, mais cette fois je sais pourquoi. C'est qu'il y a trop à dire.

— C'est aussi qu'une immense joie rend muet », ajoute Franco.

Ce doux silence est interrompu par une brève quinte de toux de Bento. La mucosité qu'il recueille dans son mouchoir est tachetée de jaune et de brun.

« Cette toux encore, Bento. Vous n'allez pas bien ? »

Bento chasse d'un geste de la main l'inquiétude de son ami. « Toux et congestion ont élu domicile dans ma poitrine, elles ne s'éloignent jamais beaucoup. Mais à part cela, tout va bien. L'exil me convient et, sauf aujourd'hui bien sûr, j'apprécie ma solitude. Et vous, Franco, ou bien dois-je dire *rabbin* Franco Benitez, votre apparence a tellement changé, vous êtes si soigné… si… si néerlandais.

— Oui, le rabbin Aboab, bien que kabbaliste et tout détaché du monde qu'il soit, n'en souhaite pas moins que je m'habille en bon Néerlandais, insistant même pour que j'aie la barbe bien taillée. Je crois qu'il veut être le seul vrai barbu de la communauté.

— Mais comment avez-vous fait pour arriver si tôt jusqu'ici en venant d'Amsterdam ?

— Je suis venu hier par le *trekschuit* qui relie Amsterdam à La Haye où j'ai passé la nuit dans une famille juive.

— Vous prendrez bien quelque chose ? Du café ?

— Plus tard peut-être, pour l'instant je n'ai qu'un seul désir : converser avec vous. Je veux savoir où vous en êtes de vos écrits, de votre réflexion.

— Je converserai plus aisément si mon esprit est apaisé. Une phrase dans votre lettre m'a causé beaucoup d'inquiétude. » Bento va chercher sur son bureau la lettre de Franco et la parcourt. « Voilà : "Même si le rabbin Aboab

continue de surveiller chacun de mes déplacements, cela n'a plus d'importance à présent". Que s'est-il passé, Franco ?

— Il s'est passé ce qui devait *nécessairement* se passer–et je crois user du terme "nécessairement" au sens où vous l'entendez, à savoir que les choses ne pouvaient être autrement.

— Quelles choses ?

— Ne vous alarmez pas, Bento Pour une fois nous ne sommes pas pressés. Je ne repars qu'à deux heures cet après-midi par le *trekschuit* pour Leiden où je vais rendre visite à d'autres familles juives. Nous avons tout le temps de parler de ma vie et de la vôtre. Tout sera dit, et tout se passera bien, mais mieux vaut raconter les histoires en commençant par le début plutôt que par la fin. Vous le voyez, je continue d'aimer les histoires et je persiste à vouloir faire en sorte qu'elles vous inspirent plus de respect.

— Je me souviens effectivement de cette étrange idée selon laquelle j'aimerais les histoires en secret. Mais vous n'en trouverez pas beaucoup ici »–Bento montre d'un geste sa bibliothèque.

Franco s'avance vers les quatre étagères pour en examiner les livres dont il parcourt les titres du regard. « Oh, ils sont magnifiques, Bento. J'aimerais passer des mois ici à lire vos livres et à en parler avec vous. Mais regardez, là ! » Franco désigne une étagère de la bibliothèque. « Qu'est-ce ? N'ai-je pas sous les yeux les plus grands conteurs de tous les temps ? Ovide, Homère, Virgile ? Je les entends, mais oui, ils me murmurent quelque chose. » Franco tend l'oreille dans leur direction. « Ils supplient. "S'il vous plaît, lisez-nous–nous détenons la sagesse, mais notre maître qui est tellement sérieux ne nous prête pas la moindre attention". »

Bento éclate de rire, se lève et serre son ami dans ses bras. « Ah, Franco, vous me manquez. Vous êtes le seul à me parler ainsi. Tout le monde est si déférent envers le Sage de Voorburg.

— Ah, oui. Et nous savons tous deux, Bento, que le Sage n'est pour rien dans la déférence avec laquelle on le traite.

Autre grand éclat de rire de Bento. « Mais comment osez-vous faire attendre le Sage ? Racontez-moi votre histoire. »

Franco s'installe près de Bento et s'exécute. « La dernière fois que nous nous sommes vus chez Simon, je venais de me plonger dans l'étude du Talmud et de la Torah et le processus intellectuel m'enthousiasmait.

— Vous avez prononcé les mots d'"étude joyeuse". »

Franco sourit. « C'est exactement les termes que j'ai employés–mais je n'en attendais pas moins de vous. Il y a de cela trois ou quatre ans, j'ai interrogé le vieux gardien de la synagogue, Abrihim, déjà souffrant et près de la mort, sur le souvenir qu'il avait de vous, et il m'a répondu, "Baruch de Espinoza n'oublie rien. Il retient tout". Oui, c'est vrai, j'étais heureux d'apprendre, et la curiosité de mon esprit et mes aptitudes étaient si manifestes que le rabbin Aboab a très vite vu en moi son meilleur élève et a fait prolonger ma bourse afin que je puisse m'engager dans les études rabbiniques. Je vous avais écrit à ce sujet. Avez-vous reçu ma lettre ? »

Bento fait oui de la tête. « Je l'ai reçue et elle m'a troublé. Pour tout vous dire, j'étais abasourdi. Non par l'amour que vous montriez pour l'étude–que je comprends, et que nous partageons. Mais par ce choix de devenir rabbin, compte tenu de vos convictions sur les dangers, les limites et l'irrationalité de la religion. Pourquoi avoir rejoint les ennemis de la raison ?

— Je les ai rejoints pour le motif même qui vous a fait les quitter. »

Bento lève un sourcil interrogateur, puis un léger sourire d'intelligence apparaît sur ses traits.

« Je crois que vous avez compris, Bento. Nous voulons l'un et l'autre changer le judaïsme – vous de l'extérieur et moi de l'intérieur !

— Non, non, je ne suis pas d'accord. Je n'ai pas pour but de changer le judaïsme. Mon objectif d'un universalisme radical est de supprimer toutes les religions et d'instituer une religion universelle au sein de laquelle chacun cherche la félicité dans la pleine intelligence avec la Nature. Mais nous reviendrons là-dessus. Si nous nous dispersons, vous ne m'expliquerez pas pourquoi la surveillance du rabbin Aboab n'a plus d'importance à présent.

— Donc après mes études, reprend Franco, le rabbin Aboab m'a consacré et béni, et il a fait de moi son assistant. Pendant trois ans, tout s'est bien passé. Je le secondais dans chaque office quotidien et j'allégeais sa tâche en m'occupant de nombreuses cérémonies de bar-mitsva et de mariage. Sa confiance en moi a grandi au point qu'il m'a envoyé de plus en plus de membres de la communauté qui cherchaient à titre personnel un guide et des conseils. Mais notre âge d'or, l'époque où nous pénétrions dans la synagogue au bras l'un de l'autre, comme un père et son fils, ne devait pas durer. De sombres nuages sont apparus à l'horizon.

— À cause de la venue de Sabbataï Tsevi ? Je me souviens du rabbin Aboab comme étant un ardent messianiste.

— Avant même cela. Les choses se sont gâtées quand le rabbin Aboab a voulu m'enseigner la kabbale.

— Ah oui. Bien sûr. Et j'imagine que c'est alors que vous avez cessé de trouver de la joie dans l'étude.

— Exactement. J'ai fait tous les efforts que j'ai pu, mais ma bonne volonté a atteint un point de rupture. J'ai essayé de me convaincre que ce texte était un document historique important sur lequel je devais me pencher avec attention. Un lettré ne doit-il pas connaître la mythologie de sa propre culture autant que celle des autres ? Mais, Bento, votre voix claire comme la roche et votre critique incisive de la Torah ont retenti à mes oreilles, et j'ai été heureusement sensible aux incohérences et au peu de fondements de la kabbale. Bien entendu, le rabbin Aboab soutenait ne pas m'enseigner la mythologie–il m'enseignait l'histoire, les faits, la vérité vraie, la parole de Dieu. J'ai eu beau m'efforcer de dissimuler autant que je l'ai pu, mon absence d'enthousiasme n'est pas passé inaperçue. Peu à peu, jour après jour, son sourire aimant s'est évanoui ; il n'a plus pris mon bras quand nous marchions ensemble ; il est devenu plus distant, plus désenchanté. Puis, le jour où l'un de mes élèves lui a rapporté que j'avais usé du terme de "métaphore" à propos de la description par Louria de la création du cosmos selon la kabbale, il m'a réprimandé en public et a restreint mes fonctions. Je crois même qu'il a placé des mouchards dans chacune de mes classes et recruté des observateurs pour lui rendre compte de toutes mes activités.

— Je comprends à présent pourquoi vous n'avez pu entrer en contact avec Simon pour correspondre avec moi.

— Oui, bien que récemment ma femme ait découvert une traduction, par Simon justement, de douze pages en néerlandais de vos réflexions sur la maîtrise des passions.

— Votre femme ? Je croyais que vous ne pouviez partager…

— Nous reviendrons sur ce sujet. Patience. Pour l'heure, continuons mon histoire, mes problèmes avec la kabbale ont été suffisamment compliqués. Mais la véritable crise avec le rabbin Aboab est venue du prétendu Messie, Sabbataï Tsevi.

— Que pouvez-vous me dire de lui ?

— Votre lecture du Zohar remonte, j'imagine, à longtemps, mais je ne doute pas que vous vous rappeliez ses prédictions sur la venue du Messie.

— Je me souviens de ma dernière conversation avec le rabbin Morteira, qui était convaincu que les textes sacrés prédisaient la venue du Messie pour le jour où les juifs connaîtraient le pire dans leur histoire. Nous avons eu un échange désagréable à ce sujet lorsque j'ai demandé, "Si nous sommes vraiment le peuple élu, pourquoi faut-il en arriver à la plus grande désespérance pour que vienne le Messie ?" Quand j'ai laissé entendre qu'il paraissait vraisemblable que l'idée d'un Messie ait été conçue par les hommes pour combattre le désespoir, il a été scandalisé que j'ose mettre en cause la parole divine.

— Bento – l'imaginez-vous ? – je regrette aujourd'hui l'heureuse époque du rabbin Morteira. Le rabbin Aboab est si extrême dans ses croyances messianiques que Morteira semble en comparaison un esprit éclairé. En outre, certaines coïncidences ont accru la ferveur du rabbin Aboab. Vous rappelez-vous dans le Zohar la prédiction sur la date de naissance du Messie ?

— Je me souviens des chiffres neuf et cinq – le neuvième jour du cinquième mois.

— Et c'est ainsi, rapporte-on, que Sabbataï Tsevi est né le 9 Av de l'an 1626 à Smyrne en Turquie, et qu'il a été l'an dernier proclamé Messie par Nathan, un kabbaliste de Gaza, qui est devenu son protecteur. Les rumeurs de miracles abondent à son sujet. On dit Tsevi charismatique, grand comme un cèdre, beau, pieux, ascétique. On dit qu'il jeûne de longues périodes durant en chantant des psaumes d'une voix mélodieuse tout au long de la nuit. Partout où il passe, il semble s'écarter de son chemin pour heurter et menacer les autorités rabbiniques établies. Il a été expulsé par les rabbins de Smyrne pour avoir osé prononcer le nom de Dieu à la *bimah* de la synagogue ; il a été chassé par les rabbins de Salonique pour avoir célébré un mariage avec, dans le rôle des époux, lui-même et la Torah. Mais l'hostilité des rabbins ne semble guère de troubler, et il continue son voyage en Terre sainte où de plus en plus d'adeptes le rejoignent. L'annonce de la venue du Messie s'est propagée à la vitesse de l'éclair dans le monde juif. De mes propres yeux j'ai vu les juifs d'Amsterdam danser dans les rues quand la nouvelle est arrivée, et beaucoup ont vendu ou distribué tous leurs biens terrestres pour s'embarquer vers la Terre sainte à sa suite. Et ce

n’est pas seulement le peuple ignorant, beaucoup de nos éminents concitoyens sont tombés sous le charme–jusqu’au si méfiant Isaac Pereira, qui a distribué toute sa fortune avant de le rejoindre. Mais au lieu de calmer les esprits, le rabbin Aboab célèbre cet homme et fait monter le délire à son comble. Et ceci, en dépit du fait que beaucoup de rabbins en Terre sainte menacent d’un *herem* Sabbataï Tsevi. »

Paupières closes, la tête entre les mains, Bento se lamente : « Les idiots, les idiots.

— Attendez. Le pire est encore à venir. Il y a trois semaines environ un voyageur est arrivé d’Orient en rapportant que le sultan de l’Empire ottoman était si mécontent de ces hordes de juifs qui se déversent sur ses terres pour aller retrouver le Messie qu’il a convoqué en son palais Sabbataï Tsevi auquel il a donné le choix entre le martyre et la conversion à l’islam. La décision de Sabbataï Tsevi ? Le Messie a aussitôt choisi de devenir musulman !

— Il s’est converti à l’islam ! Tout simplement ? » Le visage de Bento marque la surprise. « Au moins la question est-elle résolue. La folie du Messie a pris fin ?

— On pourrait le penser ! On pourrait croire que les adeptes du Messie auraient compris qu’ils ont été bernés. Mais pas du tout–au contraire, Nathan et d’autres ont persuadé les foules qui suivent Sabbataï Tsevi que sa conversion fait partie du plan divin et par centaines, peut-être par milliers, les juifs l’accompagnent dans sa conversion à l’islam.

— Que s’est-il alors passé entre vous et le rabbin Aboab ?

— Je n’ai plus pu me taire, j’ai publiquement encouragé l’assemblée des fidèles à retrouver la raison, à cesser de vendre maisons et biens, et à attendre, à attendre au moins un an, avant d’émigrer en Terre Sainte. Le rabbin Aboab, hors de lui, m’a suspendu de mes fonctions, et me menace aujourd’hui d’un *herem*.

— *Herem* ? *Herem* ? Franco, je dois ici faire une remarque “à la Franco” – une chose que j’ai apprise de vous.

— Quelle remarque ? » Franco regarde Bento avec grand intérêt.

« L’air ne va pas avec la chanson.

— Mon air avec ma chanson ?

— Vous décrivez des événements–votre réprimande publique par le rabbin Aboab, la perte de son amour, l’envoi d’observateurs, votre privation

de liberté, et maintenant le *herem*–et cependant, alors que le *herem* lancé contre moi vous a horrifié, je ne vois pas le désespoir sur vos traits, je n'entends pas la peur dans les mots que vous prononcez. De fait, vous paraissez… comment ? Presque enjoué. D'où vous vient cette allégresse ?

— Vous êtes bon observateur, Bento, même si, aurions-nous conversé il y a un mois à peine, je n'aurais pas montré le même état d'esprit. Mais une solution m'est apparue tout récemment. J'ai décidé d'émigrer ! Vingt-cinq familles au moins, qui croient en ma manière d'être juif, vont avec moi prendre la mer dans trois semaines pour le Nouveau Monde et l'île néerlandaise de Curaçao où nous établirons notre synagogue et vivrons selon nos convictions. Hier j'ai vu deux familles à La Haye qui ont quitté la communauté du rabbin Aboab il y a deux ans, elles vont très probablement, elles aussi, se joindre à nous. Et j'espère recruter deux autres familles ce soir.

— Curaçao ? À l'autre bout de la Terre ?

— Croyez-moi, Bento, bien qu'empli d'espoir quant à notre avenir dans le Nouveau Monde, je suis aussi infiniment triste à l'idée que vous et moi nous ne nous reverrons jamais. Hier, sur le *trekschuit*, je rêvais, et ce n'était pas la première fois, que vous nous rendiez visite là-bas et que vous décidiez de rester avec nous pour être notre sage et notre érudit. Je sais que c'est un rêve. Votre toux et la congestion de vos poumons me disent que vous ne pouvez pas entreprendre le voyage. Et la satisfaction que vous procure votre vie ici me dit que vous ne l'entreprendrez pas. »

Bento se lève et arpente la pièce. « Je suis trop chagrin pour rester paisiblement assis. Même si nos rencontres sont forcément rares, votre présence m'est vitale. L'idée d'un adieu définitif représente un tel choc, une telle perte, je n'arrive pas à trouver les mots. Et en même temps mon amour à votre égard fait naître d'autres pensées. Les dangers ! Comment vivrez-vous ? N'y a-t-il pas déjà des juifs et une synagogue à Curaçao ? Comment vont-ils vous accepter ?

— Le danger pour les juifs est partout. Nous avons toujours été opprimés – par les chrétiens ou les musulmans, quand ce n'est pas le fait de nos propres aînés. Amsterdam est le seul pays du vieux continent qui nous accorde un peu de liberté, mais beaucoup annoncent la fin de cette liberté. Des ennemis nombreux gagnent en force : la guerre avec les Anglais est finie mais très probablement pour peu de temps, Louis XIV nous menace, et

notre gouvernement libéral pourrait ne pas résister longtemps face aux Orangistes néerlandais qui veulent fonder une monarchie. Ne partagez-vous pas ces inquiétudes, Bento ?

— Si ! Au point que j'ai mis de côté mon travail sur l'*Éthique* et que je suis en train d'écrire un ouvrage qui reprend mes convictions politiques et religieuses. Les autorités religieuses ont une influence sur les corps dirigeants, et elles se mêlent aujourd'hui de politique dans des proportions telles qu'il faut les arrêter. Nous devons séparer la religion de la politique.

— Parlez-moi de ce nouveau projet que vous avez, Bento.

— C'est pour l'essentiel un vieux projet. Vous souvenez-vous de la critique de la Bible que je vous avais faite, à vous et à Jacob ?

— Je me souviens de chaque mot.

— Je mets tout cela par écrit, et j'y ajouterai l'ensemble de ces arguments et tant d'autres encore qu'une personne douée de raison ne pourra pas, à sa lecture, ne pas mettre en doute l'origine divine des Écritures et sera finalement amenée à reconnaître que tout événement obéit aux lois universelles de la Nature.

— Vous allez donc publier ces idées mêmes qui ont provoqué votre *herem* ?

— Nous discuterons de cela plus tard. Mais revenons pour l'heure à votre projet à vous, Franco. Dont la question est plus urgente.

— Progressivement, notre groupe en est venu à penser que notre unique espoir est dans le Nouveau Monde. L'un de nos membres, un négociant, s'est rendu sur place pour voir et sélectionner les parcelles que nous avons achetées à la Compagnie Néerlandaise des Indes Occidentales. Et vous avez raison, oui : il y a déjà à Curaçao une communauté juive établie. Mais nous nous installerons à l'autre bout de l'île sur nos propres terres, que nous apprendrons à cultiver, et nous donnerons naissance à une communauté juive d'un autre type.

— Et votre famille ? Comment prend-t-elle ce départ ?

— Ma femme, Sarah, est d'accord pour partir mais sous certaines conditions seulement.

— Certaines conditions ? Une femme juive peut-elle imposer ses conditions ? Quelles conditions ?

— Sarah est une personne volontaire. Elle n'accepte de partir que dans la mesure où je m'engage à prendre en considération sa position sur les

changements à apporter dans la manière dont le judaïsme perçoit et traite les femmes.

— Je ne peux pas le croire. La manière dont nous percevons les femmes ? Jamais je n'ai entendu pareilles sottises.

— Elle m'a demandé d'aborder justement ce sujet avec vous.

— Vous lui avez parlé de moi ? Je croyais que vous deviez garder notre relation secrète, même la concernant.

— Ma femme a changé. Nous avons changé. Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre. Puis-je vous exposer ses arguments ? »

Bento acquiesce avec méfiance.

Franco s'éclaircit la voix et adopte un registre plus aigu. « Monsieur Spinoza, trouvez-vous juste que les femmes soient traitées en toutes circonstances comme des êtres inférieurs ? À la synagogue il nous faut nous asseoir à l'écart des hommes et occuper les places les moins…

— Sarah, s'insurge Bento qui entre aussitôt dans le jeu de rôle, bien sûr que vous les femmes, avec vos regards lascifs, devez être assises à l'écart. Est-il bon que les hommes soient distraits de Dieu ?

— Je sais exactement quelle serait sa réponse, dit Franco qui, imitant Sarah, poursuit : vous voulez dire que les hommes sont des bêtes sauvages en rut perpétuel et que la simple présence d'une femme leur fait perdre la raison–la femme même avec laquelle ils dorment côte à côte chaque nuit ? Et que la seule vision de nos visages dissipera l'amour qu'ils ont pour Dieu. Pouvez-vous imaginer comment nous ressentons cela ?

— Oh femme stupide, il va de soi que vous devez rester hors de notre vue ! Vos yeux tentateurs, tout autant que vos éventails qui se déploient et votre babillage, sont ennemis de la contemplation religieuse.

— Ainsi parce que les hommes sont faibles et incapables de rester concentrés, la faute serait celle des femmes, et non pas la leur ? Mon mari m'explique que, selon vous, rien n'est en soi ni bien ni mal, mais que c'est l'esprit qui décide. Vous êtes d'accord ? »

Bento acquiesce à contrecœur.

« Peut-être donc est-ce l'esprit de l'homme qu'il faut éduquer. Et peut-être que les hommes devraient se pourvoir d'œillères avant d'exiger des femmes qu'elles portent le voile ! Vous ai-je convaincu, ou dois-je poursuivre ? »

Bento veut répondre point par point mais il se ravise et, secouant négativement la tête, dit : « Poursuivez.

— Nous sommes, nous les femmes, enfermées dans la maison, sans que nous soit enseigné le néerlandais, aussi notre univers se limite-t-il à celui des courses et de la conversation avec nos semblables. Nous portons la charge d'un travail inégal au sein de la famille, tandis que les hommes restent assis presque toute la journée à débattre du Talmud. Les rabbins sont ouvertement opposés à notre éducation en raison de notre prétendue intelligence inférieure ; ils disent que ce serait pure perte que de nous enseigner la Torah dont nous ne saisirons jamais la complexité.

— Sur ce point-là je suis d'accord avec les rabbins. Pensez-vous vraiment que les femmes et les hommes soient à égalité d'intelligence ?

— Demandez à mon mari. Il est à côté de vous. Demandez-lui si je n'apprends pas aussi vite et si je ne comprends pas aussi bien que lui. »

Bento lève un menton interrogateur en direction de Franco, qui sourit et répond : « Elle dit vrai, Bento. Ma femme apprend et comprend aussi vite, peut-être même plus vite que moi. Et vous avez connu une jeune fille comme elle. Souvenez-vous de celle qui vous a enseigné le latin, que vous avez vous-même qualifiée de prodige. Sarah pense que les femmes devraient faire partie du *miniane*, qu'elles devraient être appelées à lire les textes à la *bimah*, et même devenir rabbins.

— Lire les textes à la *bimah* ? Devenir rabbins ? Vous n'y pensez pas ! Si les femmes étaient capables de partager le pouvoir, alors nous en retrouverions bien des exemples dans l'histoire. Mais l'on n'en trouve pas, il n'est pas d'exemple de femmes ayant gouverné à égalité avec les hommes, pas d'exemple de femmes ayant dirigé des hommes. On ne peut qu'en conclure que les femmes ont cette incompétence qui leur est inhérente. »

Franco secoue la tête négativement. « Sarah dirait–et je l'approuverais– que la preuve que vous avancez n'en est pas une. La raison pour laquelle il n'y a pas de partage du pouvoir est que… »

Un coup est frappé à la porte qui interrompt la discussion. La domestique entre avec un plateau chargé de nourriture. « Monsieur Spinoza, puis-je servir ? »

Bento répond par l'affirmative, et tandis que sont placés sur la table toutes sortes de mets, il se tourne vers Franco. « S'il vous plaît de déjeuner.

Nous pouvons prendre le repas ici. »

Franco, surpris, regarde Bento et répond en portugais : « Bento, comment pouvez-vous imaginer que je pourrais partager ce repas avec vous ? Avez-vous oublié ? Je suis rabbin. »

XXXII
BERLIN, LES PAYS-BAS
1939-1945

> Il est « presque Alfred ». Rosenberg a presque réussi à devenir un lettré, un journaliste, un homme politique – presque seulement.
>
> Joseph Goebbels

> Pourquoi le monde verse-t-il des larmes de crocodile sur le sort amplement mérité d'une petite minorité juive ? […] Je demande à Roosevelt, je demande au peuple américain : Êtes-vous prêts à recevoir chez vous ces empoisonneurs du peuple allemand et de l'esprit universel de la Chrétienté ? Nous offririons volontiers à chacun d'eux la traversée et un billet de mille Marks pour les frais de voyage, si cela pouvait nous en débarrasser.
>
> Adolf Hitler

Bien que Rosenberg n'ait pas souffert d'une nouvelle dépression, il ne sera jamais bien dans sa peau et connaîtra toute sa vie les folles fluctuations de sa propre estime : tour à tour gonflé d'orgueil ou découragé, selon qu'il se sent plus ou moins proche d'Adolf Hitler.

Hitler ne l'a jamais aimé. Convaincu, cependant, que ses qualités sont utiles au parti, il continue de l'accabler de responsabilités. Celles-ci viennent toujours en plus de sa tâche première de rédacteur en chef de l'organe du parti. Le *Völkischer Beobachter*, « journal de combat du Parti nazi », connaît un grand essor sous la houlette de Rosenberg : au début des années 1940, le quotidien se vend à bien au-delà d'un million d'exemplaires. Personnellement, Hitler préfère les vulgaires caricatures antisémites du *Der Stürmer* de Streicher, mais le *Beobachter* est l'organe officiel du parti, et ni lui ni son second, Rudolf Hess, ne manquent de le lire quotidiennement.

Alfred entretient une relation cordiale avec Hess, qui lui donne accès à Hitler. Mais cette relation prend brutalement fin le 10 mai 1941, quand, après un long petit-déjeuner paisible en compagnie de Rosenberg, Hess se rend à l'aéroport et, pour une raison qui intrigue encore aujourd'hui les historiens, s'envole aux commandes d'un Messerschmitt BF110 duquel il saute en parachute au-dessus de l'Écosse avant d'être immédiatement capturé et fait prisonnier par les Britanniques. Martin Bormann, qui occupait le poste de second de Hess, va alors devenir, selon les termes d'Alfred : « le dictateur de l'antichambre ». Sauf en de rares occasions, Bormann n'autorisera l'accès au Führer qu'au premier cercle–qui ne comprend jamais Alfred Rosenberg.

Personne ne peut cependant nier le stupéfiant succès de l'ouvrage de Rosenberg, *Le Mythe du XX^e siècle*. Avec plus d'un million d'exemplaires vendus dès 1940, le livre est numéro deux en Allemagne après *Mein Kampf*. D'autres tâches innombrables absorbent Rosenberg : son poste de chef de l'enseignement de l'idéologie pour l'ensemble du Parti nazi implique de fréquentes réunions et autant de discours en public. Ces discours ne s'éloignent jamais beaucoup de la ligne tracée dans son livre : supériorité de la race aryenne, menace juive, pureté du sang, risques de procréation impure, nécessité du *lebensraum*, et danger de la religion. Il revient inlassablement sur la menace pour le Reich que constituent les juifs et ne manque jamais d'insister sur le fait que la question juive doit être résolue par l'expulsion de tous les juifs d'Europe. Quand, en 1939, il apparaît comme une évidence qu'aucun pays n'acceptera d'accueillir les juifs allemands, polonais et tchèques, Alfred défend l'idée d'une réserve juive (et non pas d'un État) située hors d'Europe – en Guyane ou à Madagascar. Il songe un temps à l'Alaska, avant de décréter que le rude climat de ces contrées serait trop dur pour les juifs.

En 1939, Hitler convoque Rosenberg.

« Rosenberg, j'ai à la main le texte de mon annonce officielle de votre attribution du prix national allemand. Je suis sûr que vous vous souvenez de notre conversation à ce sujet–vous aviez alors évoqué un moment de fierté, le plus grand de votre vie. Je suis personnellement convaincu de la justesse de ces lignes. "L'inlassable combat de Rosenberg pour conserver sa pureté à la philosophie du National Socialisme a été particulièrement méritoire. Seul

l'avenir dira véritablement l'influence profonde de cet homme sur les fondements philosophiques du Reich national socialiste". »

Les pupilles d'Alfred s'agrandissent : il est sidéré par les largesses d'Hitler.

« J'envisage aujourd'hui de vous confier une tâche pour laquelle vous êtes fait. J'ai décidé la création officielle de la Hohe Schule, l'université d'élite du nazisme. Vous en serez le directeur.

— Je suis infiniment honoré, *mein Führer*. Mais je ne savais rien de ce projet de Hohe Schule.

— Il s'agit d'un centre supérieur de recherche pour l'idéologie et l'éducation qui sera implanté dans le nord de la Bavière. Je projette la construction d'un auditorium de trois mille places, d'une bibliothèque de cinq cent mille volumes, ayant diverses antennes dans plusieurs villes du Reich. »

Rosenberg sort son carnet de notes. « Puis-je donner l'information dans le *Beobachter* ?

— Oui. Mon secrétaire vous fournira les éléments. Une brève annonce dans le *Beobachter* sur l'ouverture de l'université et votre nomination à sa tête serait opportune. Votre première tâche–et ceci n'est pas à publier (Hitler baisse la voix) – sera la création de la bibliothèque de l'université. Et cela très vite. Immédiatement. Les livres sont en ce moment même disponibles. Je souhaite que vous dirigiez la confiscation de l'ensemble des ouvrages des bibliothèques juives et franc-maçonnes des territoires occupés. »

Alfred est euphorique : cette tâche est effectivement faite pour lui. Il se met aussitôt au travail. Bientôt ses émissaires vont razzier les bibliothèques juives de tout l'est de l'Europe et envoyer des milliers d'ouvrages rares à Francfort, où des spécialistes sélectionneront les meilleures pièces pour la Hohe Schule. Hitler a également le projet d'un musée des peuples disparus, pour lequel d'autres ouvrages de valeur seront également sélectionnés. Sans retard. La mission de Rosenberg est élargie au choix des œuvres d'art en même temps que des livres. Tel un chiot impatient avide d'attention, il écrit à Hitler pour ses cinquante ans :

***Heil*, *mein Führer*,**

Avec le désir de vous être agréable à l'occasion de votre anniversaire, je prends, *mein Führer*, la liberté de vous adresser les photos de

quelques-unes des plus belles œuvres picturales que mon équipe spécialement constituée à cet effet a, conformément à vos ordres, sauvées des collections d'art juives orphelines dans les territoires occupés. Ces photos viennent en complément des cinquante-trois objets d'art les plus précieux réunis il y a quelque temps pour enrichir votre collection.

Je vous prie, *mein Führer*, de m'accorder lors de ma prochaine entrevue avec vous une chance de vous faire un compte rendu oral sur l'importance de cette action de confiscation dans le domaine des arts. Je vous prie de bien vouloir, dans l'attente, accepter un bref rapport écrit sur les progrès et l'ampleur de ces saisies, qui servira de base au prochain compte rendu oral, ainsi que d'accepter trois exemplaires des catalogues provisoires de peintures qui, de la même manière, ne représentent ici qu'une partie des collections qui sont les vôtres. Je prendrai la liberté au cours de l'audience dont je fais la requête de vous remettre, *mein Führer*, vingt autres dossiers de peintures, dans l'espoir que cette brève rencontre avec ces merveilles de l'art si proches de votre cœur pénètre votre vie vénérée d'un rayon d'harmonie et de joie.

En 1940, Hitler notifie à l'ensemble du parti la formation de l'ERR–Einsatzstab (corps expéditionnaire) du Reichsleiter Rosenberg–qui a pour mission la confiscation des objets d'art et des livres appartenant aux juifs afin qu'ils soient mis à la disposition du Reich. Rosenberg se retrouve à la tête d'une énorme organisation qui se déplace en même temps que l'armée à travers les territoires occupés pour sauvegarder et déménager les biens juifs « orphelins » jugés utiles à l'Allemagne.

Alfred est au comble de l'excitation. C'est sa mission la plus gratifiante. Caracolant dans les rues de Prague ou de Varsovie en compagnie de son équipe, il songe : *Le pouvoir ! Enfin, le pouvoir ! Avoir droit de vie et de mort sur les bibliothèques et les galeries d'Europe. Et en plus de cela, échanger des arguments de négociation avec Göring, qui est soudain devenu si charmant avec moi. Ses mains avides s'emparent partout des œuvres d'art. Mais maintenant c'est moi qui suis numéro un. J'ai, au nom du Führer, priorité sur lui avant qu'il ne se serve pour enrichir ses collections personnelles. Quelle cupidité ! Göring aurait dû être éliminé*

depuis longtemps. Pourquoi le Führer tolère-t-il pareille trahison de la tradition et de l'idéologie aryennes ?

La saisie des bibliothèques juives de Pologne et de Tchécoslovaquie a aiguisé l'appétit de Rosenberg pour le plus grand de tous ces trésors : la bibliothèque du musée de Rijnsburg. Avec clairement dans sa ligne de mire la bibliothèque de Spinoza, Rosenberg fait en rapace se succéder dans son journal les titres triomphants pour relater la progression des nazis sur le front de l'Ouest. « Rien ne peut arrêter notre Blitzkrieg », claironne le *Beobachter*. Les États plient les uns après les autres devant les forces d'Hitler, et ce sera bientôt le tour des Pays-Bas. Bien que ce petit pays soit resté neutre dans la Grande Guerre et espère faire de même dans le nouveau conflit, Hitler voit les choses autrement. Le 10 mai 1940, les troupes nazies envahissent en force les Pays-Bas. Quatre jours plus tard, un bombardement massif de la Luftwaffe sur la ville industrielle de Rotterdam détruit près de deux kilomètres carrés du centre ville, entraînant dès le lendemain la capitulation des forces néerlandaises. Alfred jubile en préparant les titres et l'article de une du *Völkischer Beobachter* sur la guerre de cinq jours des Pays-Bas, et rédige un éditorial sur l'invincibilité des nazis. L'équipe du *Beobachter* observe avec stupéfaction le comportement de Rosenberg – jamais ils ne l'ont vu autant sourire. Est-ce bien Alfred Rosenberg qui débouche le champagne au bureau, sert à boire à chacun, et porte des toasts d'une voie forte, d'abord au Führer puis à la mémoire de Dietrich Eckart ?

Quelques semaines plus tôt, Rosenberg est tombé sur une citation d'Albert Einstein : « La clé de la créativité est de savoir garder le secret de ses sources ». Il avait commencé par ricaner– « une malhonnêteté éhontée, typique de l'hypocrisie juive »–avant de n'y plus penser. Mais pendant des jours inexplicablement les mots d'Einstein lui sont revenus à l'esprit. Pourraient-ils aider à résoudre le problème Spinoza ? Peut-être les idées « originales » de Bento Spinoza ne sont-elles pas si originales. Peut-être la genèse véritable de sa pensée se cachet-elle dans les pages des cent cinquante-neuf volumes de sa bibliothèque.

Le corps expéditionnaire d'Alfred Rosenberg chargé du pillage (ERR) est prêt à l'action aux Pays-Bas en février 1941. Rosenberg se rue à Amsterdam où il assiste à une réunion d'état-major organisée par Werner Schwier, l'officier allemand responsable des liquidations dans la franc-maçonnerie et les organisations qui lui sont liées aux Pays-Bas. Les nazis

haïssent la franc-maçonnerie–ses membres juifs comme les non juifs. Hitler déclare dans *Mein Kampf* que la franc-maçonnerie a « succombé » aux juifs, et qu'elle a été l'une des grandes forces responsables de la défaite allemande dans la Première Guerre mondiale. Est présente à cette réunion d'état major l'équipe de Schwier composée d'une douzaine de « liquidateurs des provinces » dont chacun a reçu l'affectation d'un territoire. Avant le début de la réunion, Schwier a demandé l'approbation de Rosenberg aux instructions qu'il projette de donner aux liquidateurs. Tous les biens portant les emblèmes maçonniques doivent être détruits : verres, bustes, peintures, insignes, bijoux, épées, cercles, fils à plomb, truelles, marteaux, chandeliers à sept branches et compas. Tous les objets en bois comportant des emblèmes indélébiles doivent être détruits ou brûlés. Tous les tabliers de cuir maçonniques doivent être découpés en morceaux et confisqués. Rosenberg sourit en lisant le texte, auquel il n'apporte qu'une seule correction : les tabliers de cuir devront être découpés en seize morceaux avant confiscation. À tout le reste, il donne son approbation, et félicite Schwier du soin minutieux apporté à son travail.

Puis, jetant un coup d'oeil à la liste des lieux à réquisitionner, il interroge : « Herr Schwier, je vois que vous avez dans cette liste la maison de Spinoza à Rijnsburg. Pour quelle raison ?

— C'est que l'association Spinoza regorge de francs-maçons.

— Tiennent-ils leurs réunions dans la maison même de Spinoza ?

— Non, pas à ma connaissance. Nous n'avons pas encore découvert leur lieu de réunion à Rijnsburg.

— Je vous autorise à appréhender toute personne soupçonnée d'appartenir à la franc-maçonnerie, mais laissez la maison de Spinoza à l'ERR. Je m'y rendrai personnellement pour m'occuper de la bibliothèque, et si je trouve du matériel ayant un lien avec la franc-maçonnerie, je vous le remettrai.

— Vous, *personnellement*, Reichsleiter ? Bien entendu. Avez-vous besoin d'aide ? Je serais heureux de vous envoyer quelques-uns de mes hommes.

— Merci, non. Mon équipe est en place, et nous sommes parfaitement opérationnels.

— Est-il permis de vous demander, Reichsleiter, pour quelle raison ce lieu est important au point de vous mobiliser, vous, en personne ?

— La bibliothèque de Spinoza, et ses ouvrages d'une manière générale, présente un grand intérêt pour la Hohe Schule. Cette bibliothèque retient tout spécialement mon attention. Il se peut qu'elle soit un jour exposée au musée des Peuples Disparus que le Führer projette de fonder. »

Deux jours plus tard, à 11 heures du matin, Rosenberg et son second, Oberbereichsleiter Schimmer, arrivent à Rijnsburg dans une luxueuse limousine Mercedes suivie d'une seconde limousine et d'un petit camion transportant les soldats de l'ERR ainsi que des caisses vides. Rosenberg donne l'ordre à deux soldats de surveiller la maison du gardien mitoyenne avec le musée, et à deux autres d'aller arrêter le président de la Société Spinoza, qui habite à une rue de là. La porte du musée est fermée à clé, mais on ne tarde pas à trouver le gardien, Gerard Egmond, qui l'ouvre. Rosenberg traverse à grands pas le vestibule conduisant à la bibliothèque. Elle n'est pas comme dans son souvenir – beaucoup moins fournie. Il compte les livres en silence. Soixante-huit.

« Où sont les autres ouvrages ? demande-t-il impérieusement. Visiblement surpris et apeuré, le gardien hausse les épaules en signe d'ignorance.

« Les quatre-vingt onze ouvrages manquant ? s'obstine Rosenberg en dégainant son pistolet.

— Je ne suis que le gardien. Je n'en sais rien.

— Qui peut me répondre ?

C'est alors précisément que ses hommes arrivent avec Johannes Diderik Bierens de Haan, le président de l'association Spinoza, un homme âgé, bien mis, à l'air de dignité, qui porte une barbiche blanche et des lunettes cerclées de métal. Rosenberg se tourne vers lui et agite son pistolet en direction des étagères vides. « Nous sommes venus pour la bibliothèque. Afin de la mettre en lieu sûr. Où sont les quatre-vingt onze volumes qui manquent ? Vous nous prenez pour des imbéciles ? »

Bierens de Hann paraît secoué mais se tait.

Rosenberg fait le tour de la pièce. « Et où se trouve, Herr President, le poème d'Einstein qui était pendu là très exactement ? » Il tape de son pistolet sur un endroit précis du mur.

Bierens de Haan semble alors totalement perplexe. Il secoue la tête en signe d'impuissance et marmonne : « J'ignore tout de ce dont vous parlez. Jamais de ma vie je n'ai vu de poème sur ce mur.

— Depuis combien de temps exercez-vous vos responsabilités ?

— Quinze ans.

— Ce gardien, le gros mal rasé qui travaillait ici au début des années vingt. Et se prenait pour le propriétaire des lieux. Où est-il ?

— Vous voulez sans doute parler d'Abraham ? Il est mort depuis longtemps.

— Il a de la chance. Dommage. J'aurais bien aimé de revoir. Vous avez une famille, Herr Spinozahaus President ? »

Bierens de Haan fait oui de la tête.

« Il vous reste deux solutions : ou vous nous conduisez à ces livres, et vous irez tout de suite rejoindre votre famille bien au chaud dans votre cuisine, ou vous continuez de vous taire et il se passera beaucoup de temps, et vous aurez très froid, avant de la revoir. Nous trouverons ces livres, je vous l'assure, même s'il nous faut démonter chaque planche de ce musée pour n'en laisser qu'un tas de pierres et de bois. Nous allons nous y mettre immédiatement. »

Pas de réponse de Bierens de Hann.

« Et nous ferons ensuite la même chose avec la maison d'à-côté. Puis avec la vôtre. Nous trouverons ces livres – je vous l'assure.

Bierens de Haan réfléchit un moment puis, subitement, se tourne vers Egmond et dit : « Conduisez-les aux livres.

— Et j'exige le poème également, ajoute Rosenberg.

— Il n'y a pas de poème ! glapit Bierens de Haan.

Le gardien les conduit dans la maison voisine, jusqu'à un cabinet caché dans l'office où le reste des livres est entassé tant bien que mal sous une grande toile couverte de vaisselle et de pots de conserves.

Les soldats emballent avec efficacité les livres de la bibliothèque, ainsi que tous les autres objets de valeur – le portrait de Spinoza, un paysage du XVII^e^ siècle, un buste en bronze du philosophe, un petit pupitre pour la lecture –, le tout dans des caisses en bois qu'ils placent dans le camion. Deux heures plus tard, les pilleurs et leur butin sont en route pour Amsterdam.

« J'ai pris part à tant de ces opérations, Reichsleiter Rosenberg, dit Schimmer durant le trajet de retour, aucune cependant n'a jamais été menée

avec une telle maestria. Ce fut un privilège que de vous voir à l'action. Comment saviez-vous que des livres manquaient ?

— Je connais bien cette bibliothèque, qui aura pour la Hohe Schule une valeur inestimable. Elle va nous aider à résoudre le problème Spinoza.

— Le problème Spinoza ?

— Trop compliqué à expliquer en détail maintenant. Disons simplement que c'est pour la philosophie un formidable canular juif qui dure depuis des siècles. Je veux m'y atteler personnellement, avec application. Vous enverrez les livres directement au bureau de l'ERR à Berlin.

— J'ai également été impressionné par la façon dont vous vous y êtes pris avec le vieil homme. Froideur. Efficacité. Il a cédé avec une telle facilité. »

Rosenberg se tapote le front. « Montrer sa force. Montrer la supériorité de son savoir et sa détermination. Ils ont la prétention de défendre de grandes idées mais s'effondrent à la pensée de leur maison en ruine. À peine ai-je parlé de le priver de sa cuisine bien chauffée que la partie était gagnée. Voilà précisément comment nous nous rendrons sans difficulté maîtres de l'Europe tout entière.

— Et le poème ?

— Il a tellement moins de valeur que les livres. À l'évidence, l'homme disait la vérité : celui qui laisse filer une bibliothèque d'une telle valeur ne prendra pas le risque de se mettre en danger pour quelques vers de mirliton griffonnés sur un bout de papier. Sans doute le poème n'était-il pas la propriété du musée, peut-être est-ce un gardien qui l'avait affiché sur ce mur. »

Les deux Néerlandais s'effondrent chacun sur une chaise de la cuisine du gardien. Bierens de Haan gémit, la tête entre les mains. « Nous avons trahi la confiance qu'on nous a faite. Les livres étaient sous notre protection.

— Nous n'avions pas le choix, dit Egmond. Ils auraient commencé par saccager le musée, puis cette maison, et ils auraient trouvé non seulement les livres, mais elle également. »

Bierens de Haan continue de geindre.

« Qu'aurait fait Spinoza ? demande le gardien.

— Je ne peux pas imaginer qu'il aurait pris une autre option que celle de la vertu. S'il faut choisir entre sauver des biens précieux et sauver une

personne, alors c'est elle qu'on doit sauver.

— Oui, je suis d'accord. Bon, mais c'est fini. Dois-je lui dire qu'ils sont partis à présent ? »

Bierens de Haan acquiesce sans un mot. Egmond grimpe l'escalier et à l'aide d'un long bâton tape trois coups dans un coin du plafond de la chambre. Deux minutes plus tard une trappe s'ouvre, une échelle apparaît, et une femme juive entre deux âges, l'air effrayé, Selma de Vries-Cohen, descend.

« Selma, dit Egmond, tranquillisez-vous, les voilà partis. Ils ont emporté tout ce qui avait de la valeur et ils s'en sont allés piller le reste du pays.

— Pour quelle raison sont-ils venus ici ? Que voulaient-ils ? interroge Selma.

— Toute la bibliothèque de Spinoza. Je ne sais pas du tout pourquoi elle a une telle importance à leurs yeux. C'est un mystère complet. Ils auraient pu facilement emporter un Rembrandt sur les dizaines qu'abrite le Rijksmuseum d'Amsterdam. Chacun d'entre eux a une valeur bien supérieure à tous ces volumes réunis. Mais j'ai quelque chose pour vous. Un livre qu'ils n'ont pas pris. Il y avait dans la bibliothèque un ouvrage de Spinoza dans sa traduction en néerlandais sous le titre d'*Ethica* ; je l'avais caché à l'écart des autres, dans la maison de mon fils. Ils n'en connaissaient pas l'existence, je vous l'apporterai demain. Il pourrait vous intéresser – c'est un ouvrage majeur.

— Une traduction en néerlandais ? J'ai toujours cru Spinoza néerlandais.

— Il l'était en effet, mais à l'époque, les érudits écrivaient en latin.

— Suis-je hors de danger, à présent ? demande Selma, encore tremblante. Est-il bien raisonnable de faire venir ma mère ici ? Vous-même, ne courez-vous pas un risque ?

— Nul n'est totalement hors de danger avec ces bêtes sauvages en liberté. Mais vous êtes ici dans la ville la plus sûre de tous les Pays-Bas.

— Ils ont scellé les portes et les fenêtres du musée avec de la toile adhésive, ils ont démantelé l'association Spinoza, et le gouvernement allemand a revendiqué des droits sur la maison. Mais je doute fort qu'ils reviennent jamais dans ce musée vide. Il n'y a rien là qui puisse encore les intéresser. Cependant, pour vous savoir complètement à l'abri, je souhaiterais vous cacher ailleurs pendant un mois. Plusieurs familles de Rijnsburg sont prêtes à vous accueillir. Vous avez ici beaucoup d'amis.

Pendant ce temps, j'installerai des toilettes dans votre pièce avant la venue de votre mère le mois prochain. »

Quand les livres arrivent à Berlin, Alfred Rosenberg donne l'ordre à ses hommes de les faire déposer immédiatement chez lui. Le lendemain matin, emportant son café, il va s'assoit dans son bureau pour les contempler, comblé par la seule présence et l'odeur de ces précieux volumes – ces livres que Spinoza a tenus entre ses mains. Pendant des heures il les caresse, examine leurs titres. Certains auteurs lui sont familiers–Virgile, Homère, Ovide, César, Aristote, Tacite, Pétrarque, Pline, Cicéron, Tite-Live, Horace, Aristote, Épictète, Sénèque, il y a aussi les œuvres de Machiavel en cinq volumes. *Oh*, se lamente-t-il, *si seulement j'étais allé au Gymnasium. J'aurais pu lire ces auteurs. Ni latin ni grec – le drame de ma vie*. Alors, et c'est soudain un choc, il se rend compte qu'il n'y a pas un seul ouvrage qu'il est capable de déchiffrer : rien en allemand, rien en russe. Il y a bien *Le Discours de la méthode* de Descartes, mais son français est très rudimentaire.

De plus, la grande majorité de ces ouvrages lui sont totalement inconnus : un grand nombre de textes en hébreu, sans doute des exégèses de l'Ancien Testament, et puis beaucoup d'auteurs dont il n'a jamais entendu parler, comme Nizolii, Josèphe ou Pagnino. Certains, à en juger par les illustrations, sont des livres d'optique (Huygens, Longomontanus), ou d'anatomie (Riolan), ou de mathématique. Alfred espérait de cette bibliothèque qu'elle lui fournirait des indices sur les sources d'inspiration de Spinoza grâce aux signets ou aux notes en marge. Il passe ainsi le reste de la journée à inspecter chaque page de chaque ouvrage. Mais en vain–il n'y a rien, aucune trace de Spinoza. Dans l'après-midi, la dure réalité se fait jour : les connaissances lui manquent pour tirer quelque chose de cette bibliothèque. À l'évidence, il va lui falloir consulter les spécialistes des classiques.

Hitler a d'autres projets le concernant. Peu de temps après l'arrivée chez Rosenberg de la bibliothèque de Spinoza, quatre millions et demi de soldats nazis envahissent la Russie. Hitler nomme Rosenberg ministre du Reich pour les territoires de l'Est occupés et lui demande d'établir un schéma directeur pour qu'une grande partie de la Russie occidentale, où vivent trente millions de Russes, soient repeuplée par des Allemands. Quinze

millions de Russes doivent être déportés. Les quinze autres millions seront autorisés à rester sur ces terres mais devront être « germanisés » dans les trente ans à venir.

Rosenberg a des idées très précises en ce qui concerne la Russie. Il pense que la Russie ne peut être vaincue que par les Russes et que les Allemands doivent s'efforcer de balkaniser le pays et de lever une armée de combattants ukrainiens qui se soulèveront contre les Bolcheviks.

Cette nomination prestigieuse, d'abord un triomphe pour Rosenberg, tourne vite au désastre. Il soumet ses plans à Hitler, mais les chefs militaires–Göring, Himmler et Erich Koch–s'y opposent avec véhémence, ils ne tiendront aucun compte de ses suggestions, ou s'arrangeront pour les faire capoter. Ils laissent ainsi périr dans les camps des dizaines de milliers de prisonniers de guerre ukrainiens, et mourir de faim des millions de civils en expédiant la totalité du blé et autres denrées alimentaires en Allemagne. Rosenberg continue de se plaindre à Hitler qui finit par lui répondre avec brutalité : « Cessez de vous mêler des questions militaires. Vos préoccupations idéologiques vous ont coupé des réalités du quotidien. »

Auteur d'un best-seller vendu à un million d'exemplaires, rédacteur en chef du plus important organe de presse du pays, Alfred Rosenberg enchaîne les uns après les autres les postes de premier plan au gouvernement : responsable de l'idéologie et de l'éducation au parti nazi, chef de l'ERR, ministre du Reich pour les territoires de l'Est occupés. Il reste pourtant toujours le mal aimé, ridiculisé par le premier cercle des nazis. Comment Rosenberg a-t-il pu recueillir tant d'honneurs ? Il arrive qu'une prose absconse, alambiquée, impénétrable suscite une surévaluation de l'auteur sans rapport avec son intelligence réelle. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Hitler s'est obstiné à offrir à Rosenberg tant de postes exigeants.

Finalement, lorsque les Russes commencent à repousser les forces allemandes et à regagner du terrain, le poste de ministre du Reich pour les territoires de l'Est occupés n'a plus de raison d'être, et Rosenberg donne sa démission. Hitler a trop à faire pour lui répondre.

L'espoir de réaliser une étude approfondie de la bibliothèque de Spinoza ne se concrétisera jamais pour Rosenberg. Peu de temps après, les Alliés bombardent massivement Berlin. Quand une maison est détruite à deux

cents mètres de la sienne, il donne l'ordre que la bibliothèque soit mise à l'abri à Francfort.

Le *Völkischer Beobachter*, « journal de combat de l'Allemagne nazie », continue sa lutte jusqu'au bout, et Rosenberg ne cesse dans ses pages de flatter servilement Hitler. Dans l'une de ses dernières éditions (en date du 20 avril 1945), il célèbre le Führer à l'occasion de son cinquante-sixième anniversaire en le sacrant « Homme du siècle ». Dix jours plus tard, alors que l'armée russe n'est plus qu'à quelques rues du bunker souterrain d'Hitler, le Führer épouse Eva Braun, distribue des ampoules de cyanure aux convives, rédige son testament et se suicide après que sa femme eut avalé du cyanure. Vingt-quatre heures plus tard, dans le même bunker, Goebbels et son épouse tuent leurs six enfants à la morphine et au cyanure, puis ensemble se donnent la mort. Néanmoins les presses du *Völkischer Beobachter* continuent de tourner jusqu'à la capitulation allemande le 8 mai 1945. Lorsqu'ils investissent ses locaux, les Russes trouvent deux éditions antidatées. Le dernier numéro, non distribué, du 11 mai 1945 comporte un guide de survie intitulé « Survivre dans les champs et les forêts allemandes ».

Après la mort d'Hitler, comme tous les responsables nazis encore en vie, Rosenberg se réfugie à Flensbourg où l'amiral Dönitz, le nouveau président du Reich, rassemble son gouvernement. Rosenberg espère que le Reichsleiter aux multiples responsabilités qu'il est obtiendra un ministère. Nul pourtant ne prête attention à lui. Il finit par adresser au maréchal Montgomery une lettre de reddition dont chaque mot est pesé. Mais même les Anglais ont du mal a véritablement évaluer son importance, et le Reichsleiter Rosenberg attend impatiemment six jours dans son hôtel avant que la police militaire britannique ne vienne l'arrêter. Il est, peu après, placé sous contrôle américain, puis informé qu'il fait partie du petit nombre des grands criminels de guerre nazis qui seront jugés par le Tribunal international spécial de Nuremberg.

Les grands criminels de guerre nazis ! Vraiment. Un sourire parcourt les lèvres d'Alfred Rosenberg.

Pendant ce temps, à Rijnsburg le jour de la victoire, Selma de Vries-Cohen et sa vieille mère, Sophie, descendent par l'échelle de la minuscule pièce où elles se cachaient, et pour la première fois depuis des années

sortent à la lumière du soleil. Elles font le tour de la maison de Spinoza pour en gagner l'entrée, et signent le registre des visiteurs–les premières signatures en quatre ans : « En souvenir reconnaissant de l'autorisation qui nous fut donnée de nous cacher ici. À la maison de Spinoza et à tous ceux qui se sont si bien occupés de nous et qui nous ont sauvées de la menace allemande. »

XXXIII
VOORBURG
DÉCEMBRE 1666

Bento reste médusé, puis s'approche de la *huishouder* et lui murmure en néerlandais que finalement ils ne prendront pas le repas.

Après son départ, il s'exclame : « Cacher ! Vous mangez cacher ?

— Évidemment, Bento, que croyiez-vous ? Je suis rabbin.

— Et moi je suis philosophe et je n'y comprends rien. Vous êtes d'accord pour dire que n'existe pas un Dieu qui émet des souhaits, a des exigences, est satisfait ou contrarié, ou même conscient de nos désirs, de nos prières ou de notre existence propre ?

— Je suis absolument d'accord.

— Et vous êtes d'accord pour dire que la Torah tout entière–y compris le Lévitique avec la halakha et les arcanes de ses codes alimentaires–est un recueil d'écrits théologiques, juridiques, mythologiques et politiques réunis par Ezra il y a deux mille ans ?

— Parfaitement.

— Et vous avez l'intention de fonder un nouveau judaïsme éclairé ?

— C'est ce que j'espère.

— Mais à cause de lois dont vous savez qu'elles sont une pure invention, vous ne pouvez pas déjeuner avec moi ?

— Ah, c'est là que vous vous trompez, Bento. » Franco plonge la main dans son sac et en extrait un paquet. « La famille que je suis allé voir à La Haye a préparé de la nourriture. Partageons simplement un repas juif. »

Tandis que Franco déballe du hareng fumé, du pain, du fromage et deux pommes, Bento insiste : « Mais, Franco, je vous pose une nouvelle fois la question, pourquoi manger cacher ? Comment pouvez-vous faire abstraction de votre raison ? J'en suis incapable. Cela me peine de voir un homme d'une telle intelligence se soumettre avec obéissance à des lois aussi arbitraires. Et Franco, s'il vous plaît, je vous le demande, épargnez-moi la formule habituelle selon laquelle il faut garder vivante une tradition de deux mille ans. »

Franco avale une bouchée de hareng, prend une gorgée d'eau et réfléchit un moment. « Une fois de plus je vous assure que, comme vous – comme vous, Bento – je désapprouve le caractère irrationnel de notre religion. Songez à la manière dont j'en appelle à la raison quand je m'adresse à mes ouailles à propos du faux messie. *Comme vous*, je veux changer notre religion, mais *à la différence de vous*, je pense qu'il faut la changer de l'intérieur. De fait, c'est en étant témoin de ce qui vous est arrivé que j'en suis venu à la conclusion que c'est là l'*unique* solution. Si je veux changer efficacement le judaïsme et faire que l'assemblée des fidèles prenne ses distances avec les explications surnaturelles, je dois commencer par gagner sa confiance. Il faut qu'ils me considèrent comme l'un des leurs, et pour cela je dois manger cacher. En tant que rabbin de ma communauté, il est nécessaire – il est impératif – que n'importe quel juif, d'où qu'il vienne, se sente à l'aise lorsqu'il me rend visite et qu'il prend un repas dans ma maison.

— Et vous observez ainsi toutes les lois et tous les rituels ?

— J'observe le shabbat. Je mets les téfilines, je récite les prières avant le repas, et bien sûr j'officie à la synagogue–du moins, jusqu'à il y a peu. Bento, vous savez qu'un rabbin doit totalement s'immerger dans la vie religieuse de la communauté…

— Et, l'interrompt Bento, vous le faites uniquement pour gagner la confiance des gens ? »

Franco hésite un moment. « Pas uniquement. Il serait malhonnête de dire cela. Bien souvent, accomplissant ma tâche dans les cérémonies, j'oublie le sens des mots et me laisse porter par le rituel et le flot agréable des sentiments qui m'envahit. La psalmodie m'inspire et me transporte. J'aime la poésie des psaumes, et tous les *piyoutim*. J'aime le rythme de la phrase, les allitérations, et m'émeut profondément le pathos de la vieillesse, de la mort qu'on affronte, de l'ardent désir du salut.

« Mais il est une chose plus importante encore, poursuit Franco. Quand je lis, ou que je psalmodie les mélodies en hébreu à l'unisson avec l'assemblée tout entière des fidèles, j'éprouve un sentiment de bien-être ; je me sens au milieu des miens, presque en symbiose avec mon peuple. Savoir que tous ici partagent le même désespoir et les mêmes aspirations m'emplit d'amour pour chacun d'eux. Avez-vous jamais connu ce sentiment, Bento ?

— Quand j'étais jeune, certainement. Mais plus aujourd'hui. Plus depuis des années. À la différence de vous, je suis incapable de faire abstraction du sens des mots. Mon esprit reste sans cesse en éveil, et lorsque j'ai eu l'âge de me pencher sur la signification exacte de la Torah, mon lien à la communauté a commencé de faiblir.

— Vous voyez, dit Franco, serrant le bras de Bento, en cela même nous sommes différents. Je ne suis pas d'accord avec l'idée que tous les sentiments doivent être soumis à la raison. Certains méritent un statut d'égalité avec elle. Prenez par exemple la nostalgie. Quand je dirige les prières, je me relie au passé, à mon père et à mon aïeul, et, oui Bento, j'ose le dire, je pense à mes ancêtres qui, depuis deux mille ans, ont répété ces mêmes phrases, psalmodié ces mêmes prières, chanté ces mêmes mélodies. Dans ces moments-là, je perds tout sentiment de ma personne, de mon individualité, pour devenir une partie, une toute petite partie, de cette chaîne ininterrompue qu'est la communauté. Cette pensée m'apporte une chose qui n'a pas de prix–comment l'expliquer ?–un lien, une union avec les autres qui me sont d'un immense réconfort. J'ai besoin de cela. Tout le monde, j'imagine, a besoin de cela.

— Mais, Franco, quel est le bénéfice de ce sentiment ? Quel bénéfice y a-t-il à s'éloigner du véritable entendement ? À s'éloigner de la vraie connaissance de Dieu ?

— Le bénéfice ? N'est-ce pas là une question de survie ? L'homme n'a-t-il pas toujours vécu au sein d'une communauté, quelle qu'elle soit, ne serait-ce que tout simplement la famille ? Comment vivre sans elle ? N'éprouvez-vous aucune joie à faire partie d'une communauté ? Aucun sentiment d'appartenance ? »

Bento est sur le point de répondre par la négative, avant de se reprendre très vite. « Je l'ai connu ce sentiment, étrangement, la veille de notre dernière rencontre. En route pour Amsterdam, j'ai aperçu un groupe de juifs ashkénazes en train de célébrer le Tashlich. Je me trouvais sur le *trekschuit* dont j'ai rapidement débarqué pour les suivre. Ils m'ont accueilli parmi eux et une vieille femme du nom de Rifke m'a offert du pain. Je ne sais pas pourquoi son nom m'est resté gravé dans la mémoire. J'ai assisté à la cérémonie, et éprouvé une agréable sensation de chaleur, et j'ai été comme rarement attiré par cette communauté. Au lieu de lancer le pain de Rifke dans l'eau, je l'ai mangé. Lentement. Et je l'ai trouvé incroyablement bon.

Pourtant ensuite, alors que je poursuivais mon voyage, ce sentiment de chaleureuse nostalgie s'est très vite dissipé. Cette expérience m'a, là encore, rappelé que mon *herem* m'affectait plus que je ne l'avais cru. Aujourd'hui, la douleur de l'exclusion a fini par s'apaiser et je n'éprouve pas, absolument pas, le besoin de me fondre dans une communauté.

— Mais, Bento, expliquez-moi : comment pouvez-vous, comment faites-vous pour vivre dans une telle solitude ? Vous n'êtes pas par nature une personne froide, distante. De cela je suis certain car, à chaque fois que nous sommes réunis, j'ai le sentiment d'un lien très fort – de votre part comme de la mienne. Je sais qu'il y a de l'amour entre nous.

— Oui, je ressens cela moi aussi, et je chéris très profondément notre amour ». Bento plonge un instant son regard dans celui de Franco puis détourne les yeux. « La solitude. Vous m'interrogez sur ma solitude. J'en souffre par moments. Et je regrette tant de n'avoir pu partager mes pensées avec vous. Quand j'essaie de mettre de l'ordre dans ces pensées, je m'imagine souvent que j'en discute avec vous.

— Bento, qui sait–c'est peut-être la dernière occasion qui nous reste. Je vous en prie, parlez-moi maintenant. Dites-moi, au moins, quelles sont les grandes orientations que vous avez prises.

— Oui, je veux bien, mais par où commencer ? Je commencerai par ce par quoi j'ai moi-même commencé : que suis-je ? Quel est mon noyau, mon essence ? Qu'est-ce qui fait de moi ce que je suis ? Qu'est-ce qui fait de moi *cet* être-*ci* plutôt qu'un autre ? Quand je pense à l'"étant", une vérité fondamentale me semble aller de soi : comme tout ce qui vit, je m'efforce de persévérer dans cet être qui m'est propre. Je dirais que ce *conatus*, ce désir de continuer à s'épanouir, est à l'origine de tous les efforts qui animent l'être humain.

— Donc vous commencez par l'individu seul plutôt que par son opposé, la communauté, qui pour moi est primordiale ?

— Pour autant, je ne conçois pas l'homme comme un être de solitude. C'est simplement que j'ai une autre conception de l'idée du lien. Je recherche le vécu joyeux qui naît non pas tant du lien que de l'abolition de la séparation. »

Franco secoue la tête avec perplexité. « Vous commencez à peine, et déjà me voilà perdu. Lien et abolition de la séparation ne sont-ils pas la même chose ?

— Il y a entre l'un et l'autre une différence subtile mais essentielle. Laissez-moi vous expliquer. Comme vous le savez, à l'origine même de ma pensée est l'idée que c'est par *la logique seule* que nous pouvons en partie comprendre l'essence de la Nature, ou de Dieu. Je dis "en partie" car l'existence réelle de Dieu est un mystère qui dépasse l'entendement. Dieu est infini, et comme nous ne sommes que des êtres finis, notre vision est limitée. Suis-je clair ?

— Jusqu'ici, oui.

— Donc, poursuit Bento, pour mieux comprendre, il nous faut essayer d'envisager le monde *sub specie aeternitatis*–sous l'aspect de l'éternité. Autrement dit, il nous faut surmonter les obstacles à la connaissance liés à l'attachement qui est le nôtre à notre propre moi. » Bento marque un temps. « Franco, il y a tant de questions dans votre regard.

— Je suis perdu. Vous alliez expliquer l'abolition de la séparation. Qu'en est-il ?

— Patience, Franco. Cela vient. Il nous faut commencer par poser les fondamentaux. Comme je l'ai dit, pour envisager le monde *sub specie aeternitatis*, je dois faire abstraction de mon identité – c'est-à-dire de mon attachement à moi-même –, afin de tout regarder d'un point de vue absolument pertinent et juste. Lorsque j'y parviens, je mets fin aux limites qui existent entre moi-même et les autres. Et quand cela se produit, un grand calme m'envahit. Alors aucun événement me concernant, même pas ma mort, n'y changera rien. Et quand, par ailleurs, les autres parviennent à ce même état, nous nous rapprochons, nous voulons pour l'autre ce que nous voulons pour nous-mêmes, et nous agissons avec noblesse. Ce vécu heureux et plein de joie est une conséquence de l'*abolition de la séparation plutôt que du lien*. Voilà la différence–la différence entre des hommes qui se rapprochent pour avoir chaud et se sentir protégés et les hommes qui ensemble partagent une vision joyeuse de la Nature ou de Dieu. »

Avec la même perplexité dans le regard, Franco commente : « J'essaie de comprendre, mais ce n'est pas facile car je n'ai jamais connu cela, Bento. Renoncer à sa propre identité – c'est difficile à imaginer. Cela me donne mal à la tête d'y penser. Et cela paraît si solitaire – et si froid.

— Solitaire et cependant, contrairement à toute attente, cette idée peut unir les hommes entre eux–c'est être simultanément *à part* tout en *prenant part*. Je ne propose ni ne préfère la solitude. De fait, je ne doute pas que si

vous et moi pouvions nous rencontrer quotidiennement pour discuter, nos efforts de compréhension en seraient grandement accrus. Il semble paradoxal de dire que les hommes sont plus utiles les uns aux autres quand ils suivent chacun leur propre chemin. Mais il en va ainsi lorsqu'il s'agit d'hommes de raison. Un égoïsme éclairé mène à l'entraide mutuelle. Nous avons tous en commun cette capacité à raisonner, et le vrai paradis sur terre adviendra le jour où notre engagement à comprendre la Nature, ou Dieu, remplacera toutes les autres attaches, qu'elles soient religieuses, culturelles ou nationales.

— Bento, si je vous saisis bien, je crains que ce paradis-là soit encore à des milliers d'années. Et je me demande également si moi-même, ou quiconque n'ayant pas votre forme d'esprit et votre envergure, sommes capables d'appréhender totalement ces idées.

— Je ne doute pas que cela demande un effort. Tout ce qui est grand est aussi difficile que rare. Pourtant j'ai une communauté de collégiants, de même que des philosophes qui lisent et comprennent mes écrits, même s'il est vrai que beaucoup d'entre eux m'écrivent infiniment trop de lettres me demandant des éclaircissements. Je n'attends pas que mes œuvres soient lues et comprises par des esprits non préparés. Au contraire, beaucoup s'en trouveront désorientés et perturbés, et je leur conseillerais de ne pas me lire. J'écris en latin pour les esprits philosophiques, et j'espère seulement que certains de ceux sur lesquels j'exerce une influence en influenceront d'autres à leur tour. Par exemple, en ce moment Johan De Witt, grand pensionnaire des Pays-Bas, et Henry Oldenburg, secrétaire de la British Royal Society, sont parmi mes correspondants. Mais si vous pensez que mon travail ne pourra jamais s'adresser à un public plus large, peut-être avez-vous raison. Il est fort probable que mes idées devront attendre des milliers d'années. »

Les deux hommes font silence, jusqu'à ce que Bento ajoute : « Ainsi donc, compte tenu de tout ce que j'ai dit sur la confiance que je place en la raison, vous voyez à présent pourquoi je m'oppose à lire et à prononcer les mots et les prières sans considération pour leur contenu ? Ce clivage intérieur ne peut être bon pour la santé de l'esprit. Je ne crois pas que le rituel puisse coexister avec le raisonnement lorsqu'il est en éveil. Je crois qu'il y a là de forts antagonismes.

— Je ne considère pas les rituels comme dangereux, Bento. Souvenez-vous que j'ai été initié aux rituels du catholicisme comme du judaïsme ; et je me suis également, depuis deux ans, mis à l'étude de l'islam. Plus je lis, plus je suis frappé de la manière dont chaque religion, sans exception, inspire un sentiment de la communauté, utilise le rituel et la musique, et exploite une mythologie qui fait le récit d'événements miraculeux. Et chaque religion, sans exception, promet la vie éternelle à celui qui vit en accord avec les préceptes établis. N'est-il pas incroyable que des religions nées indépendamment les unes des autres dans différentes parties du monde se ressemblent autant ?

— Ce qui voudrait dire ?

— Que, Bento, si les rituels, les cérémonies et, oui, la superstition aussi sont si profondément ancrés dans la nature même de l'homme, alors peut-être est-il légitime d'en conclure que l'être humain en a besoin.

— Je n'en ai pas besoin, quant à moi. Les enfants ont besoin de choses dont les adultes n'ont pas besoin. L'homme d'il y a deux mille ans a besoin de choses dont l'homme actuel n'a pas besoin. Je pense que le pourquoi de la superstition dans toutes ces cultures est que l'homme ancien était terrifié par le caractère capricieux et mystérieux de l'existence. Il lui manquait le savoir capable de lui fournir la chose dont il avait besoin par-dessus tout : une explication. En ces temps reculés il se cramponnait à l'unique forme d'explication dont il disposait–le surnaturel, avec les prières et les sacrifices et les lois cacher et…

— Et ? Poursuivez, Bento – quelle est la fonction de l'explication ?

— L'explication apaise. Elle délivre de l'angoisse qui naît de l'incertitude. L'homme ancien voulait subsister, il était terrorisé par la mort et en grande partie impuissant face à son environnement. L'explication lui donnait le sentiment, ou du moins l'illusion, d'exercer un contrôle. Il en a conclu que si tout ce qui arrive a une cause surnaturelle, alors peut-être y a-t-il un moyen d'amadouer le surnaturel.

— Bento, nous ne divergeons nullement sur ces questions, seules nos méthodes divergent. Changer un mode de pensée aussi ancien est un long processus. Tout ne peut pas se faire en un jour. Le changement, même de l'intérieur, nécessite du temps.

— Je suis convaincu que vous avez raison, mais je suis également convaincu que cette lenteur nécessaire vient en grande partie de

l'obstination avec laquelle les rabbins et les prêtres âgés s'accrochent au pouvoir. C'était le cas du rabbin Morteira, ça l'est aujourd'hui du rabbin Aboab. J'ai frissonné tout à l'heure quand vous avez décrit la manière dont il a soufflé sur les braises en attisant la croyance en Sabbataï Tsevi. J'ai vécu toute mon enfance dans la superstition ; je n'en suis pas moins choqué de ce délire autour de lui. Comment des juifs peuvent-ils croire en de telles sottises ? On ne dira jamais assez leur aptitude à l'irrationalité. À chaque seconde sur terre, un imbécile voit le jour. »

Franco mord dans sa pomme qu'il termine et demande : « Bento, puis-je faire une nouvelle observation "à la Franco" ?

— Ah, mon dessert ! Qu'aurais-je pu avoir de mieux ? Laissez-moi m'installer. » Bento se cale contre le traversin. « Je pense que je vais apprendre des choses sur ma personne.

— Vous avez dit que nous devions nous libérer de la servitude des passions, et cependant aujourd'hui vos propres passions ont affleuré à plusieurs reprises. Bien qu'ayant totalement pardonné à l'homme qui a tenté de vous tuer, vous vous êtes emporté contre le rabbin Aboab et contre ceux qui ont choisi de suivre le nouveau messie. »

Bento hoche la tête. « Oui, c'est vrai.

— J'irai plus loin – vous vous êtes montré plus indulgent pour l'acte de votre agresseur juif que pour les positions prises par ma femme. N'est-ce pas la vérité ? »

Bento hoche de nouveau la tête, avec plus de méfiance cette fois. « Continuez, professeur.

— Vous m'avez dit un jour que les émotions humaines pouvaient être traitées exactement comme s'il s'agissait de lignes, de plans et de masses. Vrai ? »

Nouveau hochement de tête.

« Donc, essayons d'appliquer ce même principe à vos vitupérations contre le rabbin Aboab et les disciples crédules de Sabbataï Tsevi. Et contre mon épouse, Sarah. »

Bento paraît intrigué. « Où voulez-vous en venir, Franco ?

— Je vous demande d'appliquer à vos propres émotions vos outils de compréhension. Rappelez-vous les paroles que vous m'avez dites quand j'étais tellement furieux contre votre agresseur. "Chaque chose, chaque fait,

sans exception, a une cause, il faut savoir que tout arrive *nécessairement*". Je me trompe ?

— Votre mémoire est sans faille, Franco.

— Merci. Donc appliquons ce même raisonnement aujourd'hui.

— Vous savez que je ne peux me soustraite à cette invitation et prétendre en même temps que la raison est ma *raison d'être**.

— Bon. Vous souvenez-vous de la morale de ce conte talmudique sur le rabbin Yohanan ? »

Bento acquiesce sans un mot. « Le prisonnier est incapable de se libérer seul. Sans doute voulez-vous dire que je peux libérer les autres, mais pas moi ?

— Exactement. Peut-être même puis-je voir des choses sur Bento Spinoza que lui ne voit pas. »

Bento sourit. « Et pourquoi votre vue serait-elle plus perçante que la sienne ?

— Pour la raison précisément que vous indiquiez voilà quelques minutes : votre propre moi fait obstacle et vous empêche de voir. Prenons, par exemple, vos sévères commentaires sur ces idiots crédules qui à Amsterdam se sont fait berner par le faux messie. Vos remarques au vitriol tout comme leur crédulité vont *nécessairement* de soi. Il ne pouvait en aller autrement. Et j'ai, Bento, quelque idée des raisons à l'origine de leur conduite et de la vôtre.

— Et ? Continuez.

— D'abord, il est intéressant que vous et moi, qui avons été témoins des mêmes événements, ayons réagi différemment. Pour vous citer, "C'est notre esprit qui décide". N'est-ce pas ?

— C'est exact, là encore.

— Personnellement je ne suis ni surpris ni embarrassé par la crédulité des foules marranes. » Franco parle à présent avec plus d'aisance et de conviction. « Elles croient nécessairement dans le messie. *Il va de soi* que nous, marranes, sommes sensibles à la pensée messianique ! Au cours de notre endoctrinement catholique n'avons-nous pas été constamment confrontés à l'idée de Jésus–qui est un homme et plus qu'un homme – envoyé sur Terre avec une mission ? Et *il va de soi* que nous, marranes, ne sommes pas choqués par la conversion sous la contrainte de Sabbataï Tsevi. N'avons-nous pas, nous, marranes, également connu la conversion sous la

contrainte ? Et qui plus est, beaucoup d'entre nous ont fait personnellement l'expérience d'une reconversion qui nous a permis de devenir de meilleurs juifs.

— Bien, bien, bien, Franco. Vous imaginez combien je vais regretter nos discussions ! Vous m'aidez à mettre le doigt sur mes manques. Vous avez raison : mes propos sur Sabbataï Tsevi, sur le rabbin Aboab et les idiots crédules sont incompatibles avec la raison. Un homme libre ne laisse pas de tels sentiments de mépris et d'indignation troubler sa paix. J'ai encore du chemin à parcourir avant de maîtriser mes passions.

— Vous m'avez dit un jour que la raison n'est pas de taille à lutter contre la passion et que le seul moyen de se libérer de la passion et de faire de la raison une passion.

— Ah, je crois savoir ce que vous voulez dire – que j'ai à ce point transformé la raison qu'on peut en arriver à ne pas la distinguer de la déraison.

— Exactement. J'ai remarqué que votre colère et vos véhémentes accusations se manifestent uniquement quand la raison est menacée.

— La raison, mais aussi la liberté, ajoute Bento. »

Franco hésite un instant, puis choisissant ses mots avec soin : « À bien y réfléchir, dit-il, il y a eu une autre fois où vos passions se sont fait jour : quand nous avons discuté de la place et des droits de la femme. Je pense que manquait à vos arguments visant à prouver l'infériorité de leur intelligence la rigueur qui vous est habituelle. Par exemple, vous avez affirmé que les femmes n'avaient jamais exercé le pouvoir. Vous oubliez l'existence de puissantes souveraines comme Cléopâtre, reine d'Égypte, Élisabeth d'Angleterre ou Isabelle de Castille, ou bien encore…

— Oui, oui, mais le temps nous manque à présent pour aborder toutes les questions. Cantonnons-nous à la raison et à la liberté. Je suis fort peu enclin à traiter aujourd'hui le sujet des femmes.

— Reconnaîtrez-vous au moins que c'est un domaine à prendre plus tard en considération ?

— Peut-être. Je n'en suis pas certain.

— Alors permettez-moi un dernier commentaire, et nous passerons à un autre sujet. » Sans attendre de réponse, Franco s'empresse de poursuivre. « Il est clair que vous et moi avons des positions très différentes sur les

femmes, et je crois avoir ici une idée du rapport causal. Êtes-vous intéressé de le connaître ?

— Je le devrais, mais je n'ai guère envie de vous entendre.

— Je poursuivrai néanmoins, juste une minute. Tout est dans la différence de relation que nous avons, l'un et l'autre, eu avec les femmes. J'ai eu avec ma mère une relation très aimante, comme celle que j'ai aujourd'hui avec ma femme et avec ma fille, et je crois que votre position à l'égard des femmes est *nécessairement* négative en raison des rapports qui ont été les vôtres jusqu'ici avec elles. Tristes, à en croire ce que vous m'avez conté : votre mère est morte quand vous étiez enfant, et vos mères de substitution – votre sœur aînée, puis votre belle-mère – sont mortes à leur tour. La communauté tout entière sait que la sœur qui vous restait, Rebecca, vous a durement rejeté. J'ai entendu dire qu'elle avait intenté un procès pour s'opposer au testament de votre père, afin que ses biens ne vous reviennent pas. Et puis il y a Clara Maria, la seule femme que vous ayez aimée, et qui vous a blessé en faisant le choix d'un autre. À l'exception d'elle, je ne vous ai jamais entendu parler positivement d'une femme. »

Bento reste silencieux, hochant la tête un long moment, digérant lentement les paroles de Franco, avant de déclarer : « Passons maintenant aux autres sujets. D'abord, il y a une chose que je ne vous ai pas dite, c'est combien j'admire votre courage pour avoir parlé avec franchise à vos fidèles et les avoir incité à la modération. Votre opposition publique au rabbin Aboab s'appuie sur ce que j'appelle les idées "adéquates" qui naissent de la raison plutôt que de la passion. J'aimerais également en savoir plus sur la façon dont vous voyez le nouveau judaïsme que vous espérez fonder. Peut-être tout à l'heure ai-je évité la discussion. »

Tous deux savent que le temps presse, et Franco prend rapidement la parole. « J'espère créer un type de judaïsme différent qui repose sur l'amour que nous nous portons tous mutuellement et celui que nous partageons pour nos traditions. Je projette de célébrer des offices religieux au cours desquels il ne sera pas question du surnaturel, mais qui reposeront sur notre sentiment commun d'humanité, tirant sa sagesse de la Torah et du Talmud afin de mener une existence aimante et morale. Car nous suivrons, oui, la loi juive mais au service de l'amour du prochain et de la morale, non pour obéir à un ordre divin. Et tout cela sera baigné de l'esprit de mon ami Baruch Spinoza. Dans mon projet d'avenir, je vous imagine parfois comme

un père. Mon rêve est de construire une synagogue où vous enverriez votre propre fils. »

Bento essuie une larme qui coule le long de sa joue. « Oui, nous sommes du même avis si vous pensez que nous devons user des cérémonies pour répondre à cette part en nous qui les réclame encore, mais pas jusqu'à nous asservir.

— Telle est effectivement ma position. Et n'y a-t-il pas une ironie des choses dans ce que, bien que vous cherchiez à changer le judaïsme de l'extérieur quand je cherche à le faire de l'intérieur, nous soyons confrontés au *herem*, vous de façon déjà effective, et moi sans doute pour les temps à venir ?

— Je suis d'accord avec la seconde partie de votre déclaration – sur l'ironie qu'il y a à être l'un et l'autre confrontés au *herem*–mais, de peur d'un malentendu, laissez-moi répéter une fois encore que mon intention n'est pas de changer le judaïsme. J'ai, pour ma part, l'espoir qu'un ardent dévouement à la raison éradiquera toutes les religions, y compris le judaïsme. » Bento jette un regard à la pendule. « Hélas, il est l'heure, Franco–presque 2 heures – le *trekschuit* ne va pas tarder. »

Tandis qu'ils marchent sans se presser en direction de l'embarcadère, Franco déclare : « J'ai une dernière chose à vous dire – ce livre que vous projetez d'écrire, cette critique que vous allez faire de la Bible ?

— Oui ?

— J'aime en vous cette volonté de l'écrire, mais je vous en prie, mon ami, soyez prudent. N'y apposez pas votre nom. Je crois en ce que vous dites, mais cela ne sera pas entendu de façon raisonnable. Pas pour le moment, pas de notre vivant. »

Franco monte à bord de la péniche. Le batelier largue les amarres, les chevaux tirent sur les filins, et le *trekschuit* s'écarte du quai. Bento contemple longuement le chaland qui s'éloigne, et plus il diminue sur l'horizon, plus sombre apparaît son *herem*. Enfin, quand plus rien ne reste de Franco, Bento quitte lentement le bord du canal pour retourner entre les bras de la solitude.

ÉPILOGUE

En 1670, Bento, alors âgé de trente-huit ans, termine son *Traité des autorités théologique et politique*. Son éditeur prévoit, à juste titre, qu'il ne pourra qu'être un brûlot. Aussi l'ouvrage est-il publié anonymement, sous des noms d'éditeurs fictifs et des villes de publication également fictives. Sa vente est rapidement interdite par les autorités aussi bien civiles que religieuses. Cependant, de nombreux exemplaires circulent sous le manteau.

Quelques mois plus tard, Spinoza quitte Voorburg pour La Haye, où il restera jusqu'à la fin de ses jours. Il loue d'abord une modeste chambre sous les combles dans la maison de la veuve Van der Werve, avant d'occuper, pour un loyer encore moins onéreux, une grande et unique pièce chez Hendrik Van der Spyck, un maître en peinture de scènes d'intérieur. Une existence paisible – c'est ce que Spinoza cherche et trouve à La Haye, où il passe ses journées à lire les grands auteurs de sa bibliothèque, à travailler à l'*Éthique*, et à polir le verre. Le soir il fume sa pipe en bavardant aimablement avec Van der Spyck, en compagnie de sa femme et de leurs sept enfants, sauf dans les périodes où il est trop accaparé par l'écriture pour quitter sa chambre, souvent des jours durant sans discontinuer. Le dimanche, il accompagne parfois la famille à la Nieuwe Kerk toute proche pour écouter le sermon.

Une toux qui ne guérit pas et provoque souvent des expectorations sanglantes l'affaiblit visiblement d'année en année. Peut-être l'inhalation de poussières de verre due à son travail d'optique nuit-elle à ses poumons, mais il souffre sans doute de tuberculose, comme en a souffert sa mère et d'autres membres de sa famille. Le 20 février 1677, il se sent si faible qu'il envoie chercher un médecin qui recommande à Mme Van der Spyck de cuire une poule au pot et d'en administrer le fortifiant bouillon à Spinoza. Mme Van der Spyck suit les instructions, et le malade semble aller mieux au matin suivant. La famille se rend à l'église dans l'après-midi, mais à leur retour, deux heures plus tard, Bento Spinoza est retrouvé mort, à l'âge de quarante-quatre ans.

Spinoza a vécu selon sa philosophie : il a atteint l'*Amor dei intellectualis*, s'est libéré de la servitude des passions qui perturbent, et a affronté la fin

dans la sérénité. Pourtant cette vie et cette mort paisibles ont laissé derrière elles une grande agitation qui perdure encore aujourd'hui où beaucoup le vénèrent et se réclament de lui, quand d'autres le rejettent et le condamnent.

Bien que n'ayant laissé aucun testament, Spinoza a donné à son hôte, dans l'éventualité de sa disparition, l'instruction d'envoyer immédiatement à son éditeur, Rieuwerttsz à Amsterdam, le bureau sur lequel il travaillait avec tout son contenu. Van der Spyck a exécuté les dernières volontés de Spinoza : il a emballé avec le plus grand soin le colis et l'a expédié à Amsterdam par le *trekschuit*. Le petit meuble est arrivé à bon port avec, dans ses tiroirs fermés à clé, l'*Éthique*, ainsi que d'autres précieux manuscrits inédits et de la correspondance.

Les amis de Bento se sont mis aussitôt à la tâche en éditant les manuscrits et les lettres. Conformément à ses recommandations, a été retiré des lettres tout ce qu'elles pouvaient comporter de personnel, pour n'en garder que le contenu philosophique.

Quelques mois après sa mort, les *Œuvres posthumes* de Spinoza (regroupant l'*Éthique*, le *Traité de l'autorité politique* inachevé, le *Traité de la réforme de l'entendement*, un choix de sa correspondance, ainsi que *L'Abrégé de grammaire hébraïque* et le *Traité de l'arc-en-ciel*) sont publiées en néerlandais et en latin, cette fois encore sans nom d'auteur, sous un nom d'éditeur fictif et une fausse ville de publication. Comme on pouvait s'y attendre, l'État néerlandais a rapidement interdit l'ouvrage par décret officiel en dénonçant son caractère profane et blasphématoire, ainsi que ses sentiments athées.

Lorsque la nouvelle se répand de la mort de Spinoza, sa sœur Rebecca, qui l'a fui vingt-et-un ans durant, réapparaît. Elle se présente comme étant la seule héritière légitime avec son fils Daniel. Cependant, quand Van der Spyck lui communique le décompte des biens et des dettes de son frère, elle reconsidère la question : les loyers impayés, les frais de funérailles, les notes en souffrance du barbier et de l'apothicaire dépassent probablement la valeur de ce que Bento possédait. Huit mois plus tard, a lieu la vente aux enchères des biens de Spinoza (pour l'essentiel, sa bibliothèque et son matériel de polissage du verre), et effectivement le produit de la vente ne parvient pas à couvrir les sommes dues. Plutôt que d'hériter des dettes, Rebecca renonce à ses droits sur la succession et disparaît une nouvelle fois. Le peu qui reste d'impayés est réglé par le beau-frère de Simon de Vries

(Simon, mort dix ans plus tôt en 1667, avait offert à son ami Bento de lui laisser la totalité de ses biens. Bento avait décliné la proposition, en disant que ce serait injuste pour sa famille et qu'en outre l'argent ne servirait qu'à le distraire. La famille de Simon a proposé à Bento de lui verser une annuité de cinq cents florins. Ce que Spinoza a également refusé, affirmant que la somme était supérieure à ses besoins. Il a fini par accepter une petite annuité de trois cents florins.)

La vente aux enchères des biens de Spinoza a été effectuée par W. van den Hove, un notaire consciencieux qui a laissé un inventaire détaillé des cent cinquante-neuf ouvrages de la bibliothèque. L'inventaire fournit des informations précises sur la date de publication, l'éditeur et le format de chaque volume. En 1900, un homme d'affaires néerlandais, George Rosenthal, s'est servi de cette liste pour tenter de reconstituer la bibliothèque du philosophe au profit de la Spinozahuis de Rijnsburg. Le plus grand soin a été apporté à l'achat des éditions correspondant aux dates et lieux de publication des originaux, mais ces livres ne sont évidemment pas ceux que Spinoza a tenus entre ses mains. (Au chapitre 32, j'imagine une scène au cours de laquelle Alfred Rosenberg n'a pas conscience de ce fait.) En définitive, George Rosenthal a réussi à rassembler cent dix des cent cinquante-neuf volumes qui composaient la bibliothèque de Spinoza. Il a également fait don à la Maison de Spinoza de trente-cinq ouvrages antérieurs au XVII^{e} siècle, ainsi que d'œuvres traitant de la vie et de la philosophie de Spinoza.

Spinoza a été inhumé sous les dalles de la Nieuwe Kerk, ce qui a souvent fait penser qu'il s'était sur le tard converti au christianisme. Une conversion semble cependant bien improbable venant de celui pour qui « l'idée que Dieu possède les propriétés de l'homme semble aussi absurde que le serait l'idée que le cercle possède les propriétés du carré ». Dans les Pays-Bas libéraux du XVII^{e} siècle, l'inhumation de non-protestants à l'intérieur même des églises n'est pas rare. Même les catholiques, pourtant beaucoup plus détestés que les juifs dans ce pays protestant, sont parfois enterrés au sein des églises. (Au siècle suivant, la politique change, et ne seront admis que les personnages les plus fortunés et les plus importants.) Comme il en va d'ordinaire, la concession funéraire de Spinoza est d'une durée limitée, et lorsqu'au bout d'une dizaine d'années les fonds manquent pour la

prolonger, les ossements du philosophe seront déterrés et dispersés dans le cimetière, grand d'un demi-arpent, qui jouxte l'église.

Avec le temps, les Pays-Bas vont se réclamer de Spinoza, et sa célébrité grandit au point que son portrait figurera sur le billet néerlandais de mille florins jusqu'à la mise en circulation de l'euro en 2002. Comme tous les portraits de Spinoza, celui du billet de banque s'inspire des rares descriptions écrites existantes, car aucun portrait n'a été peint de lui de son vivant.

Une stèle a été posée dans le cimetière de la Nieuwe Kerk en 1927 à l'occasion de la commémoration du deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Spinoza. Plusieurs admirateurs juifs de Palestine, qui souhaitaient réhabiliter Baruch Spinoza en tant que juif, ont participé à la commémoration. L'inscription en latin gravée sur la stèle dit ceci : « Cette terre recouvre les restes de Benedictus Spinoza, autrefois inhumé dans la nouvelle église ».

En Palestine, à peu près à l'époque de l'inauguration de cette stèle, le célèbre historien Joseph Klausner, qui sera plus tard candidat à la première élection présidentielle israélienne, prononçait un discours à l'université hébraïque dans lequel il déclarait que le peuple juif avait commis un terrible péché en excommuniant Spinoza ; il demandait que soit proscrite l'idée selon laquelle Spinoza était un hérétique. Il terminait ainsi son allocution : « À Spinoza, le juif, nous lançons cet appel […] du haut du mont Scopus, des portes de notre nouveau sanctuaire – l'université hébraïque de Jérusalem –, *le ban est révoqué !* Le châtiment du judaïsme prononcé contre toi est ici levé, et quel qu'ait été envers lui ton péché, il sera pardonné. Tu es notre frère, tu es notre frère, tu es notre frère ! ».

En 1956, date anniversaire des trois cents ans de l'excommunication de Spinoza, l'un de ses admirateurs néerlandais, H.F.K. Douglas, émit l'idée d'ériger un nouveau mémorial à côté de la stèle de 1927. Sachant que David Ben Gourion, alors Premier ministre d'Israël, vouait également une grande admiration à Spinoza, Heer Douglas lui a demandé son soutien, que Ben Gourion a accordé avec enthousiasme. Et lorsque la nouvelle a commencé à se répandre en Israël, les membres de l'organisation juive humaniste d'Haïfa, qui voyaient en Spinoza l'ancêtre de l'humanisme juif, ont proposé d'apporter leur contribution en apposant une plaque de basalte noire sur le

mémorial. L'inauguration officielle a eu lieu en présence de nombreuses personnalités parmi lesquelles des représentants des gouvernements néerlandais et israélien. Ben Gourion ne participe pas à la cérémonie, mais il visitera officiellement le mémorial trois ans plus tard.

La nouvelle stèle, placée près de celle de 1927, comporte un portrait en relief de Spinoza accompagné du simple mot *caute* (prudence) trouvé sur la chevalière du philosophe. En-dessous, est scellée la plaque noire de basalte israélienne sur laquelle figure le mot hébreu עמך (*amcha*), qui signifie « Ton Peuple ».

Certains Israéliens ont exprimé leur désaccord avec la démarche de Ben Gourion en faveur de Spinoza. Les membres orthodoxes de la Knesset furent si indignés à l'idée qu'Israël puisse honorer le philosophe qu'ils réclamèrent un blâme à l'encontre à la fois de Ben Gourion et de la ministre des Affaires étrangères, Golda Meir, pour avoir demandé à l'ambassadeur d'Israël aux Pays-Bas d'assister à l'inauguration du monument.

Quelques temps auparavant, dans un article de presse, Ben Gourion abordait la question de l'excommunication de Spinoza. « Il est difficile, écrivait-il, de condamner la communauté juive du XVII^e^ siècle à Amsterdam. La situation était pour elle précaire […] et cette communauté traumatisée avait le droit de défendre sa cohésion. Mais aujourd'hui le peuple juif n'a pas le droit de continuer d'exclure Spinoza l'immortel de la Communauté d'Israël. » Ben Gourion affirmait que la langue hébraïque était incomplète sans les ouvrages de Spinoza. Et de fait, peu après la parution de cet article, l'Université hébraïque publiait les œuvres complètes de Spinoza en hébreu.

Des juifs ont souhaité que Ben Gourion lance un appel au rabbinat d'Amsterdam afin que soit révoquée l'excommunication, mais il a refusé et a écrit : « Je n'ai pas cherché à faire annuler l'excommunication, car il était une évidence pour moi que cette excommunication était nulle et non avenue […] Il y a, à Tel-Aviv, une rue qui porte le nom de Spinoza, et il n'est pas une seule personne dotée de raison dans ce pays pour considérer que son excommunication est toujours en vigueur. »

La bibliothèque de Spinoza à Rijnsburg a été saisie par l'ERR de Rosenberg en 1942. L'Oberbereichsleiter Schimmer, chef des opérations aux Pays-Bas, a décrit l'intervention dans son rapport de 1942 (qui devait constituer par la suite un document officiel à Nuremberg) : « Les

bibliothèques de la Societas Spinozana à Den Haag et de la Maison de Spinoza à Rijnsburg ont également été emballées. Elles ont rempli dix-huit caisses et comptent, elles aussi, des ouvrages anciens d'une extrême valeur et d'une grande importance *pour l'examen du problème Spinoza*. Ce n'est pas sans raison que le directeur de la Societas Spinozana a tenté de nous la dissimuler, sous de faux prétextes que nous avons découverts. »

La bibliothèque volée à Rijnsburg a été entreposée à Francfort avec le plus gigantesque butin de l'histoire du monde. Sous la direction de Rosenberg, l'ERR a dérobé plus de trois millions de livres dans un millier de bibliothèques. Quand Francfort a été massivement bombardée par les alliés en 1944, les nazis ont déplacé à la hâte ce butin vers des entrepôts souterrains. La bibliothèque de Spinoza, ainsi que des milliers d'autres livres non catalogués, ont été envoyés dans une mine de sel à Hungen, près de Munich. À la fin de la guerre, tous les trésors de Hungen ont été transférés au dépôt central américain d'Offenbach, où une petite armée de bibliothécaires et d'historiens ont recherché leurs propriétaires. Un jour, un archiviste néerlandais, Dirk Marius Graswinckel, est tombé sur les ouvrages de la bibliothèque de Spinoza qu'il a expédiée (dans sa quasi-totalité) aux Pays-Bas sur un bateau néerlandais, le *Mary Rotterdam*. Les livres sont arrivés à Rijnsburg en mars 1946 et ont été réexposés dans le musée Spinoza, où on peut les voir encore aujourd'hui.

Pendant les mois qui ont précédé le procès, Alfred Rosenberg est resté à l'isolement cellulaire dans la prison de Nuremberg, où il n'a rencontré que l'avocat qui préparait sa défense, un médecin militaire américain et un psychologue. Ce n'est que le 20 novembre 1945, premier jour du procès, qu'il a vu les autres accusés nazis lorsque tous se sont retrouvés devant le corps judiciaire présidant aux débats et l'ensemble des procureurs venus des États-Unis, de Grande-Bretagne, d'U.R.S.S. et de France. Au cours des onze mois suivants, ils se rencontreront tous dans la même salle deux cent dix-huit fois.

Il y a vingt-quatre accusés, mais seuls vingt-deux seront présents au tribunal. Le vingt-troisième, Robert Ley, s'est pendu dans sa cellule à l'aide d'une serviette deux semaines auparavant, et le vingt-quatrième, Martin Bormann, « le dictateur de l'antichambre d'Hitler », sera jugé par contumace, bien que beaucoup soient convaincus qu'il a été tué lors de

l'entrée des Russes à Berlin. Les prévenus occupent quatre bancs de bois disposés sur deux rangs. Une rangée de soldats se tient au garde-à-vous derrière eux. Rosenberg est le second sur le banc de droite au premier rang. Au premier rang de gauche sont assis Göring ; Hess ; Joachim von Ribbentrop, ministre nazi des Affaires étrangères ; et le maréchal Wilhelm Keitel, commandant suprême des forces armées. Pendant les mois de détention qui ont précédés le procès, Göring, qui se droguait, a subi une cure de désintoxication, il a perdu douze kilos et se présente à l'audience soigné de sa personne et jovial.

À la droite de Rosenberg se trouve Ernst Kaltenbrunner, l'officier SS survivant le plus gradé. À sa gauche, Hans Frank, gouverneur général de la Pologne occupée ; Wilhelm Frick, protecteur de Bohême-Moravie ; et au bout du banc, Julius Streicher, rédacteur en chef de *Der Stürmer*. Alfred a dû être soulagé de ne pas être assis à côté de Streicher, qui lui répugnait tout particulièrement.

Au second rang se trouvent des sommités tels que l'amiral Dönitz, président du Reich après le suicide d'Hitler et commandant en chef de la flotte des U-Boote, et le maréchal Alfred Jodl. Tous deux garderont un port militaire hautain. À côté, sont assis Fritz Sauckel, chef du service du travail obligatoire de l'Allemagne nazie ; Arthur Seyss-Inquart, commissaire du Reich pour les Pays-Bas ; et Albert Speer, architecte et ami intime d'Hitler– un homme qu'Alfred haïssait presque autant que Goebbels. À côté d'eux, Walther Funk, qui a transformé la Reichsbank en dépôt de dents en or et autres objets de valeur prélevés sur les victimes des camps de concentration, et Baldur von Schirach, chef des jeunesses hitlériennes. Les deux autres prévenus du second rang sont des hommes d'affaires nazis que l'on connaît moins.

Le choix des grands criminels de guerre nazis a pris des mois. Manquaient, évidemment, ceux du premier cercle, mais après les suicides d'Hitler, de Goebbels et d'Himmler, ces hommes représentent les nazis les plus notoires. Enfin, enfin, Alfred Rosenberg est entré dans le premier cercle. Conformément à son personnage, Göring, le dauphin d'Hitler, cherche à prendre le contrôle du groupe, usant d'un regard tour à tour séducteur ou furieux et brutal ; et bientôt beaucoup s'inclinent devant lui. L'ensemble des procureurs, inquiets à la perspective d'un Göring influençant les témoignages des autres inculpés, décident immédiatement de

le séparer de ses co-accusés. D'abord, ils ordonnent que Göring prenne ses repas seul pendant les pauses les jours de procès, tandis que les autres mangent à des tables de trois. Ensuite, pour affaiblir encore son influence, ils renforcent l'isolement cellulaire de tous les prévenus. Rosenberg, comme toujours, refuse de communiquer avec les autres au cours des rares occasions qui leur restent–repas, trajets jusqu'au tribunal, échanges chuchotés pendant les audiences. Pas un ne cache son antipathie à son égard, et il le leur rend bien : Alfred Rosenberg considère ces hommes comme responsables de l'échec du noble idéal que lui et le Führer ont soigneusement élaboré.

Quelques jours après le début du procès, le tribunal visionne un film terrible tourné par les troupes américaines lorsqu'elles ont libéré les camps de concentration. Pas un détail macabre n'est omis : la salle d'audience est tout entière bouleversée et révoltée par les images qui défilent à l'écran des chambres à gaz, des fours crématoires pleins à craquer de corps à moitié calcinés, des montagnes de cadavres en état de décomposition, des énormes tas d'objets pris sur les morts – lunettes, chaussures d'enfants, cheveux humains. Un caméraman américain braque son objectif sur le visage des accusés tandis qu'ils regardent le film. Blême, celui de Rosenberg exprime l'horreur, et aussitôt il détourne les yeux. Après la projection, il soutiendra, à l'instar de tous les autres inculpés, n'avoir absolument rien su de l'existence de ces choses.

A-t-il dit vrai ? Que savait-il de l'exécution en masse des juifs d'Europe ? Que savait-il des camps de la mort ? Rosenberg emportera son secret dans la tombe. Il n'a laissé aucun message écrit, aucune preuve irrévocable. (Même la signature d'Hitler n'apparaît sur aucun document relatif aux camps.) Et, bien entendu, Rosenberg n'a jamais rien écrit sur le sujet dans le *Beobachter*, car la règle nazie interdisait explicitement toute discussion publique à propos des camps. Rosenberg est prompt à préciser devant la cour qu'il a refusé de participer à la très capitale Conférence de Wannsee en janvier 1942, qui a réuni les hauts fonctionnaires nazis et au cours de laquelle Reinhard Heydrich a exposé avec la plus grande clarté les plans de la Solution Finale. Rosenberg a envoyé à sa place son adjoint, Alfred Meyer. Mais Meyer est son proche collaborateur depuis des années, et il est impensable qu'ils n'aient jamais parlé ensemble de Wannsee.

Au dix-septième jour du procès, l'accusation présente comme preuve à charge un film de quatre heures, *Le Plan nazi*, qui est une compilation de diverses bandes d'actualités et de propagande nazie. Le document commence par des séquences du film de Leni Riefenstahl, *Le Triomphe de la volonté*, que Rosenberg, plastronnant dans son uniforme tarabiscoté du parti, commente pompeusement. Rosenberg et ses co-accusés ne cachent pas leur plaisir à effectuer ce bref voyage dans le passé, du temps de leur gloire.

Quand le tribunal interroge les autres, Alfred Rosenberg ne prête pas attention à ce qui se dit. Il lui arrive de dessiner, croquant des visages dans la salle ; ou de faire basculer ses écouteurs sur la traduction en russe des débats, qu'il suit en secouant la tête avec un petit sourire narquois devant la pléthore d'erreurs. Même pendant son propre interrogatoire, il écoute la traduction en russe et proteste publiquement contre les innombrables fautes commises par les interprètes.

Tout au long du procès, le tribunal prend Rosenberg beaucoup plus au sérieux que les nazis ne l'ont jamais fait. À plusieurs reprises, il est présenté comme l'idéologue en chef du parti nazi, l'homme qui a élaboré le plan de destruction de l'Europe, et à aucun moment Rosenberg ne niera ces accusations. On peut imaginer les sentiments mêlés de Göring, qui traite avec mépris l'importance présumée de Rosenberg au sein du Troisième Reich, en même temps qu'il ricane de l'inconscience avec laquelle Rosenberg tresse la corde qui va le pendre.

Durant sa longue prise de parole pour sa défense, les approximations, le ton pédant et le style alambiqué irritent considérablement les procureurs. À la différence d'Hitler, ils ne sont pas sensibles à la prétendue profondeur de la pensée d'Alfred Rosenberg, peut-être parce que les juristes de Nuremberg sont en possession des résultats des tests de quotient intellectuel qu'a fait passer le lieutenant G.M. Gilbert, psychologue américain. Son Q.I. de 124 place Rosenberg dans la moyenne des vingt-et-un accusés. (Julius Streicher, rédacteur en chef du journal préféré d'Hitler arrive bon dernier avec un résultat de 106.) Bien que continuant d'arborer ses habituels sourires suffisants, il ne fait plus croire à personne que sa pensée est trop profonde pour être comprise.

Le procureur en chef pour les États-Unis, Justice Robert J. Jackson, juge à la Cour suprême, écrit : « C'est Rosenberg le cérébral, grand prêtre de la

“race supérieure”, qui est à l’origine de la doctrine haineuse qui a promu l’annihilation des juifs, et a appliqué aux Territoires occupés de l’Est ses théories de mécréant. Sa philosophie fumeuse a également ajouté l’ennui à la longue liste des atrocités nazies. »

Dans un ensemble de lettres, le procureur adjoint américain au procès, Thomas Dodd (père du sénateur Chritopher Dodd) dévoile ses sentiments à propos de Rosenberg : « Deux jours ont passé. J’ai interrogé de façon serrée Alfred Rosenberg ce matin et je crois avoir fait un travail acceptable […] Il a été très difficile à interroger–c’est une fripouille, un menteur qui manie l’esquive comme jamais je n’en ai vu. Il m’a déplu, à vrai dire : il est tellement faux, c’est un hypocrite fini. »

Sir David Maxwell, le procureur en chef pour le Royaume-Uni, commente : « L’unique argument présenté est que Rosenberg ne ferait pas de mal à une mouche et que les témoins l’ont vu ne pas faire de mal à une mouche. Rosenberg est un maître de l’euphémisme, un bureaucrate pédant dont les phrases, qui semblent ne jamais finir, sinuent, s’entrelacent et collent les unes aux autres comme des spaghettis trop cuits. »

Et la déclaration finale du procureur en chef pour l’URSS s’achève sur ces mots : « En dépit des efforts de Rosenberg pour jongler avec les faits et les événements historiques, il ne peut nier qu’il a été l’idéologue officiel du parti nazi ; qu’il y a un quart de siècle, il avait déjà posé les fondements “théoriques” de l’État fasciste hitlérien, qui pendant toute cette période a moralement corrompu les esprits de millions d’Allemands, en les préparant “idéologiquement” aux crimes monstrueux commis par les Hitlériens. »

Rosenberg n’a qu’une ligne de défense possible : ses collègues nazis ne l’ont jamais pris au sérieux et n’ont tenu aucun compte des politiques qu’il a proposées pour les pays de l’Est occupés. Mais il a une trop haute opinion de lui-même pour avouer publiquement son insignifiance. Il choisit donc de louvoyer au fil des heures. Comme l’écrit un observateur au procès : « Pas plus que d’attraper une poignée de nuages, il n’était possible de saisir ce qu’il disait. »

À la différence des autres accusés, Rosenberg ne s’est jamais renié. Il est resté le seul à finalement garder la foi. Il n’a jamais désavoué Hitler et son idéologie raciste. « Je n’ai pas vu en Hitler un tyran, déclare-t-il devant la cour, mais comme des millions de National Socialistes, je lui ai fait confiance personnellement en raison de l’expérience puisée dans quatorze

années de lutte. J'ai servi Adolf Hitler avec loyauté, et quoiqu'ait pu faire pendant ces années le parti, je l'ai soutenu. » Dans une conversation avec un autre accusé, il défend Hitler avec encore plus d'énergie : « J'ai beau y penser et repenser encore, je ne vois pas la moindre faille dans la personnalité de cet homme. » Rosenberg continue d'affirmer le bien fondé de son idéologie : « Ce qui me motive depuis vingt-cinq ans, c'est la volonté de servir non seulement le peuple allemand, mais l'Europe tout entière–et de fait, l'ensemble de la race blanche. » Peu de temps avant sa mort, il exprime l'espoir que l'idée du National Socialisme ne tombera jamais dans l'oubli et qu'elle « renaîtra d'une génération nouvelle, aiguisée par la souffrance. »

Le 1er octobre 1946, la sentence est prononcée. Le tribunal s'est réuni deux cent dix-huit fois et les audiences sont suspendues depuis les six semaines que durent des délibérations qui se prolongent. Au matin du 1er octobre, chaque accusé apprend, dans l'ordre de la place qu'il occupe sur le banc, le verdict de la cour le concernant. Trois d'entre eux–Schacht, von Papen et Fritzsche–sont acquittés et recouvrent immédiatement la liberté. Les autres sont reconnus coupables, pour partie ou la totalité des chefs d'accusation.

L'après-midi, les accusés vont connaître leur sort. Rosenberg est le sixième à faire face à la cour : « Accusé Alfred Rosenberg, au vu des chefs d'accusation pour lesquels vous avez été reconnu coupable, le Tribunal vous condamne à la mort par pendaison. »

Dix autres inculpés entendent les mêmes mots : Göring, von Ribbentrop, Keitel, Kaltenbrunner, Jodl, Frank, Frick, Streicher, Seyss-Inquart et Sauckel. Martin Bormann a été condamné à mort par contumace, et les sept inculpés restants à diverses peines de prison.

L'exécution est fixée à l'aube du 16 octobre 1946. Après l'énoncé de la sentence, un garde militaire est posté devant chaque cellule, qui surveille le prisonnier vingt-quatre heures sur vingt-quatre à travers le judas de la porte. La veille des exécutions, les condamnés ont entendu les coups de marteau frappés pour la construction des trois potences dans la cour de la prison.

À onze heures du soir le 15 octobre, alors que les exécutions sont prévues à l'aube du lendemain, le garde chargé de la cellule de Göring l'entend gémir et le voit pris de convulsions sur son lit. Le directeur et le médecin de

la prison se précipitent dans la cellule, mais Göring est déjà mort. Des bris de verre dans sa bouche apportent la preuve qu'il a ingéré une ampoule de cyanure. Des centaines de ces ampoules permettant le suicide ont été distribuées aux dirigeants nazis, mais que Göring ait réussi, en dépit des multiples fouilles au corps ainsi que de ses effets, à cacher l'ampoule qui a mis fin à ses jours, reste un mystère. Les autres condamnés n'ont rien su de la mort de Göring. Von Ribbentrop sera le premier appelé à sa place. Les gardes vont entrer dans chaque cellule, l'une après l'autre, appeler le prisonnier et l'escorter jusque dans le gymnase où à peine deux jours plus tôt des officiers américains de la sécurité ont disputé une partie de basket-ball. Le 16 octobre, se dresse à cet endroit trois potences de bois peintes en noir. Deux sont utilisées alternativement. La troisième ne servira pas, elle est là par sécurité. Leur partie basse a été camouflée par des planches, afin que ceux qui assistent à l'exécution ne voient pas le pendu se débattre au bout de la corde.

Quatrième de la liste, Rosenberg est menotté et conduit au pied de la potence où il doit décliner son identité. D'une voix douce, il répond : « Rosenberg » et, soutenu par deux sergents de l'armée américaine, il gravit les treize marches du gibet. Lorsqu'on lui demande s'il a quelque chose à dire, ses yeux aux cernes brunâtres s'affolent quelques instants en regardant le bourreau, puis il secoue vigoureusement la tête pour répondre non. Les neuf autres nazis feront tous une dernière déclaration – Streicher criera : « Les bolcheviques vous pendront un jour ». Mais Rosenberg est allé à la mort sans un mot. Tel un sphinx.

Les corps de Göring et des neuf autres suppliciés ont été placés dans des cercueils et photographiés afin que soit apportée la preuve de leur mort. À la faveur de la nuit, les dix cadavres sont transportés à Dachau, où les fours ont été une dernière fois allumés pour incinérer ceux qui les avaient construits. Trente kilos de cendres – tout ce qui reste des dirigeants nazis – ont été dispersées dans un ruisseau affluent de l'Isar qui traverse Munich, où a commencé cette histoire, la plus triste et la plus sombres de toutes les histoires.

GENÈSE DU *PROBLÈME SPINOZA*

Spinoza m'a longtemps intrigué. Depuis des années je veux écrire sur ce courageux penseur du XVII^e^ siècle, si seul – sans famille, sans communauté –, auteur de livres qui ont véritablement changé le monde. Il a imaginé avant tout autre la sécularisation de la société, l'État démocratique en politique, l'avènement des sciences naturelles, et il a ouvert la voie aux Lumières. Qu'il ait été excommunié par les juifs à l'âge de vingt-trois ans et que son œuvre ait été interdite par la censure pour le restant de sa vie par les chrétiens m'a toujours fasciné, peut-être en raison de mes propres penchants iconoclastes. Et cette étrange sensation de parenté s'est renforcée en découvrant qu'Einstein, l'un de mes premiers héros, était spinosiste. Quand Einstein parlait de Dieu, il parlait du Dieu de Spinoza – un Dieu qui est synonyme de Nature, un Dieu qui inclut toute substance, un Dieu enfin « qui ne joue pas aux dés avec l'univers » (ce par quoi il veut dire que tout ce qui arrive, sans exception, obéit aux lois que dicte la Nature).

Je crois aussi que Spinoza, comme Nietzsche et Schopenhauer, sur la vie et la philosophie desquels j'ai écrit deux précédents romans[1], a dit beaucoup de choses qui se révèlent extrêmement pertinentes dans le domaine qui est le mien de la psychiatrie et de la psychothérapie–par exemple que les idées, les pensées et les sentiments sont le résultat d'un vécu, que les passions peuvent être étudiées de façon dépassionnée, que la compréhension mène à la transcendance. Et je souhaitais rendre hommage à la pensée de ce philosophe dans un roman d'idées.

Mais comment écrire sur un homme qui a vécu une existence aussi contemplative, marquée par si peu d'événements extérieurs ? Il fut extraordinairement secret, ne dévoila rien dans ses écrits de sa propre personne. Je ne dispose d'aucun des matériaux qui se prêtent d'ordinaire au récit – pas de drames familiaux, pas d'histoires d'amour ni de jalousie, pas d'anecdotes singulières, d'ennemis, de querelles ou de prises de bec, pas de réconciliations. Il est l'auteur d'une correspondance abondante, mais après sa mort ses collègues ont suivi ses instructions et retiré de ses lettres presque tous les commentaires personnels. Non, bien peu de drames

apparemment dans son existence : les érudits, pour la plupart, considèrent Spinoza comme une bonne âme–certains comparent sa vie à celle d'un saint du christianisme, d'autres à la figure même de Jésus.

Je me suis donc résolu à écrire un roman de sa vie intérieure. C'est là que ma propre expérience pouvait aider à retracer l'histoire de Spinoza. N'était-il pas en fin de compte un être humain–aux prises avec les mêmes conflits que j'ai dû pour ma part affronter, tout comme ont dû le faire les nombreux patients avec lesquels j'ai travaillé pendant des dizaines d'années ? Il a sans doute violemment réagi sur un plan émotionnel au fait d'être excommunié, à l'âge de vingt-trois ans, par la communauté juive d'Amsterdam. Cela, par un édit irréversible ordonnant à tout juif, y compris aux membres de sa famille, de le fuir à jamais. Plus un juif ne s'adresserait à lui désormais, ni n'aurait de commerce avec lui, ni ne le lirait, ni ne s'approcherait à moins de cinq mètres de sa personne physique. Et il va de soi que nul ne peut exister sans une vie intérieure faite d'imaginaire, de rêves, de passions, et d'un désir d'amour. Un quart environ de l'*Éthique*, l'œuvre maîtresse de Spinoza, vise à libérer l'âme de « la servitude des passions ». En tant que psychiatre, j'ai la conviction qu'il n'aurait pu écrire cette partie-là s'il n'avait lui-même fait l'expérience consciente d'une lutte avec ses passions.

Pourtant j'ai buté des années sur le fait de ne pas trouver l'histoire que réclame un roman. Jusqu'à ce qu'un voyage aux Pays-Bas il y a cinq ans change tout. J'y étais allé donner une conférence et, en contrepartie, j'avais notamment demandé–et m'avait été accordée–une « journée Spinoza ». Le secrétaire de l'association néerlandaise des Amis de Spinoza et un important philosophe qui en était le spécialiste avaient accepté de passer une journée avec moi à visiter l'ensemble des lieux qui étaient liés au grand homme – sa maison, sa sépulture, et l'endroit qui suscitait le plus d'intérêt, le musée Spinoza de Rijnsburg. C'est là que j'eus la révélation.

J'ai pénétré plein d'enthousiasme et d'espoir dans le musée Spinoza à Rijnsburg, qui est à quarante-cinq minutes en voiture d'Amsterdam. En quête de quoi…? Peut-être d'une rencontre avec l'esprit de Spinoza. Peut-être d'une histoire. Mais dès l'arrivée, j'ai été déçu. Et j'ai douté que ce petit musée bien pauvre puisse me rapprocher du philosophe. Les seuls objets vaguement personnels qu'il comptait étaient les cent cinquante-neuf volumes de sa bibliothèque. Je m'en suis immédiatement approché. Mes hôtes m'y ont laissé accéder librement, et j'ai sorti l'un après l'autre ces

ouvrages du XVII^e siècle, pour les humer, les tenir entre mes mains, transporté à l'idée de toucher des objets que Spinoza avait touchés.

Mais ma rêverie fut bientôt interrompue par l'un de mes accompagnants. « Bien entendu, Dr Yalom, ses biens personnels–lit, vêtements, chaussures, plumes et livres–ont été mis aux enchères après sa mort afin de payer les frais de funérailles. Les livres ont été vendus et dispersés, mais par bonheur, le notaire de l'époque en a établi une liste avant la vente, et plus de deux cents ans plus tard, un philanthrope juif a rassemblé la plupart des titres dans la bonne édition, celle correspondant à l'année et à la ville de publication des originaux. Ce que nous appelons la bibliothèque de Spinoza en est, en fait, une réplique. Ses mains n'ont jamais tenu ces livres. »

Je me détournai de la bibliothèque et contemplai le portrait de Spinoza accroché au mur ; j'éprouvai bientôt la sensation de me fondre dans ces immenses yeux tristes fendus en amende sous les lourdes paupières, une expérience quasi mystique–rare chez moi. Mais alors mon hôte ajouta : « Peut-être l'ignorez-vous, mais ce portrait n'est pas vraiment celui de Spinoza. Il n'est qu'une représentation sortie de l'imagination d'un artiste à partir de quelques lignes le décrivant. S'il y eut des portraits de Spinoza réalisés de son vivant, aucun n'est parvenu jusqu'à nous. »

Peut-être l'histoire d'une totale illusion. Je me posai la question.

Tandis que j'examinais, dans la deuxième salle, l'appareil à polir les verres d'optique–qui n'était pas non plus celui de Spinoza (une notice du musée le spécifiait), mais un instrument semblable à celui qu'il utilisait –, j'entendis dans la bibliothèque l'un de mes hôtes parler des nazis.

Je revins sur mes pas. « Quoi ? Les nazis sont venus ici ? Dans ce musée ?

— Oui, plusieurs mois après la guerre éclair aux Pays-Bas, les troupes de l'ERR sont arrivées dans leurs grandes limousines et ont tout emporté–les livres, un buste et un portrait de Spinoza, tout. Elles ont tout dérobé, ont posé des scellés et exproprié le musée.

— L'ERR ? C'est-à-dire ?

— Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg. Le corps expéditionnaire conduit par Alfred Rosenberg, le grand idéologue antisémite nazi. Il était chargé des pillages pour le compte du Troisième Reich, et sous les ordres de Rosenberg l'ERR a écumé l'Europe entière – subtilisant d'abord uniquement les biens

des juifs, puis par la suite durant la guerre, tout ce qui pouvait présenter une quelconque valeur.

— Ainsi ces livres ont-ils été enlevés deux fois à Spinoza ? demandai-je. C'est-à-dire qu'il aura fallu les racheter et les rassembler une deuxième fois ?

— Non, miraculeusement ces livres ont survécu et sont revenus ici après la guerre, seuls quelques-uns manquaient.

— Incroyable ! » *Il y a là une histoire*, pensai-je. « Mais pour quelle raison Rosenberg s'est-il intéressé à ces livres ? Je sais qu'ils ont une certaine valeur–des ouvrages du XVII^e^ siècle et plus anciens encore – mais pourquoi ne pas avoir tout simplement investi le Rijksmuseum et décroché un Rembrandt qui à lui seul vaut cinquante fois cette bibliothèque tout entière ?

— Non, l'argent n'était pas le but. Il n'avait rien à voir dans ce cas. L'ERR portait à Spinoza un intérêt qui reste mystérieux. Dans son rapport, l'officier sous les ordres de Rosenberg, le nazi qui a razzié la bibliothèque, a écrit une phrase singulière à son sujet : "Elle comporte des ouvrages anciens d'une grande importance pour l'examen du problème Spinoza". Vous pouvez consulter le rapport sur la Toile, si vous le souhaitez, il fait partie des documents officiels de Nuremberg. »

Je restai abasourdi. « L'"examen du problème Spinoza" ? Je ne comprends pas. Quel était le problème Spinoza pour les nazis ? »

Comme dans un numéro de mimes duettistes, mes hôtes haussèrent les épaules et tournèrent vers le ciel les paumes de leurs mains en signe d'ignorance.

J'insistai. « Vous êtes en train de me dire qu'en raison de ce "problème Spinoza", ces livres ont été précieusement conservés au lieu d'être brûlés, comme tant d'autres en Europe ont été brûlés ? »

Ils firent oui de la tête.

« Et où la bibliothèque a-t-elle été entreposée pendant la guerre ?

— Nul ne le sait. Les livres ont tout simplement disparu pendant cinq ans, pour réapparaître en 1946 dans une mine de sel allemande.

— Une mine de sel ? Stupéfiant ! » Je pris l'un des ouvrages – un exemplaire de l'*Iliade* datant du XVI^e^ siècle – et le caressai de la main. « Ainsi ce vieux livre plein d'histoires a sa propre histoire à raconter. »

Mes hôtes m'emmenèrent voir le reste de la maison. J'étais venu au bon moment – peu de visiteurs avaient encore pu découvrir l'autre moitié du bâtiment, car depuis des siècles elle était occupée par une famille ouvrière. Mais le dernier représentant de cette famille étant mort récemment, la Société des amis de Spinoza avait aussitôt racheté les lieux dont elle entamait la reconstruction afin de les intégrer au musée. Je déambulai parmi les gravats, traversai la modeste cuisine et le salon, puis grimpai un escalier étroit et raide menant à une petite chambre qu'on ne remarquait pas. Mon regard fit rapidement le tour de cette pièce toute simple et j'allais redescendre, lorsque j'aperçus une fine rainure qui dessinait un carré de soixante centimètres de côté environ dans un angle du plafond.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Le vieux gardien gravit quelques marches pour voir et m'indiqua qu'il s'agissait d'une trappe permettant d'accéder à un minuscule grenier où deux juives, une femme âgée et sa fille, étaient restées cachées pendant toute la durée de la guerre. « Nous leur apportions à manger, et nous avons veillé sur elles. »

Dehors un déluge de feu ! Quatre juifs sur cinq assassinés par les nazis ! Et là-haut dans la maison de Spinoza, à l'abri dans le grenier, deux femmes juives furent l'objet de soins attentionnés tout au long de la guerre. Pendant ce temps-là, en bas, le petit musée était pillé, mis sous scellés et exproprié par un officier du corps expéditionnaire Rosenberg qui pensait que cette bibliothèque pouvait aider les nazis à résoudre leur « problème Spinoza ». Mais quel était leur problème Spinoza ? Je me demandai si ce nazi, cet Alfred Rosenberg, n'avait pas lui aussi, à sa manière, pour ses propres raisons, poursuivi sa propre quête de Spinoza. J'étais entré dans le musée avec un mystère, j'en ressortais avec deux.

Peu après, je me mis à écrire

---

1 • *La Méthode Schopenhauer*, Galaade, 2005 ; *Et Nietzsche a pleuré*, Galaade, 2007.

FAITS OU FICTION ?
À QUOI S'EN TENIR

J'ai voulu écrire un roman qui aurait pu se produire. En restant aussi proche que possible des événements historiques, je me suis servi de mon expérience professionnelle de psychiatre pour imaginer le monde intérieur de mes protagonistes, Bento Spinoza et Alfred Rosenberg. Afin de donner accès à leur âme, j'ai inventé deux personnages, Franco Benitez et Friedrich Pfister, et toutes les scènes les impliquant relèvent, naturellement, de la fiction.

Peut-être parce qu'il a choisi de rester invisible, on sait peu de choses avec certitude de la vie de Spinoza. Les deux jeunes juifs, du nom de Franco et Jacob, qui lui rendent visite sont des personnages inspirés d'un court récit qui figure dans la toute première biographie consacrée à Spinoza. Il évoque deux jeunes gens, dont le nom n'est pas donné, qui ont engagé la conversation avec le philosophe dans le but de l'amener à révéler ses positions hérétiques. Peu de temps après, Spinoza ayant rompu la relation, il a été dénoncé par eux au rabbin Morteira et à la communauté juive. On ne sait rien d'autre de ces deux hommes–une situation que n'aime guère un romancier–et certains érudits doutent de la véracité de l'incident tout entier. Pourtant, cela a pu se produire. Le cupide Duarte Rodriguez, que je présente comme leur oncle en conflit avec Spinoza, est quant à lui un personnage qui a bien existé.

Les paroles et les idées que Spinoza exprime dans sa discussion avec Jacob et Franco sont en grande partie tirées de son *Traité des autorités théologique et politique*. Je me suis, en fait, tout au long du roman, beaucoup inspiré de ce texte et de celui de l'*Éthique*, ainsi que de la correspondance. Le Spinoza petit commerçant est imaginaire : il est peu probable que Spinoza ait jamais tenu un commerce de détail. Son père, Michael Spinoza, avait fondé une importante maison de négoce qui, lorsque Spinoza eut atteint l'âge adulte, commençait à péricliter.

Le maître de Spinoza, Franciscus van den Enden, un libre penseur empli d'énergie et extrêmement attachant, est par la suite parti s'installer à Paris où il est mort exécuté sur l'ordre Louis XIV pour avoir conspiré pour

renverser la monarchie. Sa fille, Clara Maria, est décrite dans presque toutes les biographies de Spinoza comme un charmant petit prodige qui finit par épouser Dirk Kerckrinck, camarade de classe de Spinoza à l'Académie van den Enden.

Parmi les rares éléments connus de la vie de Spinoza, le plus fermement établi est son excommunication. J'en ai reproduit avec exactitude le texte officiel. Il est fort probable que Spinoza n'ait plus jamais, par la suite, eu le moindre contact avec un juif, et il est bien entendu que sa longue amitié avec le juif Franco est inventée de toutes pièces. J'ai fait de Franco un homme très en avance sur son temps, un personnage qui annonce la figure de Mordecaï Kaplan, pionnier de la modernisation et de la sécularisation du judaïsme au XX^e^ siècle. La sœur et le frère cadets de Spinoza ont respecté le bannissement de leur aîné et rompu tout contact avec lui. Comme je l'ai raconté, Rebecca est bien brièvement réapparue après la mort de son frère pour tenter de réclamer des droits de succession. Gabriel s'est exilé dans une île des Caraïbes où il est mort de la fièvre jaune. Le rabbin Morteira a été une figure marquante de la communauté juive du XVII^e^ siècle dont beaucoup de sermons sont encore disponibles aujourd'hui.

On ignore quasiment tout de la réaction émotionnelle de Spinoza à son excommunication : le récit que j'en fais relève entièrement de la fiction mais il constitue, de mon point de vue, une réponse vraisemblable à pareille séparation radicale d'avec son entourage. Les villes et les maisons où Spinoza a vécu, son appareil à polir les verres d'optique, ses rapports avec les collégiants, son amitié avec Simon de Vries, ses publications anonymes, sa bibliothèque, et enfin les circonstances de sa mort ainsi que ses funérailles, tout cela est fondé sur les faits.

Il y a davantage de certitude quant à la réalité historique dans la partie du roman qui se situe au XX^e^ siècle. Cependant, le personnage de Friedrich Pfister est entièrement fictionnel, et l'ensemble de ses rapports avec Alfred Rosenberg imaginaire. Il reste que, compte tenu de la structure mentale de Rosenberg telle que je l'appréhende et de la pratique de la psychothérapie au début du XX^e^ siècle, les relations entre Rosenberg et Pfister *auraient pu* être. André Gide ne voyait-il pas « le roman comme de l'histoire qui aurait pu être, l'histoire comme un roman qui avait eu lieu » ?

Ainsi que le précise la « Genèse du *Problème Spinoza* », un document (17b-PS), rédigé par l'officier de l'ERR (Oberbereichtsleiter Schimmer) qui a pillé la bibliothèque de Spinoza, indique que cette bibliothèque pouvait aider à l'examen du « problème Spinoza » des nazis. Je n'ai certes trouvé aucune autre preuve d'un lien existant entre Rosenberg et Spinoza. Mais il pourrait avoir existé : Rosenberg se rêvait philosophe et il savait sans aucun doute que beaucoup de grands penseurs allemands vénéraient Spinoza. Tous les passages établissant un rapport entre Spinoza et Rosenberg relèvent donc de la fiction (y compris les deux visites de Rosenberg au musée Spinoza de Rijnsburg). Partout ailleurs je me suis efforcé de rapporter avec exactitude les principaux événements de la vie de Rosenberg. Nous savons, d'après ses Mémoires (rédigés en prison pendant le procès de Nuremberg) qu'il s'est véritablement « enflammé » à l'âge de seize ans pour l'auteur antisémite, Houston Stewart Chamberlain. Cette réalité a inspiré la rencontre fictionnelle entre l'adolescent Rosenberg, son professeur, Herr Schäfer, et le principal du collège, Herr Epstein.

Tous les événements qui ont ensuite marqué la vie de Rosenberg s'appuient sur des documents historiques : famille, études, mariages, aspirations artistiques, expérience de la Russie, tentative d'enrôlement dans l'armée allemande, fuite d'Estonie pour Berlin puis Munich, apprentissage auprès de Dietrich Eckart, orientation vers le journalisme, relation avec Hitler, rôle dans le putsch de Munich, rencontre à trois avec Hitler et Houston Stewart Chamberlain, positions occupées dans le parti nazi, écrits, Prix National, et procès de Nuremberg.

Je suis plus confiant dans mon exposé de la vie intérieure de Rosenberg que dans celle de Spinoza, car je dispose d'infiniment plus d'informations tirées de ses discours, de ses écrits autobiographiques, ainsi que d'observations fournies par des tiers. Rosenberg a bien été hospitalisé à deux reprises à la clinique Hohenlychen, pour une durée de trois mois en 1935, puis de six semaines en 1936, en raison–en partie du moins–de troubles psychiques. J'ai reproduit textuellement la lettre adressée à Hitler par le psychiatre, le Dr Gebhardt, dans laquelle il décrit les problèmes de personnalité de Rosenberg (seul le passage final mettant en scène Friedrich Pfister relève de la fiction.) Soit dit en passant, le Dr Gebhardt a été pendu en 1948 comme criminel de guerre pour les expériences médicales qu'il a pratiquées dans les camps de concentration. La lettre de Chamberlain à

Hitler est citée verbatim. Tous les titres de presse, décrets, discours sont fidèlement reproduits. Les tentatives de psychothérapie menées par Friedrich sur Alfred Rosenberg s'inspirent de la manière dont j'aurais personnellement abordé la tâche en présence d'un homme comme Rosenberg.

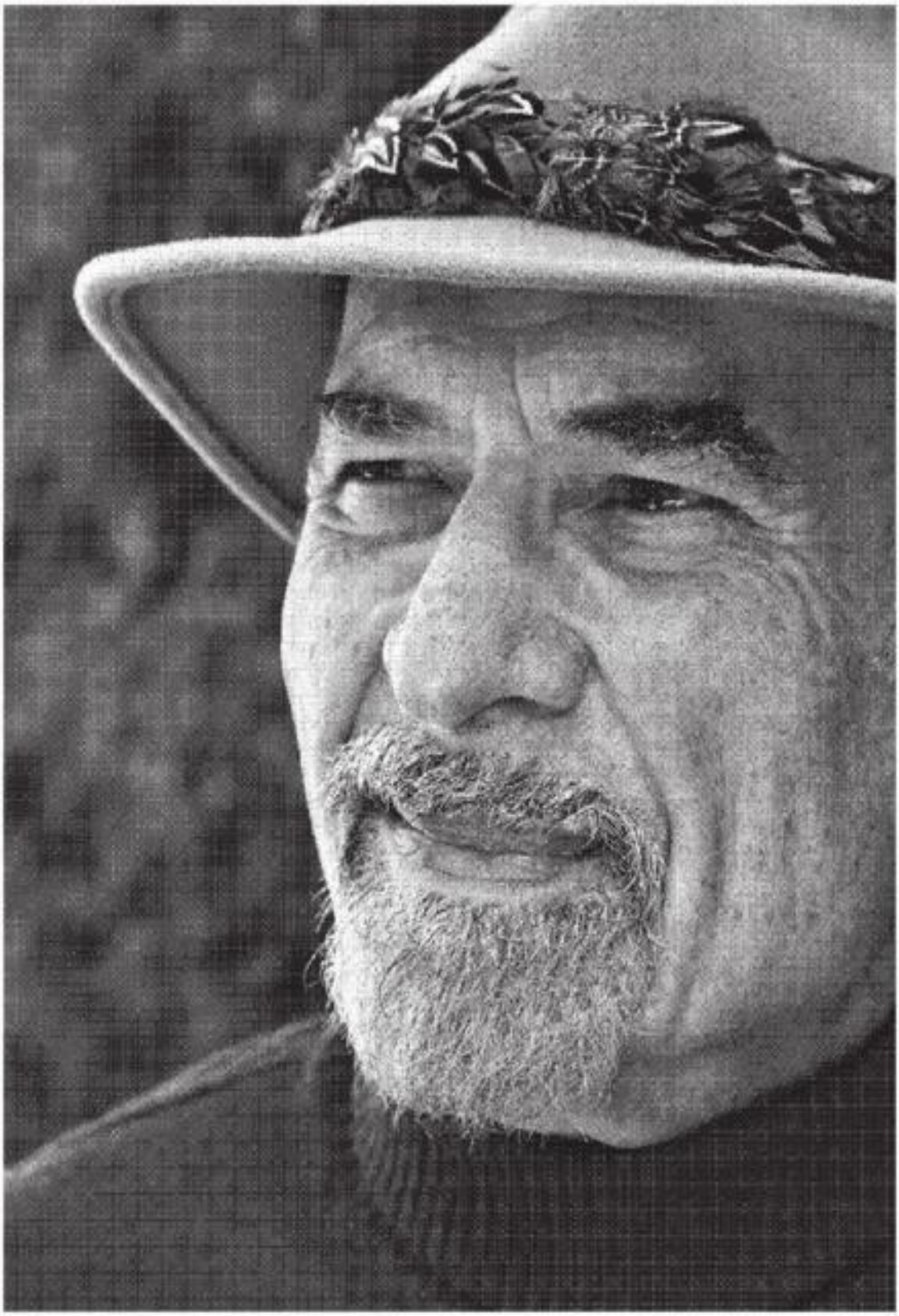
REMERCIEMENTS

JE REMERCIE POUR LES NOMBREUSES RÉFLEXIONS ET SUGGESTIONS QUI ONT SUIVI LEUR LECTURE DE TOUT OU PARTIE DE CE TEXTE : STEPHEN NADLER, VAN HARVEY, WALTER SOKEL, RUDOLPH BINION, REBECCA GOLDSTEIN, MARIANNE SIROKER, ALICE VAN HARTEN, ET LES MEMBRES DE L'ATELIER D'ÉCRITURE PEGASUS. MON AGENT, SANDY DIJKSTRA M'A APPORTÉ INDÉFECTIBLEMENT SOUTIEN ET CONSEILS. MERCI POUR LEURS RECHERCHES À MES ASSISTANTS : KATE MCQUEEN, MOIRA VAN DIJK, MARCEL ODEN ; À MAUREEN LILA, QUI A PUBLIÉ LES PREMIÈRES VERSIONS DE DEUX CHAPITRES ; ET À TOUS LES GÉNÉREUX AMIS ET COLLÈGUES QUI ONT RÉPONDU DE BONNE GRÂCE À MES FRÉQUENTES REQUÊTES ET CONSULTATIONS : STEPHAN ALDER, ZACHARY BAKER, ROBERT BERGER, DANIEL EDELSTEIN, DEBORAH HAYDEN, LAZAR FLEISHMAN, DAGFIN FOLLESDAL, JOSEPH FRANK, LIJA HIRSCH, DAAN JACOBS, RUTHELLEN JOSSELSON, REGINA KAMMERER, JAY KAPLAN, LE RABBIN PATRICIA KARLIN-NEUMANN, MOLYN LESECZ, PESACH LICHTENBERG, MIRIAM VAN REIJEN, ARON RODRIGUE, ABRAHAM W. ROSENBERG, MICHA DE VRIES, ORI SOLTES, DAVID SPIEGEL, DANIEL SPIRO, HAN STEINER, AIVARS STRANGA, CARLO STRENGER, THEO VAN DER WERF, HANS VAN WIJNGAARDEN, SIMONA VAN WIJNGAARDEN-BOTA, STEVEN ZIPPERSTEIN.

J'AI UNE DETTE TOUTE PARTICULIÈRE ENVERS LES PHILOSOPHES REBECCA GOLDSTEIN ET STEVEN NADLER QUI ONT ÉTÉ POUR MOI DE GÉNÉREUX MENTORS. MES CONVERSATIONS AVEC REBECCA, DE MÊME QUE SON REMARQUABLE OUVRAGE *BETRAYING SPINOZA*, M'ONT FORMIDABLEMENT AIDÉ À COMPRENDRE SPINOZA. LES DIVERS TRAVAUX, BIOGRAPHIQUES ET AUTRES, DE STEVEN SUR SPINOZA M'ONT ÉGALEMENT ÉTÉ ESSENTIELS.

J’AI EU LE BONHEUR DE TRAVAILLER AVEC DANIEL MENAKER, UN EXTRAORDINAIRE ÉDITEUR QUI M’A DONNÉ LA POSSIBILITÉ D’ÉCRIRE LE LIVRE QUE JE VOULAIS ÉCRIRE. COMME TOUJOURS, J’AI BÉNÉFICIÉ D’UN SOUTIEN EN INTERNE : MA PREMIÈRE ÉDITRICE A ÉTÉ MA FEMME, MARILYN, CRITIQUE DES PLUS EXIGEANTES ET COMPAGNE DE TOUS LES INSTANTS ; MON FILS, BEN YALOM, A DONNÉ SON ULTIME POLI AU MANUSCRIT.

L'AUTEUR



CRÉDIT : © REID YALOM

IL EXISTE UN PHÉNOMÈNE IRVIN YALOM.

CET ANCIEN PROFESSEUR DE PSYCHIATRIE À L'UNIVERSITÉ STANFORD EST UNE STAR RECONNUE AUX ÉTATS-UNIS ET DANS LE MONDE POUR SES TALENTS DE CONTEUR ET SON SENS INCROYABLE DE LA NARRATION.

CHACUN DE SES ROMANS, AVEC UN THÉRAPEUTE POUR HÉROS, AIDE À TRAVERSER L'EXISTENCE.

NÉ À WASHINGTON EN 1931, IRVIN YALOM EST FILS D'ÉMIGRÉS JUIFS RUSSES. ÉLEVÉ DANS LA PAUVRETÉ D'UN GHETTO, IL S'EST PLONGÉ DANS LA LECTURE ET NOURRI DE LA LITTÉRATURE EXISTENTIELLE, DÉVORANT DOSTOÏEVSKI, TOLSTOÏ, SARTRE OU CAMUS.

ÊTRE CRÉATIF EST UN MOYEN DE DONNER SENS À SA VIE.

C'EST AINSI QU'À LA LUMIÈRE DE SON ESSAI LE PLUS THÉORIQUE, *THÉRAPIE EXISTENTIELLE*, IRVIN YALOM, VÉRITABLE CONNAISSEUR DE LA NATURE HUMAINE, RÉINVENTE SCHOPENHAUER, NIETZSCHE, ÉPICURE OU SPINOZA, DANS DES ROMANS QUI SOULÈVENT LES QUESTIONS FONDAMENTALES QUE CHACUN SE POSE AU COURS DE LA VIE. APRÈS *EN PLEIN CŒUR DE LA NUIT*, UN RÉCIT JUSTE ET SOBRE SUR LA SHOAH, IRVIN YALOM NOUS INVITE, DANS SON NOUVEAU ROMAN, *LE PROBLÈME SPINOZA*, À NOUS IDENTIFIER À SPINOZA DANS SA QUÊTE POUR COMPRENDRE L'HUMAIN ET SA PLACE DANS L'UNIVERS, TANDIS QUE LE PORTRAIT SAISISSANT DU NAZI ALFRED ROSENBERG NOUS PERMET D'APPRÉHENDER L'INADMISSIBLE.

ENTRE LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE ET PSYCHOTHÉRAPIE, IRVIN YALOM EST L'AUTEUR DE NOMBREUX ESSAIS, ROMANS ET RÉCITS, BESTSELLERS DANS LE MONDE ENTIER, TELS QUE *LE BOURREAU DE L'AMOUR* OU *ET NIETZSCHE A PLEURÉ*. EN 2009, À LA SUITE D'IMRE KERTESZ, JOHN IRVING, TONI MORRISON OU NICK HORNBY, IL A ÉTÉ L'INVITÉ D'HONNEUR DE LA CAPITALE AUTRICHIENNE VIENNE POUR LE PRIX "EINE STADT. EIN BUCH".

TOUTE SON ŒUVRE, TRADUITE EN FRANÇAIS, EST PUBLIÉE AUX ÉDITIONS GALAADE.

DU MÊME AUTEUR

— LA MÉTHODE SCHOPENHAUER
GALAADE, 2005
— LE BOURREAU DE L'AMOUR
GALAADE, 2005
— MENSONGES SUR LE DIVAN
GALAADE, 2006
— ET NIETZSCHE A PLEURÉ
GALAADE, 2007 ;
LE LIVRE DE POCHE, 2010
— LA MALÉDICTION DU CHAT HONGROIS
GALAADE, 2008 ;
LE LIVRE DE POCHE, 2012
— THÉRAPIE EXISTENTIELLE
GALAADE, 2008
— LE JARDIN D'ÉPICURE
GALAADE, 2009
— EN PLEIN CŒUR DE LA NUIT
GALAADE, 2010
— DANS LE SECRET DES MIROIRS
GALAADE, 2011
— LE PROBLÈME SPINOZA
GALAADE, 2012

SOURCES

TRADUCTION DES PASSAGES TIRÉS DE L'*ÉTHIQUE* AUX CHAPITRES VIII ET XXX, ET DU *TRAITÉ DE LA RÉFORME DE L'ENTENDEMENT* AU CHAPITRE XXVII EST DE ROLAND CAILLOIS, IN SPINOZA, *ŒUVRES COMPLÈTES*, © ÉDITIONS GALLIMARD, "BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE", 1954.

CHAPITRE VIII
ÉTHIQUE

P. 99 : "I. PAR CAUSE DE SOI... VI. ... ESSENCE ÉTERNELLE ET INFINIE", PLÉIADE, P. 309-310.

P. 100 : "I. TOUT CE QUI EST... V.... PAS LE CONCEPT DE L'AUTRE", PLÉIADE, P. 310-311.

CHAPITRE XXVII
TRAITÉ DE LA RÉFORME DE L'ENTENDEMENT

P. 430 : "QUAND L'EXPÉRIENCE M'EUT APPRIS... JOIE SUPRÊME ET INCESSANTE", PLÉIADE, P. 102.

P. 431 : "PAR LE PLAISIR SENSUEL... RECHERCHER CE QU'IL RECHERCHE.", PLÉIADE, P. 103-104.

P. 432 : "JE ME VOYAIS EN EFFET... CAR IL PLACE TOUT SON ESPOIR EN LUI.", PLÉIADE, P. 104.

P. 433 : "À LA RÉFLEXION, CES MAUX... QU'ON LE RECHERCHE DE TOUTES SES FORCES.", PLÉIADE, P. 105.

CHAPITRE XXX
ÉTHIQUE

P. 517 : “LES HOMMES SONT AFFECTÉS... ET EST D’AUTANT DIVERS”, PLÉIADE, P. 514.

P. 518 : “L’HOMME SOUMIS AUX SENTIMENTS NE DÉPEND PAS DE LUI-MÊME, MAIS DE LA FORTUNE”, PLÉIADE, P. 487.

P. 519 : “VAINE GLOIRE”, PLÉIADE, P. 539.

P. 520 : “C’EST POURQUOI DANS LA VIE... QUI NAÎT DE LA CONNAISSANCE INTUITIVE DE DIEU”, PLÉIADE, P. 554.

P. 523 : “JE CONSIDÉRERAI LES ACTIONS ET LES APPÉTITS HUMAINS DE MÊME QUE S’IL ÉTAIT QUESTION DE LIGNES, DE PLANS OU DE CORPS”, PLÉIADE, P. 412.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

LITTÉRATURE

MAHMOUD ABOU HASHHASH,
— RAMALLAH, MON AMOUR
MASSIMO BASILE,
GIANLUCA MONASTRA,
— UN ÉTÉ AVEC CHET
JUAN BONILLA,
— LES PRINCES NUBIENS
JAVIER CALVO,
— LES LUNES DE BARCELONE
MARIE CASANOVA,
— ET L'ODEUR DES NARCISSES
NICHOLAS CHRISTOPHER,
— VOYAGE VERS LES ÉTOILES
ALAIN FOIX,
— PEINTRE PEINT SUR PAPIER PEINT
— VÉNUS ET ADAM
ÉDOUARD GLISSANT,
— LA TERRE LE FEU L'EAU ET LES VENTS
ABDULRAZAK GURNAH,
— ADIEU ZANZIBAR
— PRÈS DE LA MER
DANIEL HANDLER,
— L'AMOUR ADVERBE
— LE CERCLE DES HUIT
URSULA HEGI,
— TRUDI LA NAINE
YOEL HOFFMANN,
— À LA RECHERCHE DU TROISIÈME ŒIL
— BERNHARD
TUNA KİREMİTÇİ
— LES AVERSES D'AUTOMNE

FRANÇOIS KOLTÈS,
— DES VÊPRES NOIRES
— PETIT HOMME TU PLEURES
HUGO LAMARCK,
— MYRTILLE
MARC LEPAPE,
— VASILSCA
ARNOŠT LUSTIG,
— ELLE AVAIT LES YEUX VERTS
JACQUELINE VAN MAARSEN,
— JE M'APPELLE ANNE, DIT-ELLE, ANNE FRANK
JUAN JOSÉ MILLÁS,
— LE DÉSORDRE DE TON NOM
— DEUX FEMMES À PRAGUE
— LA SOLITUDE, C'ÉTAIT CELA
— UNE VIE QUI N'ÉTAIT PAS LA SIENNE
STEVEN MILLHAUSER,
— LA GALERIE DES JEUX
— LE MUSÉE BARNUM
HELEN OYEYEMI,
— LE BLANC VA AUX SORCIÈRES
MANUEL PIOLAT SOLEYMAT,
— TROIS SURPRISES À BORD
DU BAHNHOF ZOO
ALBERTO RUY-SÁNCHEZ,
— À MON CORPS DÉSIRANT
CLARE SAMBROOK,
— JE N'AI PAS ENCORE DIX ANS
RAJA SHEHADEH,
— NAGUÈRE EN PALESTINE
IGOR ŠTIKS,
— LE SERPENT DU DESTIN
SYLVIE TAUSSIG,
— PATRON TITAN
FRÉDÉRIC TEILLARD,
— L'UNIQUE OBJET DE MON DÉSIR

MURAT UYURKULAK,
— TOL
WALTER VELTRONI,
— PATRICIO, JE T'AIME. PAPA
GORE VIDAL,
— À L'ESTIME
— CRÉATION
— EMPIRE
— JULIEN
— KALKI
— LINCOLN
— PALIMPSESTE
CLAUDE VIGÉE,
— MON HEURE SUR LA TERRE
IRVIN YALOM,
— LE BOURREAU DE L'AMOUR
— DANS LE SECRET DES MIROIRS
— EN PLEIN CŒUR DE LA NUIT
— ET NIETZSCHE A PLEURÉ
— LE JARDIN D'ÉPICURE
— LA MALÉDICTION DU CHAT HONGROIS
— MENSONGES SUR LE DIVAN
— LA MÉTHODE SCHOPENHAUER
— LE PROBLÈME SPINOZA
S. YIZHAR,
— HIRBAT-HIZA

AUTEUR DE VUE

PATRICK CHAMOISEAU,
ÉDOUARD GLISSANT,
— L'INTRAITABLE BEAUTÉ DU MONDE.
ADRESSE À BARACK OBAMA
MICHEL DEGUY,
— L'ÉTAT DE LA DÉSUNION

ALAIN FOIX,
— NOIR. DE TOUSSAINT LOUVERTURE
À BARACK OBAMA
AVIRAMA GOLAN,
— ESPOIR D'UN PRINTEMPS ISRAÉLIEN.
À UNE AMIE PALESTINIENNE
EMMANUEL PIERRAT,
— COMME UN SEUL HOMME.
DROIT, GENRE, SEXE ET POLITIQUE
EDWY PLENEL,
— COMBAT POUR UNE PRESSE LIBRE.
LE MANIFESTE DE MEDIAPART
RAJA SHEHADEH,
— 2037. LE GRAND BOULEVERSEMENT

ESSAIS

JEFFREY ANDREW BARASH,
— HEIDEGGER ET LE SENS DE L'HISTOIRE
PATRICK CHAMOISEAU,
ÉDOUARD GLISSANT,
— MANIFESTE POUR LES "PRODUITS"
DE HAUTE NÉCESSITÉ
— QUAND LES MURS TOMBENT.
L'IDENTITÉ NATIONALE HORS LA LOI ?
JEAN DANIEL,
— ISRAËL, LES ARABES, LA PALESTINE
HRANT DINK,
— CHRONIQUES D'UN JOURNALISTE
ASSASSINÉ
VINCENT DUCLERT,
— DREYFUS AU PANTHÉON
ALAIN FLEISCHER,
— LES LABORATOIRES DU TEMPS
— L'EMPREINTE ET LE TREMBLEMENT

— LA POSE DE DIEU DANS L'ATELIER
DU PEINTRE
ÉDOUARD GLISSANT,
— MÉMOIRES DE LA TRAITE NÉGRIÈRE,
DE L'ESCLAVAGE
ET DE LEURS ABOLITIONS
NILÜFER GÖLE,
— INTERPÉNÉTRATIONS.
L'ISLAM ET L'EUROPE
HÉLÈNE HARTER,
— L'AMÉRIQUE EN GUERRE
FRANÇOIS HARTOG,
— ANCIENS, MODERNES, SAUVAGES
LAURE KATSAROS,
— UN NOUVEAU MONDE AMOUREUX
VICTOR LEDUC,
— LES TRIBULATIONS D'UN IDÉOLOGUE
GREIL MARCUS,
— L'AMÉRIQUE ET SES PROPHÈTES.
LA RÉPUBLIQUE PERDUE ?
— LIKE A ROLLING STONE.
BOB DYLAN À LA CROISÉE DES CHEMINS
JUAN JOSÉ MILLÁS,
— UNE HISTOIRE DE HARCÈLEMENT
MAURICE OLENDER,
— LA CHASSE AUX ÉVIDENCES.
SUR QUELQUES FORMES DE RACISME
DENISE PAULME,
— CENDRILLON EN AFRIQUE
ALAIN PAVÉ, GAËLLE FORNET,
— AMAZONIE
PIERRE PUCHOT,
— TUNISIE. UNE RÉVOLUTION ARABE
JACQUES REVEL,
— UN PARCOURS CRITIQUE
IRVIN YALOM,

— THÉRAPIE EXISTENTIELLE
MARILYN YALOM,
— LE SEIN. UNE HISTOIRE

Retrouvez Irvin Yalom :
www.galaade.com/yalom
Catalogue : www.galaade.com
Contact : lire@galaade.com

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr